



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

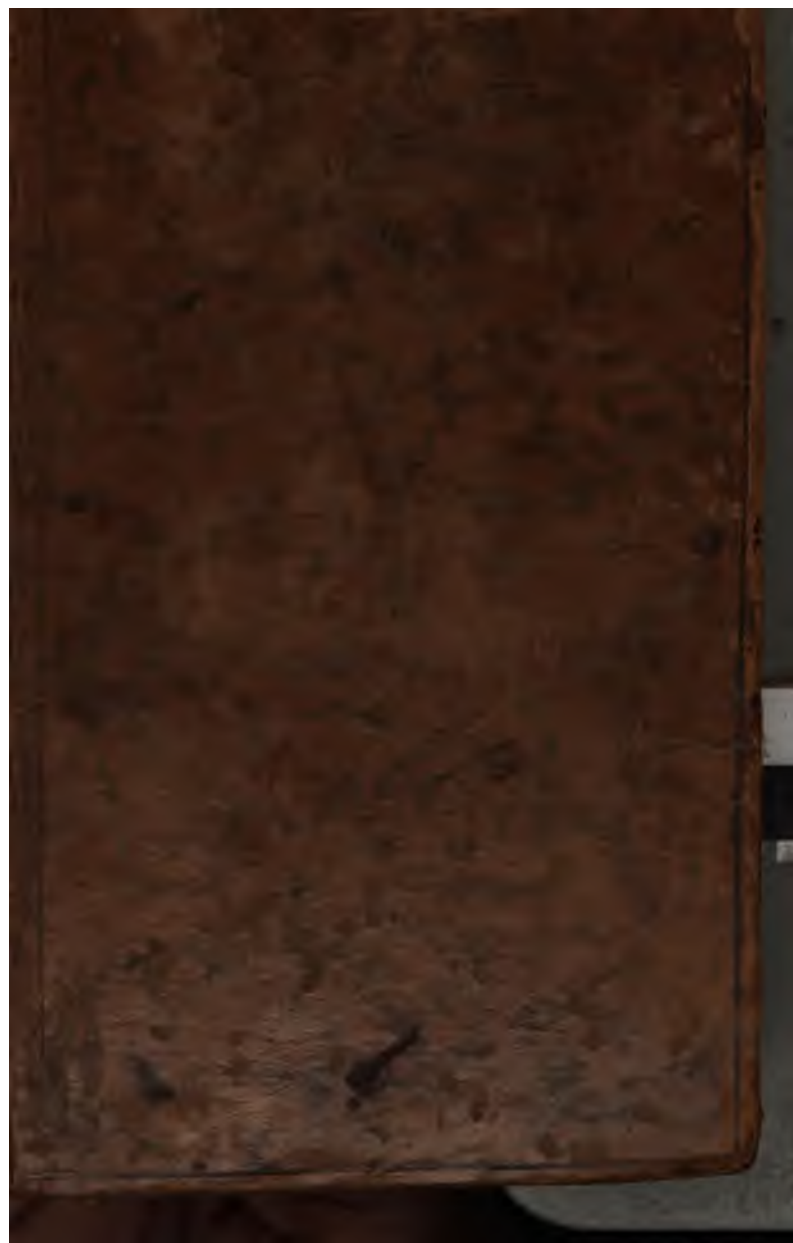
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

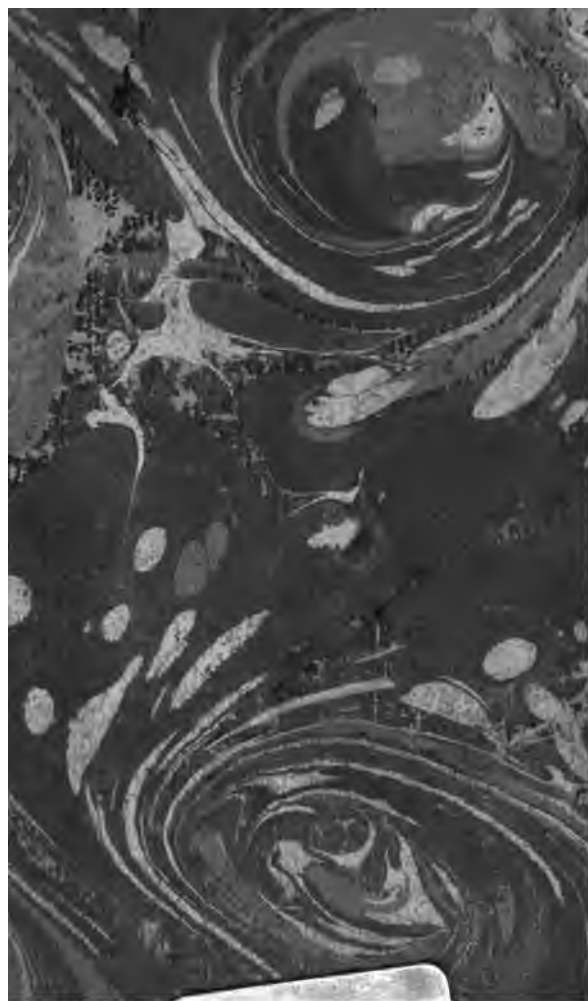
We also ask that you:

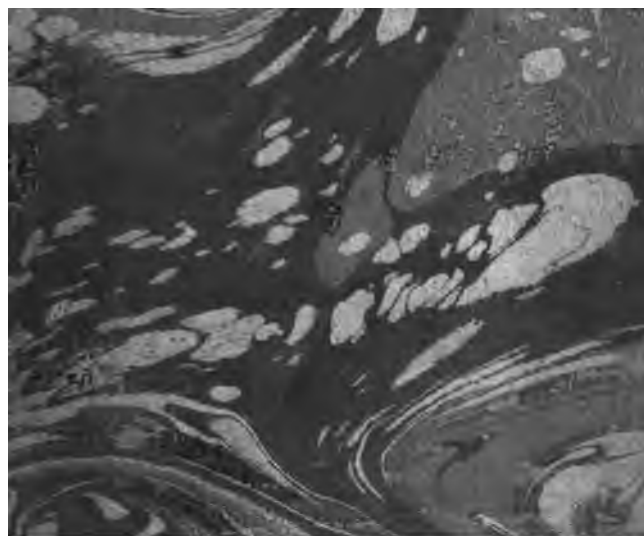
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







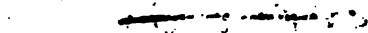
Chardon de la Roche
Lafont, Ministre de l'Intérieur, est l'éditeur
de ce Recueil.



600082347U

Poggins (J. F.) Florin. us.

~~200 c. 38.~~





BOGGIANA,

O U

**VIE, LE CARACTERE, LES
SENTENCES, ET LES BONS MOTS**

D E

BOGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

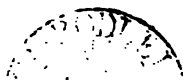
D E L A

PUBLIQUE DE FLORENCE,

E T

**UN SUPPLEMENT de diverses
Pieces importantes.**

TOME PREMIER.



**A AMSTERDAM,
chez PIERRE HUMBERT.
MDCCXX.**

UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY

130 St. George Street, Toronto, Ont.

1911

1911

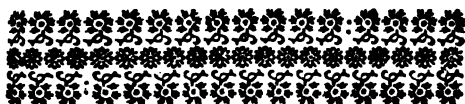
1911

1911

1911

1911





AVERTISSEMENT.



AUTEUR de ce Recueil ayant eu occasion de lire les Oeuvres de *Pogge Florentin*, en travaillant à un Ouvrage plus sérieux, a crû que les Savans pourroient se délasser en le lisant, comme il s'est délassé lui-même en le composant. *Pogge Florentin* est assez célèbre dans la République des Lettres, pour inspirer au Public quelque curiosité de le connoître plus particulièrement. On verra par l'Histoire de sa vie, & par les traits qu'on a rassemblez ici que ce qui part de sa plume, ne doit pas être indifférent aux

II AVERTISSEMENT.

personnes de bon goût. On y trouvera du sérieux, & de l'enjoué, des sentences, & de bons mots, de la morale, & de la politique, l'Art militaire y tient même sa place de tems en tems.

Quoi qu'il semble que la mode des Livres en *Ana* commence un peu à passer, on a crû pourtant pouvoir donner à ce Recueil le titre de *Poggiana*. D'autant plus que dès lors on avoit donné le nom de *Poggiana*, & de *Montepolitiana* aux découvertes que firent en Allemagne Pogge, & *Barthelemi de Montepolitiano*, comme cela paroît par une Lettre de *Francisco Barbaro* à Pogge son bon ami. Cette Lettre dont Monsieur Recanati n'a donné que quelques fragmens s'est trouvée toute entière dans la belle Bibliothèque de S. Paul à Leipzig.

AVERTISSEMENT. m

fig. Comme le savant Monsieur Berner Professeur en Theologie, & Bibliothequaire de l'Université de cette Ville me l'a généreusement communiquée, j'en rapporterai * ici un endroit assez curieux, & qui justifiera le titre qu'on donne à cet Ouvrage. *Tout de même qu'on appelloit les pommes d'Appius, Appiana, les Cerises de Lucullus, Luculliana, & les poires de Manlius, Manliana. On appellera aussi un jour Poggiana, & Montepolitiana les semences de Litterature que vous avez apportées d'Allemagne, en Italie. Peut-être ne croioit-on pas que l'origine des Ana fût aussi ancienne. On a cru d'ailleurs ne pouvoir suivre un meilleur modele que celui de*

* 4 Mon-

* On la trouvera toute entiere en Latin à
à fin du Tome II. de ce Recueil, pag. 313.

IV AVERTISSEMENT.

Monſieur l'Abbé du Pin, qui a intitulé *Gersoniana*, l'excellent Ouvrage qu'il a donné ſur la vie, la doctrine, les ſentimens, & les Ouvrages du célèbre *Jean Gerson* Chancelier de l'Univerſité de Paris, & ſon Député au Concile de Conſtance.

Ce petit Ouvrage aura quatre Parties. La première contiendra la Vie de Pogge, & de pluſieurs de ſes contemporains, tirée de divers Auteurs, & principalement de la Vie de Pogge que Jean Baptiſte Recanati, Noble de Veniſe, & Académicien de Florence, a miſe à la tête de l'*Histoire Florentine de Pogge*, imprimée à Veniſe en 1715.

La ſeconde Partie fera un recueil de ſentences, de maximes, & de traits d'Histoire tirés des Ouvrages de cet illuſtre Florentin. On a pris ſoin d'ame-

ner

AVERTISSEMENT. v

ner ces sentences , de les lier ,
& de les éclaircir par quelques
reflexions.

La troisième Partie est un A-
bregé de l'Histoire de Florence
de Pogge , où l'on a joint des
Eclaircissemens tirez de *Leo-
nard Aretin* , de *Machiavel* &
des Notes de Monsieur Recana-
ti sur l'Histoire de Florence.

La quatrième Partie consiste
dans le choix qu'on a fait des
meilleurs mots de Pogge , &
des hommes illustres de son tems
imprimez à Strasbourg en 1510.
sous le nom de *Facetia*. Enfin
on trouvera ici en forme de sup-
plement quatre Pieces Latines,
savoir trois Lettres, la premiere
de Pogge, la seconde de Francis-
co Barbaro sur la decouverte
des Oeuvres de Quintilien, &
la troisième de Cincio. La
quatrième Piece est l'Oraison
funebre d'Emanuel Chrysolore

VI AVERTISSEMENT.

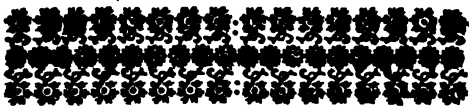
par André Julien Noble Veni-
tien.

On trouvera de tems en tems
dans cet Ouvrage des endroits
qui pourront servir de préli-
minaire au Concile de Basse
auquel l'Auteur de l'Histoire
du Concile de Constance tra-
vaille.

Fautes à corriger dans le Tome I.

*Pag. 32. lig. 7. Cicéron, & qu'il. lisez Cicéron. Il
présent même qu'il. P. 49. l. 1. qu'il. lisez ce
qu'il. P. 115. l. 20. reformer, ajoutez le
peuple. P. 117. l. 18. vigilants. lisez. veillez.*

AVIS



A V I S *

SUR LA SECONDE PARTIE; Avec quelques Additions.

O N a cru que le Public ne perdroit rien à la methode qu'on a suivie dans cette seconde Partie. Quoique Pogge eût beaucoup d'esprit & de savoir, il n'y a pourtant pas toujours ni assez de tour, ni assez de choix dans ses Traitez pour les donner tels qu'ils sont en original. Quelquefois il s'étend beaucoup sur des choses qui interessent fort peu, sur tout à present, d'autrefois il passe avec rapidité sur des endroits, qui meriteroient plus d'être étendue. Il y a souvent dans ses Oeuvres un air de Rhétorique, & un tour de Declamation, qui n'est ni de notre siècle, ni de notre Langue. On a donc cru devoir prendre le parti de les réduire pour la plûpart en maximes, senten-
ces

* Cet Avis est venu trop tard entre les mains de l'Imprimeur pour être inséré au devant de la seconde Partie.

VIII AVIS SUR LA II. PARTIE.

ces, reflexions, sentimens, traits d'Histoire & de Critique &c.

En disposant ainsi des Ouvrages de ce bel Esprit, on s'est mis en état d'en rendre la lecture plus utile & plus agréable. On s'est acquis par là le droit d'abreger & de s'étendre selon les sujets, aussi bien que de choisir les morceaux, qu'on a jugé le plus de mise, & de leur donner une tournure plus conforme au goût d'un siècle, plus délicat & plus poli que ne l'étoit le quinzième. On a tâché d'étoffer ce qu'on trouvoit trop mince, & de donner de la chair & de la couleur, à ce qui paroissoit trop squelette. D'ailleurs on a gagné par cette methode la liberté d'associer à Pogge plusieurs de ses Contemporains & quelques hommes illustres des autres siècles, dont la compagnie ne sauroit le deshonorer.

On en a même ômis plusieurs, tant pour ne pas grossir le volume, que parce qu'on n'a pas eu sur leur sujet des mémoires particuliers. J'aurois bien voulu, par exemple, donner quelques nouvelles d'un
Cincio. *Secrétaire du Pape, Collegue & Ami de Pogge, nommé Cincio Romain. Son seul nom, si illustre dans la République Romaine, m'inspiroit de la curiosité pour*
le

le connoître plus à fond. La famille de Cincius fut illustre à Rome. Il y eut un entre autres qui se signala, par plusieurs beaux endroits dans le sixième siècle de la fondation de Rome, au tems des guerres de Marius & de Sylla. Il fut homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il eut beaucoup de part à l'amitié de Ciceron, qui le défend fort bien d'avoir trempé dans la conjuration de Sylla contre la République. L'Histoire parle de deux Loix qui ont porté son nom, l'une somptuaire, pour regler les dépenses, l'autre muneraire, pour empêcher de corrompre les Juges & les Magistrats par argent. Il y défend aux Clients de porter deux Robes, de peur qu'on n'y cachât des présens, pour gagner des suffrages. Il donna cette Loi à la sollicitation de Q. Fabius Maximus le Cunctateur ou le Temporisateur. Il fal-
 loit que cette Loi fût bien severe, puis⁴ que Ciceron ne voulut point accepter des Livres qu'on lui offroit, que Cincius son ami ne l'eût assuré, que la Loi Cincia ne s'y opposoit pas, comme il le dit à son ami Atticus. (a) Cum mihi per legem Cinciam, licere capere, Cincius amicus tuus diceret, libenter dixi
 me

Cicer.
 pro Sylla.
 20.

Cicer.
 de Senect.

(a) Cic.
 ad Attic.
 L. I. Ep.
 20.

* AVIS SUR LA II. PARTIE

me accepturum. *Cincius étoit homme à bons mots & savoit railler fort gravement. Le jour qu'il porta au Senat sa Loi Muneraire, quelqu'un, qui sans doute n'étoit pas content de cette Loi lui demanda d'un air fort méprisant, ce qu'il apportoit. Je vous apporte, dit-il, de quoi acheter si vous en avez besoin. C'étoit dire bien piquamment, qu'il falloit acheter non les charges, mais les Loix qui défendent de les acheter (a). Sæpe etiam sententiosè ridicula dicuntur, ut M. Cincius quo die Legem de donis & muneribus tulit, cum C. Cento prodixisset, & satis contumeliosè Quid fers, Cinciole, quæsisset. Ut emas, inquit, Cai, si uti velis. L'Antiquité nous parle de Cincius comme d'un homme fort savant. Il avoit écrit une Histoire Romaine depuis l'origine de cette République, dont il est parlé avec éloge dans Denys d'Halicarnasse (b). Aulugelle (c) nous a conservé un fragment d'un Livre que cet habile Romain avoit fait sur l'Art militaire. Cicéron (d) parle de Cincius*, comme*

(a) Cic.
de Orat.
L. II. c.
71.

(b) Rom.
Antiq. L.
I. p. 3. 33.
36. 57.
(c) Aulul.
L. XVI.
c. 4.

(d) Cicero
pro Sylla.
20.

* Il faut remarquer qu'au devant du nom Cincius, il y a quelquefois une L. & d'autrefois une M. Ce qui pourroit faire croire que ce sont deux personnes différentes. La plupart du tems Cicéron

me d'un homme de fort bonnes mœurs, bon citoyen, sur tout fort généreux & fort desintéressé. Après s'être endetté au service de la République, il vendit son patrimoine pour payer ses dettes.

Je ne saurois bien rendre la raison du penchant que j'aurois à soupçonner que le Cincio du quinzième siècle fût descendu de ces illustres Romains. C'est apparemment la conformité de caractères à certains égards, comme la probité, le savoir, la politesse, une bonnête gaïeté, & les bons mots dans l'occasion. Il est vrai que notre Cincio n'est connu par aucuns Ouvrages publics, à moins qu'ils n'aient eu le même sort que ceux de l'Ancien Cincius, dont on n'a qu'un misérable petit fragment. Mais on peut faire là-dessus la reflexion que faisoit Poggé, sur ce qu'on objectoit au savant Nicolas Nicoli Pogg. Et son ami intime, qu'il n'avoit jamais rien P. 345.

- écrit. Bien loin, dit-il, que ne point écrire, soit un caractère d'ignorance

ata

ron l'appelle Cincius tout court. Après avoir confronté les Auteurs, il me semble que c'est un seul & même personnage, qui pouvoit avoir nom Lucius Marcus. Son Pere s'appelloit Publius Cincius, dont Cicéron parle comme d'un fort homme de bien.

XII AVIS SUR LA II. PARTIE

au contraire la plûpart de ceux qui écrivent semblent avoir pris à tâche de découvrir la leur. Au fonds il n'y aura jamais que des sots, qui concluront de ce que Pythagore, Socrate & tant d'autres grands Philosophes n'ont point écrit, qu'ils étoient des ignorans. *Il s'est pourtant trouvé parmi les MSS. de la riche Bibliothèque de Wolffenbutel, une Lettre de Cincio à Pogge, où l'on découvre en lui les caractères qu'on vient de marquer, & par où l'on peut juger de ce qu'il eût été capable de faire, si son loisir, son humeur, ou sa modestie le lui eussent permis.*

Lettre Cette Lettre est une félicitation sur
le Cincio l'augmentation de la famille de Pogge.
Pogge. *Il y regne un grand caractère de tendresse, & sur tout une alliance assez rare, c'est celle de la sincérité & de la politesse. L'éloge qu'il y fait de la République de Florence est de ce caractère. Il est véritable, & il devoit faire beaucoup de plaisir au Florentin son ami. Votre fils, dit-il, sera élevé à Florence, si féconde en esprits merveilleux, & en personnages d'une doctrine profonde; d'ailleurs si florissante par son commerce, qu'elle surpasse toutes les autres Villes,*
ou

ou au moins qu'elle n'est surpassée par aucune. *Il prétend qu'un heureux naturel soutenu par une bonne & soigneuse éducation, ne peut jamais être corrompu par la fortune, ni altéré par les influences des Astres.* Il est vrai, dit-il, qu'Homere nous fait un conte d'une certaine chaîne d'or, qui s'étend depuis le Ciel jusqu'à la Terre, & qui entraîne les hommes, pendant qu'ils croient la tirer à eux, voulant faire entendre par là que les actions humaines sont sujettes au Destin, & que nul ne peut résister à la nécessité. Mais peut-être qu'il en parloit selon l'opinion du vulgaire, ou qu'avec quantité de Philosophes opiniâtres qu'on n'a jamais pu ramener par aucune raison, de cette doctrine de la fatalité, il étoit lui-même de ce sentiment. *Comme il y a dans cette Lettre une fort belle morale accompagnée d'une agréable érudition, sur tout par rapport à l'éducation des enfans, on fera d'autant moins de difficulté de la donner avec quelques autres à la fin de cet Ouvrage * que c'est peut-être l'unique monument que nous ayons de Cincio. (non, sicut)*

Il est certain que la famille des Cert-
*Tom. II. * * ces *;*

* On la trouvera au Tom. II. p. 322.

XIV AVIS SUR LA II. PARTIE

ces *, avoit depuis long tems tenu les premiers rangs dans l'Eglise. Dans l'onzième siècle il y eut un Cincius Gouverneur de Rome, homme de grande autorité en Italie, qui adbera à l'Anti-Pape Clement III. & s'opposa vigoureusement aux entreprises de Gregoire VII. sur l'Eglise & sur l'Empire. Ce Pape l'excommunia, mais sans se mettre en peine de cette foudre, il l'enleva de vive force, pendant qu'il célébroit la Messe, & l'emmena prisonnier. Ce Cincius mourut à Pavie où il étoit allé joindre l'Empe-

Baron. reur Henri IV. Il y avoit sous le Pontificat de Victor. III. un Cincius Consul Romain, qui assista à l'élection de ce Pape. Il semble que lors de l'élection de Ge-

lase II. dans le douzième siècle il y eut deux Cincius, dont l'un étoit Cardinal, & assista à cette élection. L'autre qui s'appelloit Frangipane, tenoit le parti de l'Empereur Henri IV. contre ce Pape, qui en fut cruellement maltraité. Ce fut apparemment le même, qui adbera à l'Anti-Pape Anaclet, contre Innocent II. Sur la fin du même siècle sous Celestin III.

Cin-

* C'est ainsi que les appelle Aubert dans sa Vie des Cardinaux.

*Cincius Camerier de ce Pape, composa un Traité des Biens *, Cens, ou Rentes de l'Eglise Romaine dont le Manuscrit est au Vatican. Il paroît par les citations de Baronius & de Pagi, que cet Ouvrage ne roule pas seulement sur ce que porte le titre, mais qu'il est en même tems Historique. Enfin un Cardinal de ce nom fut élu Pape en 1193. sous le nom d'Honoré III.*

Il faut mettre Jean Aurispa Prêtre Sicilien & Auteur celebre en ce tems-là tant en prose qu'en vers, entre les illustres contemporains de Pogge. Laurent Valle avoit reproché à ce dernier de s'être brouillé avec Aurispa, mais il s'en défend & en parle avec éloge. Il fut comme lui Secrétaire des Papes Eugene IV. & Nicolas V. qui lui donna de beaux Benefices en Sicile. Il étoit également aimé des Grands & des Savans, comme des Papes qu'on vient de nommer, du Roi Alphonse, des Ducs de Ferrare, d'Aeneas

Jean Au-
rispa.
Antonin.
Mongito-
ri Biblioth.
Sicul.
T. I.

* En voici le titre. Incipit liber Censuum Romanæ Ecclesiæ à Cencio Camerario compositus secundum antiquorum Patrum regesta, & memorialia diversa, anno Incarnationis Dominicæ millesimo centesimo nonagesimo secundo, Pontificatus Celestini Papæ tertij anno secundo.

XVI AVIS SUR LA II. PARTIE.

d'Æneas Sylvius, d'Antoine de Palerme, de François Philelphe, de Laurent Val-le, qui le reconnoît pour son Maître dans la Langue Grecque. On ne sait point l'année ni le lieu de sa mort. Il vécut fort vieux & laissa divers Ouvrages, des Epi-grammes, un volume de Lettres, dont il y en a quelques-unes de Manuscrites chez les Hermites de Padoüe &c. Il fit aussi quelques Traductions d'Auteurs Grecs en Latin, comme celles des Oeuvres d'Ar-chimede, de la Vie d'Homere, & du Li-vre d'Hieroclès sur les vers dorez de Py-thagore, qu'il dédia à Nicolas V. Le savant & illustre M. Dacier en parle amplement & avec beaucoup d'éloge dans la Préface de la belle Traduction Fran-çoise qu'il a donnée de ce Commentaire d'Hieroclès.

Alexan- La Loi Cincia m'a fait souvenir d'un
dre d'Al- illustre Auteur du quinzième siècle, parca
exandre. qu'il en parle dans un Ouvrage (a) qui

(a) Dies nous est resté de lui, sous le titre de Dies
P. 547. geniales, c'est-à-dire, journées agréa-
bles. C'est Alexandre d'Alexandre, cé-

lebre Jurisconsulte de Naples. On se
plaint dans la Préface de cet Ouvrage que

(b) C'est les Biographes (b) n'ont point parlé de
à-dire, cet habile Antiquaire & Critique, quoi-
Ecrivains qu'on

qu'on ait écrit la Vie de plusieurs de ses des Vies contemporains. Mais le savant Auteur de des hon-
cette Préface se trompe fort. Moreri mes illas-
allegue cinq ou six Auteurs qui ont parlé tres.
du Jurisconsulte Alexandre, entre les-
quels est Jean Gerard Vossius qui le pré-
fere de beaucoup à François Philelphe,
dont il sera souvent parlé dans cet Ou-
vrage. Il n'est pas surprenant qu'on n'en
trouve aucune mention dans Pogge, qui
pouvoit ne l'avoir pas connu, puis que
Pogge mourut en 1459. Et qu'Alexan-
dre vécut jusqu'à 1494. Comme Moreri
nous instruit assez de sa famille, je ne
parlerai que de ses liaisons, Et du ca-
ractere de ses mœurs Et de son esprit. Il
fut Disciple de François Philelphe, dont Alex. ab
il parle avec éloge, sans disconvenir pour Alex. T.
tant, que dans sa jeunesse ses mœurs a- I. p. 177
voient été dérégées. On peut mieux
compter sur ce jugement que sur les déclama-
tions emportées de Pogge contre Phi-
lelphe. Entre les divers talents de notre
Jurisconsulte Napolitain, il avoit celui
de bien donner le caractere des gens, Et
de les produire par les endroits les plus
avantageux. Il commence son Ouvrage par P. 1;
le caractere de Jovianus Pontanus, His-
torien, Orateur, Et Poète célèbre, qui
fut

XVIII AVIS SUR LA II. PARTIE

fut Précepteur du Roi Alphonse, & Sénateur de Venise. C'étoit, dit-il, un homme d'un esprit extrêmement doux, sa politesse, & son élégance étoit accompagnée d'une ingénuité qui rendoit sa conversation charmante. Il recevoit ses amis avec autant de plaisir que de bonté. Leurs entretiens rouloient sur les belles Lettres, & finissoient ordinairement par un repas frugal & gai. C'est ce qui arriva chez Actius Syncerus, qui traitoit souvent ses amis, du nombre desquels étoit Alexandre. Il y a ici à remarquer quelques particularitez assez agréables. 1. La simplicité de leurs repas. Celui dont l'Auteur parle ici étoit de citrouille avec de la laitue hachée menu & assaisonnée avec des grains de raisins sechez au Soleil, des pommes de bonne odeur qu'on avoit conservées l'hyver, des figues seches de Sinuesse avec de l'eau de Rose, d'autrefois des choux fleurs & des asperges de Jardin. C'est là ce qu'il appelle un repas délicat & non vulgaire †.*

2. C'étoit

* Ville de la Terre de Labour dans la Campagne de Rome.

† Cœnâque non vulgari nec protritâ; sed aut veteris cucurbitæ ferculo cum lactucæ tyrsio minutim cæso, & acino uvæ passæ inperso; aut olen-

2. C'étoit la coutume de chanter sur la lyre les élégies d'Ovide, de Catulle, de Properce & des autres. 3. Ce fut Sannazar qui chanta dans cette fête, dont Alexandre fait le recit. Nous apprenons ici que Sannazar n'étoit pas un homme de grande naissance, comme l'a dit Moreri. C'étoit un esclave Ethiopien qu'Actius Syncerus avoit affranchi, & à qui il avoit donné son nom avec la liberté. Il chanta jusqu'à mille vers de Properce. La melodie finit par quelque question sur un vers de ce Poète.

Les Savans connoissent le merite, le savoir & les vertus d'Hermolaus Barbarus, Sénateur de Venise, & fait Patriarche d'Aquilée par Innocent VIII. auquel il fut envoyé par la République de Venise. Il étoit lié d'une amitié fort étroite avec Alexandre d'Alexandre. Pendant son séjour à Rome il étoit visité de tous les Savans, & on étoit ravi de son érudition profonde & agreable tout ensemble, aussi bien que de la bonté de ses mœurs & de son Urbanité. Un jour qu'il avoit invité ses amis à souper, on agita cet-

Hermo-
laus Bar-
barus.
T. I.
p. 546.

olentibus pomis anni frigore servatis & ficu sicca
Sineffina cum Rosaceo. p. 236.

XX AVIS SUR LA II. PARTIE.

cette question, si l'on pouvoit dire, que le Navire des Argonautes construit par Thésée & qui subsistoit encore à Athenes du tems de Demetrius Phalereus, étoit le même navire. Hermolaus après avoir soutenu que ce n'étoit point le même, parce que les matériaux du premier ne subsistoient plus & qu'ils avoient été remplacés par d'autres, demanda à Alexandre d'Alexandre son sentiment là-dessus. Il prouva par l'autorité des Jurisconsultes, & par l'usage commun, que c'étoit le même navire, comme un Conseil & un Peuple ne laissent pas d'être le même Conseil & le même Peuple, quoique ce ne soient plus les mêmes gens. Il cite entre autres les Jurisconsultes Ulpien & Pomponius, qui ont jugé qu'un troupeau qui auroit été donné par Testament à quelcun lui appartiendrait, quand même il ne resteroit pas une seule des brebis, qui vivoient quand le Testament a été fait. Autrement, dit-il, comme nous changeons tous les jours par les pertes & les réparations, qui se font dans notre corps, nous ne serions pas les mêmes qu'il y a un an. Hermolaus accommoda le différent par une fort bonne distinction entre le sens physique & grammatical du mot, le même, & son sens

sens ordinaire, usité, & impropre. Les Physiciens qui sont plus subtils & qui prennent tout à la rigueur de la lettre & selon l'exacte vérité, ne diront pas qu'un troupeau, dont toutes les vieilles brebis sont mortes, & qui a été renouvelé par la propagation, soit le même troupeau; mais les Jurisconsultes s'en tiennent à ce qui est probable, à l'équité & au langage commun. C'est dans ce sens figuré, que S. Amant dans son Poème sur la Solitude, juge que les arbres de son tems étoient les mêmes que ceux du commencement du Monde.

Mon Dieu ! que mes yeux sont contents
De voir ces bois qui se trouvèrent
À la nativité des tems,
Et que tous les siècles révèrent;
Être encore aussi beaux & verts
Qu'aux premiers jours de l'Univers.

Alexandre d'Alexandre après avoir long tems fréquenté le Barreau à Naples & à Rome, s'en retira à cause de l'ignorance crasse des Juges, de leurs injustices énormes, & de leur insupportable corruption, comme il le dit à Raphaël de Volterra, à qui il en raconte divers exemples. Sa probité, sa modestie, & la crain-

T. II.

p. 502.

XXII AVIS SUR LA II. PARTIE

te de s'associer avec des scelerats & des gens de sac & de corde, tels qu'étoient ceux qui se pouſſoient alors aux premieres Dignitez tant Eccleſiaſtiques que Civiles l'empêcherent de s'avancer. C'est la raiſon qu'il en rend à un de ſes amis, qui le querelloit de ſon indolence.

Ibid. p.
614.

Barthele-
mi de
Monte-
pulciano.

*On a vu dans la Vie de Pogge, que Barthelemi de Montepulciano *, fut envoyé avec lui en Allemagne pour rechercher d'anciens Manuſcrits. Il étoit naturel d'avoir quelque curioſité de connoître le compagnon de l'Illuſtre Pogge dans cette ſorte de chaffe, & j'étois mortifié d'avoir tant feuilleté inutilement pour le déterrer. Mais je fus bien ſurpris, en parcourant les Lettres de Leonard Aretin, de trouver dans ce compagnon de voyage de Pogge, un homme auſſi mépriſable & auſſi ridicule que Leonard le repreſente. Comme la Lettre où il en parle à Pogge lui-même eſt aſſez curieuſe, j'en donnerai ici à peu près le contenu.*

Aret. Ep.
L. VI.
Ep. 5.

Un jour qu'il étoit en chemin pour Arezzo, il apperçut de loin dans la forêt des chartiers & d'autres gens fort occupez

* Ce Barthelemi avoit quelque Prélatuſe à la Cour de Rome.

à tirer d'un mauvais pas quelques charettes chargées de colonnes, de statues de marbre, de bases & d'autres morceaux de Sculpture & d'Architecture, comme pour bâtir un Mausolée. Trouvant assez extraordinaire de voir de pareils préparatifs sur cette route, il eut la curiosité d'aller demander ce que c'étoit. Que le Diable emporte tous les Poètes qui furent & qui seront jamais, lui répondit un des entrepreneurs (a), en s'essuiant le visage qu'il avoit tout en sueur. Que vous ont fait les Poètes, dit Aretin, que vous leur souhaitiez tant de mal? N'est ce pas, dit-il, ce fou de Poète, dont vous voyez ici la statue, qui a commandé qu'on portât ces marbres à Montepulciano pour lui faire un tombeau? Là-dessus Aretin demanda s'il étoit mort quelque Poète dans cette ville. On lui dit que c'étoit à Rome qu'il étoit mort, mais qu'il avoit ordonné par son Testament, qu'on le transportât dans sa patrie & qu'on y érigeât une statue pour lui*

* Montepulciano est une petite ville sur une haute montagne, dans le Sienois avec un Evêché. Ce fut la patrie de Bellarmin & d'Ange Politien.

XXIV AVIS SUR LA II. PARTIE

lui & une pour son Pere. Comme Aretin avoit oui dire, qu'il étoit mort depuis peu à Rome, un certain Barthelemi de Montepulciano qui avoit laissé quelque argent à certain usage, ne doutant point que ce ne fût celui dont il s'agissoit, vous avez grand tort, dit-il, d'avoir maudit les Poëtes à l'occasion de cet ânelà. Il n'est nullement Poëte, c'est un franc ignorant, qui ne s'est jamais distingué que par sa folie & sa vanité. Je ne l'ai jamais connu, dit l'Entrepreneur, & même je n'en ai jamais oui parler, mais ses compatriotes le disent Poëte, & je crois qu'ils en feroient un Dieu s'il avoit donné un peu plus d'argent. Mais puis qu'il n'étoit pas Poëte, je fais réparation aux Poëtes, & je ne dirai plus de mal d'eux.

Aretin fait à cette occasion de fort belles reflexions sur la vanité des tombeaux. Il y a eu, dit-il, trois grands Heros qui n'ont point eu de monument. Cyrus, Alexandre & César. On n'apprend point que ces deux derniers se soient mis en peine de leur sépulture. A l'égard de Cyrus il défendit expressement de lui en bâtir, & commanda que l'on mit son corps dans la terre, la

regardant comme la plus magnifique de toutes les sépultures , à cause des belles fleurs , des fruits délicieux & des autres richesses qu'elle produit.

*A la suite de ces traits d'Histoire vient une sanglante apostrophe au pauvre Barthelemi. Il le représente non seulement comme un ignorant de la plus crasse ignorance, comme un homme d'une conduite extravagante, mais encore comme un homme de rien. Son pere étoit un Mercier *, qui couroit les foires, sa grand mere une sage-femme, sa mere une fanatique; à courir les rues toute échevelée. Tout son merite consistoit donc en ce qu'il avoit laissé de l'argent. Mais Leonard Aretin dit qu'il l'avoit volé; & qu'il le cachoit parce que le Pape avoit voulu lui faire rendre gorge. Enfin après avoir cherché fort curieusement & d'un tour fort satirique, ce qu'on pourroit mettre sur son tombeau; il conclut qu'il auroit mieux fait de se faire cacher sous la terre après sa mort, comme il cachoit son argent pendant sa vie.*

Après avoir lu cette Lettre il m'est venu dans l'esprit, ou que Leonard Aretin

iii

* Mercator circumforaneus.

XXVI AVIS SUR LA II. PARTIE

tin parle d'un Barthelemi de Montepulciano different de celui de Pogge, ou qu'il y a beaucoup de passion & de medifance dans le portrait qu'en fait Leonard, ou que c'est peut-être l'un & l'autre. Est-il vraisemblable en effet qu'on eût donné à Pogge une si grosse bête pour associé, dans des recherches qui demandent non seulement beaucoup d'érudition, mais de la penetration & de la sagacité. D'ailleurs eût-il pu parler d'un tel homme, avec éloge, & le mettre sur les rangs comme il fait dans ses Discours Convivaux, sans s'exposer à la risée de tout le monde. On n'auroit pas manqué de dire;

* O le projet plaisant d'un Poète ignorant
Qui de tant de Heros va choisir Childebrand.

J'ai été ravi de me rencontrer à cet égard, avec Mr. Apostolo Zeno savant
17. *Italien, qui en juge ainsi dans le dixième Tome de son Journal des Savans d'Italie. Quel Bartolommeo, di cui qui si dice essere stato il compagno di Poggio nel ricrcamento de' codici antichi,*
non

* Despreaux, Art Poétique, Chant. III. v. 241.
142.

non è altri che *Bartolommeo da Montepulciano*, Prelato della Corte di Roma, la cui magnifica sepoltura * ornata di marmi, e statue, e bassi rilievi di mano del famoso Scultore Donatello; vedevasi nel duomo ora demolito di Montepulciano sua patria, insieme con l'effigie di lui scolpito in abito solito usarsi da' famigliari de' Papi nelle Cappelle Pontificie, & con una iscrizione in bronzo, nella quale affermavasi essere lui stato Consigliere, e favorito di Martino V. senza specificarsi in essa il tempo della sua vita, nè quello della sua morte. Aggiugne Monsignor Ben- ci, che niuno Scrittore rende testimonianza di questo soggetto; ma s'inganna, poiche Lionardo Aretino ne parla à lungo, benchè poco vantaggiosamente in una delle sue Epistole (a) a Poggio, dove non solamente si fa beffe della vanità di lui, il quale essendo morto in Roma lasciò per testamento, che in Montepulciano gli fosse eretta quella superba sepoltura, di cui si è favellato di sopra: ma vie più mette in burla la ignoranza di esso, *qui nullam*, son sue pa-

(a) *Epist. Lib. VI.*

* *Spinello Ben- ci Istor. di Montepulc. l. 4. pag. 74.*

XXVIII AVIS SUR LA II. PARTIE

parole, neque scientiam, neque doctrinam cognovit. Stultitia verò ac vanitate omnes omnino homines superavit, &c. Non convien però crederlo così ignorante, e da nulla; quale l'Aretino cel rappresenta, primieramente, perche il detto Poggio lo introduce a ragionare con altri uomini dotti nel suo Dialogo sopra l'Avarizia; in secondo luogo, perche tale fù giudicato; che andar potesse col Segretario Poggio in Germania alla ricerca de' codici antichi, il che fù a spese de' Cardinali e de' Prelati Romani, come dall' epistola del Barbaro si ricava.

J'ai pourtant plus de penchant pour la premiere de mes conjectures. Comme dans la Lettre de Leonard il est parlé des statues du pere & du fils, ou je suis bien trompé, ou c'est le fils qui est l'objet des traits de pinceau de Leonard. Le Pere aura été un habile homme, & en cette qualité aura accompagné Pogge dans ses voyages. Le fils aura dégénéré, & n'aura pas laissé d'être poussé, ce qui s'accorde très-bien aux plaintes générales qu'on faisoit alors, que les Papes n'avançoient que des sujets indignes. Il n'est pas vraisemblable que Leonard eût parlé à Pogge
lui.

lui-même en ces termes de son compagnon de voyage , & qu'il eût désigné sous le nom d'un quidam ; un homme aussi connu. A l'égard des reproches que Leonard fait à Barthelemi sur sa naissance , il faut les prendre au rabais , selon le stile des Invectives de ce tems-là. On n'est pas obligé de croire toutes les indignitez & les injures de crocheteur que Pogge , Philelphe & Valle se sont dites sur le sujet de leur naissance. Au fond que la grand mere de Barthelemi fût Sage-femme , que sa mere fût fanatique , & que son pere eût été Marchand avant que d'être Secrétaire du Pape , tout cela ne saurait empêcher de croire , que le pere ait été compagnon de Pogge , & que le fils ne fût le ridicule personnage contre lequel Leonard a déchargé sa bile.

CATALOGUE

Des Livres Nouveaux qui se trouvent
à Amsterdam, chez PIERRE
HUMBERT.

Atlas Historique ou nouvelle Introduc-
tion à l'Histoire, à la Chronologie
& à la Géographie Ancienne & Mo-
derne représentée dans de Nouvelles
Cartes avec des Dissertations sur l'Histoire de
chaque Etat. Tome 5. & 6. contenant l'Asie,
l'Afrique & l'Amérique in fol. 1719. *Grandeur d'Atlas.*

*Auranti Opera omnia Latina. fol. 3. vol. Floren-
tia. 1717.*

les Agréemens du Langage réduits à leurs prin-
cipes. 12. Paris 1718.

Anciennes Relations des Indes & de la Chine
de deux Voyageurs Mahométans. *Trad. d'A-
rabe* 8. Paris 1718.

L'Art de bâtir les Vaisseaux & d'en perfectionner
la Construction. *tiré des meilleurs Auteurs Hol-
landois.* 4. fig. 1719.

*Alpini (Prosperi) de Medicina Methodica Libri
tredecim. 4. 1719.*

*Allen (Joh.) Synopsis Universa Medicina. 8. Lon-
dini 1719.*

L'Alcoran de Mahomet translaté d'Arabe en Fran-
çois par du Ryer. 8. 1719.

la **B**agatelle ou Discours Ironiques où l'on prê-
te des Sophismes à l'Erreur, 8. 3. vol.
1719.

Bibliothèque des Dames. *Traduite de l'Anglois.*
Tome second. 12. 1719.

————— Tome premier, *Seconde Edit.*
revû avec soin. 12. 1719.

B.

C A T A L O G U E.

Bibliothèque Generale des Auteurs de France.
Livre premier concernant la Bibliothèque Char-
traine, 4. 1719.

*Bandury Numismata Imperatorum Romanorum a
Trojano Decio ad Palaeologos Augustos. Accessit
Bibliotheca Nummaria. fol. 2. vol. fig. Paris 1718.*

*Dymkershoek (J. C. & Senatoris) Opuscula varia.
4. 1719.*

la **C** Onduite des Cours de la Grande Bretagne
& d'Espagne. Traduite de l'Anglois, 8.
1719.

la Coltivazione dell' Alamanni e le Api di Ru-
cellai, 4. Padoua 1718.

*Couper Glandularum Ductuumque Descriptio. 4. fig.
Londini 1702.*

*Clementis (Sti.) Epistola Gr. Lat. 8. Cantabrigia
1718.*

Chefneau Observationes Medica. 4. 1719.

les Colloques d'Erasme, Nouvelle Traduction par
Mr. Gueudeville avec des Notes & des figures .
12. 6 vol. 1720.

Cambray (l'Archev. de) Sermons choisis avec un
Discours sur la Priere &c. 12. Paris 1718.

— — — Oeuvres Philosophiques ou Dé-
monstration de l'Existence de Dieu. N. Edit.
augmentée d'une II. partie 12. 2 vol. Paris 1718.

Catechisme contenant les principales veritez de
la R. C. par Mr. de Beaumont 8. 1739.

Dictionnaire Roial Anglois-François, & Fran-
çois-Anglois par Boyer. Nouvelle Edition
revuë avec soin & considerablement aug-
mentée, 4. vol. 1719.

— de la Bible par Simon. N. Edit. fol. 2 vol.
Lyon 1717.

— complet François-Hollandois, & Hol-
landois-François comprenant tous les mots &
les phrases avouez par l'usage, par P. Marin
4. 2 vol. 1720.

*** 2

Dis.

C A T A L O G U E.

Differtations Historiques & Critiques sur la Chevalerie Ancienne & Moderne par le P. Honoré de Ste. Marie 4. fig. Paris 1718.

Dale Pharmacologia seu Manuductio ad materiam Medicam cum Supplemento. 12. 2 vol. Londini. 1710. & 1718.

Etat Présent de l'Espagne par l'Abbé de Vayrac 12. 3 vol. 1719.

— de l'Eglise Gallicane par Mr. Bafnage 12. 1719.

— de la Suède, avec un Abregé de l'Hist. de ce Royaume. *Nouvelle Edition* augmentée de plusieurs Remarques, du Regne de Charles XII. & de l'avenement de la Reine au Trône, jusques à present. 8. 1720.

Essais sur la Providence & sur la possibilité physique de la Resurrection. *Traduit de l'Anglois.* 12. 1719.

Fables Nouvelles par Mr. De la Motte, de l'Academie Française avec un Discours sur la Fable 12. 1720.

les Femmes des 12. Cezars contenant leur Vie & leurs Intrigues secretes 12. Paris 1718.

Eracastorii Poëmata omnia: Accefferunt Reliquia Carminum Poëtarum Veronensium. 4. Patavii 1718.

Faerni Fabule Centum ex Antiquis Auctoribus delecta carminibusque explicata. 4. Patavii 1718.

Grammaire Flamande & Française par la Grue 8. 1719.

le Guide ou Nouvelle Description d'Amsterdam contenant sa Splendeur, son Commerce, le Change des Principales Villes, le Règlement de la Banque & du Lombart, le Tarif des Droits d'entrée & de sortie, le Depart des Postes, des Chariots, & des Barques 8. fig. 1720.

Histoi.

C A T A L O G U E.

- H**istoire & Memoires de l'Acad. Royale des Sciences les années 1714. 1715. & 1716. 12. 3 vol. fig. 1719.
- de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon où l'on trouve ce qui s'est passé sous les Règnes de François II. Henri III. Henri IV. & Louis XIII. par l'Abbé Marfolier 12. 3 vol. Paris 1719.
- des Révolutions arrivées dans la Républ. Romaine par l'Abbé de Vertot. 12. 3 vol. 1720.
- publique & secrète de la Cour de Madrid 12. fig. 1719.
- du V. & du N. Testament par demandes & par réponses avec des reflexions Morales par feu Mr. de Lauges 8. 3 vol. Geneve 1718.
- Hoffmanni Dissertationes Physico-Medica Selecta* 8. 1719.
- Heideggeri Medulla Theologia Christiana.* 4. fig. 1690.
- Hunnii Resolutiones Juris.* 4. Col. 1697.
- J**onstoni *Theatrum Universale omnium Animalium, Piscium, Avium, Quadrupedum, Exanguium, Aquaticorum, Insectorum, & Anguium.* fol. 2 vol. fig. 1718.
- Idée de la Physique Méchanique de M. Peyssonnel Medecin de Marseille. 12. 1719.
- la Justesse de la Langue Françoisé 12. Paris 1718.
- Instruction Pastorale aux Reformés de France sur la perseverance dans la Foi, & la fidélité pour le Souverain. Par Mr. Balnage. 8. 1719.
- Fusini (Sti.) Dialogus Gr. Lat.* 8. Londini 1719.
- Journal Historique, Politique, Critique, & Galant. Janv. Fevr. Mars. Avril 1719. 8. 2 vol.
- Historica Relazione della Pace di Palaroviz,* 4. Padova 1719.
- K**eill, *Introductio ad veram Astronomiam, seu Lectiones Astronomica.* 8. fig. Oxonia 1718.
- *Introductio ad veram Physicam,* Editio Tertia 8. Oxonia 1715.

CATALOGUE.

Keill Tentamina Physico-Medica. 8. *Ononis* 1719.

L Estres de Mr. Dartis & de Mr. Lenfant sur les Matières du Socinianisme. 4. Berlin 1719.

— *Memoires, Negociations de Mr. le Comte d'Estades depuis 1637. jusques en 1668.* 12. 6 vol. 1719.

Lommius de curandis febribus continuis. 8. 1720.

Lettere familiari del Conte Magalotti divise in due Carti 4. in Venezia 1719.

M *Attaire Annales Typographici, ab Artis Inventa Origine ad annum M. D. in* 4. 1719.

Malespini Istoria Fiorentina e la Chronica di Morelli, 4. in Firenze 1718.

Marmi Eruditi ovvero Lettere sopra Antiche Iscrizioni del Conte Orsato. 4. Padoue 1719.

Maximes avec des exemples tirez de l'Hist. Sacrée & Profane, Ancienne & Moderne, pour l'Instruction du Roi, où l'on donne des Préceptes pour former les mœurs & l'esprit des jeunes Gens. 12. 1719.

— *Idem Edition de Paris* 12. 1718.

Marmorea Basis Colossi Tiberio Casari à Gronovio. 8. fig. 1720.

le **N** *Ouveau Testament avec des remarques. Une Introduction, & des Prefaces très-instructives à la tête de chaque Livre. Par Mrs. de Bausobre & Lenfant* 4. 2 vol. 1719.

— le même sur de beau & grand papier Royal. 4. 2 vol.

Nouvelle Description de la France par Mr. Piganol de la Force, 12. 6 vol. fig. 1719, *Edition d'Hollande.*

— *Histoire de France depuis le Commencement de la Monarchie jusques à la mort de Louis XIII. par Mr. le Gendre* fol. 2 vol, Paris 1718.

Nouveaux Sermons avec des Prières pour les disce-

C A T A L O G U E.

- D**ifférens Etats de la Vie. Par M. Bafnage 8. 1720.
- O**Edipe Tragedie par M. Arouet, 8. 1719.
- O**euves de Mr. Pavillon (*de l'Acad. Française*) Nouvelle Edition augmentée de plusieurs Pièces 8. 1720.
- P**oggians, ou la Vie, le Caractere, les Sentences, & les bons Mots de Pogge Chancelier de la Republique de Florence avec un Abregé de l'Histoire de cette Republique. Par Mr. Lenfant. 8. 2 vol. 1720.
- les Principes du Delfein, ou methode courte & facile pour apprendre cet Art en peu de tems par de Laireffe, fol. fig. 1719.
- Panegyriques des Saints & Oraifons funebres prononcées par l'Abbé Antelme 8. 3 vol. Paris.
- Plaidoyers & autres Oeuves de Gilet 4. 2 vol. Paris 1718.
- Picteti Differtationes Theologicae de Religionis Christianae praefantia ac Divinitate.* 8. Geneva 1719.
- Poëfie Italienne di Rimatrici Vivenzi. In Venezia 4. 1726.
- Pontederæ Compendium Tabularum Botanicarum in quo Planta 272. ab eo in Italiam per delecta venenſuntur.* 4. Patavii 1718.
- Poieri Observationes quadam Anatomica,* 8. 1719.
- R**elation de divers Voyages faits dans l'Afrique, l'Amerique, & aux Indes Occidentales, par Drafle 12. Paris 1718.
- Rime e Profe del Marchefe Maſci. Aggiunto un Saggio di Poëſia Latina dell' Iſteſſo. 4. in Venezia 1719.
- S**ermon ſur le Jubilé de la Réformation des Suiffes par Mr. Turretin 4. Geneve 1719.
- (Nouveaux) avec des Prières pour chaque état de la Vie par Mr. Baſnage 8. 1720.
- Sur les principales fêtes des Chrétiens par Mr. Rivallon. 8. 1719.

*** 4

Scr-

C A T A L O G U E.

Sermon sur divers Textes, par Mr. Piffet 8.
1719. Geneve.

*Santorini Opuscula Medica de structura & motu
Fibra, Nutritione Animalis, Hamorrhoidibus,
& Catamenio.* 8. 1720.

*Sannazarii Poëmata ex Antiquis Editionibus accu-
ratissimè descripta. Accessit ejusdem Vita.* 4. Pa-
ris 1719.

Traité d'Optique, sur les Reflexions, Re-
fractions, Inflexions, & Couleurs de la
Lumière, par Mr. le Chev. Newton. Traduit
de l'Anglois, par Mr. Coste sur la Seconde
Edition augmentée, par l'Auteur. 12. 2 vol.
fig. 1720.

— de la Religion revelée par Mr. Martin.
8. 2 vol. 1719.

— des Annates, 12. Paris 1718.

*Vallant Numismata in Colonia Imperii Roma-
ni, fol. fig.*

— — *Imperator. Romanor.* 4. 2 vol. fig.

Velferi Opera Historica & Philologica, fol. 1682.

le Vite de' Pittori, Scultori, & Architetti di
Giorgio Vasari 4. 3 vol. Bononiz. 1663.

Virgilii Opera Omnia. fol. fig. Paris 1515.

Willis Opera Omnia Medica, 4. 2 vol. Amst.
1692.

de Wilde Selecta Numismata Antiqua, 4. fig. Amst.
1692.

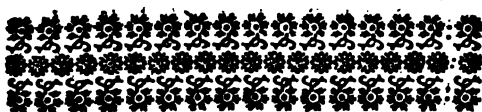
Waldschmid Opera Medico-Practica. 4. 1695.

Zwelferi Pharmacopœa Augusta Reformata. 4.
1693.

Zoësius ad Pandectas, fol. 1678.

Zacuti Opera omnia Medica. fol. 2 vol. 1667.

L'on trouve chez ledit *Pierre Humbers* tous les
Livres qui s'impriment en Hollande : Un Assor-
timent général des meilleurs Livres de Paris :
Diverses Nouveautéz d'Italie, & d'Angleterre,
à très juste prix.



POGGIANA.



PREMIÈRE PARTIE.

*Vie de POGGE Florentin , &
de plusieurs de ses Contempo-
rains.*

POGGIO GUCCIO BRACCIOLINO ^{Patrie, & Naissance de Pogge.} nâquit en 1380. à Terranova, ville du Florentin proche d'Arezzo, comme il le dit lui même (a). On ignore son nom de baptême, ceux qui l'ont nommé, ou, *Jean François*, ou, *Jean Baptiste*, l'ayant confondu avec deux de ses enfans. Il est plus glorieux d'illustrer sa famille, que d'être illustré par elle. C'est ce qui est arrivé à Pogge, dont le pere n'étoit qu'un Notaire dans

(a) *Poggi*
Vit. p. 1.

Baluz.
Misc. T.
III.

le voisinage de *Terranova*. De sorte qu'on peut dire de Poggé ce qu'il disoit lui-même de *Leonard Aretin* son intime ami, que *sa vertu lui avoit donné la noblesse, que la nature lui avoit refusée*.

Ses études.

(a) *Mab.*
Iter. Ital.
P. 160.

A l'âge de dix-huit ans il alla commencer ses études à Florence, que le P. *Dom Mabillon* célèbre *Benedictin* appelle le premier domicile des Belles Lettres *renaisantes* (a). Il en reçut les premiers élémens sous *Jean de Ravenne*, qui, à ce que dit l'Historien *Flavio Blondo*, sans être lui-même fort docte, eut le talent de faire des Disciples qui se distinguèrent dans la République des Lettres, dans l'Eglise, & dans l'Etat, comme entre autres *Leonard Aretin*, dont on aura occasion de parler plus d'une fois. *Flavio Blondo* a douté que *Jean de Ravenne* eût rien écrit, mais *Philippe de Bergame* nous en donne une plus grande idée. Il nous le représente comme un habile Critique, & un excellent Rheteur, qui, selon le temoignage de *Leonard Aretin* son Disciple, rappella en Italie l'Eloquence qui en avoit été exilée depuis long-tems. *Jean de Ravenne* fut Disciple de *François Petrarque*

que (a). Monsieur Recanatj nous assure ^{(a) Hist.}
aussi qu'on trouve quelques-uns de ses ^{Byzant.}
Ouvrages manuscrits dans la Bibliothèque ^{Ann.}
que de Padoüe (b). ^{13. 2.}

Ensuite Pogge eut pour Maître dans ^{(b) Recat.}
la Langue Grecque le fameux (c) ^{14. Pog.} *Manuel Chrysolore* noble de Constantinople, ^{P. V.}
qui rapporta en Italie le goût de cette ^{(c) Hist.}
Langue autrefois si cultivée par les Ro- ^{Emm.}
mains. Ce grand homme étoit descen-
du d'un de ces illustres Romains qui ac-
compagnerent Constantin le Grand lors
qu'il établit le siège de l'Empire à *By-*
sance, qui fut depuis appelée *Constanti-*
nople. Il fut envoyé en Europe dans le
XIV. Siècle par *Jean Paléologue* Em-
pereur des Grecs, pour solliciter du se-
cours contre *Tamerlan* & contre *Beja-*
zeth. Après avoir traversé dans cette
vue, mais fort inutilement, la France,
l'Angleterre, & l'Allemagne, il vint en
1389. se fixer en Italie, où par pur
amour pour les Belles Lettres il quitta le
Caractère d'Ambassadeur pour prendre
celui de Professeur en Langue Grecque,
tant à Rome, qu'à Florence, à Ve-
nise, & à Pavie. Il alla ensuite avec
Jean XXIII. au Concile de Constance
où il mourut en 1415. Pogge lui fit

4 POGGIANA. Part. I.

cette Epitaphe pour donner un monument de sa reconnoissance envers un si excellent maître.

*Hic est Emanuel situs
Sermonis decus Attici,
Qui dum quarere opem patria
Afflicta fuderet, huc iit,
Res belle cecidit tuis
Votis Italia. Hic tibi
Lingua restituit decus,
Attica ante recondita.
Res belle cecidit tuis
Votis Emanuel, Solo
Consecutus in Italo
Æternum decus, & tibi
Quale Gracia non dedit,
Bello perdita Gracia.*

On trouve parmi les beaux Manuscrits de la Bibliothèque de St. Paul à Leipfig l'Oraison funèbre de Chrysodore prononcée par *André Julien* Noble Venitien *. Pogge se plaignoit avec raison de l'ingratitude des Disciples de Chrysodore qui n'avoient pas daigné honorer leur Maître d'un Panegyrique après

* Elle nous a été communiquée par le docteur & obligant Mr. *Bosner*.

près la mort. *Andreas vero Julianus summè à nobis collaudandus, qui cernens ignaviam nostram, qui nullam ne mortuo quidem pro suis in nos singularibus meritis gratiam referimus, sua opera, suo studio nobis operam navavit, & tarditatem nostram sua diligentia sublevavit. Ergo nomine meo verbis amplissimis gratias ago, & quidem ingentes pro hoc labore, quem suscepit in Manuelis memoria celebranda.*

Comme on ne croit pas que l'Oraison funebre de Chrysolore ait été imprimée, on la donnera à la fin de cet Ouvrage.

Pogge ne négligea pas non plus la Langue Hébraïque, ayant été porté à cette étude par son ami *Nicolas Nicolo*, l'un des plus Savans hommes ce tems-

là. Comme *Nicolo* eut des liaisons fort étroites avec Pogge, il ne sera pas mal de le faire connoître. *Nicolas Nicolo* étoit fils d'un riche Marchand de Florence fort estimé de ses Concitoyens. Le fils, préférant le commerce des Belles Lettres à celui de son Pere, se jeta dans l'étude des *Humanitez*, & les apprit sous *Louis de Marsilli* Augustin, fort célèbre en ce tems-là, & de l'Ecole duquel sont sortis quantité de grands hommes. *Nicolas* avoit une telle avidité

Pogg.
Orat. in
funere Ni
coli Niol.
F. XXXI

pour les bons Livres tant Grecs, que Latins, qu'il n'épargnoit aucune dépense pour en faire chercher jusqu'aux dernières extremitez de l'Europe. Mais, ce qui est bien louable, il étoit si communicatif qu'il accusoit de *péculat*, c'est-à-dire, de voler le bien public, certaines gens si avares de leurs Livres qu'on diroit qu'ils les croyent d'or. C'est le vrai caractère des ignorants de ne se point servir de leurs Livres, & de ne vouloir pas que les autres s'en servent. On diroit qu'ils veulent se vanger de ne rien savoir en laissant les autres dans l'ignorance, autant qu'il dépend d'eux. Les vrais Savans sont communicatifs. Pogge rend ce témoignage à Nicolo que c'est par ses soins & ses instantes sollicitations que se firent tant de découvertes de Livres anciens en Allemagne, & en France. Ajoutons que ce fut en partie à ses dépens.

Il ne se contenta pas de cultiver avec soin la Langue Latine, il s'appliqua à la Langue Grecque sous *Colusius Salutaris*, illustre Savant de ce temps-là, & sous *Mameet Chrysolore* qu'il contribua beaucoup à faire appeller à Florence avec plusieurs autres Savans dans la Langue Grec-

Grecque, entre lesquels, *Jean Guarini* de *Verone* parut avec éclat. En un mot Pogge ne fait aucune difficulté de regarder *Nicolo* comme le restaurateur des Belles Lettres en Italie par les soins qu'il prit d'y attirer tout ce qu'il y avoit de Savans en Europe, & de leur procurer de la protection.

Quoi qu'il fût un des plus doctes, & un des plus éloquens hommes de son siècle, il avoit une qualité rare dans les personnes de cet ordre, & de ce mérite, c'est une modestie extraordinaire. Comme il étoit d'un goût fort délicat il ne se hazardoit guère, à se produire en public, ne pouvant jamais être content de ce qu'il composoit. Quoi qu'il fût d'une famille riche, il avoit tant dépensé dans la recherche de ce qu'il y avoit de plus curieux dans les Sciences, qu'il étoit souvent réduit à vendre ses Livres pour subsister. S'il n'étoit pas riche des biens de la fortune, il l'étoit en amis, & il les choisissoit bien. Son Cabinet étoit une espèce d'Académie ouverte aux Savans, & aux honnêtes gens qui trouvoient toujours de nouveaux encouragemens à la Vertu, & à la Science, dans sa conver-

sation, dans ses livres, dans les portraits, les statues, & les médailles des plus grands hommes qu'il avoit ramassés à grands frais.

Il fit en mourant une action bien digne de l'imitation des Savans qui sont en état de le faire, ce fut de léguer sa Bibliothèque au Public, & de recommander à ses amis d'avoir soin qu'elle fût toujours ouverte aux Gens de Lettres. Pogge a remarqué que les Bibliothèques de Petrarque, & de Collutius furent vendues après leur mort, que *Louis de Marfilli*, & *Bocace* donnerent les leurs par Testament aux Augustins, mais que *Nicolo*, en faisant présent de la sienne au Public, avoit donné un exemple jusqu'alors inouï. Il mourut fort regretté à l'âge de 73. ans, on ne dit pas en quelle année. Son Testament est daté de 1436.

Il y a pourtant quelque difficulté sur la donation que *Nicolo* fit de ses Livres au Public. Car dans son Testament il en laisse la disposition aux exécuteurs de ce Testament, entre lesquels étoit Pogge lui même. *Omnes Libros suos, tam sacros quàm gentiles, & tam Græcos quàm Latinos, aut Barbaros, quos undique*

que magna industria, diligentia, studio ab
 adolescentia nullum laborem subterfu-
 giendo, nullis impensis parcendo, coëgit,
 reliquit, & legavit in illis locis, & pe-
 nes quos, & eo modo, & forma, & pro-
 ut, & qualiter admodum infra scriptis
 honorandis, & sapientibus viris videbi-
 tur, & placebit (a). D'ailleurs il paroît (a) Tes-
 par le témoignage d'un Historien de tam. Ni-
 Florence (b) que les Livres de Nicolo col. Ni-
 furent donnez à la Bibliothèque des col.
 Dominicains. Ce qu'on peut conclur- Pogg. vit.
 re de là, c'est que l'intention de Nicolo F. xxviii.
 fut mal exécutée. (b) Leo-
 pold del
 Migliore
 Florenz.
 illustr. ap
 Recan. ub.
 supra.

Pogge étant donc à Constance prit,
 pour apprendre la Langue Hébraïque, un
 Rabin qui avoit embrassé le Christia-
 nisme. Il dit assez plaisamment dans une
 Lettre à Nicolo qu'il se délassoit de cet-
 te pénible étude en turlupinant son maî-
 tre qu'il représente comme un homme
 fort ridicule &c en faisant de petites rail-
 leries sur le Rabinage. Dicebam multa
 de literis Hebraïcis quibus operam dabam, Pogg. Op.
 plura jocabar in Doctorem ipsum, virum Fol. 69.
 levem, insulsum & inconstantem. Literas
 vero & doctrinam ut rudem, incultam,
 atque agrestem facetiis quibusdam leviter
 perstringebam. Quoi qu'il ne crût pas

qu'on pût tirer un grand usage de la Langue Hébraïque, pour en devenir plus honnête homme, il ne laissa pas de l'apprendre parce qu'il la regardoit comme une partie des Humanitez. Il prenoit sur tout plaisir à voir la methode que St. Jérôme avoit suivie en traduisant la Bible.

De Florence Pogge alla à Rome sous Boniface IX. élu en 1389. & mort en 1404. Il fut bientôt promu à la charge de *Scripteur des Lettres Apostoliques*, qui n'est pas un petit Emploi à Rome. *Quod officium*, dit-il, *est utile est et honestati dignitatisque conjunctum*. Ce fut lui qui attira à Rome le célèbre Leonard Aretin pour être Secrétaire d'Innocent VII. Les liaisons des grands hommes faisant une partie considérable de l'Histoire de leur vie il faut faire connoître *Leonard Bruno Aretin*.

On le surnomma *Aretin* parce qu'il étoit de la ville d'*Arezzo* dans le Florentin *. C'étoit, selon le témoignage de

* Voyez l'Eloge de la Ville d'*Arezzo* dans l'Oraison funèbre de Leonard Aretin prononcée par Pogge. *Baluz. Misc.* T. III. p. 252.

de Pogge, un des plus habiles hommes de son siècle (a), *Aeneas Sylvius* disoit (a) In-
de lui qu'après Lactance personne n'a- vect. in
voit mieux imité le stile de Cicéron, Philolph.
F. XLIII.
Après avoir étudié le Droit pendant 4.
ans il s'appliqua, comme Pogge, à la Lan-
gue Grecque sous *Emanuel Chrysolore*,
& s'y rendit fort habile. Dès l'An
1404. il fut, comme on l'a dit, Secre-
taire d'Innocent VII, & en 1413. il
l'étoit de Jean XXIII. lequel il accom-
pagna au Concile de Constance †. En-
tant aux environs de cette Ville Pogge
lui écrivit sa fameuse Lettre sur le sup-
plice de *Jerôme de Prague*. Quand il
fut de retour à Florence cette Républi-
que le fit son Chancelier. Il mourut
dans cette charge en 1444. âgé de 70.
ans. On lui fit cette Epitaphe qui se
trouve sur son Tombeau dans une des
Eglises de Florence. Depuis la mort de
Leonard † *Histoire est en deuil, l'Elo-* *Mabil.*
quence est muette, les Muses Grecques & p. 169.
Latines n'ont pu s'empêcher de le pleurer.
Pogge prononça publiquement son
Orai-

† On peut voir dans l'Histoire du Concile de
Constance. p. 8. qu'il fut employé cette année-
là à une Négociation fort délicate.

Oraison funébre. C'est une fort belle piece. On y trouve une particularité rare & remarquable. C'est que Leonard & Pogge avoient vécu ensemble pendant 40. ans dans une amitié si constante & si inviolable qu'elle n'avoit jamais souffert la moindre interruption, ni le moindre refroidissement. On peut voir la liste des Ouvrages de Leonard

Baluz.

tiscell. T. dans ce Panegyrique.

L. p. 258. Pogge ayant exercé pendant dix ans la charge de *Scripteur Apostolique*, fut fait Secrétaire de Boniface IX. & s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'honneur pendant 40. ans sous huit Papes. Il étoit Secrétaire de Jean XXIII. &, comme Leonard Aretin, il le suivit au Concile de Constance.

L'illustre Noble Venitien qui a donné au Public la belle Histoire de Florence de Pogge, dit, qu'il admire com-

ment le nouvel Historien (a) du Concile de Constance a pu ignorer, & déclare même qu'il ignore, sous quel caractère Pogge étoit allé au Concile *. Il est vrai qu'il

* *Mirror equidem quod Constantiensis Historia recens auctor ignoret neque se ignorare dissimulat quoniam titulo Poggii Constantiam se contulerit, cum alioquin esset.* Vit. Pogg. p. VI.

qu'il semble que cet Historien n'ait pas dû être en doute là-dessus, puisque Pogge étant Secrétaire du Pape, il fut apparemment à Constance sous cet unique caractère. Mais comme d'ailleurs on n'ignore pas que les Secrétaires des Papes peuvent avoir des commissions particulières, peut-être pourroit-on justifier par là l'ignorance, ou le doute du nouvel Historien du Concile de Constance. Par exemple *Leonard Aretin* étoit aussi Secrétaire de Jean XXIII. & Collegue de Pogge, cependant il fut un des Legats que ce Pape envoya avec *Pogg. vii. fol. VI.* le Cardinal *Zabarel*, & *Manuel Chrysolore* à l'Empereur Sigismond pour convenir du lieu du Concile †. D'ailleurs les principales villes d'Italie, & entr'autres celle de Florence, ayant eu leurs Deputez au Concile, ne se pourroit-il pas que Pogge Florentin y fût allé avec des ordres de cette République? Il n'y a donc rien de fort étonnant ni de fort déraisonnable dans ce doute. Mais Mr. Recanati a trouvé dans le Cabinet du

cé-

† Mr. Recanati nous apprend lui-même, que Pogge avoit été envoyé Legat en Hongrie, quoiqu'il n'ait jamais été que Secrétaire. *Pogg. Vit. p. XIII.*

célèbre Mr. *Facciolati* * une Lettre manuscrite de *Francisco Barbaro* à Pogge, par laquelle il paroît qu'il avoit été envoyé avec *Bartholomée de Montepolitiano* par les plus grands d'entre les Princes de l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, des Cardinaux, pour chercher des Livres anciens. En effet le nouvel Historien du Concile de Constance a grand tort de n'avoir pas su une particularité cachée dans le Cabinet d'un Savant d'Italie, & Mr. *Recanati* a grande raison de dire que ce fait est plus clair que le jour. Il a pourtant plus de raison qu'il ne pense. Cette même Lettre qu'il a trouvée manuscrite dans le Cabinet de Mr. *Facciolati*, se trouve aussi manuscrite dans la Bibliothèque de S. Paul à Leipzig, & Mr. *Lenfant* auroit bien dû le deviner. On l'a eue par la communication du savant Mr. *Boerner*. Elle est sous le nom de *Guarini* dans le Manuscrit de Leipzig.

* *Jaques Facciolati* Docteur en Théologie à Padoue. On a de lui une fort bonne Harangue rimprimée à Helmstadt en 1718. par les soins de Mr. l'Abbé *Fabrice* l'un des plus grands ornemens de cette Université. Le sujet de la Harangue est, qu'on ne sauroit être Théologien sans être homme de bien.

Leipzig, mais il faut que ce soit une faute de Copiste, puisqu'il est parlé de Guarini dans le corps de la Lettre. Ainsi on a l'obligation à Mr. Recanati d'en connoître le véritable Auteur. Le favant Mr. *Jean Gottlieb Krausen*, l'un des Bibliothecaires de S. Paul, a fait imprimer cette Lettre avec une de Poggé à Mr. Guarini sur le même sujet dans la *Bibliothèque littéraire Allemande*. On les trouvera aussi toutes deux à la fin de ce Volume. On sera convaincu par là que c'est absolument la même Lettre dont Mr. Recanati n'a donné que des morceaux. On pourroit pourtant repliquer là-dessus qu'une telle commission ne donne pas un caractère, ou un titre, & que d'ailleurs elle n'est pas incompatible avec un caractère public.

Cependant Mr. Recanati revenu de sa surprise veut bien pardonner à l'Historien du Concile de Constance, parce que la Lettre de *Barbaro* n'a pas été imprimée. Mais, dit-il, on ne lui pardonnera pas de n'avoir pas appris cette particularité dans *Flavio Blondo* * Historien

* Il étoit du Frioul, & florissoit vers le milieu du 15. siècle. Il a écrit diverses Histoires, &c.

torien d'Italie. On n'a pû trouver les Oeuvres de cet Historien, & il faut s'en rapporter à l'extrait de Mr. Recanati. Mais cet extrait ne porte nullement que Pogge ait été envoyé à Constance sous le caractère de *rechercheur de Livres anciens*. Il dit † seulement que pendant le Concile qui se tint à Constance plusieurs Italiens cherchèrent dans les Monasteres voisins de cette ville s'il n'y avoit point quelques anciens Livres des Romains, & de l'Italie, & que Pogge en apporta Quintilien tout entier. La conclusion naturelle que l'on peut tirer de cet endroit c'est que le Concile ne fut que l'occasion des recherches de ces Savans, & qu'ils pouvoient bien y être sous quelque autre caractère. Cependant, si Mr. Lenfant veut m'en croire, il

& entr'autres *l'Italia illustrée*, & des Decades qu'Encaë Silvius a abrégées.

† *Cum Concilium apud Constantiam Germaniæ ab universo populo Christiano haberetur, querere ibi, & investigare ceperunt, ex nostratibus multi, si quos Germania loca Constantia proxima ex perditis Romanorum, & Italia olim Libris in Monasteriorum latebris occultarent. Quintilianus integer repertus à Poggio primùm transcriptus in Italiam venit. F. VII.*

il retranchera docilement cet endroit qui a tant surpris Mr. Recanati.

Il y a encore dans l'Histoire du Concile de Constance un autre endroit qui tient au cœur à l'illustre Venitien au sujet de Pogge. C'est que l'Auteur de cette Histoire n'a fait mention que de trois livres que Pogge eût trouvez au voisinage de Constance, au lieu qu'il en déterra *plus de seize*. Mais Mr. Lenfant ne pouvoit s'en rapporter là-dessus qu'à Pogge lui-même, qui dans sa Lettre à son ami *Jean Guarini* ne parle que de *Quintilien* entier, de trois Livres, & de la moitié du quatrième de *Valerius Flaccus* touchant les *Argonautes*, d'*Asconius Pedianus*, & d'un *Commentaire* sur huit *Oraisons* de *Cicéron*, que M. Lenfant avoit oublié dans sa liste. Il falloit au reste que Pogge n'eût pas bien examiné son Manuscrit de *Quintilien*, lors qu'il disoit qu'il étoit entier (a), puis-
(a) p. 394.
que *Leonard Aretin* lui écrit qu'il y *Edit. Bdf.* manquoit bien des choses qu'on y avoit suppléées d'un Manuscrit d'Italie.

Le P. Mabillon nous apprend que cette Lettre se trouve manuscrite à Milan, & il en a même rapporté un fragment dans son Voyage d'Italie. C'est celle.

B

dont

dont on vient de parler; & qu'on a promis de donner, afin que Mr. Recanati ne se plaigne plus qu'on ne rend pas justice aux Savans d'Italie *. Par la même raison on fait aussi graver en Hollande le portrait de Pogge d'après celui de Florence, pour le mettre dans la seconde Edition de l'Histoire du Concile de Constance. Au reste celui qui étoit dans la première Edition avoit été communiqué à Mr. Lenfant par la faveur de l'illustre Mr. de Gotz Sénateur de Leipsig, & Bibliothécaire de la Bibliothèque du Senat de cette Ville. Ce Savant a assuré qu'il avoit été tiré sur l'original de la Bibliothèque du Vatican. Ainsi s'il n'est pas bon, ce n'est pas la faute des Transalpins, comme s'exprime Mr. Recanati. Paul Jove n'étoit pas Transalpin, cependant le Portrait qu'il

Il étoit
de Cosme
en Lombardie.

* *Hinc miseram Italarum conditionem dolamus necesse est, quorum laudes magna Scriptorum incuria, ne dicam malitia, aliquando silentur, aliquando minuuntur: immo ipsi Italarum nostrorum vultus ad Transalpina lineamenta sæpe traducuntur, vel pictoris arbitrio temere formandi permittuntur ut in Poggii effigie ab eodem Jacobo Lenfant exposita conspiciere est, qua tantum ab ea distat quam nos ex Magni Etruria Ducis Museo hic apponendam acceperimus, quantum ara lupinis, Fol. VII. VIII.*

qu'il a donné de Pogge ne ressemble pas plus à celui de Mr. Recanati qu'à celui de Mr. L'ensant. La Critique du Noble Venitien devoit d'autant plus rouler sur Paul Jove que ce Savant Italien mourut à Florence, où il pouvoit voir le vrai Portrait de Pogge.

Enfin cet habile Venitien reproche à *Jaques L'ensant* de n'avoir fait une digression * en faveur de Pogge, que pour faire montre de son propre savoir. Je ne sai si le Public trouvera que ce soit une ostentation, en écrivant l'Histoire d'un Concile, de faire connoître un personnage illustre qui y étoit présent, & qui y parut même avec distinction. La Lettre qu'il écrivit sur le supplice de Jérôme de Prague a fait assez de bruit dans le monde pour inspirer de la curiosité sur le sujet de son Auteur. On devoit bien une petite digression à un Secrétaire du Pape qui a eu assez de courage pour faire l'éloge d'un Héretique prétendu, qui fut brûlé dans le Concile avec autant d'injustice,

que

* *Ab instituto digredi videtur, ut etuditionem in Poggi vitâ narranda ostendet.*

que de cruauté. Mais Mr. Lenfant, qui n'est pas moins indulgent que Mr. Recanati, lui pardonne aussi de n'avoir pas trouvé bon qu'on fit une digression en faveur du Panegyriste d'un Hérétique. On n'a pourtant remarqué nulle part qu'on ait fait là-dessus aucune affaire à Pogge en Italie. Leonard Aretin dit seulement que Pogge, selon son ordinaire, s'en étoit expliqué avec un peu plus de liberté, qu'il ne convenoit à un Ecclesiastique. Il paroît d'ailleurs par divers endroits des Ouvrages de Pogge, & entr'autres par ses Invectives contre Laurent Valle, qu'il étoit fort zélé pour l'Orthodoxie, comme on le pourra voir dans la suite.

Mr. Recanati, comme on vient de le voir, a été surpris de ce que Mr. Lenfant a ignoré une particularité qui n'avoit jamais été imprimée. Il y auroit beaucoup plus de lieu d'être surpris que l'illustre Venitien se soit trompé sur un fait qu'il pouvoit apprendre, non dans un manuscrit caché au fond de l'Allemagne, mais dans une pièce imprimée, & qu'il a citée lui-même plus d'une fois. Voici le fait. Mr. Recanati
dit

dit * que quand Pogge vint à Rome,
Leonard Aretin étoit Secrétaire du Pa-
pe Boniface IX. C'est ce qui ne sau-
roit être, au moins s'il en faut croire
le témoignage de Pogge lui-même dans
l'Oraison funèbre de Leonard Aretin,
où Pogge dit que ce fut lui qui attira
Leonard Aretin à Rome pour être Se-
crétaire d'Innocent VII. Successeur de
Boniface. Voici les paroles de Pog-
ge „ Innocent VII. ayant succédé à ^{Beluz}
„ Boniface, Leonard Aretin me sollici- ^{Misc. 7}
„ ta de vive voix, & par Lettres à ^{III. p. 2}
„ tâcher de lui procurer à la Cour de ^{255.}
„ Rome quelque emploi dont il pût
„ subsister honnêtement. Comme j'a-
„ vois de grandes liaisons avec ceux qui
„ approchoient le plus du Pape, je ne
„ cessois de louer les rares qualitez de
„ Leonard, & pour prouver ce que je
„ disois de l'élégance de son stile, je
„ produisois quelques-uns de ses Ecrits.
„ Je fis tant par mes recommandations
„ que

* *Ex prorsus tempore quo exscribendis epistolis
vacabat Poggius, Leonardus Aretinus Pontificis à
secretis erat.* Pogg. vit. Fol. V. La pièce, que Mr.
Recanati allegue pour prouver ce fait, ne le prou-
ve point, parce qu'elle n'a point de date & qu'elle
n'est qu'un fragment informe.

» que tout inconnu qu'il étoit au Pape,
 » & aux autres, il fut appelé pour être
 » Secrétaire d'Innocent VII. « Il est
 donc clair que Mr. Recanati s'est trompé *, mais Mr. Lefant n'en est nullement surpris, parce que cela peut arriver aux plus habiles gens, comme Mr. Recanati en convient lui-même en relevant une légère faute du célèbre Docteur *Albert Fabrice* de Hambourg.

Pogg. vii. Nec mirum quod in tantam optimarum rerum copiam error quispiam irrepserit. Re-
venons de cette digression. Mr. Recanati nous apprend qu'outre Quintilien,

Asconius Pedianus, & Valerius Flaccus, Pogge trouva encore plusieurs autres anciens Manuscrits, pendant le séjour qu'il fit à Constance, mais il n'apporte aucune preuve de ce fait, Car la Lettre de Francisco Barbaro

Pogg. vii. qu'il allegue ne marque point le lieu
fol. VIII. où Pogge trouva Tertullien, Lucrèce †,

Silius Italicus, Ammien Marcellin, Novius Marcellus, l'Astronome Manilius, L. Septimius Caper, Eutychius, Probus Gram-

* La seule chose que Mr. Recanati ait bien relevée à propos n'est qu'une faute d'impression.
Tertullius pour Valerius.

† Il trouva seulement une partie de Lucrèce.

Grammaticus. Il y a bien plus d'apparence que ces Manuscrits furent trouvez en divers temps, & en divers lieux, puisque Pogge dit lui-même qu'il parcourut toute l'Allemagne pour faire de ces sortes de découvertes (a). Francisco Barbaro a fait encore mention de plusieurs autres Livres découverts par Pogge, lesquels il ne nomme point. Mr. Recanati conjecture * que ce sont plusieurs pièces de Cicéron, & une partie de Columella.

(a) De Infelicit. Principum. Pag. 394. Ed. Bas.

Entre les Livres dont on doit la découverte à Pogge, il faut mettre l'Ouvrage de Jules Frontin †, des *Aqueducs de Rome*, qu'il trouva dans le Monastère du Mont Cassin, comme il le dit lui-même (b). M. Recanati se plaint avec raison de ce que les Editeurs d'*Anmien Marcellin* n'ont fait aucun honneur à Pogge de la découverte du Manuscrit de cet Ancien Auteur, quoi qu'ils aient

(b) Pogg. Op. F. LXVIII.

* *Quos esse crediderim Ciceronis Libros de Finitibus, & de Legibus, & ejusdem Orationes pro Cicerina, de Lega Agraria, contra Rullum, ad Populum contra Legem Agrariam, in L. Pisonem, pro C. Rabirio & pro Roscio. His addes partem Columella. Fol. VIII. IX.*

† Cet Auteur vivoit du tems de l'Empereur Nerva.

ayent eu celui de Florence, qui apparemment est une copie de l'Original trouvé par Pogge.

Ces recherches & ces découvertes, qu'il fit avec un courage, une diligence, un travail, & une dépense inexprimables, lui firent beaucoup d'honneur. Il en reçût des éloges & des remercimens magnifiques de la plupart des Savans d'Italie. Comme il n'étoit pas fort riche de son propre fonds, ses amis, & entre autres Leonard Aretin, & *Francisco Barbaro* lui fournissoient tout l'argent nécessaire pour cela.

Après le Concile de Constance, qui finit le 22. d'Avril 1418. il passa en Angleterre, à ce qu'on croit, avec l'Evêque de *Winchester* * qui avoit été fait Cardinal par Martin V. & que ce Pape envoya Legat au pais de Galles, & en Irlande. Pogge parle de ce voyage

Demi-hum. ndit. 108. .Baf. d'Angleterre, en plusieurs de ses Ouvrages (a). Il y chercha aussi d'anciens Manuscrits, mais ce ne fut pas avec le même succès qu'en Allemagne, parce, dit Monsieur Recanati, que la ville de Londres ne s'étoit pas encore enrichie

* Sur ce Prelat voyez l'Histoire du Concile de Constance,

richie des dépouilles de l'Italie. L'Angleterre est pourtant assez riche en Manuscrits de son propre fond pour n'avoir pas besoin de s'enrichir des dépouilles d'autrui.

Il y en a qui prétendent que Pogge fut envoyé Legat en Hongrie, mais on ne fait aucune particularité de cette Ambassade. Mr. Recanati nous apprend

(a) que Pogge fit un long séjour à Ferrare & à Bologne, sans nous dire dans quelle vue. Il paroît par quelques-unes de ses Lettres datées de Ferrare qu'il étoit allé dans ces Villes, pour éviter la peste qui étoit à Florence. Etant de retour à Rome il prit la résolution de se retirer, las d'être toujours réduit à vivre vagabond, *à la manière des Scythes qui n'ont jamais de demeure fixe.* Cet endroit meritoit d'être un peu mieux éclairci. Comme Pogge dit cela dans son *Traité du malheur des Princes*; il falloit qu'il fût alors à la suite de quelque Grand qui l'engageoit à toutes ces courses. Quoi qu'il en soit, il lui prit fantaisie de se marier. Il avoit déjà eu trois Enfans de quelque Maîtresse, bien qu'il fût Ecclesiastique. Surquoil il écrivoit fort plaisamment à *Julien Cardinal*

(a) Pogge.
vii. Fol.
XIII.
Manuf.
Wolf.

dinal de S. Ange qui présida au Concile de Bâle en l'absence d'Eugene IV. Vous dites que j'ai trois fils, ce qui n'est pas permis à un Ecclesiastique; quoi que je n'aye point de femme, ce qui n'est point permis à un Laïque. Je pourrois vous répondre que j'ai des Enfans, ce qui convient à un Laïque, Et que si je n'ai point de femme je suis en cela la coutume des Ecclesiastiques, qui depuis le commencement du monde ont des Enfans sans avoir de femme *. La datte est de beaucoup trop ancienne, les Prêtres de la Loi se marioient & la plupart des Apôtres se sont mariez †. Cependant Pogge ne prétend pas s'excuser de cette irrégularité dans ses mœurs, *sed nolo errata mea ulla excusatione tueri.*

Son mariage. Il se maria donc en 1435. à l'âge de 54. ans à une fille de bonne maison (a). (a) Vaggia ou Selvaggia à qui son pere donna 600. Florins de dot,

GhiniMantes de Bondelmont. * *Afferis me habere filios, quod Clerico non licet; sine uxore, quod Laicum non decet. Possum respondere habere filios me, quod Laicis expedit, et sine uxore, qui est mos clericorum ab Orbis exordio observatus.* Pogg. Vit. Fol. XIV.

F. XIV. † On peut voir là-dessus une très-bonne Dissertation de Monsieur l'Abbé André Smid célèbre Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique à Helmstadt, *De Apostolis nuxeratis.*

dot, quelque répugnance qu'il eût témoignée auparavant pour le mariage dans une Lettre à son ami *Jean Guarini* de Verone. Il témoigne dans quelques Lettres à un de ses amis qu'il étoit fort content de son mariage & qu'il avoit pris une femme, qui non seulement étoit belle, mais qui avoit toutes les qualitez & les vertus convenables à son sexe. Mr. Recanati dit avoir vu plusieurs Lettres anecdotes où il plaïsante fort agréablement sur son mariage. Parmi les Lettres manuscrites de *Wolfsbutel* il y en a plusieurs où il parle de sa femme & de ses Enfans avec beaucoup de tendresse & avec un plaisir inexprimable.

Le Cardinal Julien dont on vient de parler avoit souvent exhorté *Pogge* à opter entre le Mariage & la Prêtrise. Comme il trouvoit trop de difficulté à remplir les devoirs d'un bon Prêtre, il choisit le premier parti. Voici ce qu'il en écrit à ce Cardinal. *Je n'ai recherché, dit-il, en me mariant, ni richesses, ni honneurs, ni appui dans le monde. Je n'ai eu en vue que l'honneur, la vertu, la probité, & la sagesse, qui sont la meilleure dot qu'un pere puisse donner à sa*
fil-

filles, selon le sentiment des Sages. Ayant trouvé toutes ces qualitez dans une fille de bonne maison qui n'avoit que 18. ans, je n'ai point fait difficulté de l'épouser, quoi qu'elle fût plus belle, & plus jeune, qu'il ne convenoit à mon âge, sachant bien qu'elle avoit été si heureusement élevée que sa vertu surpassoit de beaucoup sa beauté. Il eut bon nombre d'Enfans de cette jeune femme. On trouve de lui une Lettre où il se felicite d'en avoir eu un à l'âge de soixante & dix ans, qui étoit plus fort & plus beau que tous les autres.

Je ne sai si ce fut long tems après son mariage qu'il écrivoit à un de ses amis qu'il n'avoit point encore eu lieu de s'en repentir, parce qu'il ne s'étoit point marié par le conseil d'autrui, mais de son propre choix*. Voici comme il s'exprime au sujet du mariage dans cette même Lettre. *J'approuve, dit-il, le mariage comme une chose utile, & même nécessaire aux hommes s'ils ne veulent pas vivre comme les bêtes. Mais il*

y

* *Conjugium in diem magis laudo propter uxorem qua mihi obtrigit, vel potius quam elegi ex sententia, ut nihil sit adhuc qua in re me ad poenitentiam invitet. Manus. Wolf.*

il faut beaucoup de choix & de délibération. Car si une femme est fâcheuse & de mauvaise humeur, ou ce qui est le comble des maux, impudique, il vaudroit beaucoup mieux être à son aise, seul, que mal en mauvaise compagnie. On doit avoir principalement soin de son repos, & de son honneur, sans quoi il faudroit non seulement abandonner une femme, mais la vie elle-même.

Il paroît par diverses Lettres de Pog- Sa famille
ge qu'il avoit un frere dont il se plaint le
comme d'un fainéant qui lui étoit à
charge ; Ce frere apparemment n'eut
point d'enfans. Il avoit aussi une sœur
qui se maria avantageusement (a). No- (a) Pogg.
tre Pogge eut cinq fils, savoir, Jean Bap- Op. F.
tiste, Jean François, Philippe, Pierre XIII.
Paul, & Jaques, qui furent tous Ec- Pogg. Vit.
clésiastiques à la réserve du dernier. Fol. III.
& IV.
Jean Baptiste fut Docteur en Droit,
Chanoine de Florence, & eut quel-
ques Emplois à la Cour de Rome. Il
annonce la naissance de ce fils, à l'Evê-
que d'Avignon (b) dans une de ses Let- (b) Ma-
tres. Il fut Auteur de quelques Oraisons. nusf. Wolf.
funèbres, comme de celle de Nico-
las Piccinnino Duc de Florence, l'un
des grands Capitaines de son tems, &
cel-

celle du Cardinal *Dominico Capranica* dont on parlera dans la suite. Jean Baptiste mourut en 1470. A l'égard de *Jean François*, il fut aussi Chanoine de Florence; & eut des Emplois considérables à la Cour de Rome. Il fit un Traité * touchant la puissance du Pape & du Concile. Il fut en grande faveur auprès de Léon dixième dont il étoit Secrétaire. Il mourut dans cette Charge

(a) *Pogg.* en 1522. (a) Vincent Martin de Lucques, Gendre de son frere Philippe, lui fit une Epitaphe honorable. Philippe quita la Cléricature pour prendre

(b) *Alex.* une femme d'une très-bonne maison (b) *Andr. Dei* dont il n'eut que des filles. Pierre Paul fut Dominicain & Prieur du Couvent de *S. Marie à la Minerve*, à Rome,

Pogg. Vis. Dignité qui ne se donnoit qu'aux plus *Fol.* estimez dans l'Ordre. Il mourut en *xxxviii.* 1464. de la peste qu'il prit en visitant & en soulageant ses freres dans le Couvent.

Jaques fut un très-beau genie, & se distingua beaucoup dans les belles Lettres.

* Le savant Monsieur Cave s'est trompé, en attribuant ce Traité & l'Oraison Funèbre de Capranica à Poggé le pere.

tres. Il traduifit en Italien l'*Hiftoire de Florence* que fon Pere avoit écrite dans un Latin très-élegant ; & la dédia à *Frederic de Feltrö Comte d'Urbis*. Comme la Dédicace de Pogge eft écrite en Latin ; & qu'il n'y parle point de fa Traduction ; il eft naturel de juger que ce fut l'*Hiftoire Latine* qu'il dédia à ce Comte ; & qu'enfuite il la traduifit en Italien. Cette Lettre eft au refte fort bien écrite. On y voit avec plaifir les Paralleles des grands hommes des derniers fiècles avec ceux de l'Antiquité. On y compare *Godefroi de Bouillon* ; *Tamerlan* ; *Frederic Barberouffe* , aux *Ninus* ; aux *Cyrus* , & aux *Xerxès*. A l'égard des Lettres il ne trouve point qu'*Albert* furnommé le Grand , que *Thomas d'Aquin* , furnommé l'*Angelique* , que *Gilles de Colonne* Romain , & *Archevêque de Bourges* , furnommé le très-profond ; que *Jean Scot* , furnommé le fubtil , ayent été inférieurs aux *Pythagores* , aux *Zénon*s , aux *Chryfippes* , & aux *Aristotes*. Il prétend que fi les Grands Généraux de ce tems-là * avoient vécu

à

* Il nomme *Braccio* , & *François de Sforce* , *Carminiola* , *Nicolas Piccinino* , *Philippe d'Efpagne* , & *Jean Vayvode* , *Corvin Hunniade* , *Vayvode de Tranfylvanie*.

à Athènes, ou à Lacédémone, ils n'auroient point cédé aux *Leonides*, aux *Pausanias*, & aux *Pelopides*. Selon lui les *Dante*, les *Petrarque*, les *Boccace*, les *Aretin*, les *Pogge* *, les *Ambroise de Calmaldoli* n'auroient point fait des honneur au siècle de Cicéron, & qu'il ne leur avoit manqué que de naître dans le tems de la République Romaine. On voit dans cette Lettre les Eloges qu'il donne à Nicolas V. au Roi d'Arragon, & au Seigneur à qui il écrit, sur la protection qu'ils accordoient aux Gens de Lettres. Il seroit à souhaiter plus qu'à espérer que tous les Grands fussent aujourd'hui aussi jaloux de cette sorte de gloire qu'on l'étoit en ce tems-là.

Jaques Pogge traduisit d'autres Ouvrages en Italien, comme les Vies de quatre Empereurs Romains, (a) savoir des deux *Antonins*, d'*Alexandre Severe*, & d'*Adrien*, & la *Cyropédie*, ou l'éducation de *Cyrus* qu'il dédia à *Ferdinand* Roi de *Naples*, comme son Pere en avoit dédié la Traduction Latine à *Alphonse* Pere de *Ferdinand*. Il laissa aussi

) vii.
 §. p.
 iv.

* Il appelle son Pere le plus éloquent homme de son tems.

aussi des Ouvrages de sa façon, tels que sont un *Commentaire sur le Traité de François Petrarque, du Triomphe de la Renommée*, dédié à *Laurent de Medicis**, un *Traité sur l'origine de la guerre entre les François & les Anglois*, & la vie de quelqu'un de ses parens du côté de sa Mere †. Il fut Secrétaire du Cardinal de *Riaire* dont on parlera dans la suite.

L'Histoire parle de Jaques Pogge comme d'un homme de fort mauvaises mœurs. Ange Politien ‡ qui le connoissoit lui donne un caractère fort odieux. C'étoit, selon lui, un homme remuant, avide de nouveauté, d'une vanité & d'une présomption insupportable, d'une âme venale, médissant de tout le monde avec fureur, sans épargner ni Grands ni petits, vrai *Zoïle* qui trouvoit à mordre sur les meilleurs Ouvrages de ses Contemporains.

* On verra tout à l'heure qu'il s'engagea dans une faction contre ce même Laurent.

† *Philippus Scolarius vulgo Pipo Span.* Pog. vit. p. XXXV.

‡ Il étoit de *Montepolitiano*, ou *Pulciano* en *Toscane*.

rains *. Après avoir dissipé tout son patrimoine, qui, selon *Ange Politien* †, étoit considérable, il se donna, pour subsister, aux *Pazzi*, & aux *Salviati*, & s'étant engagé dans leur Conjuratio contre les *Medicis*, il fut pendu aux fenêtres du Palais de Florence, avec la plupart des conjurez, comme on le voit dans l'Histoire abrégée de cette Conjuratio.

Conjuratio des Pazzi.

ON a vu trois Relations de la Conjuratio des Pazzi. La première c'est celle d'*Ange Politien*, Auteur contemporain & qui lui-même fut présent à l'assassinat de Julien de Medicis. *Nicolas Machiavel* en a fait l'Histoire avec des circonstances tant soit peu différentes, au commencement de son huitième

Li

* *Ejus præcipua in maledicendo virtus, in quæ vel patrem hominem maledicentissimum referebat. Semper ille aut Principes insectari passim, aut i mores hominum sine ullo discrimine invehi, aut cujusque docti Scripta laceßere.* Ang. Polit. p. 637. Edit. Bas. 1553. On ne trouve pas pourtant ce caractère dans la Lettre de Jacques Pogge, où donne de grands éloges aux Savans de son tems

† *Ang. Pol. Op. p. 636. Edit. Basil. 1553.*

Livre de l'Histoire de Florence. Varillas dans ses *Anecdotes* de cette ville, ajoute au récit de ces deux Historiens, quantité de particularitez, qu'il dit, selon la coutume, avoir tirées des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi. *Amigé-Holstein*, dit-il, en a fait une description si belle; & si pathétique, qu'il est presque impossible d'y rien ajouter. Je serois donc obligé de le transcrire mot à mot ou de l'abrégé. Mais comme cela n'est défendu par le * *Roi des Anecdotes*, je ne puis faire autre chose que de rapporter ici des particularitez de cette Conjurasion, qui ont été jusques à présent omises, & de tirer de l'Histoire quelques incidens nécessaires pour en faire la liaison. Cela veut dire que le *Roi des Anecdotes*, ne permet pas qu'on se borne à l'Histoire toute nue d'un événement, mais qu'il veut qu'on en brode le fonds, de quantité de particularitez inconnues à tout autre qu'à l'Auteur. C'est sans doute en suivant cet esprit *Anecdotique*, que dans un autre Ouvrage, Mr. Va-

Varillas
Anecd. de
Flor. L.
II. p. 75.

* Le *Roi des Anecdotes*, c'est sans doute Procope, dont Varillas a parlé dans sa Préface, à moins qu'on ne lise le *Roi des Anecdotes*.

*Hist. de
l'Heresie.
p. 65.*

Varillas voulant insinuer que *Jean Hu* étoit bâtard, dit qu'il étoit d'une naissance si obscure, que ne sachant qu'étoit son père, il avoit pris le nom de son village. C'est une chose bien facétieuse, de voir l'*Ancedotiste* faire autant de bâtards, de la plus grande part des hommes illustres de ce siècle-là, où l'on portoit le nom du Pais, de la Province, de la Ville, ou du Bourg, où l'on étoit né. Quoi qu'il en soit, on aime mieux en croire les yeux d'Ang Politien, que le recit des Historiens modernes *. Mais comme cet Auteur ne remonte point jusqu'à l'origine de cette conjuration, on reprendra avec Machiavel les choses d'un peu plus haut.

L'Italie étoit alors partagée en deux Factions puissantes, le Pape, *Sixte IV* & *Alphonse* Roi d'Arragon & de Naples d'une part, les *Venitiens*, le Duc de *Milan*, & les *Florentins* de l'autre. Comme les qualitez éminentes de *Laurent* & de *Julien* petits-fils de *Cosme de Medicis*, & les services signalez qu'ils avoient

* On ne parle point ici de la Conjuracion de Pazzi de Mr. le Noble, qui n'est qu'un Roman.

voient rendus à leur Patrie leur avoit donné beaucoup d'autorité dans Florence, ils avoient pour ennemis les familles les plus considérables & les plus accréditées de cet Etat. Leur credit étoit sur tout insupportable à la maison des *Pazzi* & à celle des *Salviati*. Le Pape desespérant de se rendre maître des Florentins, tant que les Medicis y domineroient, se joignit avec le Roi d'Aragon pour se faire de Laurent & de Julien de Medicis. Il ne perdoit aucune occasion de les abaisser, ou de les provoquer à une rupture ouverte. *Philippe de Medicis*, Archevêque de Pise, étant venu à mourir Innocent IV. mit en sa place *François Salviati*, leur ennemi mortel *, malgré la République de Florence, qui lui disputa la possession de cet Archevêché. Cet Archevêque nous est représenté, par Ange Politien comme un monstre † d'audace & d'im-

* *Communione il vanto con Francesco Salviati Arcivescovo di Pisa; il quale per essere ambizioso, e di poco tempo stato offeso da i Medici, volentieri vi concorse.* Machiav. Hist. Fior. L.VIII. p. 390.

† *Franciscus intem Salviatus homo repente formatus, quippe qui Pisanam. haud multo antea Archiepiscopatum esset adeptus, vixisse sese suamque*

tout ensemble, ennemi juré du mérite
 & de la vertu, impie, blasphémateur,
 ambitieux, cruel, & ne respirant que
 la ruine de sa patrie, & de tout ce qui
 s'opposoit à son insatiable avidité de
 biens & de gloire. Comme les Medici
 apportèrent le plus d'obstacle à sa
 fortune, il se liguait contre eux avec ses
 parens, les amis, & quantité de gens
 de même caractère que lui, entre les-
 quels se trouva *Jaques Pogge* Secrétaire
 du Cardinal de Riaire, *François Salviati*,
 & le Cardinal *Raphael Riario*.
 Ils tinrent ce complot caché pendant
 deux ans, attendant une occasion favo-
 rable, de le faire éclore. Ils crurent
 la trouver dans une visite que leur ren-
 dit *Raphael* Cardinal de Riaire parent
 du Pape, dans une maison de Campa-
 gne de *Jaques Pazzi*. Comme il avoit
 été fait Cardinal depuis peu, les *Pazzi*
 s'imaginant que les Medici ne se-
 roient pas fâchez de l'en venir féliciter,
 ils les inviterent à *Fiesole*, place à la
 disposition des *Pazzi*. *Laurent* s'y ren-
 dit avec *Ange Politien*. *Julien* n'ayant
 pu s'y trouver à cause de quelque in-
 disposition, l'exécution du projet fut
 remise à un autre temps, parce qu'ils
 n'en

n'en vouloient pas faire à deux fois. Ils firent donc savoir à Laurent & à Julien, que le Cardinal leur vouloit aller rendre visite à Florence. Les deux freres qui gardoient des dehors de civilité * avec les Pazzi, ne pouvant soupçonner un tel attentat, acceptèrent avec plaisir, l'honneur que leur vouloit faire une si illustre Compagnie, & firent de grands préparatifs pour la bien recevoir. Le Cardinal, l'Archevêque, les Pazzi, les Salviati, Jaques Pogge, & les autres conjurez arriverent à Florence, le Samedi vingt-cinquième Avril, pour disposer toutes choses à l'exécution qu'ils devoient faire le lendemain. Machiavel prétend que leur dessein étoit de faire leur coup pendant le repas, mais qu'ayant su que Julien ne s'y devoit pas trouver ils prirent la résolution de le faire dans l'Eglise de *S. Reparade* pendant la Messe solennelle qu'y devoit célébrer le Cardinal, & à l'heure de l'*élévation* qui étoit le signal, dont ils étoient convenus, jugeant bien que Julien ne manqueroit pas d'y assister,

com-

* Ils étoient allés, Cosme de Medicis ayant donné Blanche sa nièce à Guillaume Pazzi.

C'est-à-dire

La mitre sur le front de ce Prélat impie
 Sembloit faire douter d'une Divinité;
 Mais avec elle on se reconcilie
 Quand on le voit au gibet attaché.

C'est la pensée de Claudien au sujet
 du Tyran Rufin. On peut la pardon-
 ner à un Payen.

*Absolvit hunc tandem Rufinus pœna tumultum,
 Absolvitque Deos.*

(a) *Volentem fata
 ducunt,
 nolentem
 trahunt.*

Jaques Pogge, tous les Pazzi & la
 plupart des conjurez eurent le même
 sort. Les autres furent proscrits ou se
 sauvèrent par la fuite. Jaques Pazzi se
 réfugia dans la maison d'un Payfan, à
 qui il offrit de l'argent pour le tuer.
 Mais cet homme n'ayant pas voulu com-
 mettre ce meurtre, le scelerat (a) fut
 trainé à la maison de ville, où il fut
 pendu & enterré dans l'Eglise, quoi
 qu'il fût mort en impie & en deses-
 peré, recommandant ses manes aux Dé-
 mons.

Il arriva en ce tems-là une si grande
 inondation à la campagne, que la ville
 étoit pleine de payfans, qui s'y étoient
 re-

retirez. Ces bonnes gens soutenoient, que ce malheur étoit un jugement de Dieu ; pour avoir mis en terre sainte un si grand scélerat. Ils allèrent en furie déterrer son corps & le jetterent à la voirie. Le lendemain les enfans de la ville l'allèrent tirer de là, & le traînerent en l'insultant par toutes les rues de la ville, jusqu'à l'endroit où il avoit été étranglé. Les uns marchaient devant, pour faire faire place, disoient-ils, à *un brave Cavalier* ; les autres, qui marchaient derrière, lui disoient en lui donnant de grands coups de crocs & de bâtons, qu'il se hâtât d'aller à la place publique, où les Citoyens l'attendoient avec impatience. Ils menerent ensuite ce misérable corps dans la maison où Jacques Pazzi avoit demeuré, & frappant à la porte, venez, disoient-ils, recevoir votre maître, qui revient en bonne compagnie. De là ils l'allèrent jeter dans la rivière. Les payfans s'attrouperent encore pour lui faire de nouveaux outrages. Tout lui eût réussi à souhait, disoit-on, s'il eût été aussi bien accompagné pendant sa vie qu'après sa mort. Nicolas Machiavel lui rend ce témoignage,

ge, & quil rachetoit des pechez, par de grandes agmōnes ; & que la veille de ce detestable coup, il paya toutes ses dettes, & régla ses affaires avec une exactitude extrordinaire, nōl remariab en il. A Negard du Cardinal del Riario il fut mis en prison, où entobien idē la peine à échapper à la fureur de la population. Cependant les Magistrats jugerent à propos de le renvoyer, quelques tems après au Pape. Cette sanglante scene arriva en 1478. Le Pape & le Roi d'Arragon qui s'étoient flattés que cette conjuration seroit suivie du bouleversement de la République de Florence, & qu'il seroit aisé de l'opprimer quand elle ne seroit plus soutenue par les Medicis, furent trompés dans leur attente. Le Pape fut si irrité de ce mau-

I quali vitii con le molte elemosine ricompensati, perche à molti bisognosi & luoghi pii largamente souveniva. Piuosi ancora di quella lire questa bene, che il Sabbato davanti à quella Domenica disputata à tanto homicidio, per non fare partecipe dell' auversa sua fortuna alcun altro, tutti i suoi debiti pagò, & tutte le mercantie ch' egli habeva in dosana & in casa (lequali ad altrui appartenessero) con maravigliosa sollecitudine à i padroni di quelle consegnò. Machiav. Hist. Fior. L. VIII. p. 399.

vais succès, aussi bien que du supplice honteux de l'Archevêque, & de l'emprisonnement de son Cardinal, qu'il mit les Florentins à l'interdit, & envoia de concert avec le Roi d'Arragon, le Duc d'Urbain son Général avec ses troupes pour desoler tout le pays & pour obliger les Florentins à proscrire Laurent de Medicis. Ce Seigneur de son côté voyant qu'il étoit le prétexte de l'orage qui alloit tomber sur sa patrie, leur offrit * généreusement, ou, de les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang, ou de se retirer les laissant les maîtres de le soutenir ou de l'abandonner. Les Florentins répondirent avec la même générosité, que les Citoyens étoient prêts de sacrifier leur vie à la conservation, qu'il ne périroit qu'avec la Patrie, & résolurent de lui donner un certain nombre de Gardes pour la sûreté de sa personne. Laurent mourut en 1492. Il étoit petit-fils du grand Cosme de Medicis, & Pere de Leon X. Mais la qualité de *Pere des Savans*, qu'on lui donnoit, lui fait plus d'honneur.

Pour

* Voyez dans Machiavel, p. 400. 407. le beau discours qu'il fit là-dessus aux Florentins.

Pour revenir de cette digression, le malheureux Jaques Pogge étant mort sans enfans, & son oncle ne s'étant jamais marié, la race des Pogges s'est éteinte, parce que les autres étoient Ecclesiastiques, & que Philippe n'eut que des filles.

L'augmentation de famille ne fait pas ordinairement celle des revenus. Pogge étoit pauvre, comme il le dit lui-même, & tiroit peu d'appointemens de ses charges *. Il étoit apparemment assez honnête homme, pour ne pas vendre trop cher ses services aux particuliers. Il lui arriva pour surcroît de dis-

(a) C'est la liberalité duquel il tiroit la principale partie de sa subsistance, vint à mourir. C'est ce qui l'obligea à prier Nicolas V. de lui donner les moyens de vivre en repos le reste de ses jours †. On

le fils de celui dont on vient de parler.

ne

* *Non enim non potui angere animo & dolore aliquando, cum viderem me natu majorem ita adhuc ienuisse censu, ut cogerer quasi potius operam dare quam ingenio. Pogg. Op. XIII.*

† *Sum jam veteranus in Curia miles, ut qui eam annos quadraginta secutus & certe cum minori emolumento, quam deceat eum qui non omnino fuit alienus à virtute & studiis humanitatis jam emeritis stipendiis, in Coloniam priscorum more sum, ad quie-*

ne dit pas qu'il obtint de ce Pontife. Mais on fait qu'il fut encore Secrétaire du Pape Calixte III. Il paroît pourtant que Nicolas V. lui fit du bien ; puis qu'il dit lui-même que la libéralité de ce Pontife l'avoit en quelque sorte reconcilié avec la Fortune.

Quamvis opatini sanctissimique viri Nicolai H. summi Pontificis beneficentia id efficit, ut jam quærela temporum sint prætermissa, utque in gratiam aliquam cum fortuna videatur restitisse (a).

Mais on peut (a) Pogg. Op. XIII.

juger que les libéralitez de Nicolas V. n'allèrent pas fort loin ; puis qu'il dit dans une Lettre à l'Archevêque de Milan (b), que quoi qu'il ne soit pas opulent, il est pourtant résolu d'acheter une maison à la campagne, pour se retirer des affaires publiques & vaquer à l'étude.

Dans cette même Lettre, il dit, que si on vouloit pourvoir à ses besoins d'une manière digne d'un homme qui a servi si long-tems à la Cour, il pourroit encore se charger du fardeau des affaires publiques. Mais que puis que tout le monde lui fermoit la main

&c

quicquid temporis, ad laborum animi destinandus.
 Pol. XVI.

& la bourse, il étoit résolu de se retirer. On peut aisément comprendre qu'il devoit être accablé de fatigues & d'années, puis qu'il avoit été Secrétaire d'Innocent VII. de Grégoire XII. d'Alexandre V. de Jean XXIII. de Martin V. de Nicolas V. & de Calixte III. sans compter les dix ans qu'il fut Scribe dans la Chancellerie Romaine. De sorte que si un Historien * a admiré le bonheur d'*Æneas Sylvius* d'avoir été consecutivement Secrétaire de deux Papes, d'un Empereur & d'un Antipape, on peut à plus forte raison admirer le bonheur de Pogge, d'avoir été Secrétaire de huit souverains Pontifes.

Sa retraite.

Il quitta la Cour de Rome en 1453. à l'âge de 72. ans, non sans beaucoup de regret, à cause des amis qu'il y laissoit. Etant de retour à Florence, dont il avoit été fait Citoyen en 1414. il succéda à Leonard & à Charles Aretin dans la charge de Chancelier de cette République. C'est ce qui paroît par le témoignage de Pie II. autrement *Æneas Syl-*

* *Job. Gabelinus, Comment. Pii II. L. I. Pogg. Vit. F. XVI.*

Sylvius. Nous avons connu, dit-il (a), ^{(a) Pogg.}
 successivement à Florence trois Chancel- ^{Vit. F.}
 liers illustres par leur savoir en Grec & ^{XVIII.}
 en Latin; & par leurs Ouvrages, savoir
 Leonard & Charles d'Arezzo, & Pog-
 ge Citoyen de cette République.

Quoi qu'il fût fort âgé, il s'appli-
 qua plus que jamais à l'étude dans sa
 patrie; autant que ses emplois le lui
 pouvoient permettre. C'est en cette
 considération, qu'à la sollicitation de
 Cosme de Medicis le Grand, que les Sa-
 vans de ce tems-là regardoient comme
 leur Mécenas, le Magistrat lui accor-
 da toute sorte d'immunitéz. Outre la
 charge de Chancelier; il eut encore
 celle de *Prieur des Arts*, ou autrement,
Prieur de la Liberté. C'est le nom qu'on
 donnoit aux Souverains Magistrats de
 la République. Pogge en rapporte l'é-
 tablissement à l'an 1282. mais Mr. ^{(b) Pogg.}
 Recanati le fait remonter à 1204. & ^{Vit. Fol.}
 prétend que cette dignité ne fut qu'aug- ^{XLIX. c.}
 mentée en 1282 (b). ^{Hist. Flor.}

Outre ses Lettres qui sont en grand Ses Ou-
 nombre, Pogge a laissé plusieurs Ouvra- ^{vres.}
 ges, entre lesquels il y en a, qui n'ont
 point encore vu le jour. Par exemple ^{(c) Pogg.}
 il parle (c) à Leonard Aretin, d'une ^{Ep. MSS.}
 D z Cou- ^{Wolfenb.}

Conférence ou Dispute qu'il avoit eüe avec *Jean Guarini* de Verone, touchant César & Scipion, qu'il envoye à cet ami. Quelcun qu'il ne nomme pas, mais qui vraisemblablement est *François Philelphe*, se déchama contre lui de ce qu'il avoit préféré *Scipion* à *César*. Il répondit à cette Critique avec un grand épanchement de bile. Il traduisit en Latin la Vie de Cyrus par *Xenophon*, par ordre d'Alphonse Roi d'Arragon, Prince amateur des Sciences & des Savans, l'*Ane* de Lucien, *Diodore* de Sicile qu'il dédia à *Nicolas V.* On a de lui plusieurs Oraisons funebres, comme celles de *Nicolas V.* de *Leonard Aretin*, de *Laurent de Medcis*, de *Nicolas Nicolo*, de *François Zabarelle*, prononcée au Concile de Constance, du Cardinal *Nicolas Albergotti*. On trouve parmi ses Oeuvres un Discours à *Nicolas V.* un Dialogue contre les Hypocrites imprimé à Lyon en 1688. avec le Discours de *Leonard Aretin* contre les gens du même caractère. Poggie parle

* C'est Alphonse surnommé le Sage & le Magnanime dont Antoine de Palerme a écrit les faits & les dits, commentez par *Æneas Sylvius*.

le de ce Dialogue dans son *Traité de la Misere humaine* (a). Il a encore fait divers (a) p. 100. *Traitez, comme de la situation des Indes, de l'office d'un Prince, du malheur des Princes*, imprimé à Francfort en 1629. un Discours *contre les médifants*, un Dialogue de la vraie noblesse, dédié au Cardinal de Cumes, & réfuté par *Laureus Quirinus*, Noble Venitien, parce que Pogge y parloit mal de la République de Venise. Il parle (b) de ce Dialogue dans une Lettre à l'Archevêque de Milan en ces termes : *J'ai composé & non encore publié un Dialogue de la noblesse, où l'on examine s'il y a une noblesse? Ce que c'est? Par quels moyens elle s'acquiert? & où l'on rejette l'opinion de ceux qui la font consister en d'autres choses, que dans la vertu.* ---- Des (c) *propos de table*, quatre Livres des *variations de la fortune* dédiés à Nicolas V, de *l'avarice*, une description de la ruine de la ville de Rome, une description des *bains de Bade*, un *Traité de la misere de la condition humaine*, un autre sur cette question, *Si un vieillard doit se marier ou non?* Il parle de ce *Traité* dans quelques unes de ses Lettres. *De ne uxoria si vis scire quid sentiam, lege*

(b) Pogge.
Ep. MSS.
Wolffemb.

(c) *Historia conviviales.*

libellum qui à me scriptus paulò ante,
 AN SENI SIT UXOR DUCENDA?
 Mr. Recanati parle d'un certain Ouvrage qui contenoit les portraits des hommes illustres de la Maison de Bon-delmont, où il s'étoit allié. On croit cet Ouvrage perdu. Mais c'est beaucoup plus grand dommage qu'on ait perdu des pièces qu'il avoit faites contre le Concile de Basle; on y trouveroit des particularitez originales. Voici comme il en parle dans une Lettre à un de ses amis. *J'ai, dit-il, écrit beaucoup de choses, à plusieurs Princes, contre la detestable perversité de ceux de Basle. Mais comme cela appartient à la République, je n'en ai rien réservé pour moi.* Il écrivit diverses *Déclamations* sous le nom d'*Invectives*, titre qu'on donnoit ordinairement fort à propos à des Pièces qui ne contenoient presque rien que des injures personnelles. On peut pardonner dans un siècle aussi corrompu que celui de Pogge cette methode d'invectiver, puis qu'on s'y croyoit autorisé par un exemple de grand poids. C'est celui de Gregoire de Nazianze qui écrivit deux *Invectives* sanglantes contre Julien l'Apostat, mais fort prudemment

ment après la mort de cet Empereur. Pour revenir aux Invectives de Pogge, il y en a une contre Felix V. fait Pape au Concile de Basse après la déposition d'Eugene IV. 3. contre François Philelphe, 5. contre Laurent Valle. Il n'y en a qu'une dans l'Edition de Strasbourg contre Laurent Valle, & la quatrième manque dans celle de Basse.

Quarta Poggii Invectiva in Vallam comparari non potuit, Studiosus Lector repertam eam hoc loco situabit ad perfectionem Operis Poggiani, dit Henri Petri, qui donna cette Edition en 1538. M.

Recanati nous apprend (a) que cette quatrième *Invective* se trouve manuscrite dans le Cabinet de Mr. Fontanini. On n'a pas non plus publié l'*Invective* de Pogge contre Nicolas Perrot, qui l'avoit attaqué le premier par une *Invective* qui est manuscrite dans le Cabinet de René Moreau. Celle de Pogge est dans la Bibliothèque de feu le célèbre Antoine Magliabechi. On parlera ailleurs de ces *Invectives*, aussi bien que des *Faceties* de Pogge. On trouve parmi les Manuscrits de Wolfenbutel un Fragment de ses Invectives contre le Concile de Basse. Dans une Lettre à l'Arche-

(a) *Vit. Pogg.*
F. XXII.

(a) *Pogg.* vêque de Milan il parle (a) de deux
p. MSS. Lettres qu'il avoit écrites contre ce
Calixte, Concile, & contre Felix V. qu'il ap-
 pelle une idole.

Son plus considérable Ouvrage est
 sans doute, son Histoire de Florence
 en huit Livres, qui contient l'Histoire
 de cette Ville depuis la première guerre
 qu'elle eut avec Jean Archevêque de
 Milan, jusqu'à la paix conclue en 1455.
 avec Alphonse Roi d'Arragon par les
 soins de Nicolas V. Un des Articles de
 cette paix fut, Que s'il survenoit quel-
 que différent entre les Confédérés, la
 décision en seroit remise à ce Pape, &
 qu'il ne seroit permis à personne d'en-
 treprendre la guerre, que de son con-
 sentement. Jaques son fils le dédia à
 Frederic Comte d'Urbain, dont il par-
 le comme d'un Prince très-savant &
 Protecteur des Gens de Lettres. Il la
 traduisit ensuite en Italien. Mais Mr.
 Recanati ne trouvant pas cette Version
 de la force & de la beauté de l'Origina-
 l, en a fait présent au public en La-
 tin, comme Pogge l'avoit écrite. Il y
 a joint des notes fort instructives, où
 il relève souvent très-à-propos son Au-
 teur. Ce savant Venitien promet de

Pogg.
list. Flor.
 383.
 84.

ren-

rendre publiques plusieurs Pièces de Pogge ensevelies dans la poussière des Cabinets. Il peut compter qu'il fera un présent très-agréable au Public. Ce sont là tous les Ouvrages que Mr. Recanati attribue à Pogge. Il a omis deux Harangues, l'une à la louange de la Jurisprudence, l'autre à la louange de la Médecine, dont Pogge parle lui-même (a).

(a) P. 31
Édit. Bay

Pogge avoit commerce de Lettres non seulement avec la plupart des Savans de son tems, mais aussi avec plusieurs grands Seigneurs, comme avec le Roi d'Arragon, le Cardinal Julien, avec le Duc & avec l'Archevêque de Milan, avec l'Evêque d'Albenga, avec Cosme de Medicis, avec le Chancelier de Sienne, avec celui de Genes, &c. Ses correspondances & ses liaisons.

Il paroît par ce commerce de Lettres, que Pogge avoit beaucoup d'amis & de la première importance. Il ne fut pas seulement cheri & honoré des Savans & de ses Collegues dans la Charge de Secrétaire Apostolique, comme de Leonard Aretin, de Cincio Romain, d'Antonio Lusco & de quantité d'autres dont on peut voir l'énumération dans l'Ouvrage de Mr. Recanati.

Il pût aussi compter entre ses amis, des Papes, des Cardinaux & des Princes.

A la tête des amis de Pogge il faut mettre Nicolas V. qui fut un des Papes qui lui donna le plus de part dans ses bonnes grâces. Dans un Discours qu'il adresse à ce Pontife, il ne fait pas difficulté de se mettre lui-même au rang de ses amis, & il lui parle en effet dans ce Discours en véritable ami, comme on le verra dans la suite. Tout le monde a rendu ce témoignage à Nicolas V. qu'il continua étant Pape à protéger les Gens de Lettres, comme il avoit fait étant Cardinal.

Il paroît par une Lettre d'un Savant de ce tems-là que le Roi d'Arragon étoit charmé de l'esprit de Pogge. Un jour qu'on lisoit une de ses Lettres à ce Prince en présence de plusieurs Grands, non seulement il l'écoutoit avec admiration, mais il prenoit plaisir à en relever les beaux endroits avec éloge. On étoit alors à une Chasse, & celui qui raconte ce fait, dit que les Chasseurs ayant averti qu'il paroissoit des Oiseaux, le Roi n'interrompit ni la lecture, ni son attention. Chose rare, & sur tout dans un Prince, puisque l'on voit tous
les

les jours des femmes interrompre la lecture la plus sérieuse , & même la plus agréable pour un brin de fil.

On voit une Lettre du Duc de Milan * avec cette inscription (a) : *Au très-savant & à notre très-cher ami Pogge Citoyen de Florence & Secrétaire Apostolique.* (a) MSS Wolf. Cette Lettre est fort considérable. En voici le sujet (b). Il y avoit quelques ennemis des Florentins qui en par- (b) Pogge Ep. p. 333 loient comme de gens imprudents, aveugles (*cæci*) & sans nulle conduite. Pogge comme bon Citoyen irrité de ces discours injurieux dit un jour à quelques-uns de ses amis : *Il n'y a personne qui en sache plus de nouvelles que le Duc de Milan, c'est à lui à dissiper cette calomnie ; & il ne sauroit faire une action plus digne de sa générosité.* Cette conversation fut rapportée au Duc qui charmé de la confiance que Pogge avoit en lui , & ne demandant pas mieux d'ailleurs que d'endormir les Florentins par de belles paroles , lui écrivit une Lettre qui contient & l'éloge & l'apologie de la République de Florence. Elle est datée du mois d'Aout de 1438.

II

* C'est Philippe Marie l'Ange Duc de Milan.

Il y exalte non seulement les lumières & la prudence des Florentins, mais encore, leur valeur, leur amour pour la liberté, leur fidélité envers leurs Alliez, leur générosité envers leurs ennemis, & les services qu'ils avoient rendus à l'Eglise & à l'Italie. Ce témoignage est d'autant moins suspect, qu'il n'y avoit pas longtemps que le Duc & les Florentins avoient été en guerre. Dans la dernière guerre, que nous avons eue avec eux, dit-il, l'événement a témoigné avec quelle prudence & quelle vigueur ils m'ont tenu tête. Il a paru que selon le droit de la Nature & des Gens ils ne combattoient que pour la gloire, & pour la défense de leur liberté, sans animosité & sans aucun vil intérêt, mettant bas toutes les inimitiez en même tems que les armes. Poggé (a) répondit à cette Lettre en des termes pleins de respect & de reconnoissance. Mais parmi les loüanges qu'il donne au Duc on voit bien, qu'il se desfie de sa sincérité, & même on voit par une autre Lettre qu'il écrit à un de ses amis, que ces soupçons n'étoient pas mal fondez, parce que dans le tems que le Duc de Milan faisoit de si belles protestations, il faisoit bân-

(a) Pogg.
p. MSS.
Volfenb.

ment après la mort de cet Empereur. Pour revenir aux Invectives de Pogge, il y en a une contre Felix V. fait Pape au Concile de Basle après la déposition d'Eugene IV. 3. contre François Philèphe, 5. contre Laurent Valle. Il n'y en a qu'une dans l'Edition de Strasbourg contre Laurent Valle, & la quatrième manque dans celle de Basle. *Quarta Poggii Invectiva in Vallam comparari non potuit, Studiosus Lector repperit eam hoc loco situabit ad perfectionem Operis Poggiani*, dit Henri Petri, qui donna cette Edition en 1538. M. Recanati nous apprend (a) que cette quatrième *Invective* se trouve manuscrite dans le Cabinet de Mr. Fontanini. On n'a pas non plus publié l'*Invective* de Pogge contre Nicolas Perrot, qui l'avoit attaqué le premier par une *Invective* qui est manuscrite dans le Cabinet de René Moreau. Celle de Pogge est dans la Bibliothèque de feu le célèbre Antoine Magliabechi. On parlera ailleurs de ces *Invectives*, aussi bien que des *Faceties* de Pogge. On trouve parmi les Manuscrits de Wolfenbutel un Fragment de ses Invectives contre le Concile de Basle. Dans une Lettre à l'Arche-

(a) *Vit. Pogg.*

F. XXII.

ayant été élu Pape, Bessarion ne cessa de le solliciter à envoyer du secours contre les Turcs qui avoient pris Constantinople & qui désoloient la Grece.

Il négocia le même secours auprès de Pie II. Successeur de Nicolas avec plus d'apparence de réussir. Pour cet effet il fut envoyé Legat en Allemagne pour mettre la paix entre l'Empereur Frederic III. & les Princes de l'Empire; dont les démêlez étoient un obstacle au dessein qu'il avoit de faire donner du secours aux Grecs ses Compatriotes. Tout cela se termina pourtant à des négociations infructueuses.

Paul II. succeda à Pie II. & ne vécut pas longtems. Après sa mort, peu s'en fallut, que Bessarion ne fût élu Souverain Pontife. Les Cardinaux étoient convenus de son élection; & elle ne fut empêchée, que par la discretion très-indiscrete de Nicolas Perrot son Secrétaire. Comme Bessarion étoit enfermé dans sa cellule à étudier; les Cardinaux y ayant voulu entrer, pour lui annoncer son élection; le Secrétaire leur refusa la porte, disant que son maître étoit occupé. Les Cardinaux indignez de ce refus si hors de saison, pri-

prirent de nouveau les voix & élurent Sixte IV. Bessarion l'ayant su, dit à son Secrétaire, non sans beaucoup d'émotion, *Votre exactitude mal entendue, m'a privé du Pontificat & vous du chapeau de Cardinal.* Comme les plus grandes élévations ont quelquefois une fort petite origine, il ne faut aussi souvent que les plus petits obstacles pour arrêter la fortune dans le plus beau chemin du monde.

Sixte IV. ne s'accômodant point de la sévérité des mœurs de Bessarion, l'envoya Legat en France pour reconcilier Louis XI. avec Charles Duc de Bourgogne. Il ne remporta de cette Ambassade que du chagrin & de la confusion. Comme il eut l'imprudencé d'aller trouver le Duc de Bourgogne avant que de s'être abouché avec Louis XI. ce Monarque en témoigna beaucoup de ressentiment. Quand il fut introduit à l'audience, Louis XI. le prit par sa longue barbe & l'insulta.

Etant de retour en Italie, il mourut à Ravenne en 1472. à l'âge de 77. ans, regreté de tout le monde, & particulièrement des Savans qu'il avoit comblez de bienfaits.

Le Cardinal de *Fermo*, nommé *Domini-
nico de Capranica*, ayant eu aussi une
amitié toute particulière pour Pogge;
il en faut donner le caractère. Ce Car-
dinal après avoir fait ses humanitez alla
d'abord étudier le Droit Civil & Cano-
nique, à Padoue sous *Juliano Casarino*,
qui fut depuis Cardinal sous le titre de
S. Ange, & qu'on dit (a) avoir souffert
le martyre pour la foi Chrétienne entre
les mains des Turcs. Ensuite il alla étu-
dier à Boulogne sous le célèbre Jean
d'Imola, où il reçut le bonnet de Doc-
teur. Martin V. le fit Clerc de la Cham-
bre Apostolique après son retour du
Concile de Constance, & peu après
son Secrétaire. Entre autres grands
hommes il eut Pogge pour Collegue
dans cette Charge. La Charge de Se-
crétaire du Pape étoit alors fort hono-
rable, mais Calixte III. l'ayant prodigé
à des gens de rien, elle fut extrême-
ment avilie sous son Pontificat.

En 1423. Capranica fut envoyé par
le Pape à *Sienne* avec *Leonardo Daibo*
Général des Dominicains, pour dis-
soudre le Concile qui se tenoit dans cet-
te ville, à l'occasion de plusieurs griefs
contre Martin V. qui violoit tous les
jours

jours les Reglemens du Concile de Constance. Ces Legats firent si bien que les plaintes contre Martin furent assoupies, & renvoyées au Concile de Bâle qui se devoit convoquer sept ans après, comme on en convint alors.

Ayant été ensuite fait Protonotaire il fut envoyé dans la *Romagne* pour contenir dans leur devoir quelques villes que le Duc de Milan avoit rendues aux Papes. Commission dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Il commanda ensuite les troupes du Pape & réduisit Boulogne sous son obéissance; expedition qui lui valut l'Evêché de *Fermo*, & le Gouvernement du Duché de *Spolette*, où il y avoit beaucoup de factions qu'il appaisa par sa prudence & sa moderation. A ces dignitez Martin V. avoit ajouté celle de Cardinal, mais ce ne fut d'abord que *nel petto*, sa création n'ayant été déclarée que quelques années après.

Ce Pape étant mort, les Cardinaux ne voulurent pas souffrir que Capranica assistât à l'élection d'Eugene IV. parce qu'il n'avoit point été déclaré Cardinal en plein Consistoire. Le Pape lui-même n'ayant pas voulu le reconnoître,

il s'en retourna à son Gouvernement, où il fit tout ce qu'il put pour gagner les bonnes grâces d'Eugene; mais il n'en put venir à bout, & même le Pape le persécuta à outrance, & lui confisqua ses biens. C'est ce qui lui fit prendre la résolution d'aller à Bâle, où il avoit négocié la tenue d'un Concile étant à Siëne comme on l'a dit. Etant arrivé au Concile, il y plaida si bien sa cause, que cette Assemblée le déclara Cardinal malgré les oppositions du Pape, qui le confirma néanmoins depuis dans cette dignité à Florence. Quand il fut rentré en grace avec Eugene il eut tant de part en son estime & en sa confiance qu'il l'envoya Legat dans la *Marche d'Ancone*, & le mit à la tête de son armée contre le Duc *François Sfortia* qui s'étoit emparé de cette Province. Il ne réussit pas dans cette guerre. Les troupes du Pape furent battues, & le Cardinal fut obligé de prendre la fuite bien blessé. Il fut depuis Gouverneur de *Pérouse*, & retourna par ordre d'Eugene, dans la *Marche d'Ancone*, où il fit rentrer plusieurs villes dans l'obéissance de ce Pontife.

Nicolas V. ayant succédé à Eugene
IV.

en 1447. ce Pape envoya Capra-
à *Trivoli* ; où étoit *Alfonse* Roi
ragon ; qui refusoit de rendre cet-
lace dont il s'étoit emparé pendant
maladie d'Eugene ; mais qu'il rendit
solicitation du Legat. Nicolas V.
roya ensuite au même Prince ; pour
obtenir du secours contre les Turcs ;
inutilement. Il réussit mieux à
fier les troubles de Genes ; dont il
nt quarante Galères pour aller con-
ces ennemis du nom Chrétien. Le
e ne trouvant personne plus propre
gager *Alfonse* à faire la paix avec
Florentins ; afin de secourir les Chré-
s du Levant ; l'envoya pour la troi-
ième fois à ce Prince ; dont il mena-
si adroitement l'esprit qu'il le fit
sentir à la paix. Il avoit négocié
tilement sous Nicolas V. des secours
faveur des Grecs ; mais il n'y fut
plus heureux sous Calixte III. élu
1455. Il se donna pour cette glo-
rie & sainte entreprise des mouve-
ments extraordinaires. Mais le Pape n'en
aucun compte ; & les Princes ne
geoient qu'à amasser par tout de l'ar-
t sous prétexte de cette expédition.
fermeté de Capranica le brouilla tel-

Part. I.

Pape pour
Angleterre foute
en vœux contre
les bons
Pape. Il s'étoit acquis
College des Cardi-
de Calixte III.
sans la maladie
il mourut en
Général & du Peu-

Nicolas
Craix, Pog-
re reconnoit-
le Prelat avoit
comme c'étoit un hom-
elle lui fait
Abergotti étoit
Noble Maron de ce
sur les études en
pour se faire
de cet Or-
les titres quali-
Boulogne étant
digni-
du Cler-
qu'a-
cations,
les ph-

ces & les biens qui en auroient été diftraits, l'autre qu'il ne payeroit rien pour avoir la confirmation du Pape, parce qu'il n'avoit point d'argent, & que celui de l'Eglise devoit être employé à nourrir les pauvres. Il fit de fort bons reglemens pour la reformation des mœurs tant du Clergé que du Peuple; mais je ne fai si l'on doit mettre dans ce rang l'Ordonnance qu'il fit, même malgré le Pape, de distinguer les Juifs par leurs habits.

Il fut envoyé en France par Martin V. pour négocier la paix entre les Rois de France & d'Angleterre, mais les esprits étoient trop aigris de part & d'autre pour y pouvoir réüffir. Pogge étoit alors en Angleterre, où il fut témoin des éloges qu'on donnoit à ce Cardinal. Comme ce mauvais succès ne venoit pas de sa faute, il n'empêcha pas que Martin V. ne le fit Cardinal en 1427.

Ce même Pape (a) l'envoya Legat en Italie pour faire la paix entre les Vénitiens, le Duc de Milan, le Duc de Savoye & les Florentins. Il y réüffit. Mais cette paix n'ayant duré que quelques mois par l'inconstance & l'infidélité du Duc de Milan, (b) il falut qu'Al-

(a) *Pogg. Hist. Flor.*
p. 238.
239. 240

(b) *Ibid.* p.
ber. 251. 252

bergotti retournât la même année, pour renouveler le Traité, qui fut conclu à Ferrare.

Eugene IV. ayant succédé à Martin V. ce Pontife renvoya le Cardinal en France pour renouveler les négociations de paix entre les deux Rois. Ce second voyage ne fut pas plus heureux que le premier. De France il passa à Bâle par ordre du Pape, mais n'ayant pu venir à bout de pacifier les troubles du Concile, il alla joindre Eugene à Florence. Il fut envoyé de là pour la troisième fois en France, où il eut le bonheur de reconcilier le Duc de Bourgogne avec le Roi. Il alla ensuite rejoindre Eugene à Florence, d'où il l'envoya à Bâle, * pour tâcher de ramener dans son obéissance la plupart des Membres de ce Concile, qui s'en étoient soustraits. Voyant ses soins & ses efforts inutiles il alla à Boulogne, où s'étoit retiré Eugene. Comme ce Pontife a-

voit

* *Si qua ratione sanati aut reprimi posset ejus auctoritate multorum temeritas, qui contra Pontificem insurrexerant. Sed superante & convalescente indiem stultitia eorum, qui pacem Ecclesia pervertere nitabantur, relicto malignantium conventu, venit Bononiam. Pogg. Op. F. XXX.*

voit dessein d'assembler un Concile à Ferrare, où devoient se trouver les Grecs, il envoya Albergotti en 1428. à l'Empereur Albert II. qui tenoit à Nuremberg une Diète des Princes d'Allemagne pour éteindre le Schisme renaissant. Le Cardinal étant retourné à Ferrare, il fut fait Grand Penitencier de l'Eglise Romaine, en la place de *Jordan* Cardinal des Ursins, qui étoit mort. Albergotti mourut à Sienne en 1443. âgé de 68. ans. Eugene IV. assista à ses obsèques. Distinction si rare, que Pogge remarque là-dessus, qu'ayant été quarante ans à la Cour de Rome, il y avoit vu mourir cinquante Cardinaux, sans qu'aucun Pape se fût trouvé à leurs funeraïlles.

Entre les grands personnages qui ont rendu justice au mérite de Pogge, il ne faut pas oublier le célèbre *Æneas Sylvius* de Sienne, de l'illustre Maison des *Picolomini*. C'étoit un des plus savans hommes & un des plus grands politiques de son tems, mais en même tems un des plus mémorables exemples du changement que les honneurs & les Dignitez apportent dans les mœurs des hommes. Quoiqu'il fût d'une Maison

illustre, il étoit si pauvre, qu'il fut d'abord réduit à subsister par son travail dans la campagne. Il surmonta pourtant par son industrie & par le secours de ses amis les obstacles que la fortune apportoit à son éducation & à ses études, qu'il poussa fort loin. Après avoir étudié quelques années en Droit, il accompagna en 1431. le Cardinal *Dominicus Capranica*, au Concile de Bâle, où il eut beaucoup d'autorité, & où pendant dix ans il soutint ce Concile de vive voix & par écrit contre Eugene IV témoignant un zele ardent pour la reformation de l'Eglise. Il fut ensuite Secrétaire de Felix V. qui l'envoya Legat à la Cour de Frederic III. où il fut revêtu de la charge de Conseiller & de Secrétaire de cet Empereur. Ce ne fut que peu à peu qu'il se déclara contre le Concile de Bâle en faveur d'Eugene, ayant pris d'abord le parti de la neutralité. Mais comme il vit que Frederic penchoit du côté de ce Pape, il se déclara enfin pour lui, & fut envoyé à Rome pour apprendre à Eugene la nouvelle, que l'Allemagne lui avoit restitué l'obedience. Après la mort de ce Pape, les Cardinaux lui donnerent le
pre

presidence du Conclave où Nicolas V. fut élu. Ce Pape lui donna l'Evêché de *Trieste* en Istrie, & ensuite celui de Sienna, & l'envoya Legat en Bohême, en Autriche & en plusieurs autres endroits, tant pour pacifier les troubles excitez à l'occasion du *Hussitisme*, que pour engager les Princes d'Allemagne à secourir les Grecs contre les Turcs. Enfin Calixte III. lui donna le bonnet de Cardinal *, & après la mort de ce Pape il fut élevé lui-même en 1458. au Pontificat.

Ce fut alors que levant le masque, il revoqua par une Bulle † tout ce qu'il avoit écrit en faveur du Concile, déclara le Pape au dessus d'un Concile Oecumenique, défendit sous peine d'anatheme, d'appeller des jugemens du Pape; & menaça insolemment de poursuivre par (a) toute sorte de voyes, (a) *Pla-*
Rois, Princes, Peuples, & quicon-
que entreprendroit quelque chose contre

* Pogge lui écrivit pour le féliciter de cette dignité. Voyez la 229. Lettre entre les Lettres d'*Aeneas Sylvius*.

† Voyez cette Bulle parmi les Oeuvres d'*Aeneas Sylvius* imprimées à Francfort en 1707. Elle est de 1463.

tre lui, jusqu'à ce qu'il les eût rangés à leur devoir. N'étant mort qu'en 1464. Pogge ne put pas être longtemps témoin de sa Tyrannie, puis qu'il ne vécut que jusqu'à l'an 1459.

Dom Bernard de Montfaucon témoigne dans son *Journal d'Italie* qu'il avoit vû dans la Cathedrale de Sienne plusieurs Inscriptions, où il y a quelques particularitez de la Vie d'Æneas Sylvius, ou Pie II. qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici.

La première Inscription porte: *Æneas Sylvius Piccolomini, Fils de Sylvius, & de Victoire nâquit en M. CCCC.V. à Corsiniano sa Patrie. Etant allé au Concile de Bâle, il fut repoussé en Libye par la tempête. J'apprends du Dictionnaire de Baudrand que quand Æneas Sylvius fut Pape sous le nom de Pie, il changea le nom de sa patrie pour lui donner le sien, savoir, Pienza, ou Pientia, & en fit un siége Episcopal. C'est une petite ville dans le Siennois, en Toscane.*

La seconde Inscription porte, qu'Æneas Sylvius ayant été envoyé par le Concile de Bâle en Angleterre, & en Ecosse, fut jeté par la tempête en Norwegue, & qu'ayant échappé aux poursuites des Anglois

quois il revint au Concile, ET PER Britanniam Regios speculatores elusit. Je n'entends pas bien cette particularité. C'est peut-être que comme les Anglois, & les Ecoffois étoient alors en guerre, les premiers voulurent arrêter Æneas Sylvius à son retour d'Ecosse. Peut-être en trouvera-t-on le denoüement en écrivant l'Histoire du Concile de Bâle.

La troisieme Inscription: Æneas fut envoyé par l'Antipape Felix V. Légat auprès de l'Empereur Frederic III. où après avoir reçu la Couronne de Laurier, il fut mis au rang des amis, & des Secretaires de cet Empereur. On peut conclurre de là qu'Æneas étoit bon Poëte. C'étoit la coutume de ce tems-là de couronner les Poëtes de Laurier. De là ce titre de Poëta Laureatus donné à Petrarque, à Dante, & à quantité d'autres.

Quatrieme Inscription: Ænée ayant été envoyé par Frederic III. à Eugene IV. non seulement il fut reconcilié avec ce Pape, mais il le fit son Sousdiacre, & son Secrétaire, lui donna ensuite l'Evêché de Trieste, puis celui de Sienne.

Cinquieme Inscription: Ænée présente à Frederic III. Eleonor de Portugal

gal Epouse de cet Empereur & fait l'Eloge de cette Princesse, & des Rois de Portugal.

Sixième Inscription : *Ænée Evêque de Sienne ayant été envoyé par Frederic III. au Pape Calixte III. fait armer pour la guerre d'Asie, & est créé Cardinal d'une voix unanime.*

Septième Inscription : *Après la mort de Calixte III. Ænée Cardinal de Sienne est élu Pape d'une commune voix, sous le nom de Pie II.*

Huitième Inscription : *Le Pape Pie II. est reçu solennellement sur la Flote de Louis Prince de Mantouë, & assiste au Congrès pour l'expédition contre les Turcs.*

Neuvième Inscription : *Pie II. canonise Catherine de Sienne à cause de ses miracles innombrables. Ce fut en 1461.*

Dixième Inscription : *Pie étant occupé à Ancone à l'expédition contre les Turcs mourut de la Fièvre. Un Hermite de Camaldoli vit son ame portée dans le Ciel, & son corps fut transporté à Rome, par ordre des Cardinaux.*

Francisco Entre les illustres amis de Pogge il
Barbaro. faut mettre, *Francisco Barbaro*, Noble
Venitien & Senateur de Venise, dont

on a eu plusieurs fois occasion de parler. Il fut tout ensemble homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il rendit des services signalez à sa patrie en plusieurs occasions par sa prudence & par le grand talent qu'il avoit de persuader. Un jour que la République de Venise étoit en proye à la fureur des *Guelphes* & des *Gibelins*, & que ces deux factions, qui se disputoient le Gouvernement & la garde de la ville, étoient prêtes à tout mettre à feu & à sang, il fit si bien par son éloquence, que la garde des Places de l'Etat fut confiée aux Magistrats, sans distinction de *Guelphes* & de *Gibelins*, & pour reconcilier ces deux factions, il menagea adroitement des mariages entre leurs familles. Il sauva une autre fois l'Etat par sa prudence & par sa valeur en obligeant *Nicolao Picinnino* Général de Florentins à lever le siege de devant *Bresse* (a) ville de l'Etat de Venise. On peut voir les belles actions de Barbaro dans cette occasion, dans l'Histoire Florentine de Pogge (b). Les femmes y firent merveille.

Pogg.
Hist. Flor.
p. 316.

(a) *Brixia*.

(b) p. 319
325.

Les occupations militaires & politiques de Barbaro ne l'empêchoient pas de

de s'appliquer aux Sciences & de prendre soin des Savans. Il avoit fort bien étudié sous Emanuel Chrysolore, comme on croit l'avoir dit. On a déjà parlé d'une de ses Lettres à Pogge, par laquelle on peut juger de sa passion pour les belles Lettres. Philippe de Bergame lui attribue plusieurs Ouvrages, dont on croit qu'il n'est resté que celui qu'il fit sur le mariage *, & qu'il dédia à Laurent de Medicis. Pogge en parle avec beaucoup d'éloges, & le compare aux Offices de Cicéron, dans une Lettre qu'il écrivit de Constance à Jean Guarini de Verone. Paul Verger célèbre Jurisconsulte, Philosophe & Orateur de ce tems, en écrivit de la même ville en ces termes : *J'admire qu'un homme qui n'est point marié ait pu si bien parler du mariage, & qu'il sache si bien ce qu'il ne sait pas. On ne pourra lui refuser la louange d'être également bon Grec & bon Latin. Barbaro n'a rien qui ressemble à son nom, & il seroit à souhaiter que toute la Barbarie fût Barbare comme lui.* Ce Livre est en effet écrit

* *De re uxoria.* Il fut imprimé à Amsterdam en 1639.

écrit avec beaucoup d'esprit, de savoir, de sagesse & d'agrément. Il meritoit d'être traduit en François, avec les petits changemens que demande notre Langue & notre siècle.

Francisco Barbaro mourut en 1454. On lui fit cette Epitaphe.

*Si quis honos, si fas est lacrymis decorare sepulchro;
Fleto super tumulum, locum complete querelis.
Franciscus, cui prisca parem vix sacra tulerunt,
Barbarus hic situs est, Lingua Decus omne Latina.
Fortia facta viri pro libertate Senatus
Brixia, quam magno tenuit sudore, fatetur.
Hic summi ingenii scriptis monumenta reliquit.
Græcæque præterea fecit Romana. Tenet nunc
Spiritus æstra. Sacros tumulus complectitur artus.*

Comme Pogge aimoit extrêmement la retraite, il avoit bâti auprès de Florence une maison de campagne *, dont il faisoit ses délices, & qu'il appelloit son Academie, d'où on ne le tiroit jamais pour les affaires publiques, sans lui faire beaucoup de déplaisir. *Je suis,* dit-il (a), dans une Lettre à l'Archevêque de Milan, *si ravi de ce genre de vie,* (a) *Epist. Wolfenb. que MSS.*

* Cette maison s'appelloit *Valdarno*. Pogg. *Vit.* p. XXXI.

que je suis toujours dans l'apprehension que la fortune n'en soit jalouse. On peut voir l'éloge qu'il fait de la Vie Champêtre dans une Lettre à Cosme de Medicis. C'est dans cette retraite qu'il écrivit ses *Histoires Convivales*. On croit aussi qu'il y composa son Histoire de Florence. Au moins c'est là qu'il avoit ses Livres, provision fort necessaire pour écrire une Histoire, & son Cabinet dont il parle dans une Lettre à l'Archevêque de Milan. *Construxi insuper, quod & ipsum jocunditatem animo præstabat, Bibliothecam quandam, receptaculum Librorum meorum. Indignum enim videbatur cum mihi haud ignobilem habitationem parassém, libris qui mihi magno ornamento semper fuissent nullum proprium esse diversorium in quo habitarent se dignum in ædibus.* Il n'étoit pas seulement curieux de Livres, il l'étoit aussi de toute sorte d'Artiquitez, comme de Medailles & de Statues. *Habeo cubiculum refertum * capitibus marmoreis, inter quæ unum est elegans, integrum, alia truncis naribus, sed quæ vel bonum arti-*

* Il y a une Lettre où il est fort en colere contre quelqu'un qui lui avoit distrait des Médailles, des Statues, & des cachets qu'on lui avoit envoyez de Grece.

*artificem delectent. His & nonnullis signis
que procuro, ornare volo Academiam
meam Valdarninam; quo in loco quie-
scere animus est.* Il y passoit ordinai-
rement l'été; & retournoit à Floren-
ce en hyver. Il mourut dans cette
ville à la fin d'Octobre de 1459. âgé
de 78. ans. & fut enterré dans le Chœur
de l'Eglise de Ste. *Croix*. Ses fils, par la
permission du Souverain Magistrat, mi-
rent son portrait dans le salon du Pa-
lais, parmi un grand nombre d'hom-
mes illustres. Il fut aussi honoré d'une
Statuë, qui fut placée au frontispice de
l'Eglise de Ste. *Marie* à Florence.

Sa mort;

On peut juger du caractère des hom-
mes, par les témoignages qu'on leur a
rendus, & par leurs propres Ouvrages.
Ce qu'on vient de voir de la vie de
Pogge, nous donne l'idée d'un hom-
me d'un rare mérite, & d'un très-beau
génie. Non seulement il aimoit les Bel-
les Lettres avec passion, mais il avoit
une inclination toute particulière pour
ceux qui les cultivoient, comme on
en peut juger par ses liaisons avec les
plus beaux esprits de son tems. On peut
voir dans Mr. Recanati les éloges qui
lui furent donnez tant en prose qu'en

Son ca-
ractere;

vers. Son fort fut la Literature & l'Eloquence dont il fut regardé comme un des principaux restaurateurs. Il ne borna pas ses études aux bons Auteurs de l'Antiquité profane. On voit par l'exactitude de ses citations qu'il étoit assez versé dans l'Histoire Ecclesiastique & dans la lecture des Peres, sur tout de S. Chrysostome & de S. Augustin. Il ne paroît point qu'il se soit exercé à la Poësie, si ce n'est par une assez mauvaise Epitaphe* qu'il fit d'Emanuel Chrysolore.

On a rendu de beaux témoignages au stile de Pogge. Jean Guarini de Verone qui eut si grande part au rétablissement des Belles Lettres le mettoit en parallele avec celui de la plus pure Antiquité. *In quo renascentis, & pristini seculi floret, & viget eloquentia, virtutisque thesaurus.* Il savoit varier son stile selon les sujets qu'il traitoit. On trouve dans ses Harangues une éloquence aisée, sans enflure, & sans beaucoup de declamation. Il avoit pris Cicéron pour son modèle, & à proportion de la distance des siècles on peut dire qu'il ne le

* Nous l'avons inserée ci-dessus pag. 4. Mais il s'est glissé une faute au vers antepen. où au lieu d'*Æternum decus, & tibi*, il faut lire *Æternum decus es tibi.*

le suivoit pas de trop loin. *Novi vires meas, & quàm tenues sint, atque imbecilles, in dies magis, cum eas expior, cognosco; quidquid tamen in me est, hoc totum acceptum refero Ciceroni.* Le stile de ses Lettres est simple, naturel, & insinuant, comme le doit être le stile épistolaire. Les Satires de Juvenal n'approchent pas de la mordacité, & du caustique de sa plume dans ses Ouvrages appelez *Invectives*. Ses *Faceties*, ou ses bons mots sont écrits dans un langage fort négligé, & quelquefois plat, & barbare, sans doute pour s'accommoder à la portée du peuple des Savans. A l'égard de son Histoire, on ne sauroit la lire sans y reconnoître *Tite Live, Saluste* & les meilleurs Historiens de l'Antiquité. (a) C'est le jugement que Benoît Arétin, l'un des beaux esprits de ce tems-là, faisoit de quelques Historiens d'alors, entre lesquels il nomme Pogge, *quorum aliqui ita Historias conscripserunt, ut Livio, ac Salustio exceptis, nulli veterum sint, quibus illi non pares, aut superiores fuisset rectè existimentur.*

Ses Lettres font foi qu'il fut bon citoyen, bon pere, bon mari, bon ami & bon serviteur. A l'égard du premier

de ces caractères il est assez connu par
ce Distique.

*Dum Patriam laudat, damnat dum Poggius hostem;
Nec malus est Civis, nec bonus Historicus.*

Quand Pogge exalte sa Patrie,
Il peut passer pour un bon Citoyen :
Mais quand des ennemis il parle avec envie,
Il est mauvais Historien.

Il me semble pourtant, autant que
j'en puis juger par la lecture de son His-
toire de Florence, qu'il reconnoît d'as-
sez bonne foi, les défauts & les fautes
des Florentins, & que ce mot convien-
droit pour le moins aussi bien à Leonard
Aretin, qu'à Pogge.

Le second caractère, qui est celui de
bon pere, est bien sensible dans une Let-
tre qu'il écrit à l'Archevêque de Mi-
(a) *Epist.* lan. Dieu m'a, dit-il (a), donné encore
MSS. un fils, présent fort agréable à un vieil-
Wolffenb. lard, qui commence à retourner en enfan-
ce. Dieu lui donne la vertu en lui conser-
vant la vie. Mon aîné est le plus beau &
le plus joli enfant qui se puisse voir. Il
ne fait encore que begayer, mais son petit
jargon me fait plus de plaisir que la plus
grande éloquence. S'il plaît à Dieu de le
bénir dans toutes les autres choses, per-
son-

homme au monde ne sera plus heureux que moi. J'espere qu'il le fera, puis qu'il ne manque jamais à ceux qui se confient en lui.

On a déjà vû par les éloges qu'il donne à sa femme, combien il étoit bon mari. Le portrait qu'il en fait dans une Lettre au Secrétaire de l'Evêque de Winchester, ressemble beaucoup à l'idée de la femme qui ne se trouve point. J'ai, dit-il, épousé une jeune fille, belle, vertueuse, prudente, habile comme Minerve dans les ouvrages qui conviennent à son sexe, d'une complaisance à toute épreuve. Et sans nulle vanité. Elle aime mieux être à la maison que dehors. Elle ne se foucie point d'ajustemens, Et les fêtes lui sont à cet égard comme les autres jours. C'est un plaisir de voir les mœurs d'un âge avancé dans un âge si tendre, sa conversation répond à sa naissance, Et à l'éducation que son Pogge lui a donnée.

Toutes ses Lettres sont pleines des témoignages de sa tendresse pour ses amis. Elle ne se bornoit pas à des protestations ou à des louanges. Il leur rendoit des offices réels, & il n'y éparagnoit ni son crédit, ni celui de ses amis & de ses protecteurs. On en a vu une

preuve dans le service qu'il rendit à Leonard Aretin en l'attirant dans un poste honorable à la Cour de Rome. Il ne manquoit pas non plus à la plus solide de toutes les marques d'amitié, c'est de donner de salutaires conseils, & de le donner d'une manière engageante. C'est ce qui paroît dans la Lettre dont il vient de parler. *Je vous prie, dit-il par notre amitié, de faire en sorte que vos vertus augmentent avec vos années. Tout le reste nous abandonne avec la vie, mais la vertu nous accompagne après la mort. Il est honteux d'avoir une âme souillée de vices dans un corps superbement vêtu. Fuyez sur tout l'avarice, qui est la source de toute sorte de maux. Je ne veux pas que vous vous priviez de toute sorte de plaisirs, mais seulement que vous usiez avec modération. Defaites-vous tous les attachemens qui déplaisent aux honnêtes gens. Evitez l'hypocrisie sans tomber dans le libertinage, comme font la plupart de ceux qui craignent de passer pour faux dévots. Je vous dis cela pour l'intérêt que je prens en vous, non comme un censeur, mais comme un ami.*

Son attachement inviolable pour Eugene IV. pendant que presque tout

moi

monde étoit déchainé contre lui, fait reconnoître en lui le bon serviteur & le bon ministre. Il porta même son zele jusqu'à l'excès, comme font la plûpart de ceux qu'on appelle *chauds amis*, qui gâtent les affaires de leurs amis par une chaleur mal entendue. Il pouvoit prendre vivement les interêts de son Maître sans épouser ses passions, & sans s'abandonner à une fureur indigne de l'honnête homme & du Chrétien, contre un Concile qui a eu l'approbation de la plus saine partie de l'Europe. Il paroît pourtant qu'il n'étoit pas aveugle sur les défauts d'Eugene IV. puis qu'il a inséré dans ses *Faceties* tant de traits, qui ne lui font point honneur.

L'homme de bien & même l'homme craignant Dieu se fait toujours reconnoître dans les sentimens de Pogge. Voici comme il parle dans une de ses Lettres (a) où il apprend à un de ses amis la nouvelle de la naissance d'un fils. *J'ai reçu ce present comme n'ignorant pas qu'il faudra le rendre & même de bon cœur, à celui qui me l'a fait, quand il lui plaira de le redemander. Je souhaite pourtant qu'il survive à ses parens, si cela lui est salutaire & à nous,*

(a) Richardson.
Ep.
MSS.
Wolfenb.

Et qu'il ne soit point inferieur à son pere.
 Les mêmes sentimens paroissent dans
 une Lettre à *Antonio Lusco* son collègue
 & son bon ami. Voici comme il
 s'exprime parlant de sa femme & de ses
 enfans. *Il faut posseder ces biens comme*
nous étant étrangers, Et comme ne les
ayant que par emprunt. J'ai un enfant
fort joli, qui fait toute ma consolation,
mais il n'y a que celui qui me l'a donné,
qui sache combien elle durera. Nos espé-
rances sont si vaines Et si incertaines ici
bas, qu'elles doivent être extrêmement
bornées. Il faut toujours regarder comme
notre plus grand bien, tout ce qui vient
de la main de Dieu. Il ne se peut rien
de plus raisonnable ni de plus Chrétien
que ce qu'il dit à François de Padoue
sur les raisons qu'il avoit de se retirer de
la Cour. Je ne suis pas, dit-il, retourné
à la Cour, que je redoute extrêmement,
Et non pas la mort, ce qui seroit ridicu-
le. Mais je craindrois de mourir comme
la plupart des gens de Cour, qui ont à
peine le tems de prendre soin de leur san-
té, à plus forte raison de leur ame, Et
qui vivent comme des bêtes. Il n'y a ni
richesses, ni gain, ni dignitez, dont je
fasse assez de cas, pour les acquerir au
peril

il de ma vie. Si j'avois autant de bien,
tant de gens, qui ne sont estimez,
par-là, je ne penserois qu'à la retrai-
e. Et me préparerois à bien mourir,
r me procurer l'immortalité bienheu-
se. Je me contenterois de cultiver de
la Cour de Rome, comme celle à qui
lois mon éducation Et ma subsistance.
y a rien de plus beau Et de plus digne
un honnête homme, que d'être chez soi
mi les Livres, Et qua de s'entretenir
e des gens qui peuvent vous former à
vertu. Là il n'y a point de passions,
et de vices, nul danger. Tout y porte
indifférence pour les biens périssables,
à ne penser qu'aux éternels.

Quoi qu'il fût d'un esprit fort libre,
assez dégagé des préjugés de son sie-
cle, il n'étoit pourtant pas exempt de
superstition, & de crédulité; défaut
ordinaire aux personnes d'une ima-
gination vive. Par exemple, il croyoit
innocemment ce conte que lui faisoit son
opiste. Des Moissonneurs ayant laissé Libraire,
quelque reste de foin dans un champ
étaient pour achever de le faucher le
jour de la fête de S. Pierre, Et de S.
Jul. Quoiqu'il n'y eût pas pour plus
une heure d'ouvrage, ils demeuré-

F s rent,

rent, dit-il, par un juste jugement de Dieu, plusieurs jours à errer dans le champ, sans pouvoir rien faire, au grand étonnement des passans qui les prenoient pour des fous.

Il raconte encore un autre miracle, auquel tout incrédule qu'il est, dit-il, il est tenté d'ajouter foi, parce qu'il le tient d'un Sénateur nommé *Rols*. Un jour de *St. Godard* qu'on faisoit une procession solennelle, une jeune fille se mit à filer pour se moquer du Saint, & de ses dévots. Elle fut bien surprise de voir tout à coup la quenouille, & son fuseau s'attacher tellement à ses doigts qu'elle ne les pouvoit arracher. Elle souffroit des douleurs terribles, & comme elle étoit devenue muette, elle faisoit entendre par signe la cause de son désastre. On la porta donc sur l'autel du Saint, & là ayant fait pénitence, la voix lui revint, la quenouille, & le fuseau lui tombèrent des mains.

Voici un autre prodige que l'on raconte à *Eugene IV* étant à Florence, & que Poggé ne sauroit s'empêcher de croire parce qu'il étoit attesté par des témoins dignes de foi. Un jour au voisinage de *Cosme* on vit tout à coup une
gran-

grande multitude de chiens rouges qui prenoient le chemin de l'Allemagne. Ils étoient suivis d'une grande quantité de bœufs, & d'autres bêtes domestiques. Après suivoit comme une grosse armée de gens à pied, & à cheval, entre lesquels il y en avoit plusieurs à qui on ne voyoit que la moitié de la tête, & d'autres qui n'en avoient point du tout. Derrière tout cela marchoit une espèce de Geant monté sur un grand cheval, & menant avec lui quantité de chevaux. La marche dura trois heures, & à Soleil couché on ne vit plus rien. Comme cela arriva dans le tems du Concile de Bâle, il y a beaucoup d'apparence que c'est un songe, ou une fiction de quelques imposteurs qui vouloient faire tirer de là des conjectures, & des présages, sur le résultat de ce Concile. Pogge raconte encore sur l'an 1451. un combat qui se donna en Bretagne entre des Pies, & des Geais. La bataille dura un jour, & la victoire demeura aux Geais. On trouva deux mille Geais, & quatre mille Pies sur la place. *Le tems, dit-il, nous apprendra ce que signifie ce prodige.*

Pogge regardoit l'avarice comme
une

une passion basse, & indigne d'un honnête homme. Il écrit à un de ses amis
) Bar- (a) pour lui faire des reproches de ce
 mes que par pur intérêt, il demeureroit si
 (co long-tems dans une Isle Barbare (b), où
 nens. L'Isle les Genoïs l'avoient envoyé pour Gouverneur,
 Zorfe. lui disant qu'il auroit mieux aimé être esclave ailleurs que de commander là. Il étoit libéral, communicatif & desintéressé *.

Ses mœurs étoient aussi sans ambition. Il dit quelque part qu'il préfère la tranquillité de la Campagne, aux plus grandes dignitez, & qu'il redoute les présens de la fortune. Ce seroit en effet une espèce de prodige qu'un homme de ce mérite eût été cinquante ans à la Cour de Rome, sans parvenir plus haut qu'à la charge de Secrétaire, pour peu qu'il eût eû d'ambition.

La modestie est une qualité rare, & pourtant fort nécessaire dans les Savans. Ceux qui le font le plus trouvent tant de distance entre ce qu'ils savent, & ce qu'ils ignorent, que le dernier leur doit mil-

* Il avoit accoutumé de dire qu'il manque bien des choses à un pauvre, mais que tout manque à un avaré,

mille fois plus donner d'humiliation que l'autre ne peut leur inspirer de vanité. Les Lettres particulières, & les Discours publics de Pogge sont autant de témoins de cette sorte de modestie *. Il n'est pas permis de juger que cette modestie fût fautive, à moins que de le rencontrer en contradiction. Au moins lui doit-on rendre ce témoignage qu'il sentoient bien que si la présomption, & la confiance d'un Orateur peut entraîner des gens peu délicats, elle ne manque jamais de revolter les Auditeurs de bon goût.

On voit un exemple de sa moderation, sur le sujet de ses Ouvrages, dans une Lettre qu'il écrivoit à l'Archevêque de Milan. *Petro Candido* Secrétaire de ce Prélat s'étant trompé sur le sujet de quelqu'un des Traitez de Pogge il se contente de se défendre avec douceur, laissant au reste à son Critique toute liberté de le refuter. Il s'agissoit de ce problème-

* Dans une Lettre à un de ses amis il dit qu'il ne croit point mériter les applaudissemens que lui donnoient quantité de personnes de savoir, & de vertu, mais qu'au moins c'étoit un encouragement à répondre en effet, à la bonne opinion qu'on avoit de son mérite.

blème, Si un vieillard doit se marier. Il a, dit-il, un champ vaste pour discoursir pour, & contre, s'il veut s'en donner la peine. Car il n'y a rien de plus libre que les sentimens, & il doit être permis de s'exprimer. Je ne suis pas assez déraisonnable pour regarder mes sentimens de l'air dont les Stoïciens regardoient les leurs, comme des sentences magistrales qu'il n'est pas permis de contrarier.

Si tant de belles qualitez ne furent pas effacées par de grands défauts, elles en furent au moins ternies. Poggia ordinairement modéré ne laissoit pas de se mettre quelquefois bien en colère. Mais il avoit la prudence de s'abstenir de parler, ou d'écrire jusqu'à ce que son feu fût ralenti, comme il le marque à un de ses amis. Il n'usa pourtant pas toujours de cette sage précaution, comme il paroît par ses sanglantes *Invectives* contre plusieurs personnes d'une grande distinction, & par quelques Lettres qui ne sont point encore imprimées. C'est ce qu'on verra dans la suite.

MSS.
Volfenb.

Les enfans qu'il eut dans le celibat témoignent assez qu'il eut une jeunesse dereglée. Parmi les Lettres de Wolfen-

utel il y en a une, où il dépeint
 en termes assez libres, la passion
 avoit eue pour les femmes. Les
 contes qu'il a répandues dans ses
 vers, sont une preuve que sa plume
 n'est pas plus chaste que sa vie. De
 qu'il n'eût pas pu dire sur son su-
 jet que Martial disoit de lui-même
 sur.

scriba est nobis pagina, vita proba est. Epiq. I. 51

la plume est libertine, mais ma vie est
 sage. On pourroit pourtant supposer
 le charge de Pogge sur les endroits
 de l'écrit la pudeur dans ces *Facetiae*,
 ne sont point de lui, & qu'on les
 oterez. En effet Mr. Rocanati té-
 moine avoir vu exactement deux
 manuscrits des *Facetiae*, où les traits
 piqués ne se trouvent point.

*Pogg. Vin.
 p. XXIII.*

Un autre grand défaut de Pogge, c'est
 d'être mordant & emporté quelquefois
 jusqu'à la fureur. Ce qui a fait dire à un de
 ses contemporains, après s'être d'ailleurs
 étendu sur ses louanges: *Nimis abtrahidas
 sit iurias*. On pourroit plus aisément
 excuser ce défaut dans le siècle de Pogge
 que dans un siècle poli comme le nôtre.
 Cependant, à la honte des Belles

Let-

Lettres destinées à polir l'esprit, on ne voit point de plus grands emportemens, que dans la plupart des Savans. On voit souvent les injures & les raisons, les *Humanitez* & la ferocité faire dans leurs Ouvrages un contraste choquant & ridicule. Non seulement la civilité la plus commune y est blessée, mais la Morale & la Religion elle-même. Les gens raisonnables sont surpris avec justice, de voir quelquefois dans le commerce littéraire, la peinture des haies & des ports de mer *. Les Savans devroient apprendre des gens de guerre, à faire la guerre entre eux. Quand deux armées ennemies se sont battues, on ne voit entre elles que politesse & générosité reciproques, qu'offices mutuels, on rend justice à l'ennemi, on n'insulte point celui qui a eu du dessous, & on ne triomphe point d'une foiblesse, comme quelques Savans

* Le savant Ambroise Moine de l'Ordre de Camaldoli, qui florissoit alors, disoit fort à propos au rapport de Paul Jove, que ceux qui profanoient le Sanctuaire des Belles Lettres par des Libelles diffamatoires, n'étoient ni Gens de Lettres, ni Chrétiens.

vans triomphent d'une faute, qu'ils croyent avoir trouvée dans un Livre, comme s'ils avoient gagné une bataille, ou fait une grande conquête.

C'étoit un excellent modèle de Critique ou de Réfutation que celui qu'Alexandre le Grammairien avoit donné à l'Empereur *Marc Aurele* *.

„ J'ai appris d'Alexandre le Gram-
 „ mairien, dit cet Empereur Philoso-
 „ phe, à ne dire point d'injures dans
 „ la dispute, & à ne reprocher ni un
 „ Barbarisme, ni un Solecisme, ni au-
 „ cune autre faute contre la Langue;
 „ mais à proposer adroitement la ques-
 „ tion, comme elle doit être propo-
 „ sée, en faisant semblant de répondre;
 „ ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de
 „ vouloir aider à rechercher la vérité
 „ de la chose, sans se mettre en peine
 „ des mots, ou enfin par quelque au-
 „ tre maniere d'Avertissement indirect,
 „ mais qui n'ait rien de rude.

Pogge auroit dû apprendre par sa propre expérience la vérité de ce qu'a dit le Satirique de nos jours.

C'est

* *Refl. de l'Emp. Marc Aurele, p. 13.* Je me fers de la Version de M. & Mad. Dacier.

C'est un méchant métier que celui de médisant.
 A l'Auteur qui l'embrasse, il est toujours fait.
 Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

Paul Jove nous apprend qu'un jour dans un lieu public, & en présence de tous les Secretaires Apostoliques la malignité de la Langue de Pogge lui attira deux bons soufflets de la part du célèbre George de Trebifonde, comme le Secretaire du Pape, & on a rapporté ce fait dans l'Histoire du Concile de Constance sur la foi de cet Historien.

p. 400.

Pogg. op.
F. LV.

Pogge ne disconvient pas entièrement du fait, mais il le raconte un peu autrement. Laurent Valle son Antagoniste lui avoit reproché cette aventure, mais pour insinuer sans doute qu'il ne reçut pas seul les coups, & que ce fut une véritable batterie, où il se défendit fort bien, Pogge dit qu'il n'y eut pas seulement des soufflets, mais des coups de pied, des coups de bâton, & des coups d'épées. *Mibi exprobras concortationem quandam inter me, & Trebatianum, cum adessent ceteri Secretarii, exortam. At tu, orator eximius, cujus est rem parvulam verbis magnam reddere*
 tam-

*inquam in Lapitharum Centaureorum
ello, me colaphis percussum fingis: in quo
obtemperor erras. Non enim colaphis
num, sed calcibus, fustibus, ferro
acta est. Itaque demiror te Ibrahe-
m ignavissimum, militem gloriofum, non
curriffa ad id certamen cum parriculo
abstergeres vulnera.*

Les principaux objets de la bile de
Pogge ont été le Concile de Bâle; Fa-
ulx V. François Philolphe, Laurent
Valle, & Nicolas Perrot *. On a déjà
parlé de la passion qu'il fit éclater con-
tre le Concile de Bâle. Voici là-dessus
le fragment d'une Lettre, qui se trou-
ve parmi celles de Wolffenbutel, elle
a été écrite de Florence, sans date, au
moins de l'année: *J'apprends que votre
jagénéte & votre fureur machine tous les
jours quelque folle entreprise pour trou-
bler la paix du peuple Chrétien; mais on
ne s'en met gueres en peine. Quelle ex-
travagance qu'un petit nombre de fous &
insensés veuillent attirer tout le mon-
de*

* Nicolas Perrot de Sentina en Ombrie fut cé-
lèbre dans ce siècle-là par son érudition en Grec
& en Latin. Il fut Archevêque de Siponte. Il
attaqua Pogge pour défendre son ami Laurent
Valle. Voyez *Paul-Jove & Pogge*. Vis. p. XXII.

de dans leur parti, introduire des nouveautés, par je ne sais quels Decrets, & fatiguer tout le monde, afin qu'il ne soit pas dit, qu'ils sont là sans rien faire. Mais je n'en fais pas plus de cas, que ne le merite l'iniquité de ceux qui les font. Ils ont remué depuis peu Ciel & Terre pour faire transferer le Concile en France. N'ayant pu y réussir ils accumulent erreur sur erreur pour débiter l'Eglise. Mais ils ne se souviennent pas de ce qu'ils lisent tous les jours, que Dieu dissipe les pensées & les projets des Princes & des Peuples. Si je ne craignois d'en offenser quelques-uns, pour qui j'ai de l'estime, j'aiguiferois ma plume contre l'impudence de ces gens, qu'une ambition aveugle & pestiférée anime d'une haine furieuse contre les Italiens, & qui pour assouvir leurs passions, renversent tous les Droits Divins & humains. N'est-ce pas une chose execrable que le peuple Chrétien soit gouverné à la fantaisie de quelques Barbares. Je vous plains de vous trouver dans ces temps orageux, où l'on n'a rien fabriqué que pour faire un Schisme, & pour opprimer l'Eglise Romaine. Dieu veuille Pourvoir à son heritage. Pour moi je serai fidele à mes Maîtres.

Cet-

tte Lettre est bien vague & il n'y
 lair que l'emportement. On voit
 un bien, 1. Que par les *Decrets*
 ; entendre, ceux du Concile de
 ance, qui servirent de regle au
 le de Bâle; les *Libertez de l'Egli-*
lienne, & celles des autres Egli-
 . Que par l'endroit de France où
 de Bâle vouloient qu'on transfe-
 Concile, il faut entendre *Avi-*
 3. Que par les *Barbares* sont de-
 les Allemands, entre lesquels il
 e pourtant alors, comme aujour-
 ; autant de gens savans & civi-
 qu'en aucun endroit du monde.
 e par le *Schisme* on entend l'élec-
 un autre Pape. 6. *Opprimer l'E-*
Romaine; c'est déclarer le Conci-
 dessus du Pape, & le Pape lui-
 e heretique & schismatique, &
 écher de s'emparer de tous les biens
 glise. C'est là ce que Poggo ap-
accumuler erreur sur erreur.
 l'égard de Felix V. voici comme
 le (a) de cet Antipape dans une (a) MSS.
 e manuscrite au Chancelier de Wolfenb.
 1. *Que vous dirai-je de celui qui*
appellez Felix (b) P. *Et que j'ap-* (b) Felix,
e premier de tous les malheureux, signifie,
 Les *heureux*.

Les plus grands crimes, dit quelcun, sont pas ceux qui ne regardent que l'Etat; mais ceux qui vont à bouleverser tout l'Univers. Que dire d'un homme a voulu devenir un (a) monstre horrid pour troubler l'Eglise & renverser son Roi, qui a depouillé toute humanité, & revêtu les mœurs d'une bête féroce qui deshonore sa violence par la p horribile des impiétés, comme pour en tre le comble aux iniquités de sa vie p se &c. Son Invection imprimée & tre le même Antipape ne respire ou fureur & que rage. Le Concile de il le n'y est pas plus épargné. Elle écrite après l'Election de Nicolas V.

(a) Monstrum horrendum, informe, ingens. Virg.

Il s'est encore déchainé contre savans hommes, qui pouvoient av leurs défauts & leurs vices, mais qui certainement ne lui cedoient pas en Sci es &c en réputation. François Philé étroit un Gentilhomme du Tolent qui comme Pogge avoit étudié s Emmanuel Chrysostome son beaup Il étoit très-savant en Grec & en latin, en réputation d'éloquence, & il part aux bonnes grâces de plusieurs Grands, comme d'Eugene IV. de phonse Roi d'Arragon, du Duc

Phil. Bergom. Sac. 15.

Paul Jo. 16.

Milan &c. Il enseigna les Belles Lettres à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne, & enfin à Milan, où le Duc lui faisoit une pension considérable. Il l'emporta sur Pogge par la Poésie, où il excelloit. Ils se déchirèrent à belles dents pour quelques points de Littérature ou d'Histoire. Il est vrai que Pogge proteste n'avoir jamais été l'agresseur, mais cette excuse ne peut jamais autoriser une recrimination, qui excède autant les bornes de la modération, de l'honnêteté & de la pudeur que le font les furieuses & sales *Invectives* de Pogge. Il faut répondre par des raisons & non par des injures atroces & envenimées, & si l'on en reçoit elles retombent avec honte sur celui qui les dit. Pogge devoit profiter du conseil généreux que lui donna son ami *Candidus*, lorsqu'à sa sollicitation le Pape fit mettre en prison un certain *Thomas Rheusius*, qui avoit répandu de faux bruits contre lui. *Je suis fâché,* *MSS. Wolfenb.* dit-il, *que vous ayez fait mettre cet homme en prison. Il eût été plus honnête & plus généreux de mépriser ses injures & ses calomnies, que de s'en van- ger. Comme elles n'ont aucun fonde-*

ment elles auroient réjailli sur lui.

Pogge, & Philelphe avoient été amis, & ils se reconcilièrent, *me cela paroît par la seconde Invéctive de Pogge contre Laurent Vallé.* Je n'ai fait si la Lettre qui suit fut un achèvement à leur reconciliation. Elle paroît guère propre, parce qu'elle est fort équivoque & bien piquante. Elle est vraisemblablement écrite à Philelphe lui-même. „ Vous m'écrivez que
 „ fottes gens débitent sous mon nom
 „ des impertinences, & des rêveries
 „ contre Philelphe. Je ne me suis
 „ mais mis en peine de ce que les fots
 „ disent de moi. Une chose fait
 „ bien, c'est que tout ce qui mérite
 „ nom d'impertinences, & de rêveries
 „ n'est point de moi qui n'ai pas accoutumé
 „ de rêver, & d'extravaguer.
 „ Au reste vous faites fort bien de croire
 „ que je n'ai pas couru aux armes legerement.
 „ Etant vieux comme je suis, je ne saurois
 „ gueres courir, & d'ailleurs j'ai toujours
 „ évité avec soin l'acquisition de temérité.
 „ Jusqu'ici je n'ai jamais rien fait, au moins
 „ dans des choses de quelque importance, de

„ je n'aie pu rendre raison. Vous dites
 „ que vous n'êtes pas accoutumé à souffrir
 „ des injures. Vous devez juger par
 „ vous-mêmes, que chacun a sa délicatesse,
 „ & que les autres ne sont pas plus
 „ endurants que Philelphe. Ne
 „ soyez pas assez vain pour croire qu'il
 „ ne soit permis qu'à vous d'investiver,
 „ de calomnier, & de médire, & qu'il
 „ soit défendu aux autres de vous le
 „ rendre. Quant à ce que vous dites
 „ que je dois avouer la dette, ou me
 „ purger, je n'ai point besoin, & je
 „ ne suis pas d'humeur de faire ni l'un
 „ ni l'autre. Je me porte fort bien, &
 „ je n'ai point besoin d'être purgé. Je
 „ ne suis pas d'ailleurs assez sot pour
 „ m'accuser quand je ne suis point coupable.
 „ Vous voulez qu'on vous communique
 „ ce qu'on a écrit contre vous. J'en
 „ laisse le soin à qui il appartient, ce
 „ n'est pas mon affaire. Enfin, vous ne
 „ souhaitez pas mon inimitié, ni moi la
 „ vôtre. Je prendrai toujours bien garde
 „ que personne n'ait sujet d'être mon
 „ ennemi. Car je n'ignore pas que ce sont
 „ les vices, & non les hommes qu'il faut
 „ haïr. Pour vous, quel que vous soyez,

» je vous souhaite la santé de l'esprit,
 » & du corps. A Florence.

Philippe mourut en 1481.

Laurent Valle fut aussi un des illustres agresseurs de Poggé. Il est certain que ce Chanoine de Rome rendit autant de services à la République des Lettres qu'aucun homme de son temps. *Philippe de Bergame*, qui lui donna libéralement la palme sur tous les Doctes présents, & à venir, dit, qu'il étoit Théologien, Philosophe, Rhéteur, & Grammairien. Il composa un Ouvrage sur l'élégante Latine qui donna occasion à ce Distique, où il est appelé la Gloire de la Langue Latine, & le premier qui ait appris à bien parler.

Laurens Valla jacet, Romana gloria lingua.

Primus enim docuit quæ docet arte loqui.

& à cet autre.

aul. Jov. *Romulus est æbis, Valla est idiomatis Alston,*

Nic reparat primus, prius ut ille præst.

C'est à dire, que comme Romulus fut le fondateur de la Ville de Rome, Laurent Valle fut le restaurateur du Langage Romain. En voici encore une
 fort

fort ingénieuse que j'ai écrite de ma
main sans marquer de qui elle est.

Nunc postquam manus defunctus Valla perivit,

Non audes Placere verba Latina loqui.

Juppiter huic caeli dignatus honore fuisse;

Conferam lingua sed timet ipse sua.

Depuis le jour que Laurent Valla,

Suivant les ordres du Destin,

A passé la barque fatale,

Pluton n'oseroit plus s'expliquer en Latin.

Son savoir lui fut bien funeste,

Ruis qu'on dit que le grand Júpiter

L'eût admis au bonheur céleste,

S'il n'eût craint le Censeur du Langage Romain.

Cette Epigramme renferme au fond
un grand éloge, mais pouvant aussi être
regardée comme une satire, il y a eu
des gens qui l'ont attribuée à Poggio.
C'est une particularité que je viens d'ap-
prendre dans les *Memoires de Litterature*,
T. II. Part. I. p. 50.

Il traduisit plusieurs anciens Auteurs
Grecs, & composa plusieurs autres Ou-
vrages, comme des Remarques sur le
N. Testament, une Histoire des Guer-
res d'Espagne, & de Sicile, par ordre
du

du Roi d'Arragon dont il fut le Secrétaire. Paul Jove lui fait un grand crime d'avoir écrit contre la fausse Donation de Constantin. *Edidit etiam Opus de falsa Donatione Constantini; pio, & Sacerdotis nomen professo criminofum atque nefarium, ut Pontificii imperii auctoritatem Græcorum Scriptorum adfipulatione confirmatam convellere niteretur.* Erasme a fait l'éloge de Laurent Vallo dans sa Lettre à *Chriftophe Fischer* Protonotaire Apostolique. Il tâche en vain de le disculper sur son emportement. Les Auteurs contemporains, & ceux même qui l'ont le plus estimé l'ont représenté comme un chien toujours prêt à aboyer, & à mordre. Il se déchaîna mal à propos contre Pogge, principalement à l'occasion d'un Recueil de Lettres que ce dernier avoit rendu public à la sollicitation de ses amis. On peut juger que Pogge ne demeura pas sans réplique. *Cum Epistolæ meæ in manus leviffimi, atque petulantiffimi hominis incidissent, multis in locis illas carpens, pro earum vitiis suam ignorantiam expressit.* Il fit cinq Déclamations très-violentes contre lui. Il n'y en a qu'une dans notre Edition.

Ce ne sont que des charétés d'injures, d'investives, de médisances les plus grossières, & les plus virulentes, d'accusations si atroces, & en si grand nombre qu'il est impossible qu'il n'y ait pas des mensonges, & des calomnies, & tout cela est parsemé d'ordures, & d'obscenitez. On est saisi à cette lecture d'une indignation que quelques traits d'Histoire, & quelques sels ne sont pas capables de calmer. Mais ce qu'il y a de singulier, & de risible, c'est que dans ce terrible épanchement de bile, l'Auteur s'applaudit de sa douceur, & de sa modération en comparaison des emportemens de son adversaire. On n'a point vû les Invectives de Laurent Valle, mais il semble que l'imagination ne puisse aller au delà de la fureur de celles de Pogge, & qu'elle ne puisse être surpassée que par les Furies d'enfer. Les Triomphes que les Savans prétendent remporter dans ces sortes de combats sont de véritables flétrissures, & des taches ineffaçables à leur gloire. *Bella gerunt nullos paritura triumphos.* On finira cette Vie par ces vers, où *Latome* introduit Pogge se repentant du mauvais usage qu'il avoit fait de son esprit.

*A grandis patet studiis qui clarus haberi,
 Corrumpi ingenium plus satis esse meum.
 Converti ad rixas animarum, nequeque facili
 Sed Cato quæ volis, quæque Sabina legi.
 Hæc ego quævis vitam male sanas in herba,
 Hæc facis ad vitam sed nihil ista sèges.
 Vides tamen: sed non aliter quàm Hierofratus ille,
 Quisita, et parva est crimine vita mea.
 Vos memos, inguis quicunque et ab arte velitis,
 A solida vita quarere robas opem.*

Au reste quand on a écrit cette Vie de Pogge on n'avoit point vû celle qu'en a donnée le savant Auteur des *Mémoires de Littérature*, T. II. Part. I. p. 571. d'après Mr. Recanati. Comme nous avons puisé l'un & l'autre dans cette source, il n'est pas surprenant que nous nous soyons rencontrés, & j'en ai ressenti un véritable plaisir. Mais on trouvera que nos deux Pièces sont tout-à-fait différentes, soit par rapport à l'étendue de la Vie de Pogge lui-même, soit par rapport à quantité de Vies d'Hommes illustres de son tems, soit enfin par rapport à un grand nombre de traits d'Histoire qu'on a pris ailleurs que dans Mr. Recanati.

*Fin de la Vie de POGGE & de la
 Première Partie de cet Ouvrage.*

POG-

POGGIANA.

SECONDE PARTIE.

Qui contient des Maximes, des Sentences, des Sentimens, des traits d'Histoire & de Critique, le tout tiré des OEUVRES DE POGGE, & de ses Contemporains.

C'Est une heureuse situation, Maxime,
que celle de pouvoir soulager
les malheureux, & profiter
en même tems de leurs dis-
graces.

C'est ce qui arriva aux Italiens dans
le XIV. & dans le XV. siècle. En don-
nant asyle à un grand nombre d'habiles
Grecs, qui fuyoient la puissance Otto-
man-

manne, ils profitèrent si bien des premières les uns des autres, que peu s'en fallut, qu'on ne vit renaitre l'Ancienne Rome par rapport aux Belles Lettres. Le bon goût se reveilla & on vit entre les gens d'esprit cette charmante émulation, qui seule est capable de faire triompher le mérite & la vertu, & fleurir les Sciences & les beaux Arts. Ce goût n'étoit pas seulement répandu dans les Provinces, il regnoit même à la Cour de Rome, en la place de l'ignorance, de l'avarice & de la venalité qui s'en étoient emparées depuis plusieurs siècles. Les Papes, les Rois, les Princes & les Grands, ouvrirent les yeux à ce nouveau phénomène & se firent un point d'honneur de cultiver un terroir, qu'on avoit laissé si long-tems en friche. Il y avoit entre autres alors à la Cour de Rome des Secretaires *Apostoliques* d'une grande distinction. La Science & la Vertu étoient le lien de leur amitié & de leur union. Moins occupés de s'avancer eux-mêmes, que d'avancer les Belles Lettres, ils avoient tourné de ce côté-là toute leur ambition. De ce nombre étoient, Poggio de Florence, Leonard Aretin, Antonio Luf-

o, Cincio Romain & Barthelemi
fontpulcien.

eur caractère n'étoit ni bizarre, ni
anthrope, ni de mauvaise humeur.
voient l'Art d'entremêler d'honnê-
xercations leurs études & les affai-
ubliques selon le précepte de Caton,

opone tuis interdum gaudia curis.

nt de travail sans interruption.

Cette conduite est trop malsaines

C'est la règle du grand Caton,

nt mêler le plaisir & la peine.

omme les chaleurs de l'Été sont in-
ortables à Rome, ces doctes Amis,
xemple du Pape leur Maître, al-
t respirer avec l'air de la campa-
celui de la liberté. Là ensuite
repas frugal, on s'entretenoit sans
rainte sur divers sujets, dignes de
ention des Savans & des gens d'es-

Pogge nous donne l'idée de ces
tiens, dans l'*Histoire convivale* qui
la tête de ses Oeuvres. Elle roule
Eloquence, sur tout sur celle de
haire, & sur l'Avarice.

SUR L'ELOQUENCE.

II. Poggé disoit avec raison, qu'un *Ouvrage n'est bien écrit, que quand il ne donne pas plus de peine à entendre qu'à lire* *. Cette maxime a plus de lieu encore dans le Discours Public, que dans un Livre. Quand on n'entend pas quelque chose dans un Livre, on peut relire, mais on ne sauroit faire repeter l'Orateur. Ce stile naturel & aisé †, est sur tout nécessaire à l'Orateur Chrétien. Comme il enseigne des Mysteres déjà fort difficiles en eux-mêmes, il doit mettre tout son soin à soulager l'attention, & à ne la rendre point pénible par un stile trop recherché.

Il y a eu des siècles malheureux, où la Chaire étoit un Théâtre, la Prédication une Comedie, & les Prédicateurs de véritables Comédiens. Ce mauvais goût n'avoit pourtant pas tellement oppri-

* *Is intelligat primum ut delectari ea eloquentia, in qua non major existat intelligendi quam legendi labor. p. 1.*

† C'est ce qu'on appelle aujourd'hui en France un stile *leger*. Quand l'expression aura fait fortune, il faudra s'y conformer.

primé le bon, qu'il n'en restât toujours quelque trace. C'est ce qui paroît par un endroit de cette Histoire Convivale (a).

Il y avoit alors * à Rome, un Prédicateur célèbre, nommé *Bernardin de Sicenne*, qui étoit à peu près du même caractère que ceux dont on vient de parler. Ce Moine Franciscain avoit un art merveilleux † pour faire rire & pleurer le parterre comme il le jugeoit à propos. Un jour qu'Antonio Lusco venoit de son Sermon, il se mit à exalter le Prédicateur jusqu'aux nuës. Cincio ne se trouvant pas de cet avis sur le sujet de Bernardin, lui fit ce Discours. „ Il est vrai, dit-il, que le P. Bernardin „ a de beaux talents. Je voudrois qu'il „ prêchât toujours à Rome. Il a beau- „ coup contribué à reformer & à pa- „ cifier un grand nombre de discordes „ Civiles. Mais si vous y prenez garde, „ il a le défaut de la plupart des Prédi- „ cateurs de ce tems. Ces gens-là, dit-il, „ font de longs Sermons, où ils „ pren-

(a) *Hist. Conviv.*
p. 2.

* Au commencement du 15. siècle sous Martin V.

† *Movens ad lacrymas, & cum res patitur, ad risum.*

„ prennent beaucoup moins de soin &
 „ tourner leurs Discours à l'édificatio
 „ de leurs Auditeurs, que d'y faire bril
 „ ler leur éloquence. Ils songent moins
 „ à guérir les ames confiées à leur
 „ soins, qu'à s'insinuer dans l'esprit du
 „ peuple, & à enlever ses applaudisse
 „ mens. Comme ils font provision de
 „ Lieux communs & de méditations va
 „ gues, qu'ils débitent indifferemment
 „ par tout & à tout le monde ; leurs
 „ discours sont obscurs & inintelligibles
 „ au peuple. S'il leur arrive de dire
 „ quelque chose sur le champ, il sem
 „ ble qu'ils n'ayent en vuë que de plai
 „ re à des femmelettes, & à la popu
 „ lace, qui sort du Sermon aussi avan
 „ cée qu'elle y étoit venue. Il y en a
 „ d'autres qui reprennent les vices
 „ comme s'ils vouloient enseigner à les
 „ commettre, parce qu'ils ne cher
 „ chent pas tant à corriger le peu
 „ ple, qu'à gagner ses bonnes grâces,
 „ par des descriptions ingenieuses, a
 „ fin de s'attirer des présens. J'ai sou
 „ vent ri, disoit Cincio, en voyant
 „ des gens en extase au sortir du Sér
 „ mon, & qui cependant ne pou
 „ voient rendre la moindre raison de
 „ leur

leur admiration, quand on la leur demandoit.

Ce que vous dites est vrai, répondit Antonio, du commun des Prédicateurs, mais j'en excepte toujours Bernardin. L'Art de parler, continua-t-il, consiste en trois choses, à instruire, à plaire, & à émouvoir. La plupart des Prédicateurs instruisent si mal, qu'on les prendroit plutôt pour des Professeurs en ignorance & en sottises. Bien loin de plaire il n'y a pour l'ordinaire rien de plus désagréable que leur ton de voix, leur prononciation, leur geste, & tout leur discours. Et à l'égard de leur *pathétique* il endort les plus attentifs & les plus vigilants.

Les Prédicateurs, dit un autre, devroient imiter les bons Medecins. Ils n'ordonnent pas un même remède pour toute sorte de maux. Ils étudient avec soin la nature du mal, afin d'y appliquer le remède spécifique. Mais pendant qu'un Prédicateur, sans s'informer des vices d'un

Trou-

** Ita docent, ut ignorantia artem & stultitia doctrinam suscepisse videantur. Ibid.*

» Troupeau en général, & de ceux
 » des particuliers, se répand en mora-
 » litez vagues, il n'est pas surprenant
 » qu'il ne fasse aucun fruit. Ils ont en-
 » core un autre défaut, dit quelcun,
 » c'est qu'ils declament contre les ef-
 » fets de certains vices, sans attaquer
 » le vice même, qui en est la source.
 » Votre Bernardin, par exemple, prê-
 » cha un jour, contre les usuriers &
 » même d'une manière à faire rire tout
 » le peuple, mais il ne dit rien du
 » principe de l'usure, qui est l'Avarice,
 » contre laquelle il devoit exercer tou-
 » tes les forces de son esprit,

SUR L'AVARICE.

III. A cette occasion l'entretien
 tomba sur l'Avarice. On badina d'abord
 sur l'étymologie du mot *avare*; quel-
 cun en donna une assez plaisante, je ne
 me souviens pas de l'avoir vuë nulle
 part; C'est *avidus æris*, c'est-à-dire,
avide d'airain, étymologie plus aisée à
 entendre en Latin qu'en François. Si
 cela est, dit Antonio, en souriant, il
 n'y a point aujourd'hui d'avares, car
 les gens de notre siècle sont plus avides
 d'or

l'or & d'argent que d'airain. C'est un
 um, repliqua l'Auteur de l'Étymolo-
 gie, qui est demeuré aux avares depuis le
 tems qu'il n'y avoit point d'autre monnoie
 que d'airain à Rome. On ne se servoit que
 d'airain parmi les Romains, jusqu'à la
 première guerre Punique. L'airain étoit
 d'abord brute. Mais ensuite * Servius
 Tullius, sixième Roi des Romains, frap-
 pa de la monnoie d'airain, & y fit met-
 tre la marque d'un bœuf † ou de quelque
 autre bête semblable. On ne frappa de la
 monnoie d'argent que l'an 485. (a) de Ro- (a) Plin
 me, quelques années avant la première ubi supra.
 guerre de Carthage. Quelque tems après
 on frappa de la monnoie d'or. Mais la
 monnoie, soit d'argent, soit d'or, conser-
 va toujours le nom d'airain.

Era dabant olim; melius nunc omen in auro est, Ovid.
Vistaque concedit prisca moneta nova. Fast. I.
 221.

Après ce petit préambule, nos Sa-
 vans

* On a redressé ici quelques fautes soit d'im-
 pression soit d'inexactitude.

† Plin L. XXXIII. c. 3. nous apprend ce fait.
 Servius regnoit l'an 75. de Rome, 575. ans a-
 vant J. C.

‡ *Pecudes*, d'où vient *pecunia*. Sic nata est nota
ecudum, unde *pecunia* appellata. Plin, ubi supra.

vans se mirent à disputer à la manière des Academiciens, l'un contre l'autre pour l'Avarice. Le premier déclama fort au long contre cette passion, & après avoir fait une peinture affreuse de ses suites & de ses désordres, il en conclut, que l'Avarice étoit la ruine & la peste du Genre humain, & qu'il falloit exterminer du monde tous les avarés.

(a) *Aug. T. IV. p. 978.* „ Si l'Avarice, dit l'Apologiste, ne
 „ consiste, selon S. Augustin (a), qu'à
 „ vouloir posséder au delà de ce qui suf-
 „ fit; nous sommes tous naturellement
 „ avarés, & il faudra, selon votre Hy-
 „ pothèse, exterminer tout le Genre
 „ humain, parce qu'il n'y a personne,
 „ ni dans les Cours, ni dans les Villes;
 „ ni à la Campagne, ni dans l'Eglise;
 „ ni même dans les Temples jusques
 „ aux Autels inclusivement, qui ne sou-
 „ haitte d'avoir plus que ce qui est sim-
 „ plement nécessaire. Bien loin de
 „ chasser les avarés, il faut les attirer
 „ & les conserver comme des greniers
 „ & des arsenaux publics, pour avoir
 „ du bled en tems de famine, & des
 „ armes en tems de guerre. Au fonds
 „ que peut-on dire contre l'Avarice,
 „ qu'on ne puisse dire à plus forte rai-
 son

son contre l'Ambition. Crassus étoit
 avare, & César liberal, mais ambi-
 tieux. Ce n'est pas l'avarice de Cras-
 sus qui a renversé la République,
 c'est l'ambition de César.

On ne sauroit faire l'éloge de l'A-
 varice, que par un pur jeu d'esprit,
 comme on a fait celui de la fièvre, de
 l'hydropisie, de la galle & de la peste.
 Antonio Lusco, qui nous est représen-
 té lui-même comme un homme fort li-
 beral, ne prit le parti d'une passion si per-
 nicieuse, que pour donner lieu aux au-
 tres, de mettre tous ses désordres dans
 leur jour.

Si on examine en effet, tout ce qu'il
 dit en faveur des avares, on trouvera
 que ce ne sont que jeux d'esprit & que
 purs Sophismes. 1. Il allégué un passage
 tronqué de S. Augustin sans parler de
 ce qu'en a dit ailleurs cet ancien Doc-
 teur, qui est de tous les Peres de l'Egli-
 se, un de ceux qui a parlé le plus forte-
 ment & le plus juste contre l'Avarice,
 & qui en a le mieux caractérisé les dif-
 férentes especes. Ce seul mot fera voir
 l'idée qu'il en avoit *. *Que l'Avari-*

H 5 ce

* *Perit avaritia & erit natura divi.* Aug.
 T. V. p. 237.

ce perisse, & la nature sera riche.

2. L'Apologiste de l'Avarice confond les avares avec les riches. * Il est vrai qu'il y a bien des riches, qui ne le sont que par leur avarice; mais il y a aussi beaucoup de riches qui ne sont point avares, comme il y a des pauvres, qui le sont. Il faut des riches dans la Société, mais il n'y faudroit point d'avares.

3. Dans l'Apologie de l'Avarice, on confond perpétuellement cette passion criminelle, avec une certaine inclination naturelle, qui n'a rien que d'innocent, quand elle se renferme dans les bornes de la Raison. C'est de désirer, & de nous procurer à nous-mêmes autant qu'il se peut tous les biens & tous les avantages qui nous conviennent. Cette inclination est par rapport à la conduite & aux mœurs, ce qu'est l'appetit par rapport à la nourriture. Il n'y a point de vice dans l'appetit; le vice est dans l'intemperance. Tout de même le desir, ou ce qu'on appelle la convoitise & la cupidité, n'est pas une affection.

* *Qui sunt divites, sint: Avaritia est velle esse divitem, non jam esse divitem.* August. T. V. p. 318.

fection vicieuse en elle-même; son vice consiste dans l'avarice & dans les autres abus. Il en est ainsi de toutes les passions, dont le vice ne consiste que dans le dérèglement.

4. On ne fait rien pour l'Avarice en la mettant en parallèle avec l'Ambition, quand même il seroit vrai que cette dernière est plus dangereuse que l'autre. Peut-être que la seule différence qu'il y a entre elles, c'est que les désordres de l'Ambition font plus d'éclat & de fracas, & que ceux de l'Avarice sont plus imperceptibles, sans en être moins dangereux.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas bon de mettre les vices en parallèle, & d'en extenuer l'un pour exagérer l'énormité de l'autre, parce que les hommes ne manquent pas de s'en prévaloir pour favoriser leurs mauvais penchants. Si de deux passions, vous en représentez une comme moins dangereuse, ils croiront donner beaucoup à la Vertu, de choisir la moins criminelle; & même à l'égard de celle qui paroîtra la plus vicieuse dans le parallèle, s'il se trouve que c'est leur passion dominante, ils diront en secret, que pour quelques degrés de cor-

corruption de plus, on n'en est guères plus coupable. Il faut condamner tous les vices sans nul quartier, & caractériser chacun d'eux, de manière à en inspirer de l'horreur.

Après avoir ainsi parlé de l'Avarice en général, on se jeta sur celle des Ecclesiastiques. „ Vous avez remarqué,
 „ dit Cincio, que nous sommes tous
 „ naturellement avarés; mais il semble
 „ que l'Avarice regne principalement
 „ parmi les gens d'Eglise. Judas trahit
 „ le Sauveur pour de l'argent. Depuis
 „ ce tems-là cette contagion a gagné
 „ toute l'Eglise, jusques à notre siècle,
 „ où il n'y a rien de plus rare que de
 „ voir un Prêtre qui n'en soit pas
 „ infecté. S. Augustin rapporte que
 „ S. Cyprien se plaignoit que de son
 „ tems, il y avoit des avarés, qui pouf-
 „ soient l'avarice, jusqu'à l'usure &
 „ au brigandage, & que ce n'étoit pas
 „ seulement parmi les gens du siècle,
 „ mais même parmi les Evêques. Que
 „ si cela arrivoit dans un siècle où le
 „ zele Chrétien étoit dans toute sa fer-
 „ veur, & où les Martyrs rendoient
 „ l'Eglise si florissante; Que ne sera-
 „ ce point aujourd'hui, où nous som-

„ mes

„ mes à la lie du tems, & où il semble
 „ que la foi soit tombée dans la décrépitude ? Ce qui est d'autant plus étonnant, qu'il ne manque rien aux Ecclesiastiques ; ils vivent à la solde de Jesus-Christ, & il ne sauroit jamais leur rien manquer, parce que la fortune les comble de ses faveurs.

SUR LA SUPERFLUITÉ.

IV. Il n'y a rien de si difficile, que de définir le *nécessaire* & le *superflu*. Ce sont moins des Etres réels que des Etres relatifs, ou s'ils ont quelque réalité il faut la chercher dans les Espaces Métaphysiques, car ils n'en ont point dans ce Monde. Chacun en juge selon son goût, ses passions, ses intérêts, son éducation, son état, sa situation & l'habitude qu'il a contractée. Selon ces règles arbitraires personne ne convient d'avoir le nécessaire, & nul ne prétend avoir du superflu.

Comme l'Avarice ne dit jamais, c'est assez, son Apologiste voulant aussi prendre le parti du superflu, soutint qu'il étoit nécessaire dans le monde, & qu'il étoit impossible de s'y borner au nécessaire.

Caractères
des
loines.

faire. „ Il ne faut pas m'alleguer ic
 „ dit-il, certains fainéants hypocrites
 „ qui font profession de pauvreté. V
 „ ritables Comédiens, qui vont co
 „ rant le monde pour prêcher, sous pa
 „ texte de dévotion, une pauvreté qu
 „ n'éprouverent jamais, parce qu'ils
 „ vent grasement à nos dépens, &
 „ qu'il leur en coûte la moindre poi
 „ Ce n'est point par ces gens-là qu
 „ faut juger de ce qui est de l'intérêt
 „ la Société, mais par ceux qui a
 „ ployent leurs travaux à l'utilité pub
 „ que. Si, par exemple, à la cam
 „ gne, chacun ne feroit que ce qui
 „ nécessaire pour l'entretien de sa fam
 „ le, il faudroit que tout le monde
 „ vînt laboureur. Il en est de même
 „ autres professions, si chacun se co
 „ tentoit de ce qui lui suffit, le comm
 „ ce seroit ruiné. On ne sauroit
 „ prendre ce qui est nécessaire à la v
 „ & la Société seroit bouleversée.

Avec la permission du Bel esprit
 Rome qui fait ce raisonnement, c'
 un écart, une pure declamation,
conchetto. Le superflu que recherche l'
 varice n'est pas celui des ouvriers,
 dans la vuë de faire rouler le commer

ic
es
e
H
& de fournir aux autres ce qui leur est nécessaire, font plus d'ouvrage qu'il ne leur en faut pour eux. Ils s'agit dans cette question du superflu des particuliers, qui ayant honnêtement de quoi vivre sont insatiables du superflu, sans en faire part à personne. Ceux-là sont les vrais avares, & leur superfluité est vicieuse. Tout avare aspire au superflu ; mais tous ceux qui ont du superflu, ou qui en desirent ne sont pas avares.

„ Sans la Superfluité, continua-t-il,
„ plusieurs grandes vertus, comme la
„ *libéralité*, la *beneficence*, l'*aumône*,
„ & la *charité* manqueroient d'exerci-
„ ce. Si chacun n'avoit que ce qu'il
„ lui faut, il ne pourroit rien donner
„ à personne. Il n'y auroit plus de ma-
„ gnificence dans les Villes, de pompe
„ & de majesté dans le Culte Divin,
„ & on ne verroit point dans nos Tem-
„ ples ces beaux & riches ornemens
„ qui sont l'ouvrage de la Superfluité.
„ En un mot la Superfluité est le fonds
„ qui entretient les Sciences & les
„ beaux Arts, qui par des récompenses
„ & des monumens glorieux, encou-
„ rage ceux qui les cultivent, & qui
„ pour les former érigent dès la premiè-

» re Antiquité de grandes Bibliothèques,
 » ques, & élèvent des Edifices superbes
 » bes qui ont fait l'admiration de l'Univer-
 » nivers. C'est elle encore qui bâtit des
 » Hôpitaux, & qui fait mille autres
 » fondations pieuses, &c.

On peut étendre cette pensée fort
 xime. loin, & en conclure : *Que le superflu
 quand il tombe en bonne main n'est point
 moins avantageux à la Société, qu'il ne
 est pernicieux, & nuisible, quand il tombe
 be entre les mains d'un avare qui le
 garde pour lui seul, ou d'un prodigue,
 & d'un fou qui en fait un mauvais usage.*

Comme ce fut le Discours sur l'Eloquence
 quence qui engagea la Compagnie à
 parler de l'*Avarice*, & de la *Superfluité*,
 on peut, à cause de la conformité avec
 la matière de l'Eloquence, placer ici un
 beau Discours que Pogge adressa à
 Nicolas V. quand ce dernier fut élu
 Pape en 1447. en la place de Felix V.
 qui céda le Pontificat.

axime. Ciceron dit; qu'il faut qu'un Ora-
 teur soit homme de bien. Au moins cet
 air, & ce caractère doit-il être répand
 du dans tout le Discours, si l'on veut
 persuader. Lorsque l'Auditeur peut a-
 voir

le moindre soupçon, qu'on veut
 bre des pièges à sa crédulité, le Dis-
 rs. fût-il dans toutes les règles de
 t; il ne sera point persuasif.

On reconnoît l'homme de bien dans
 ce Discours de Pogge. Il est rare
 voir un particulier, & même le Do-
 ctique d'un Pape; lui parler avec la
 té que celui-ci parle à son Maître.
 i parle en effet, non comme à un
 ce tel que prétend l'être le Pape;
 comme à un Pasteur, & il n'y en
 int qui ne pussent trouver dans ce
 ours, l'idée de tous les Devoirs du
 orat, à la réserve qu'ils ne sont pas
 e-aussi vaste étendue que ceux des
 verains Pontifes.

Une pareille exhortation étoit fort
 àison dans une conjoncture, où,
 ins long-tems, l'Eglise se voyoit en-
 ze à la Tyrannie de tant de mauvais
 eurs. On sait quels furent Jean
 III. & ses deux Concurrrens, savoir
 oit XIII. & Gregoire XII. Il s'en
 it aussi beaucoup que Martin V. ne
 ndit à l'attente du Public. A l'é-
 l d'Eugene IV. le Concile de Bâle
 uvre assez le caractère violent, su-
 re; & opiniâtre de ce Pontife. Pog-

ge lui-même, tout affidé qu'il lui étoit ne disconvient point, en plus d'un endroit, que sous son Pontificat les grands avancements ne regardoient guères que des gens sans mérite, & sans capacité, & que les Sciences, & les Belles Lettres étoient presque rentrées dans le noant, d'où le commencement du siècle les avoit tirées, comme il le dit dans ce Discours même. Ce n'étoit donc pas une petite tâche à Pogge que de redresser tant de torts, & de relever la neflette agitée par tant de tempêtes, & presque submergée sous les flots d'une agitation de près d'un siècle. Il faut voir à présent quelques traits de ce Discours.

Cette Maxime de Socrate est fort belle.
Maximes. le. * C'est que les hommes deviendroient aisément vertueux, s'ils donnoient autant de soin à être en effet, ce qu'ils veulent qu'on les croye, qu'ils en prennent pour le paroître.

* Une grande fortune, disoit Seneque, étant une grande servitude, au lieu de féliciter les gens qui parviennent à de grands emplois, il faudroit leur faire des complimens de condoléance. Je connois un grand Prince qui se voyant appelé-

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 535
 536
 537
 538
 539
 540
 541
 542
 543
 544
 545
 546
 547
 548
 549
 550
 551
 552
 553
 554
 555
 556
 557
 558
 559
 560
 561
 562
 563
 564
 565
 566
 567
 568
 569
 570
 571
 572
 573
 574
 575
 576
 577
 578
 579
 580
 581
 582
 583
 584
 585
 586
 587
 588
 589
 590
 591
 592
 593
 594
 595
 596
 597
 598
 599
 600
 601
 602
 603
 604
 605
 606
 607
 608
 609
 610
 611
 612
 613
 614
 615
 616
 617
 618
 619
 620
 621
 622
 623
 624
 625
 626
 627
 628
 629
 630
 631
 632
 633
 634
 635
 636
 637
 638
 639
 640
 641
 642
 643
 644
 645
 646
 647
 648
 649
 650
 651
 652
 653
 654
 655
 656
 657
 658
 659
 660
 661
 662
 663
 664
 665
 666
 667
 668
 669
 670
 671
 672
 673
 674
 675
 676
 677
 678
 679
 680
 681
 682
 683
 684
 685
 686
 687
 688
 689
 690
 691
 692
 693
 694
 695
 696
 697
 698
 699
 700
 701
 702
 703
 704
 705
 706
 707
 708
 709
 710
 711
 712
 713
 714
 715
 716
 717
 718
 719
 720
 721
 722
 723
 724
 725
 726
 727
 728
 729
 730
 731
 732
 733
 734
 735
 736
 737
 738
 739
 740
 741
 742
 743
 744
 745
 746
 747
 748
 749
 750
 751
 752
 753
 754
 755
 756
 757
 758
 759
 760
 761
 762
 763
 764
 765
 766
 767
 768
 769
 770
 771
 772
 773
 774
 775
 776
 777
 778
 779
 780
 781
 782
 783
 784
 785
 786
 787
 788
 789
 790
 791
 792
 793
 794
 795
 796
 797
 798
 799
 800
 801
 802
 803
 804
 805
 806
 807
 808
 809
 810
 811
 812
 813
 814
 815
 816
 817
 818
 819
 820
 821
 822
 823
 824
 825
 826
 827
 828
 829
 830
 831
 832
 833
 834
 835
 836
 837
 838
 839
 840
 841
 842
 843
 844
 845
 846
 847
 848
 849
 850
 851
 852
 853
 854
 855
 856
 857
 858
 859
 860
 861
 862
 863
 864
 865
 866
 867
 868
 869
 870
 871
 872
 873
 874
 875
 876
 877
 878
 879
 880
 881
 882
 883
 884
 885
 886
 887
 888
 889
 890
 891
 892
 893
 894
 895
 896
 897
 898
 899
 900
 901
 902
 903
 904
 905
 906
 907
 908
 909
 910
 911
 912
 913
 914
 915
 916
 917
 918
 919
 920
 921
 922
 923
 924
 925
 926
 927
 928
 929
 930
 931
 932
 933
 934
 935
 936
 937
 938
 939
 940
 941
 942
 943
 944
 945
 946
 947
 948
 949
 950
 951
 952
 953
 954
 955
 956
 957
 958
 959
 960
 961
 962
 963
 964
 965
 966
 967
 968
 969
 970
 971
 972
 973
 974
 975
 976
 977
 978
 979
 980
 981
 982
 983
 984
 985
 986
 987
 988
 989
 990
 991
 992
 993
 994
 995
 996
 997
 998
 999
 1000

„ bonté pour tout le monde, &
 „ dre justice à chacun.

Pogge continuë à représenter beaucoup de gravité à Nicolas V. l'importance de son Ministère. „ S. C.
 „ sostome, dit-il, trouvoit que la
 „ teur d'une seule Eglise, est
 „ d'un si grand fardeau, qu'il ne
 „ voit s'imaginer qu'il y en eût
 „ qui pût faire son salut, sans une
 „ extraordinaire de la miséricorde
 „ vine. Quel ne doit point
 „ plus forte raison le danger de
 „ qui, selon leur propre témoignage
 „ toutes les Eglises du monde
 „ confiées. Plusieurs ont aspiré à
 „ dignité, & entre ceux-là, * il
 „ a plus eu de téméraires, que
 „ ges, parce qu'ils y ont été plus
 „ tez par l'Ambition que par la Ra
 „ La plûpart des hommes se lai
 „ conduire par l'opinion font com
 „ le bonheur à commander. M
 „ l'on en juge par la droite Raïson
 „ non par l'opinion du Vulgaire

* *Ipsimet testantur, plures stulti, quam /*
tes. Il en pouvoit parler par expérience, pu
 c'étoit le troisieme Pape sous lequel il avoit

„ rant, on trouvera que jamais l'inté-
 „ grité, la clémence, la miséricorde,
 „ la sainteté, en un mot les bonnes
 „ mœurs ne sont en plus grand peril de
 „ faire naufrage, que lors qu'on a tout
 „ pouvoir. Aussi a-t-on vu que plu-
 „ sieurs ont abusé de ce pouvoir au
 „ grand préjudice de la Religion &
 „ des commandemens de J. C. Cer-
 „ tainement si un Souverain Pontife
 „ veut marcher dans les voyes du Sei-
 „ gneur, & faire plus d'attention à ce
 „ qui est juste qu'à ce qui lui est per-
 „ mis, il trouvera que sa condition ap-
 „ proche plus de la misère que de la
 „ félicité, & que, selon la parole d'un
 „ saint Pape, il n'est que *le serviteur* Gregoi-
 „ *des serviteurs du Seigneur.* re I.

Ce que Pogge dit au Pape sur la
 flatterie, & sur les louanges qu'on don-
 ne aux gens en leur présence, même
 lorsqu'elles sont legitimes, paroît ex-
 cellent, & bien dans son lieu. „ S. Pe-
 „ re, quoi que vos vertus soient gran-
 „ des, je ne puis pourtant regarder
 „ ceux qui vous louent en face, que
 „ comme des Adulateurs indiscrets.
 „ Vous savez ce qu'a dit un Philosophe Aristote.
 „ Payen, que le caractère de la flatte-
 „ rie,

rie, c'est de louer les gens en leur
 présence. A plus forte raison faut-il
 que le Vicaire de J. C., qui par son
 humilité doit être le modèle des au-
 tres, éloigne d'auprès de lui les flat-
 teurs. Il ne faut louer personne en sa
 présence, ni se louer soi-même, à
 moins que la nécessité, ou quelque
 raison particulière ne le demande.
Enée se loue lui-même dans Virgile,
 mais c'est parmi des gens qui ne con-
 noissoient pas sa vertu, & pour se
 tirer d'un extrême danger. Cicéron
 a loué plusieurs fois *César* en sa pre-
 sence, mais c'étoit dans la vue de le
 piquer d'honneur, & de l'engager à
 protéger ses Clients *. Credules, &
 amateurs d'eux-mêmes comme sont
 les hommes, on ne sauroit verser dans
 leur ame un poison plus dangereux
 que celui de la louange. Mais tout
 le monde n'en est pas la dupe. Elle
 est quelquefois si grossière qu'elle
 fait rougir celui qui en est l'objet,
 & se tire ceux qui l'entendent. Il faut
 donc se garder de louer en sa présence
 ce que l'on loue. *Paul* se loue quelquefois lui-même,
 mais qu'il ne le fait que quand il est réduit à la
 nécessité de faire son Apologie.

droit au moins que la louange fût si
délicate, qu'elle pût être moins re-
gardée comme une louange, que
comme un encouragement à la me-
riter.

Les personnes élevées au rang des
Souverains Pontifes ont plus besoin
d'exhortations que de louanges. Il
vaut mieux donner un frein que des
 aiguillons à l'amour propre. Ils doi-
vent toujours avoir devant les yeux
qu'ils sont hommes, sujets, par con-
séquent, à toutes les suites de la con-
dition humaine, malgré le titre de
Très-Heureux, & de *Très-Saint*,
qu'on leur donne. Comme l'empire
de la Raison est foible dans la prospé-
rité, il faut sans cesse leur présenter
des motifs à la modération, & les
munir également contre les excès de
l'orgueil, & de la colère. Sur tout
il faut les faire souvenir, de ne point
donner pour de l'argent ce qui n'est
dû qu'à la Vertu.

Il paroît pourtant par l'éloignement
que Pogge témoigne pour la flatterie,
qu'il ne faisoit que préparer le Pape à
mieux goûter les louanges qu'il lui don-
ne dans la suite. Après un éloge assez

court, & autant qu'on en peut juger par ce que les Historiens ont dit de Nicolas V., assez juste, Pogge conclut par un tour fort délicat. *L'unique exhortation que j'ai donc à vous faire, &c. de vous imiter vous-même, &c. de soutenir votre Dignité par les mêmes vertus &c. par les mêmes vertus qui vous l'ont acquise.*

Entre les bienfaisances du Discours y en a deux auxquelles l'Orateur doit jamais manquer, c'est la modestie & le désintéressement. Pogge manie à l'une, & à l'autre dans celui-ci. Il parle jusqu'à deux fois de l'amitié réciproque qui avoit été entre lui, & Nicolas V. avant qu'il fût Pape. C'étoit bien assez de recommander à ce Pontife de ne pas oublier ses anciens amis comme il étoit arrivé à beaucoup d'autres. Nicolas auroit entendu à double mot. Il finit son Discours par l'éloge de ses services, & de sa pauvreté, presque par demander l'Aumône. Pour s'en faut que ces deux traits ne gâtent tout.

On doit savoir bon gré à Pogge d'avoir exhorté dans ce Discours Nicolas V. à prendre soin qu'il y ait toujours

Savans pour pouvoir refuter les Hé-
 tiques. Cette voye est plus légitime
 que celle des armes qu'on employa con-
 tre les *Vaudois*, les *Albigéois*, & les
Frises, sur tout entre les mains de ce-
 lui qui prétend tenir la place du Souve-
 rain Docteur de l'Eglise qui n'a jamais
 employé que celle de la douceur & de
 persuasion, quoi qu'il fût en droit &
 pouvoir d'en user autrement. Quand
 les Princes Seculiers employent les ar-
 mes contre les Hérétiques, ils peuvent au-
 tant s'excuser par des raisons tirées de
 Politique, & du bien de l'Etat. Il
 n'est pas de même des Papes. Com-
 me ils prétendent avoir double glaive,
 il semble que le temporel ne devrait
 être employé que pour soutenir l'Egli-
 se & les Etats de la Chrétienté, con-
 tre les armes des Infideles, & que le
 spirituel devrait être le seul destiné à ra-
 mener les errants par la prédication, &
 la doctrine de l'Evangile. Quoi qu'il
 soit, les armes de *Martin V.* & celles
 de *Sigismond* réussirent mal, où, au-
 tant fort lentement, contre les *Hu-
 ges*. Les *Catholiques* eurent plus de la
 crainte de la peur. On trouva que si les
Hérétiques avoient des langues, ils a-

voient aussi des armes, & qu'ils s'en servoient fort bien. Il semble que Poggé prévoyoit qu'au commencement du siècle il sortiroit des cendres de *Jean Hus* une *Heresie** qui fourniroit bien de l'exercice aux Savans.

DE L'HISTOIRE TRIPARTITE.

Maxime.

Les grands hommes ne doivent pas seulement rendre compte de ce qu'ils font au Public, ils doivent aussi rendre raison de leur loisir, & de leur oisiveté.

p. 32.
Edit. Ba-
il.

C'est par cette Maxime de Caton que commence une Piece que Poggé composa dans sa retraite sous le titre d'*Histoire Tripartite* †. Après un repas qu'il donna dans sa maison de Campagne à quelques-uns de ses amis, ils examineront

* Il faut prendre ici le mot d'*Heresie* dans le sens qu'on le donne à l'Evangile.

† Cet Ouvrage est dédié au Cardinal Prosper de Colonne neveu d'Otton de Colonne. Au Pape en 1417, sous le nom de Martin V. au Concile de Constance. Au reste le titre de *Tripartite* qui signifie, en trois parties, est imité de Cassiodore qui donna ce nom à son *Histoire Ecclesiastique* tirée de trois Auteurs, savoir, Sozomene, Eusebe & Theodoret, & mise en Latin par Euphrasie le Scholastique.

de par manière de conversation ces
questions. Mais quand on a été re-
çu, il faut remercier son hôte, ou si
l'on a été invité à faire les remerciemens.
L'un est le plus utile à la Société du
risque, l'autre à la Médecine. Si par-
les Anciens Romains, il y avait de
différence entre la Langue des Sabins,
celle du Peuple.

Noniam enu'up am amogin' li
LA PREMIERE QUESTION,

qui c'est à remercier de celui qui con-
vie, ou, de celui qui a été convié.

1. Charles Aretin * étant chargé par
compagnie de faire à Pogge les re-
mercimens de son bon accueil, parla
ces termes: „ Je n'ai jamais, dit-il,
goûté cette coutume, & il me sem-
ble que l'obligation tombe beaucoup
plus sur celui qui convie que sur ceux
qui sont invitez. Comme on invite
ordinairement par des vûes d'inté-
rêt, soit pour entretenir l'amitié,

Charles Aretin étoit un des sçavans hommes
ce tems-là, il écrivoit également bien en pro-
se & en vers, il fut Chancelier de la République
Florence. Philippi Bergam. F. CCCLXXV.

„ voir pour se faire des amis, ou pour
 „ avoir la réputation d'être généreux,
 „ & même, ou enfin *pour son propre*
 „ plaisir, on n'est pas, à mon avis,
 „ plus obligé à faire compliment à l'hôte
 „ que les Musiciens qu'on a fait ve-
 „ nir pour égayer la table. Bien loin
 „ de remercier, ils se font bien payer.

„ Comme notre hôte, continué-t-
 „ il, n'ignore pas qu'une maison est
 „ beaucoup plus ornée par la présence
 „ des personnes de mérite, que par les
 „ plus riches ameublemens, & les plus
 „ excellents tableaux, il jugera par le
 „ caractère de ceux qu'il a rassemblés
 „ ici, que sa maison ne fut jamais plus
 „ honorée que par leur présence. *De-*
 „ *maurice* disoit fort bien qu'il n'iroit
 „ jamais à un repas s'il croyoit qu'on
 „ ne lui en fût aucun gré. Il n'y a que
 „ les *Parasites* qui ne courent les tables
 „ que pour avoir quelques repues fran-
 „ ches. Il n'y a qu'eux qui soient obli-
 „ gez à remercier leur hôte.

„ La réplique n'étoit pas difficile,
 „ aussi ne tarda-t-elle pas. „ S'il falloit,
 „ dit un des conviez, juger des actions
 „ des hommes, par les vûes secrètes
 „ qu'ils peuvent se proposer, il n'y en
 „ au-

timeas. 1. L'obligation doit être réciproque ; puisque le plaisir , & d'honneur le sont ordinairement. Celui qui invite seroit payé , s'il attachoit tant de mérite à d'honneur qu'il prétend faire , & s'il vouloit qu'on lui en fût si sensible. Mais c'est avoir d'autre côté trop bonne opinion de soi , que de se croire dispensé de toute obligation par le plaisir , ou par l'honneur qu'on croit avoir fait en acceptant ;

Maximes. Il y a pourtant un article qui sembleroit dispenser de toute reconnaissance. C'est la contrainte inséparable de certains repas. Comme il n'y a ni confiance ni liberté , il ne peut y avoir au plus de plaisir que pour ceux qui dans un repas ne cherchent que le repas même.

On doit avoir aussi beaucoup d'obligation à un homme qui veut bien se trouver dans un repas , où il n'essuiera que des discours insipides , de mauvaises plaisanteries , des vivacitez froides , des pointes , & des équivoques licentieuses , quelquefois profanes , ou , ce qui n'est pas moins accablant , une gravité superbe , & mystérieuse qui change en *Somat* la fable du festin.

Le

Le comble de l'obligation, c'est quand on veut bien se livrer à une compagnie d'observateurs, & d'espions, ou d'esprits mal tournez qui sont à l'affût de tout ce qui peut échapper dont ils peuvent tirer avantage, soit pour en divertir les autres, soit pour rendre quelque mauvais office. Comme il y a peu de répas exempts de quelqu'un de ces défauts, tout bien compté, l'obligation est fort compensée.

2. Il semble que le remerciement doit se faire non dans les formes, mais d'une façon indirecte, & délicate. Il devroit plus consister dans les manières, que dans le discours. Ces remerciements si marquez ressemblent plus à l'ingratitude, qu'à la reconnaissance. L'orgueil à qui une obligation pèse se hâte d'en être quitte par une reconnaissance précipitée.

Maxime

SUR LA SECONDE QUESTION,

Savoir, lequel est le plus utile du Jurisconsulte, ou du Medecin *.

Il y avoit dans la Compagnie un Medecin † qui se chargea de montrer les prérogatives de la *Medecine*, sur la *Jurisprudence*, & un Jurisconsulte ‡ qui prit le parti de sa Faculté. On peut aisément juger que ce fut à qui exalteroit le plus l'antiquité, l'utilité, la dignité de sa Science; Comme l'un & l'autre la faisoient remonter jusques aux tems fabuleux, ils pouvoient déclamer, à perte de vuë, tout à leur aise, & avec un avantage à peu près égal. On n'oublia pas du côté de la Jurisprudence, les *Phoronées*, les *Isis*, les *Minos*, les *Lycurgues*, les *Solons*, &c. non plus que du côté de la Medecine les *Apollons*, les *Esculapes*, les *Podalires*, les *Ma-*

caons;

* Poggé dit qu'il avoit fait deux petits Discours à la louange de ces deux Sciences. p. 37. Edit. Bas.

† C'étoit apparemment Nicolas de Fulgino célèbre Medecin de Florence.

‡ C'étoit Benoit d'Arezzo grand Jurisconsulte &c. ce tems-là.

sons, les *Hippocrates* *. &c. On reduit ce qui se dit de part & d'autre à quelques maximes, ou à quelques traits généraux.

Il est certain que la Jurisprudence a un plus grand objet que la Medecine, puis que la premiere embrasse tout le corps de la Société, & qu'elle regle les Royaumes, les Républiques, & les États.

Sans le secours des Loix la Société seroit un brigandage, où l'on auroit plus besoin de bourreaux, pour punir les Sclérats, que de Medecins pour leur conserver la santé.

La Jurisprudence a pour fin de régler les mœurs des hommes. Elle forme l'esprit, le cœur, & la conduite à la vertu, sans laquelle on est indigne de vivre.

Cette Science est encore au-dessus de la Medecine en ce que de tout tems, elle a été cultivée par les personnages du premier ordre, & qu'elle a conduit aux plus grands honneurs de la République.

* Voyez là-dessus l'excellente *Histoire de la Medecine* de M. Daniel le Clerc célèbre Medecin, & Conseiller de Genève. Livre I. Chapitres V, VI. VII.

blique. Il y a eu des Empereurs qui en ont fait leur étude. Elle a élevé plusieurs Papes au Pontificat. Les Consuls ne dédaignoient pas à Rome de plaider des Causes, & de servir d'Avocats. Les plus grands Philosophes ont écrit sur les Loix, comme *Platon* & *Cicéron* *.

On ne sera peut être pas fâché de trouver ici un beau passage des *Offices*

(a) Livre de Cicéron (a) en faveur de la Jurisprudence. *La Science du Droit est une des choses par où l'on peut acquérir le plus de considération, & faire plaisir à un plus grand nombre de gens; soit en leur donnant des Conseils, ou en leur apprenant à faire leurs affaires avec sûreté, & selon les regles du Droit. Aussi voyons-nous, entre beaucoup d'autres choses très-sage-*

(a) Livre II. Chap. XIX. p. 249. de la Traduction de M. Du Bois, Ed. de la Haye 1692.

* Sur ce dernier article la Medecine ne le cédera point à la Jurisprudence, parce qu'Hippocrate, & Galien ne le céderont point à Platon, & à Cicéron. Hippocrate descendoit d'Esculape du côté de son Pere, & d'Hercule du côté de sa Mere. A l'égard de Galien, quoi qu'il ne paroisse pas qu'il fût de grande naissance, il fut illustre par l'estime de plusieurs Empereurs, comme de *Marc Aurele*, *Lucius Verus*, & *Severe*. Voyez l'*Hist. de la Medec.* Part. I. p. 105. Part. III, p. 108.

établies par nos Ancêtres, que
 re, & l'explication du Droit ont
 été en grand honneur parmi nous,
 même avant la confusion où les
 ont tombées dans ces derniers tems,
 ence étoit demeurée en partage aux
 hommes de la République. On
 ir encore un grand éloge de la
 dence dans le Livre de Cicéron
 teur. Livre I. Chap. 45. 58.
 ndant Cicéron lui-même parle
 risprudence avec un très-grand
 dans son Plaidoyer pour *Mure-*
 est vrai que c'est en la compa-
 e l'Art Militaire, & avec l'Elo-
 qui, à son avis, donnent un
 ip plus grand lustre à ceux qui
 profession. D'ailleurs il pourroit
 de l'exageration dans ce profond
 que l'Orateur Romain témoi-
 pour la Science du *Droit Civil*.
 e *Servius Sulpitius* l'un des plus
 Jurisconsultes de ce tems-là, de
 le Cicéron lui-même, reprochoit
 na de n'avoir pas cultivé cette
 3, prétendant que c'étoit un grand
 e à l'ambition qu'il avoit d'être
 3, Cicéron pour rabattre la va-
 e *Servius Sulpitius* tiroit de son

(a) T. IV. métier d'Avocat, en parle (a) avec autant de mepris qu'il en avoit parlé ailleurs, avec estime. Quoiqu'il en soit, le Medecin ne manque pas d'alléguer ce passage de Ciceron au Jurisconsulte.

C'est à peu près à quoi se réduit ce que dit le Jurisconsulte à l'avantage de la Science, dont le Medecin marque ensuite les foibles.

1. Il attaque les coùtumes de quelques Anciens Peuples; comme, la licence de dérober parmi les *Lacedemoniens*, pourvu qu'on ne fût pas découvert *, & parmi les *Egyptiens* pourvû que les voleurs allassent porter leurs noms chez les Juges. On pouvoit ajouter

(b) Plut. ter que selon Plutarque (b) Lycurgue permettoit l'adultere, avec tant de licence que ce vice passoit à Lacedémone pour une pure chimere. Un Etranger ayant demandé à un Lacedemonien

com-

* Plutarque n'attribue pas cette Loi à *Lycurgue* comme fait Pogge. Cet Ancien dit seulement qu'à un certain âge on ordonnoit aux enfans de dérober avec défense de se laisser découvrir. Un enfant se laissa devorer les entrailles par un petit renard qu'il avoit volé plutôt que de le tirer de dessous son habit, où il l'avoit caché. *Plutarc. Moral. p. 234.*

comment on punissoit l'adultere à Lacédémone, ce dernier répondit que l'adultere y étoit inconnu. Mais, reparti l'Etranger, s'il s'en commettoit quelqu'un, comment le puniroit-on? Le Lacédémonien lui ayant proposé une peine impraticable, & impossible à infliger; *C'est, dit-il en riant, qu'il est impossible, qu'il se commette un adultere à Lacédémone.* Ce mot a deux sens; Car il peut signifier, ou que la permission de l'adultere en avoit ôté l'envie, ou que l'adultere n'étant pas un crime, que l'on punit par les Loix, il étoit regardé comme nul.

Le Medecin parla ensuite d'une coutume qu'on avoit autrefois à Rome de couper en morceaux le corps d'un *Banqueroutier*, ou d'un *Dissipateur*; (decoctor), & de les partager entre ses Creanciers.

2. Il n'y a rien de plus variable que la Jurisprudence, chaque Nation, chaque Pais, & même chaque Ville, ayant ses propres Loix. Il en allégué pour exemple la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, les Républiques de Venise, & de Florence où l'on

ne suivoit point le Droit Romain. Ayant resté il faut que la Jurisprudence ait bien changé de face depuis le XV. siècle, puisque Pogge dit, que le Droit Romain y étoit presque inconnu, aussi bien que les Avocats, & les procès. Aujourd'hui les procès, & les Avocats fourmillent en Allemagne. On y suit aussi le Droit Romain, à la réserve de quelques Pais, comme, par exemple, la Saxe.

3. La Science du Droit Civil est si embrouillée qu'au lieu de terminer les procès, comme elle le devroit faire, elle en est elle-même une source inépuisable. Nos Barthes, & vos Balles, dit-on ici, que vous nous alleguez comme des Oracles, sont si peu d'accord entre eux, qu'ils semblent moins avoir en dessein de nous enseigner la Justice, que de composer un FATRAS d'opinions diverses.

4. Il y a cet inconvénient dans les Loix, c'est qu'elles ne sauroient tenir en bride que le peuple, & les foibles. Les Grands les violent impunément. Elles ressemblent, disoit Anacharsis, aux toiles d'Araignée qui ne retiennent

que

que les petites mouches, les plus fortes les impent. On peut pourtant repliquer à ceci que ce n'est pas la faute des Loix, c'est la faute des hommes. Si malgré les Loix, il se commet tant d'injustices, & tant de violences dans le monde, il s'en commettrait bien davantage sans les Loix.

Il faut juger de même d'un raisonnement que fait ici le Medecin contre les Loix. C'est que bien loin qu'elles soient utiles aux hommes, elles leur ont été données malgré eux, & que pour les y soumettre, il avoit fallu leur faire croire qu'elles avoient les Dieux pour Auteurs, comme firent *Mino*, *Lycargue*, *Numa Pompilius*, & beaucoup d'autres Legillateurs. Cette repugnance accuse bien la méchanceté de l'homme, mais elle ne porte point contre les Loix.

Du Droit Civil on passa au *Droit Canon* dont le Medecin ne juge pas favorablement. *Je n'ai pas*, dit-il, *d'osé parler de la Science du Droit Canonique, parce qu'elle ne merite pas d'entrer en aucune comparaison avec la Médecine. C'est une invention nouvelle, & c'est le tout, si elle a 300. ans d'antiquité.*

16*. Elle ne consiste qu'en de certaines *Constitutions des Papes*, dont l'une détruit ce que l'autre avoit établi. Il est vrai que cette Science d'elle-même se méprisable a un grand appas, c'est l'argent qu'elle fait gagner. Aussi est-elle fort contruë, parce que la plupart des hommes aiment mieux l'argent que la Science. *VIRTUS POST NUMMOS.* Ils vont là comme font les Oiseaux dans un champ, où il y a beaucoup de grain.

Pogge en bon Secrétaire du Pape reprima fort gravement le Médecin, sur la licence avec laquelle il parloit du Sacré Droit Canon. Je ne voudrois pourtant pas garentir qu'il ne s'en moquât aussi bien que l'autre. *Doucement*, dit-il, parlez avec plus de respect d'une Science, qui est la base & le fondement de la Monarchie Ecclesiastique. Il étoit bien juste, & même il étoit nécessaire qu'un Empire aussi grand, & aussi vaste se fit des Loix pour regler la Religion, & pour gouverner la République des Prêtres.

Après

• Sur l'Histoire du Droit Canonique, voyez la belle Préface que Mr. l'Abbé Lenglet Du Fresnoy, a mise à la tête des *Libertez de l'Eglise Gallicane*, imprimées à Paris en 1715.

Après ces reflexions sur la Jurisprudence, le Jurisconsulte fait aussi les siennes sur la Médecine, & voici à peu près à quoi se réduit ce qu'il en dit.

„ 1. La Société ne sauroit subsister
 „ sans Loix, mais le Genre humain
 „ a vécu pendant plusieurs siècles sans
 „ Médecins, & c'est même un grand
 „ problème s'il s'est mieux trouvé de-
 „ puis l'invention de la Médecine *.

„ 2. Les Loix sont devenues ne-
 „ cessaires pour empêcher le plus fort
 „ d'opprimer le plus foible. Mais la
 „ Médecine doit plutôt son invention
 „ à une curiosité superflue, qu'à au-
 „ cune nécessité. La santé se conserve
 „ fort bien par la sobriété, par le tra-
 „ vail, par l'exercice, & par l'absti-
 „ nence †.

Il y a pourtant des maladies extraor-
 dinaires, & des maux qui arrivent par
 accident, que tout le regime du mon-
 de ne sauroit guérir, & qui n'ont point
 leur source dans l'intempérance. D'ail-
 leurs

* Voyez l'Histoire de la Médecine de Mr. Da-
 niel le Clerc déjà citée, Part. I. L. I. C. 2. 3.

† Voyez là-dessus un beau passage de Seneque,
 Epître LXXXV. p. 362.

leurs les blessures étoient autrefois du ressort des Medecins, parce qu'ils étoient en même tems Chirurgiens. C'est pourquoi, au rapport de *Xenophon*, Cyrus en avoit toujours un bon nombre dans son armée.

„ 3. Les Loix ne doivent pas moins leur établissement à la Nature elle-même que la Medecine. C'est Dieu qui est l'Auteur des Loix, puisqu'elles ne sont autre chose que la droite Raison, qui est Dieu même. Cela se peut dire au reste du *Droit Naturel* & du *Droit des Gens*, mais pour le *Droit Civil*, on ne sauroit lui donner une Autorité si sacrée, à moins qu'on ne le renferme dans les maximes de l'équité.

„ 4. S'il y a des abus dans la Jurisprudence, ils ne tombent que sur les biens, & sur la fortune des hommes; mais la Médecine s'attaque à leur vie, & sous prétexte de la conserver elle fait mourir plus de gens, qu'elle n'en guerit. Elle fait impitoyablement des expériences, sur de pauvres malheureux qu'elle regarde comme des *Ames viles*, afin de tromper les Grands, & les Riches, à la fin

„ vici

» veur de quelque heureux succès arri-
 » vé par hazard. Alors on exalte la
 » Medecine jusqu'aux nuës, mais le
 » remede ne reüssit-il pas, c'est tou-
 » jours la faute du malade. Comme le
 » mauvais succès de la Medecine est
 » plus ordinaire que le bon, elle est
 » elle-même la dupe de ses propres ex-
 » périences, parce qu'on en recon-
 » noît l'imposture. En un mot il faut
 » que le Genre Humain soit la victi-
 » me de la diversité des opinions des
 » Medecins, & de l'incertitude de leur
 » Science.

La Jurisprudence, & la Medecine
 ont cela de commun qu'elles fournif-
 sent une reflexion fort humiliante. Si *Maximes*
 l'homme eût toujours vécu dans l'in-
 nocence, il ne lui eût point fallu d'au-
 tres Loix, que celles de la Raison. La
 necessité de la Medecine d'autre côté
 n'a son fondement que dans la foiblesse
 de notre constitution, & dans les acci-
 dents à quoi nous sommes sujets, ou
 dans notre intemperance.

Les mauvais Medecins, & les mau-
 vais Jurisconsultes n'autorisent pas plus
 à médire de la Jurisprudence, & de
 la Medecine, que les mauvais Théo-
 lo-

leurs les blessures étoient autrefois du ressort des Medecins, parce qu'ils étoient en même tems Chirurgiens. C'est pourquoi, au rapport de *Xenophon* Cyrus en avoit toujours un bon nombre dans son armée.

„ 3. Les Loix ne doivent pas moins leur établissement à la Nature elle-même que la Medecine. C'est Dieu qui est l'Auteur des Loix, puisqu'elles ne sont autre chose que la droite Raison, qui est Dieu même. Cela se peut dire au reste du *Droit Naturel* & du *Droit des Gens*, mais pour le *Droit Civil*, on ne fauroit lui donner une Autorité si sacrée, à moins qu'on ne le renferme dans les maximes de l'équité.

„ 4. S'il y a des abus dans la Jurisprudence, ils ne tombent que sur les biens, & sur la fortune des hommes; mais la Médecine s'attaque à leur vie, & sous prétexte de la conserver elle fait mourir plus de gens, qu'elle n'en guerit. Elle fait impitoyablement des expériences, sur de pauvres malheureux qu'elle regarde comme des *Ames viles*, afin de tromper les Grands, & les Riches, à la fin

„ ven

veur de quelque heureux succès arrivé par hazard. Alors on exalte la Medecine jusqu'aux nuës, mais le remede ne réussit-il pas, c'est toujours la faute du malade. Comme le mauvais succès de la Medecine est plus ordinaire que le bon, elle est elle-même la dupe de ses propres expériences, parce qu'on en reconnoît l'imposture. En un mot il faut que le Genre Humain soit la victime de la diversité des opinions des Medecins, & de l'incertitude de leur Science.

La Jurisprudence, & la Medecine ont cela de commun qu'elles fournissent une reflexion fort humiliante. Si *Maximes*, l'homme eût toujours vécu dans l'innocence, il ne lui eût point fallu d'autres Loix, que celles de la Raison. La nécessité de la Medecine d'autre côté a son fondement que dans la foiblesse de notre constitution, & dans les accidents à quoi nous sommes sujets, ou dans notre intemperance.

Les mauvais Medecins, & les mauvais Jurisconsultes n'autorisent pas plus à médire de la Jurisprudence, & de la Medecine, que les mauvais Théolo-

logiens, à médire de la Théologie.

Les reproches que se font le Jurisconsulte, & le Medecin leur sont communs. Rien n'est plus aisé à l'un, que de retorquer contre l'autre, ce qu'il dit au désavantage de sa profession.

La *Cloaque* des Vices n'est pas plus honorable que celle d'où le Jurisconsulte fait sortir la Medecine. Si le Medecin vit de nos maux, & de nos douleurs, le Jurisconsulte s'enrichit des Vices, & des Crimes des hommes. Il est plus honteux aux hommes d'être homicides, empoisonneurs, adulteres, incestueux, voleurs, sacrileges, fourbes, trompeurs, usurpateurs, faux témoins, medisans, calomniateurs, &c. que d'être sujets à des necessitez purement naturelles.

Un Grand disoit un jour en conversation qu'il y avoit trois sortes de Gens dont on se passeroit bien dans le monde. Les *Théologiens*, parce qu'ils ont gâté la Religion; les *Jurisconsultes*, parce qu'ils ne font que brouiller la Société, au lieu de la régler; les *Medecins*, parce que sous ombre de nous guérir, ils nous tuent le plus souvent. Un Théologien, un Avocat, & un

Me-

Plin. L.
XVIII.
ip. 1.

Medecin ayant ouï raconter ce mot;
Qu'on nous ôte, dirent-ils, les Grands,
nous nous contenterons du reste du monde,
& le reste du monde se passera bien
d'eux.

Le Genre humain est bien malheureux. Il est sujet à mille maux, & il ne sauroit en être guéri, que par d'autres maux, & souvent le remede est pire que le mal. Maximé

DIGRESSION HISTORIQUE ET
 CRITIQUE *sur la Medecine, tirée principalement des diverses Leçons*
 d'ANTOINE BORREMANS.

L'invention de la Medecine est fort ancienne. On l'attribue communément à *Esculape*, l'un des premiers Rois d'Egypte, quoique d'autres la fassent remonter plus haut. Ces peuples lui donnoient le prix sur toutes les Sciences, & ils la cultiverent avec tant de soin pendant plusieurs siècles, que les autres Nations avoient recours à eux dans les maladies extraordinaires. Il y eut à Rome du tems de Tibere un certain genre de peste, qui ne put être guéri que par des Medecins d'Egypte.

Anton. Borremans. Var. Lib. Anatom. 1676. Cap. XV.

Plin. L. VII. c. 57.

Mentagra. Plin. L. XXVI. c. 1.

Suet. Tib. Ce mal n'attaquoit point le commun
 34- peuple, mais les Grands, & cela par le
 simple baïser. C'est ce qui a fait con-
 jecturer à Borremans, que ce fut par
 cette raison que Tibere fit un Edit pour
 défendre de baïser en saluant.

On prétend que les Hébreux avoient
 pris la Medecine des Egyptiens. Au
 moins paroît-il par ces paroles de l'Eccle-
 siastique, qu'ils en faisoient une hau-
Ecclesiast. te estime. *Rendez au Medecin l'honneur*
tique, *qui lui est dû à cause de la necessité. La*
xxxviii. *Medecine vient du très-haut, & le Me-*
i. 2. 3. *decin recevra de l'honneur (Autr. des pre-*
Rhod. *sens) des Grands. La Science du Mede-*
Antiq. *cin exaltera sa tête, & il fera l'admira-*
Last. *tion des Grands. Les Medecins étoient*
xviii. 31. ceux à qui les Brachmanes faisoient le
 plus d'honneur dans les Indes.

La Medecine fut aussi fort cultivée
 par les Grecs imitateurs & Disciples des
 Egyptiens. Comme eux ils en attri-
 buoient l'origine aux Dieux. Ils avoient
 leur Apollon dont ils faisoient un *Ocu-*
Hygin. *liste,* leur Esculape, qui avoit soin des
Fab. p. malades allitez (*Clinici*) & leur Chiron
 328. à qui ils avoient donné la Chirurgie
Dempst. in. pour partage. On mettoit à Athenes la
Rosin. ap. Medecine à si haut prix, qu'il n'étoit
 Borre-
 mans. p.
 83, per-

mis ni aux esclaves, ni aux femmes l'exercer. Ce qui faisoit que plusieurs femmes mouroient en couche par cur, parce qu'elles ne vouloient pas onfier à des hommes. Une fille s'é-
déguiſée en homme pour ſoulager
Dames dans leurs couchés fut con-
nue par l'Areopage. Mais les Da-
en ayant porté leurs plaintes à ce
at, il y fut réſolu que les femmes
qualité pourroient exercer la Mede-
*.

Il ſ'en falloit beaucoup, que la Me-
ine ne fût regardée à Rome du mê-
œil qu'en Egypte & en Grece. Les
mains trouvoient indigne d'un hom-
libre certaines fonctions de la Me-
ine, & de chercher ſes avantages &
ie dans les douleurs d'autrui. Il eſt
ain que la plûpart des Medecins de
me étoient des esclaves, ou tout au
s des affranchis. C'eſt ce que l'on
t prouver par quelques traits d'Hiſ-
e. Il paroît par l'Oraiſon de Cice-

(a) pour Cluentius qu'on achetoit
les

(a) *Pro*
Cluent.
c. 63.

On regarde ici l'Art des Sages-femmes, com-
aiſant partie de la Medecine, à laquelle en-
ms-là l'operation avoit plus de part que la
alation.

les Medecins d'entre les esclaves que pour recompense on leur don des boutiques où ils exerçoient la decine. On voit dans le fragment de Lettre d'Auguste à Agrippine, con

(a) *Suet.*
Calig. c. 8.

par Suetone (a), que cet Empereur voioit envoyé à *Germanicus*, pendant qu'il étoit dans les Gaules, un Medecin entre ses esclaves. On apprend de S

(b) *De Be-*
nes. L. III.
c. 24. *Suet.*

que (b) que lorsque Jules-César avoit *Corfinium* (c) *Domitius* son petit-fils s'y trouvant réduit aux der

Cal. 34.

(c) Au-
jourd'hui
Pesina
dans l'*A-*
bruzzo.

res extremités, commanda à un de ses esclaves qui étoit Medecin, de le faire mourir par le poison. La conduite de ce Medecin dans cette occasion mérite d'être rapportée. *Domitius* voyant que son Medecin ne pouvoit se résoudre à être assassin de son Maître, Croyez-vous qu'il dit-il, que cette affaire dépendoit entièrement de vous, & ne voyez-vous que je vous demande la mort les yeux à la main. Le Medecin promit d'obéir, mais il donna un remède qui n'étoit point du poison. *Domitius* tant endormi, le Medecin alla prévenir son fils de ce Romain, de lui donner la garde à lui Medecin, jusqu'à ce qu'il eût s'il avoit empoisonné son pere.

ne mourut pas; César lui donna
la vie, après l'avoir réduit. Mais
ne le dit Seneque, l'esclave la lui
sauvée le premier:

ne prétend que les Medecins ne Plin. H.
t connus à Rome, que l'an 535. N. L.
fondation de cette Ville, & que XXIX.
e ils y venoient de Grece, mais Cap. I.
s'en degouta bientôt, à cause Sect. VI.
cruauté de leurs operations. Le VII. VIII.
d Caton n'étoit point de leurs a- Edit.
Hard.

Nous sommes perdus, disoit-il,
Grecs nous envoient leurs Mede-

Ils ont juré de faire mourir tous
arbres, comme ils nous appellent,
par moyen de la Medecine, & ils se
bien payer, afin qu'on fasse d'au-
plus de cas de leur Art. Pline, qui
a donné ce fragment de la Lettre
à son fils, témoigne pour-
que cet illustre Romain ne mépri-
pas la Medecine en elle-même,
qu'il ne vouloit pas qu'on en fit
cr. Il avoit même composé un
té de Medecine pour sa famille.

Le même Auteur nous apprend que
depuis Caton les Medecins
ont chassé de Rome. Il est vrai que
usage est équivoque, & peut signi-

fiert que quand on chasse les Grecs d'Italie, on en excepte les Medecins * et il semble que le P. Hardouin fasse bien voir par un passage de Cicero que dans cet endroit *exceptum* peut bien ne pas signifier *excepter*, mais *prendre nommément*, comme il paraît que les Jurisconsultes prennent cet *exceptum* quelquefois. Ainsi ce n'est pas tout fait sans fondement que le Jurisconsulte de Bogge reproche aux Medecins qu'ils ont autrefois été chassés d'Italie.

(a) p. 45. me (a). Mais de dire, comme Gade-
46.

Agrippa, qu'ils en furent bannis pendant l'espace de six cents ans, c'est ce qui est insoutenable, comme l'ont remarqué Antoine Borremans (b) & *Ab. Drelincourt*, célèbre Professeur en Medicine.

(b) Borremans. Var.
Lett. p.
184. 185.

(c) Suet. Au contraire Jules César (c) leur accorda le Droit de Bourgeoisie, ce qui est une preuve que les Medecins étoient plus alors des Esclaves, que s'il y en avoit de tels pour l'usage particuliers, il y en avoit aussi de c-

(c) Suet.
Ces. 42.

* Et cum Græcos Italia pellere post Cæsar excepisset Medicos. Plin. ubi sup. Sect. VIII.

† Cicero ad Q. Fratrem. L. I. Ep. L. T. VII. Gronov. p. 12. 3063.

dition libre. Suetone * rapporte que quand ce Conquerant fut pris par des tyrans, dans l'Isle de Formose (a), il envoyea les gens de sa suite & ses Esclaves, & qu'il ne retint avec lui que deux valets de chambre, & son Medecin que Phicarque (b) appelle son ami.

(a) *Phar macusa* dans l'Archipel.

(b) *Phicarque* Cas. I. P. 708.

Il est certain que les habiles Medecins furent très-considerés des Grands à Rome. Il paroît par plusieurs traits qu'Auguste en faisoit cas. Suetone (c) nous apprend que lors de la première bataille Philippique, Auguste se trouvant fort malade, avoit résolu de ne point sortir de ce jour-là de sa maison,

(c) *Suet. Aug.* 92.

mais qu'il en sortit par le conseil d'un de ses amis, qui avoit eu un songe favorable. Valere Maxime (d), Velleius Paternulus (e) & Lactance (f), nous apprennent que cet ami, étoit Arturus son Medecin. Il falloit que cet Empereur fit grand cas d'un autre de ses Medecins nommé Antoine Musa, puisque pour faire plaisir à cet Empereur, les Romains érigerent à Musa une statue (g), qui étoit auprès de celle d'Escu-

(d) *L. I. Cap. de somn.*

(e) *L. II. P. 94.*

(f) *L. II. c. 5. P. 150.*

(g) *Suet. Aug.* 59.

* *Suet. Cas. 4.* Voyez la remarque de Calaubon sur cet endroit de Suetone.

lape, hors de la ville. Antoine mer-
bien cette recompense. Il tira Aug-
d'une maladie dangereuse, en lui
donnant des laitues contre l'avis

(a) Plin.
L. XIX.
Sect.

xxxviii.

Ed. Hard.

(b) L.

LIII. p.

517. ap.

Pitisc.

Lex. An-

tiq. Rom.

(c) Tacit.

Ann. L.

IV. p. 107.

(d) Senec.

de Benef.

L. VI. c.

15. p. 503.

autre Medecin (a). Ce fut aussi

consideration de ce Medecin, qu'

guste donna toute sorte d'immu-

aux Medecins, au rapport de I-

Cassius (b). On trouve du tems de

berc un Medecin entre les amis de

vie femme de Drusus (c). Seneca

temoigne que de son tems les Mede-

etoient fort aimez & fort reverez à

me, & il en fait autant de cas que

Precepteurs, qui étant comme les

decins de l'ame, devoient tenir

la Societé un plus grand rang qu'ils

tiennent. Les Empereurs Marc Au-

Lucius Verus & Severe eurent une

me particuliere pour Galien, aussi

que les plus considerables de Rome.

falloit bien qu'on en fit grand cas

Rome, puisque les Grands leur

soient jusqu'à vingt cinq mille francs

de pension par an. L'Empereur Cla-

en donnoit autant à son Medecin.

C

* Plin. L. XXIX. Sect. V. Au reste on sui-
calcul du P. Hardouin.

est le même qui fut convaincu d'adultère avec Messaline, cet Empereur payoit bien cher son propre deshonneur. Il en couta la vie au Medecin, qui s'appelloit *Vestius Valens* (a). Outre cela ils gaignoient jusqu'à cinquante & soixante mille francs par leurs visites. Il y en eut un qui laissa trois millions de livres à ses heritiers. On apprend ces particularitez de Pline. L'Empereur Justinien avoit exempté les Medecins de tutelle & de curatelle (b), mais il leur ôta les revenus qui leur avoient été accordez par les Empereurs, comme nous l'apprend Procope (c), qui en blâme fort cet Empereur.

(a) *Plin. lib. supr. Tacit. Annal. XL.*

p. 183.

(b) *Inst. L. I. C. XX.*

(c) *Hist. Secret. Ch. XXVI.*

§UR LA TROISIEME QUESTION,

Savoir si du tems de l'Ancienne Rome, la Langue Latine étoit commune aux Savans, & au Peuple, ou si les Savans avoient leur Langue, & le Peuple la sienne.

Pogge soutient ici que le Peuple parloit la même Langue que les Savans, contre Leonard Aretin & quelques autres, qui avoient avancé le contraire;

Descartes étoit sans doute là-dessus de sentiment de Pogge. Quelcun lui ayant reproché, que son Latin n'étoit pas élégant, il répondit que quand il parleroit mieux, il n'auroit à cet égard, aucun avantage que n'eût la servante de Cicéron.

La question n'est point de savoir, si les Savans & les personnes bien élevées, parloient mieux que le peuple. C'est de quoi l'on ne sauroit douter, & l'expérience l'apprend chez toutes les Nations du Monde, où la même Langue a son bel usage & son patois. Mais il s'agit de savoir si le peuple parloit la même Langue que les Savans, c'est-à-dire la Langue Latine, que parlèrent les Romains, depuis qu'ils furent maîtres du *Latium* ou du *Pais Latin*. C'est ce que soutient Pogge, & ses raisons m'ont paru convaincantes.

Il allegue d'abord l'autorité de son Quintilien *, qui vouloit, que les pe-

* *Ante omnia ne sit vitiosus sermo nutritus, quas, si fieri possat, sapientes Chrysippus optavit, certe, quantum res pateretur, optimas digne voluit. Et theoriam quidem in his hanc dubio prior ratio est; recte tamen etiam loquantur. Has primum audiet puer, harum verba effingere imitando conabitur. Quintil. Instit. Orat. cap. 1.*

et mères choisissent pour leurs enfants des nourrices qui parlaient bien. Cette précaution eût été inutile, si le ple eût parlé une autre Langue que nous de condition. Aussi Quintilien nous enseigne à parler Latin, & parler mal. Les Savans parloient Gracien, c'est-à-dire correctement, & le ple parloit un mauvais Latin.

Si pour remonter plus haut que le siècle de Quintilien qui écrivoit sous l'empire de Domitien, Poggie fait voir comme le jour, par plusieurs traits d'histoire fort curieux, que dès les premiers tems de la République, tout le monde parloit Latin. Dès le tems de *Tullius* les Colonies Romaines apprennent cette Langue, comme Tite Live (a) le dit des Albanois. Le même historien nous apprend qu'Annibal a-
(a) Liv. L. I. 6. 27.
 toujours dans son armée des espions qui parloient Latin, pour gagner les soldats Romains. Il est clair qu'avant le tems de Cicéron, on haranguoit le peuple en Latin; ce qui auroit été fort utile, s'il n'eût pas entendu cette langue. On en peut voir quantité d'exemples au commencement du Livre de cet Orateur intitulé *Brutus*.

L 4 . Quand

Quand on haranguoit en plein Senat, cet auguste Corps étoit tout environné du peuple, qui écoutoit avec une attention proportionnée à l'intérêt qu'il prenoit à la cause. C'est ce qui paroît par le commencement de l'Oraison pour Milon. On parloit Latin sur les Théâtres, & le peuple applaudissoit ou fustifloit selon son goût. Les femmes parloient Latin à Rome, & même Cicéron (a) prétend qu'elles parloient mieux que la plupart des hommes, parce qu'elles n'avoient pas tant de commerce avec les Etrangers. Il y avoit même des Ecoles pour apprendre aux enfans à bien parler & à bien écrire en Latin. Cicéron témoigne qu'il y avoit des Orateurs qui haranguoient fort éloquemment le peuple en Latin, sans avoir jamais étudié, comme il le dit de *Curion*. Varron témoigne que les Esclaves, les Crieurs publics parloient Latin, & que tout se disoit au peuple dans cette Langue. Les Romains en étoient si jaloux, que par arrêt du Senat, les Nations étrangères étoient obligées d'y faire leurs propositions en Latin. On parloit Latin en Espagne, Jugurtha l'avoit appris à *Numance*, & il se servit un jour fort

(a) Cic.
de Orat.
L. III.
c. 13. &
Brut. 54.

Sallust.
Bell. Jugurth. p.
146,

éureusement de cette Langue, tromper l'armée Romaine. Pogge tend même que de son tems la ne Espagnole étoit presque toute e. Il remarquoit qu'à Rome les es & le peuple avoient conservé urs mots Latins qu'il ignoroit. oiffonnier lui apprit par exemple, poisson qu'on appelle en Italien *, s'appelloit en Latin *Lupus Ty-* us, *Loup du Tybre*, parce que le ur se trouvoit dans le Tybre. Ce peson, que les femmes mettent au du fuseau pour mieux filer, Pogge prit d'une Romaine, qu'il s'apprent en Latin *vorticulum*, & j'ai ap- s'une Poitevine, que le peuple l'app- t encore en Poitou *verteil*, aussi qu'en Languedoc.

quoiqu'il soit assez clair par tout ce mient de dire, que tout le mon- ments Latin à Rome, Pogge ne avient pourtant pas, que cette ne n'ait eu ses progrès & ses de- de perfection, & que pendant long-

on croit que c'est la *Merlue*, ou le *Merlus*, in *Asellus*, ou *Salpa*, en Allemand, *Stock-*

long-tems elle n'ait été confufe & barbare, à caufe du grand nombre de peuples dont celui de Rome fut d'abord composé, & des Nations qui furent afujetties à l'Empire Romain.

DIGRESSION SUR L'ORIGINE,
LES PROGRÈS, ET LES DESTINÉES DE LA LANGUE LATINE.

C'est ce qui me donne occafion de parler des divers progrès de la Langue Latine, & je ne ferois à cet égard fuivre de meilleur guide, que Mr. Jean George Walch, dans l'*Hiftoire Critique de la Langue Latine* imprimée à Leipzig en 1716. Il partage les destinées de cette Langue en plufieurs âges. L'âge barbare & inculte, l'âge moyen, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge de fer.

L'âge barbare dura quatre à cinq cens ans depuis *Romulus*, fous lequel on parla plus Grec que Latin, jufqu'à *Livius*

(a) *Cicero Andronicus*, dont Ciceron (a) dit qu'il introduifit la Fable, ou la Comédie à Rome. La Langue Latine commença à fe dégrossir tant soit peu fous Numa

Pompilius, par l'institution des douze

(b) *Liv. Salien*s, Prêtres de Mars (b), à qui ce Roi

Roi ordonna de chanter des Vers Latins en l'honneur de cette fausse Divinité.

L'âge moyen ou demi-barbares s'étend depuis *Andronicus* jusqu'à *Cicéron*. Il y eut pendant cet espace de tems un bon nombre de savans hommes, qui commencerent à polir la Langue Latine. De ce nombre étoient les Poètes Ennius * & *Nævius*. Ce dernier se fit à lui-même cette Epitaphe (a), que l'on rapportera pour donner quelque idée de la Latinité de ce tems-là.

(a) *Agell. Noët. Art. I. 24.*

*Mortalis immortalis si flere foret fas,
Fleret Diva Camœna Nævium Poëtam.
Nullus postquam est Grœco traditus thesaurus,
Nulli fuit Roma loqueri Latina Locus.*

C'est-à-dire, „ S'il étoit permis aux
„ immortels de pleurer les mortels, les
„ Muses pleureroient le Poète Nævius.
„ Depuis sa mort on a oublié à
„ parler Latin à Rome „. C'étoit à peu
„ près le stile des Epitaphes de ce tems-là. Les Poètes ne se piquoient point de

mo-

* Ovide dit d'Ennius, qu'il avoit beaucoup d'esprit, mais qu'il écrivoit mal.

Ennius ingenio maximus, arte rudis.

Trist. L. II. 424.

modestie. Dès qu'ils étoient morts, la Comédie étoit en deuil, la Scène étoit déserte, les Jeux & les Ris s'exiloient volontairement, & tout le monde fondoit en larmes, comme Plaute le dit de lui-même. Celle de Pacuve est plus modeste & plus ingénieuse par sa simplicité.

*Adoleſcens, tamen eſſi properas, hoc te ſaxum rogat
Uti ad ſe adſpicias, deinde quod ſcriptuſt legas:
Hic ſunt Poëta Marci Pacuvii ſita
Offa. Hoc volebam neſciens ne eſſet. Vale.*

„ Passant, quelque pressé que vous
„ ſoyez, cette tombe vous prie de la
„ regarder & de lire ce qu'elle porte
„ écrit. Ci-gisent les os du Poëte Marc
„ Pacuve. C'est ce que je voulois que
„ vous n'ignorassiez pas. Adieu.

Terence a été un des Auteurs de ce tems-là, qui a écrit le plus poliment; quoiqu'il sente encore beaucoup le vieux, & qu'entraîné par Menandre & les autres Comiques Grecs, sa phrase soit souvent Grecque. Les Comedies

a) Cic. ad de Terence étoient si bien écrites, qu'au
Attic. L. rapport de Ciceron (a) on les attribuoit
II. Ep. 3. à Caius Lælius, qui étoit un des plus
ff. L. L. agréa-

ables hommes de son tems, & aussi que Scipion son ami étoit sévère. Pendant l'Auteur de la Vie de Terence l'on croit être Suetone, dit si ce Poëte Comique avoit eu besoin d'aide pour faire ces Pièces, il ne seroit servi ni de Lælius ni de Scipion, qui étoient de jeunes adolescents, mais plutôt de *Gaius Sulpitius Gallus*, fut l'inventeur des Comédies aux Consulaires, ou de *Fabius Laberius* enfin de *Marcus Popilius*, tous deux jeunes Consulaires & Poëtes. Il est certain, que Terence fut accusé d'être gaulois. Le Poëme de *Lucrece* fait honneur à cet âge, & ne seroit pas indigne de l'âge d'or pour sa Latinité, étoit moins obscur. On prétend qu'il mourut le même jour que naquit Virgile. On a encore le Livre de *Capitainé* ou le Censeur touchant l'*Agriculture*. Quoique Cicéron eût une haute estime pour Caton, il faisoit si peu cas (a) de son éloquence, qu'il au- (a) *Brus.* voulu qu'on eût refondu ses Ouvrages pour en faire quelque chose de bon. Caton en a jugé plus favorablement, et donne du joli & du grave, de l'agréable & du fulminant, du facétieux &

& du severe, du sentencieux & de piquant. Mais l'Auteur Grec n'a pu la même de s'être divertie à ses amusemens, pour faire honneur à son Héros. On n'a que des fragmens des autres Auteurs de la même date, comme d'Ennius, de Cæcilius, Pacuvius, Aæcius, Afranius, Lucilius, dans Cicéron, dans Antisthele & dans quelques autres Auteurs.

Mr. Walch ne commence l'âge d'or de la Langue Latine, qu'au tems de Cicéron, & le finit avec Auguste; c'est-à-dire, qu'il ne lui donne guère, plus d'un siècle. Ce fut le tems des Varrons, des Cicérons, des Jules César, des Cornelius Nepos, des Virgiles, des Horaces, des Ovides, des Severes, des Albinovanus, des Sallustes & de plusieurs autres, dont les Ouvrages subsistent encore, au moins en partie, malgré les injures du tems. Elles nous en ont enlevé beaucoup, qui, comme les autres, feroient les delices des Savans.

Il n'est pas surprenant qu'une Langue parvienne au comble de sa perfection, dans un siècle où les Grands eux-mêmes se font une gloire & un plaisir de la cultiver. Jules César lui-même qui sembloit ne respirer que la gloire &

l'Em-

pire, ne laissa pas au milieu de ses
 is ambitieux de dédier à Cicéron
 ivre de l'Art de parler (a). Au- (a) Cicér.
 avoit aussi étudié les Belles Let- Brut. l. 724
 tées beaucoup de fois. On pré-
 même qu'outre des Lettres il com-
 livers Ouvrages, dont on n'a que
 agnens (b). On ne fera peut-être (b) Suet.
 ché de trouver celui-ci d'une Let- Aug. 89.
 r'il écrivoit à son petit-fils Caius (c). Vellei.
 , mi Cai, meus ocellus jucundissimus, Paterc. l. 4
 , semper medius fidius desidero, quum II. p. 85.
 abes, sed præcipue diebus tuis, (c) C'est
 , est hodiernus, oculi requirunt meum Caligula,
 , quem, ubicumque hoc dñs fuisti,
 , locum & benevolentem celebraffe
 , um & senagesimum natalem meum.
 , ut vides, uti autem & communem se-
 , p. omnium tertium & senagesimum
 , n evasimus. Deos autem oro, ut
 , quantumcunque superest temporis, id
 , vobis traducere liceat, in statu Rei-
 , re felicissimo adparere utar quoniam na-
 , tivitatis stationem meam (d). (d) Agell.
 us salue, mon cher Caius, que XV. 7.
 ime comme mes yeux. Je vous
 is assurer que vous n'êtes jamais
 sent, que je ne vous souhaite ar-
 mment. Mais surtout mes yeux

» vou-

„ voudroient voir mon cher Caius un
 „ jour comme aujourd'hui. Quelque
 „ part que vous soyez je ne doute pas
 „ que vous n'ayez célébré joyeusement
 „ & en bonne santé ma soixante &
 „ quatrieme année. Car, comme vous
 „ voyez, j'ai échappé la soixante &
 „ troisieme qui est l'année climac-
 „ tique des Vieillards. Je prie les
 „ Dieux que tout le tems qui me rest-
 „ te, vous jouissiez d'une parfaite
 „ santé, & que par vos belles actions
 „ vous vous mettiez en état de souste-
 „ nir un jour mon poste dans cette flor-
 „issante République.

Mecénas * n'étoit pas moins hom-
 me de Lettres, qu'homme de Guerre
 & de Cour, témoin Horace qui l'ap-
 pelle (a) savant dans les deux Langues,
Docte Sermones utriusque Linguae. Un
 autre excellent Poëte (b) du même tems
 lui donne l'Eloge d'avoir été élevé
 dans les Sciences par Apollon & par Mi-
 nerve, & d'avoir fait honneur à l'un &
 à l'autre.

(a) Lib.
 III. Od.
 VIII. 5.
 (b) *Albi-*
novanus.
Eleg. II.
l. 17. 18.
Edit. Cle-
rici.

* Voyez le Mecénas de Jean Henri Meibomius imprimé en 1654. Cette Piece merited'être lue.

*Ille cum decem Phœbus donaverat artes,
Te decem et laudes hujus et hujus erat.*

Mécénas étoit Poète & Orateur, mais
il ne reste-t-il quelques fragmens de
ses ouvrages soit en prose soit en vers,
distinction particulière qu'il faisoit
savans, & ses libéralitez envers eux
connues de tout le monde, mais
pas de si peu de Grands, qu'il n'est
imprimant que l'on ne retrouve que
ment des Virgiles, comme le di-
Marzial (a).

(a) Mar-
tial. VIII.

et Maconates, nec deerunt, Flacce, Marones. 56.

Bons Auteurs si le siècle est stérile,
Ainsi ne t'en étonne pas:
Que l'on retrouve un Mécénas,
On verra renâître un Virgile.

Le siècle d'argent qui commence à
sortir d'Auguste & finit à Antonin
leux fut très-fertile en excellens Au-
s, mais la Langue commença à per-
de sa naïveté & de sa gravité malgré
oins, que se donna Quintilien * pour

*Corruptum ex omnibus vitiis fractum dicen-
tis revocare ad severiora judicia contendit.*
L. X. C. I. p. 517.

ramener l'âge d'or. Seneque, qui est de ce siècle-là, a de l'esprit infiniment, & beaucoup de savoir, mais son stile plein d'affectation, d'antitheses, de pointes, de jeux d'esprit, énerve les pensées & choque notre gout, comme il choque le goût de ceux qui tenoient encore pour le siècle d'or de la Latinité. Le jugement qu'en porte Quintilien mérite d'être rapporté. „ Son stile, dit-il, „ est d'autant plus contagieux, que les „ défauts en sont agréables. Il auroit „ mieux écrit s'il se fût servi de son „ propre esprit & du jugement des autres. Mais le mépris qu'il en a fait „ & sa tendresse pour ses productions „ affoiblit son éloquence naturelle. „ Les jeunes gens sont si charmez de „ certaines petites sentences coupées „ où il se jouë, qu'ils ne lisent presque point d'autre Auteur. Les gens „ d'un goût plus grave & plus sévère „ peuvent pourtant le lire avec fruit „ pourvu qu'ils le fassent avec choix. „ C'étoit un génie heureux, capable de „ produire tout ce qu'il vouloit, mais „ il n'a pas voulu ce qui étoit le mieux. On peut voir le jugement de Mr. Walch sur les autres Auteurs de ce siècle-là.

Quint.
ubi supra.

MEM. 17.
ANN.

l compte l'âge d'airain depuis An-
 n jusqu'au tems d'*Honorius*, où ar-
 l'invasion des Barbares. Outre les
 eurs profanes en bon nombre, ce
 le a produit les Tertulliens, les Ar-
 es, les Lactances, les Cypriens,
 Milaires, les Prudences, les Juven-
 , les Ambroisès, les Jérômes, les
 justins, les Ruffins, les Damases,
 Sulpices Severes. L'illustre & fa-
 t M. Etzechiél de Spanheim a re-
 qué que depuis Auguste jusqu'aux
 tonins, les Médailles des Empereurs
 ient d'une admirable beauté, mais
 : celles des Empereurs suivans sont
 s utiles pour l'Histoire que recom-
 ndables pour leur beauté. La Langue
 maine eut le même sort; dit M.
 alch, elle vieillissoit insensiblement
 x l'Empire. Cet Empire ayant été
 ndé par les Barbares, sur tout par les
 es & les *Lombards*, la Langue La-
 ie se vit sous un siècle de fer qui dura
 : à sept siècles. Pendant ce long espa-
 de tems, il ne laissa pas d'y avoir des
 reurs qui firent honneur à cette Lan-
 ie & surtout quelques Poètes. Mais
 puis Charlemagne, ce fut une igno-
 nec si générale qu'à peine les Eccle-

fiastiques favoient quelque peu de m
chant Latin. Il y eut à la verité d
Scholastiques d'un grand savoir, mais
firent certainement plus de mal que
bien par la barbarie de leur stile, &
subtilité de leurs distinctions. On pe
dire qu'ils empoisonnerent la Théolo
gie & la Religion.

Comme l'invasion des Barbares e
Italie en avoit exilé la Langue Latine
l'irruption des Turcs en Grece dont
occasion aux Italiens de la rappeler d
son exil ; ces derniers ne voulant p
ceder aux autres la gloire de cultiver
leur Langue maternelle *. C'est ce q
me ramene à Pogge.

DE LA NOBLESSE.

Laurent de Medicis, & *Nicolas Nico*
étoient allez rendre visite à Pogge dan
sa maison de campagne pour y voir de
Statues & d'autres Antiques qu'il avoi
apportées de Rome & dont il ornoit
son jardin. Comme Laurent railloit
Pog

* Au reste le Traité qu'a fait en 1713. M. J
ques Burchard sur les Destinées de la Langue La
tine en Allemagne est d'une grande beauté &
merite bien d'être lu.

ge de cette curiosité à laquelle il bloit que ce dernier attachât quel-Noblesse, je connois bien, dit Pog-en riant, la finesse de Laurent. Il droit me degoûter de mes Statuës & m'en enlever une bonne partie. Si qu'il en soit, ils eurent à cette oc-on une conversation sur le sujet de l'oblesse. On en va donner le precis. Poggi prétend qu'entre les Anciens il n'y a eu qu'Aristote & Metro-* qui ayent traité de la Noblesse.

Les Latins ne prenoient pas le mot l'oblesse dans le sens qu'on le prend ardhui. Ils attachoient à la No-é tout ce qui illustroit & qui dis-roit le commun, surtout à la nce & aux Vertus morales, ci-, & politiques. Quelquefois mê-lans leur stile on étoit annobli par grands vices, par les grands crimes r les grandes passions. *Quintus* fre-; Cicéron disoit de *Catilina* & de *Antoine*, ses Competiteurs au Con-, que ces deux personages étoient plus

On ne trouve point ce Traité d'Aristote par-Oeuvres & il n'y a point été compté par ne Laerce, qui a parlé de celui de Métrodo- des Disciples d'Epicure. *Poggii Op. p. 64.*

plus nobles par leurs vices que par leur naissance. Quand il s'agit des personnes la Noblesse marque aujourd'hui dans notre Langue principalement la naissance & l'extraction, quoi qu'au futur on puisse avoir des sentimens & des manieres & faire des actions nobles sans l'être de naissance. Il y a de beaux traits & des sentimens nobles dans les Anciens touchant cette Noblesse qui n'est fondée que sur celle des Ancêtres & qui n'est pas soutenue par la vertu ou par le mérite. Appius, surnommé le Beau, Général Romain s'étant plaint de ce que Cicéron dans une certaine occasion n'étoit pas allé au devant de lui selon la coutume, & comme Lentulus l'avoit pratiqué à l'égard d'Appius & Appius à l'égard de Lentulus, voici ce que lui dit Cicéron *. » Vous qui êtes un
» hom-

* *Appius Lentulo, Lentulus Appio processit obviam: Cicero Appio noluit? Quaso, etiamne in his ineptias, homo (mea sententia) summa prudentia, multa etiam doctrina, plurimo rerum usu, addo urbanitate, quae est virtus, ut Stoici rectissime putant, nullam Appiitatem, aut Lentulitatem valere apud me plus quam ornamenta virtutis, existimas? Cum ea consecutus nondum eram quae sunt hominum opinionibus amplissima, tamen ista vestra nomina nunquam sum admiratus: viros esse, qui*

si homme si prudent & si éclairé, qui
 joignez à un grand usage du monde
 tant de politesse & d'urbanité, est-il
 possible que vous vous arrétiez à ces
 chincres? Croyez-vous que je ne fa-
 se pas plus de cas des ornemens que
 donne la Vertu que de toutel' *Appa-*
re, & de toute la *Lentille*. Avant
 que je fusse parvenu aux plus gran-
 des dignitez, je n'étois point ébloui
 de vos noms & je ne trouvois de
 grandeur que dans ceux qui vous les
 avoient laiffés. Mais depuis que j'ai
 acquis les plus grands honneurs &
 exercé les plus sublimes emplois de
 la République, si je ne prétends pas
 vous être supérieur je croi au moins
 être devenu votre égal. Voici un
 autre trait en style de Senecque (a). Une (a) Senec.
 maison toute remplie de vieux portraits Ep. 44.
 tout pleins de poussiere & de fumée ne
 donne point la Noblesse. Personne n'a
 vécu pour notre gloire, & ce qui a été
 avant nous ne nous appartient point.
 Cc
optulibz reliquissent magnos arbitrabz. Possa va-
ga, quam ita ex capi: ex gessi maxima imperia ut
nilis nihil, neque ad bonorem neque ad gloriam ac-
quirendum putarem: superiorem quidem nunquam
seu parem nobis in speravi esse factum. CIC. Ep.
 ad Fam. Lib. III. Ep. VII.

Ce qui fait la Noblesse c'est l'Esprit, c'est le Courage, ce sont les sentimens qui de quelque condition que l'on soit peuvent toujours s'élever au-dessus de la fortune. M. Despreaux a fait connoître admirablement dans sa cinquième Satire quel étoit le sentiment de Juvenal là-dessus.

Pourquoi donc voulez-vous que par un set abus
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est
plus ?

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine,
La Vertu, d'un cœur noble est la marque cer-
taine.

Pogg.
Op. 67.

Chaque Nation, selon son genre & son Caractère fait consister la Noblesse en des choses fort différentes. Les Napolitains, qui s'en piquent plus qu'aucun autre Peuple d'Italie, la font consister à ne rien faire. Les Nobles d'entre eux aimeroient mieux mourir de faim, ou voler, que de travailler, d'exercer le negoce ou de se mesallier pour se tirer de la nécessité. Un noble & riche Napolitain pour avoir vendu ses vins en gros eut toutes les peines du monde à marier sa fille avec une grosse dot parce qu'on

on le regardoit comme un Mar-
id.

La conduite des Venitiens est toute
posée. Ils n'ont pas la même idée de
noblesse que les Napolitains, qui ne la
valent que dans la naissance. Il suffit
enise d'être de l'Ordre des Sénateurs
r être noble & pour annoblir sa fa-
e, mais bien loin de faire consister la
noblesse dans l'oïveté, tous les Nobles
occupent & même les Chevaliers. Il n'en
est ainsi dans les autres pays de la domi-
on des Venitiens. Les Nobles y vi-
ent de leurs rentes sans faire aucun trafic.
Les Nobles Genoïs sont à peu près de
ce Caractère que les Venitiens.

À l'égard des Romains, les Nobles y
prennent le métier de Négociant, mais
contraire ils ne croient pas que l'A-
griculture & tous les travaux de la
campagne soient indignes d'un homme
noble. On peut même négocier, sans
qu'on déroge, des revenus de ses terres, & ce
genre de vie rustique y peut quelque-
fois annoblir un roturier.

À Florence pour être Noble il faut
être d'une ancienne famille Patricien-
ne dont une partie se peut jeter dans
le Négocce sans déroger, l'autre vit no-
ble.

blement. C'est le moyen de soutenir la familles.

Voici l'idée qu'on nous donne ici de la Noblesse chez les autres Nations, au moins dans ce siècle-là. En Allemagne on tient pour nobles ceux qui ont de quoi vivre de leurs rentes lion des villes, qui commandent des châteaux & de petites places. La plus grande partie de cette Noblesse vit de brigandage *. Ceux qui ont plus de génie & d'elevation d'Esprit s'attachent aux Princes & se polissent dans les Cours autant que le peut permettre la rudesse & la grossiereté de leur naturel. La Noblesse Françoisé est toute repandue dans la Campagne où chacun fait cultiver ses terres. C'est une honte à un Gentilhomme François d'habiter dans une ville. On y a un profond mépris pour les Marchands, c'est parmi les Gentilhommes François † une espece de titre de Noblesse de se ruiner en dépenses & de ne s'embarasser point de l'avenir. La Noblesse multiplie tous les jours

* Je l'attribuerois plutot au siècle qu'au naturel.

† La Noblesse est aujourd'hui en France sur un autre pied; je ne sai si Poggé étoit bien informé de tout ce qu'il dit là-dessus.

vers en France, parce que si les Enfans
 d'un Marchand ou même d'un Artisan se
 retirent à la Campagne & y vivent du re-
 venu de leurs terres, ils sont regardez
 comme des demi-Gentilshommes &
 ces enfans sont nobles. On regarde aussi
 comme noble, ceux qui ayant été au ser-
 vice des Princes ont acquis quelque terre.
 On donne à peu près le même caractè-
 re aux Anglois. Il est indifférent aux
 Espagnols qu'on demeure dans les villes
 ou à la Campagne pourvu qu'on soit
 d'une noble extraction ou qu'on vive no-
 blement. Chez les Polonois c'est l'Art
 Militaire qui fait les Nobles, & les Escla-
 ves peuvent le devenir pourvu qu'ils
 se signalent à la guerre *. Parmi les
 Grecs tous ceux qui sont au service de
 l'Empereur sont regardez comme no-
 bles quand ils seroient de basse extrac-
 tion. Ce n'est pas la même chose par-
 mi les Princes de l'Europe; quoi qu'on
 soit à leur service, il faut qu'ils don-
 nent des Lettres de Noblesse à ceux
 qu'ils veulent mettre dans le rang des No-
 bles. Le Pape, l'Empereur, les Rois, les
 Prin-

* C'est la même chose chez les Nations Barba-
 res, comme les Egyptiens & les Sarrazins.

Princes ont ce droit & en usent souvent sans beaucoup de choix. Mais on met une grande difference entre la Noblesse acquise par de belles actions & par des services signalez & celle qu'on a acquise avec un peu d'Encre & de Cire. Pogge se moque de cette derniere.

Maximes.

La Noblesse ne sauroit nous venir de dehors, il faut que chacun la tire de sa propre Vertu. Un Prince peut bien faire un homme riche & grand Seigneur, mais il n'est pas plus en son pouvoir de faire un homme noble que de le faire sage & vertueux. Les plus grandes dignitez & les plus grands commandemens n'annoblissent point les mechans & les fous, parce que la Noblesse est incompatible avec tout ce qui est vicieux. p. 71.

Un homme qui passe sa vie dans l'oisiveté, ou au moins sans aucune honête occupation, & qui ne se distingue par aucune vertu & par aucune lumiere, & qui ne s'appuie que sur la Noblesse de ses Ancêtres ne sauroit passer pour noble. Encore moins un mechant Citoyen, un homme d'une ame basse & venale qui ne se signale que par de mechantes actions prétendroit-il passer pour noble à l'ombre de la Vertu de ses
pe-

peres. Prétendre ne soutenir la Vertu de
 les Ancêtres que par un grand nombre
 de chevaux, de chiens & d'oiseaux &
 en courant les bois & les forêts, c'est
 chercher la Noblesse parmi les bêtes.

Quelque ancienne que soit une Mai-
 son, s'il n'y a eu de pere en fils que des
 scelerats & des gens vicieux, elle ne
 peut donner aucune Noblesse à la pos-
 terité, & plus les enfans sont éloignez
 de tels peres quant au tems de leur nais-
 sance, plus ils sont éloignez de la No-
 blesse.

A quoi sert à la plûpart de nos Che-
 valiers qui tiennent le premier rang par-
 mi la Noblesse, à quoi leur sert ce
 grand nombre de Chevaliers qu'ils
 comptent parmi leurs Ancêtres avec tant
 d'ostentation, s'ils ne se distinguent que
 par une agraffe ou par un épéron d'or.
 Nos mœurs sont bien différentes de cel-
 les des Anciens Romains. Parmi eux
 l'Ordre des Chevaliers étoit populaire,
 il n'étoit point censé noble. La plûpart
 d'entre eux étoient *Publicains*, occupez
 au bas emploi d'exiger des impôts.
 Les Nobles étoient ceux qui descen-
 doient de Famille Patricienne, & qui
 tiroient leur origine de Senateurs, de
 Con-

Consuls, de Generaux, de Conquerans & de Triomphateurs. Les Chevaliers pouvoient à la verité annoblir leurs maisons par leurs belles actions soit en paix, soit en guerre. Ce ne fut point la naissance qui annoblit *Marius* ni *Ciceron*, mais ils auroient laissé à leurs enfans une Noblesse bien legitime, s'ils avoient voulu imiter les vertus de leurs Peres.

p. 83.

L'Affranchi de *Ciceron* qui se forma à la Vertu sous son Maître étoit plus noble que le fils de *Ciceron*, puisque ce dernier dégénéra des vertus de son pere.

C'étoit là le sentiment de *Nicolas Nicoli* sur le sujet de la Noblesse. A l'entendre parler, c'est une pure chimere à toute forte d'égards. Il ne voudroit pas même accorder aucune Noblesse à la Vertu, parce que son propre est de rendre heureux & sage, & non d'annoblir. Les sentimens de *Laurent de Medicis* sont & moins outrés & plus raisonnables.

Voici à quoi l'on peut réduire ce qu'il en dit. Quoique les sentimens des Nations soient differents sur le sujet de la Noblesse, suivant leur diverse constitution.

nation, on doit tenir pour noble ceux qui sont regardez comme tels par leurs compatriotes.

Qu'on passe sa vie à la campagne, ou qu'on la passe dans les villes, c'est en qui ne rend point noble, comme il n'empêche point de l'être.

Malgré le partage des Nations sur la Noblesse, il y a pourtant certaines choses dont elles conviennent toutes. Un homme, par exemple, qui a un grand patrimoine dont il use honorablement, qui mène un genre de vie honnête & noble, qui ne se soutient point par des emplois mercenaires, qui se distingue dans les armes, ou que les dignités élèvent au dessus des autres, passera par tout pour noble.

Cette vertu austere, & Stoïcienne ou plutôt metaphysique, qui se contente d'elle-même, sans prétendre avoir besoin d'aucun appui, est une pure idée qui n'existe nulle part. Tout le monde la louë, mais personne n'y aspire. Elle n'entre point dans les villes, & il la faut chercher dans les deserts inhabités. Mais quand même elle seroit dans l'être des choses, elle ne donneroit point ce qu'on appelle la Noblesse. La Vertu a
be-

besoin pour la donner d'un assemblage de secours qu'elle n'a point d'elle-même. Il faut de la santé, des richesses, des parens, la patrie, tous biens qui dépendent de la fortune.

Quelle Noblesse peut avoir un Philosophe qui content de ses méditations, passe ses jours dans une Bibliotheque, se connoissant à peine lui-même, ou un particulier qui vit comme un hermite dans un village inconnu à tout le reste des hommes. S'il est homme de bien, tout ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'il a de la vertu, mais point de Noblesse.

Après cette conversation ils se separerent bons amis, laissant à chacun la liberté de son sentiment.

DE LA MISERE DE LA CONDITION HUMAINE *.

On introduit dans ce Traité le grand Cosme de Medicis, s'entretenant avec Pogge & quelques autres Savans sur la mi-

* Ce Discours est adressé à Pandolfe de Malatesta. Pogge l'écrivit à l'âge de 72. ans dans le tems de la prise de Constantinople par les Turcs. *Pogg. Op. p. 88.*

misère humaine à l'occasion de la ruine de l'Empire, par les conquêtes des Turcs. On réduira cette conversation à quelques maximes:

Les regrets inutiles sont indignes d'un homme sage. Nos maux sont-ils sans remède, il vaut mieux les adoucir par la reflexion, que de les aigrir par des plaintes infructueuses. La Nature se montre d'elle-même assez dure envers nous, sans nous exciter à en ressentir plus vivement les rigueurs. C'est l'Apologie de Démocrite.

La Fortune ressemble au tonnerre qui tombe ordinairement sur les grands arbres & sur les édifices les plus élevez. Elle se plaît à tomber sur les grands Empires.

Les derniers malheurs paroissent toujours les plus grands. Il n'en arrive point de si lamentables, de si généraux, que l'Histoire ne fournisse encore des exemples d'évenemens & de spectacles plus tragiques.

Pourquoi deplorer les malheurs d'une seule Ville ou d'une seule Nation, comme si tout le Genre humain n'étoit pas la victime de la misère?

La plupart des malheurs des hommes

N

leur

leur arrivent par leur faute, mais comme la Raison n'a pas assez de force pour les corriger, ils méritent d'autant plus de compassion qu'ils sont tout ensemble coupables & malheureux.

La Nature ne nous a donné que la Raison pour tout rempart contre les assauts de la Fortune. Mais en même temps elle a affoibli ce rempart en lui faisant mille ennemis redoutables & presque toujours invincibles. C'est l'avarice, la prodigalité, la luxure, la crainte, la temerité, l'envie, l'orgueil, la colère, l'ambition, & toutes les autres passions. Celui que la Raison seule soutient contre les maux de ce monde est le Phenix, qui ne se trouve nulle part. Il y a quelques exemples rares de gens qui peuvent parler fort à leur aise des misères humaines, parce qu'ils se trouvent presque exemts de toutes. *Cosme de Medici* étoit noble, riche, savant, d'une vertu & d'une valeur peu commune, dans une haute dignité. Il avoit de l'esprit infiniment. Ses services & ses qualitez Heroïques le rendirent les délices de sa Patrie. Mais il étoit sujet aux douleurs de la Goutte qui ne reconnoît plus l'Empire de la Raison que

que le Vice & les autres malheurs.

Qu'on ne me parle point des adoucissimens qu'une femme, des enfans, une famille, une posterité, des alliances peuvent apporter aux maux de ce monde. C'est là ordinairement la source la plus féconde & même la plus assurée des malheurs des hommes. Ce sont les biens que la Providence accorde & qu'elle ôte quand il lui plaît. La possession n'en est jamais si douce que la perte en est sensible. Ce sont des liens qui durent trop long tems quand ils sont fâcheux & désagréables, trop peu quand ils sont doux, les plus doux ont même leur deboire.

Les apparences du bonheur ne fau-
roient tromper que le Vulgaire igno-
rant. Elles cachent souvent une misère
plus réelle que la misère de ceux qui
passent pour les plus malheureux. Tout
le monde fait le mot de ce Romain
qu'on blâmoit d'avoir repudié sa fem-
me qui étoit belle & sage. Il ne fit au-
tre chose que montrer à ses censeurs de
beaux souliers qu'il portoit. Ils sont
beaux, dit-il, mais vous ne savez pas
où ils me blessent.

S'il étoit possible qu'on proposât à un

N 2

hom-

Pogg.

100. 101.

homme la condition de la vie humaine avant que de naître, il y a lieu de douter s'il ne refuseroit pas de s'embarquer dans un aussi petit vaisseau sur une mer si orageuse, si fertile en écueils, & où le naufrage lui paroîtroit presque inévitable.

S'il y avoit quelque lieu dans le monde d'où la misère dût être bannie, il semble que ce devroit être dans les Monastères, où l'on prétend que la Vertu & la Sainteté se sont retirées comme dans un azyle contre les vices & les vanitez du siècle. Il se trouve en effet quelques-uns de ces bons Moines qui exaltent beaucoup leur bonheur, mais le plus grand nombre avoue ingénument les misères attachées à la vie monastique. La principale est qu'ils ne sont point à eux-mêmes, & que dans un esclavage perpétuel & insupportable à la plupart, il faut qu'ils vivent selon les caprices de certaines regles, & de certaines obligations qu'on leur a imposées. D'ailleurs si d'un côté on ne peut pas nier qu'il n'y ait des Religieux fort respectables, par leur Science & par leur Vertu, on ne peut pas disconvenir non plus qu'il n'y en ait beaucoup plus d'ignorans & de vicieux. Il n'y a point de

de lieux où les passions dominent davantage que dans ces retraites destinées à les combattre, & où par conséquent il y ait plus de misère. La plupart des Moines sont ambitieux, avares, & insatiables. On en voit quelquefois venir à Rome fort bien montez & faisant de grandes largesses pour augmenter & pour amplifier leurs revenus. Je parle des Moines rentez. P. 102.

A l'égard des Moines Mendiants, il semble qu'ils prennent à tâche de rendre les autres à la mendicité, subsistant comme ils font de la sueur & du travail d'autrui pendant qu'ils vivent eux-mêmes dans la fainéantise. La plupart de ces Freres *Mineurs*, qui ont pris le nom fastueux d'*Observantins*, ne sont qu'une miserable racaille qui sous prétexte de sainteté s'est dévouée à l'oïveté, & contre l'ordre de la Providence soustraite au travail. Gens superbes, pleins de faste & d'ostentation, médians, seditieux, & remplis d'une si haute opinion d'eux-mêmes que souvent ils se revoltent contre leur Chef *.

J'ai

* Allusion à la revolte des Cordeliers contre Jean XXII. Pegge n'ose pousser plus loin l'invective contre les Moines de peur de se les attirer à

J'ai vécu cinquante ans, disoit Poggi, à la Cour de Rome, sous plusieurs Souverains Pontifes, & même dans leur confiance. J'en ai vû se plaindre amèrement de leur servitude, & détester en secret leur dignité, comme la plus misérable de toutes les dignitez. Il est vrai que la plus grande partie de leur misere a sa source dans leur mauvaise conduite, mais c'est par là qu'ils sont doublement misérables. Ce n'est pas à paître le troupeau de Christ qu'ils donnent le plus de soin, c'est à aggrandir & à engraisser leur famille, & s'ils n'y réussissent pas ils en sont plus affligés que de tous les maux de l'Eglise. Ils ont la plupart du tems une telle indifférence pour la Vertu & pour la Religion, que quelquefois on est tenté de croire que Dieu ne s'intéresse pas au bien des hommes, puis qu'il les laisse gouverner par de si méchantes têtes. Ils s'appellent *Serviteurs de Dieu*, mais ils sont le plus souvent les *Serviteurs* & les esclaves des ennemis de Dieu. Il ne se

scidos. Ne autem videar cum hac multivaga gente inane bellum gerere, & ne eos provocem ad maledicensiam lingua, sinamus illos in sua felicitatis opinione tabescere.

soit pas malaisé de prouver leur misère, si le respect qu'on a pour une si grande dignité permettoit de découvrir leurs cicatrices. En un mot ils sont si tolérables qu'il n'y a que la patience Divine qui n'en soit pas épuisée.

DU MALHEUR DES PRINCES.

Pogg. p. 392. Edit. Basil.

Les Empereurs, les Rois, les Princes, en un mot les Souverains qui paroissent les plus heureux de tous les hommes, peuvent être regardez comme les plus malheureux. S'ils sont méchants, par cela même ils sont d'autant plus misérables, qu'ils font la misère des autres. S'ils sont bons, il faut qu'ils portent le monde sur leurs épaules.

Lors que Marc Aurele fut qu'il avoit été adopté par Adrien pour lui succéder à l'Empire, il fut saisi de tristesse & de frayeur en apprenant cette nouvelle. Il fallut le tirer malgré lui de son Jardin pour le conduire au Palais de l'Empereur. Et comme on lui demandoit la raison de sa répugnance il fit un long Discours sur les maux & les misères du Pouvoir Souverain (a).

(a) Jul. Capis. p.

Diocletien accablé du poids de l'Em-

160. Pogg. p. 398.

pire l'abdiqua pour vivre en retraite dans la Patrie. Hercule & Galere l'ayant exhorté à en reprendre les rênes, il répondit qu'il détestoit l'Empire comme une peste. *Si vous pouviez voir*, lui écrivoit-il, *les plantes que je cultive dans mon Jardin de Salone, vous m*

(a) *Aurel. me parleriez jamais de l'Empire* (a). *Ce*
Vist. Epit. qu'il dit sur la difficulté de bien régner,
 p. 98. mérite d'être remarqué. *Quatre ou cinq*

fourbes, disoit-il, se liguent ensemble pour gouverner l'Empereur. Le Prince
enfermé dans son Palais, ignore ce qui
se passe, & ne peut presque jamais sa-
voir la vérité. Il faut malgré lui qu'il
s'en tienne à ce qu'on lui rapporte. Ce
qui fait qu'il donne les charges, à ceux
qui le meritent le moins, & les ôte à
ceux qui en sont le plus capables. En un
mot le meilleur Prince & le plus pré-
cautionné est sujet à être vendu (b).

(b) *Vo-*
pié. p.
 883.

(c) p. 407.

Pogge dit (c) qu'il y a quatre sortes de gens, qui sont les architectes de la misère des Princes, & par conséquent de celle des peuples. Les flatteurs qui ont l'art de changer les vices en vertus, d'attacher de la gloire & de la justice aux actions les plus honteuses & les plus injustes. Les Ministres de leurs plaisirs
 &

& de leurs voluptez sont d'autant plus dangereux, qu'ils ont plus d'entrées, & souvent le plus de part à la confiance du Maître. Il n'y en a point dont le Ministère soit plus agréable à la plupart des Princes que celui des donneurs d'avis pour trouver de l'argent. De là les nouveaux impôts, l'inquisition sur les biens & sur les facultez des riches, les proscriptions, & tous les stratagemes de la convoitise pour avoir le bien d'autrui. Enfin les délateurs sont la plus pernicieuse peste des Etats, sur tout pour l'innocence qu'ils attaquent plus ordinairement que le crime. Ce fut une tache dans la vie d'Adrien, qui étoit d'ailleurs un grand Empereur, d'avoir donné entrée & prêté l'oreille à ces sortes de gens, qui par leurs calomnies lui faisoient perdre ses meilleurs amis.

Pour juger du bonheur ou du malheur des Princes, il ne faut pas les regarder par ce qu'ils nous montrent, mais par ce qu'ils nous cachent,

Au dedans ce n'est que misère.

Voyez cette belle statue de Jupiter, Pogg. p. 411. Le Coq de Lucien. qui a la foudre, & celle de Neptune qui a le trident à la main. Au dedans il

N 5

y

y a des souris & des belettes, qui y prennent leurs repas.

TRAITS D'HISTOIRE TIREZ
DES INVECTIVES DE POGGE.

INVEC-
TIVE
contre
Felix V.

Eugene IV. ayant été déposé en 1438. dans la Session 34. du Concile de Basse, on élût en sa place *Amedée Duc** de Savoye, sous le nom de *Felix V.* en 1440. Les partisans d'Eugene IV. firent alors contre Felix quantité de Libelles, qui furent condamnés dans le Concile. L'Invective de Pogge contre cet Antipape n'eut pas apparemment ce sort, puisqu'il paroît qu'il ne la publia qu'après l'élection de Nicolas V. qui se fit non à Basse, mais à Lausanne, où le Concile fut transféré.

On ne peut pas comprendre la raison de cette furieuse Invective contre Felix & contre le Concile de Basse. Felix avoit abdiqué, Eugene IV. étoit mort, Nicolas V. avoit pris sa place, comme Pogge en convient lui-même dans cette Pièce, le Concile de Basse

ne

* Il avoit été fait Duc par l'Empereur Sigismund en 1416.

ne subsistoit plus, & il semble que tout étoit alors en paix. Il faut pourtant que Felix malgré son abdication fit encore quelques tentatives, pour se relever, ou pour se maintenir *.

Quoi qu'il en soit, Pogge parle du Concile de Basse, qu'il appelle un *Conventicule*, comme d'une *Synagogue damnée* & comme de l'égoût de toute sorte de crimes. A l'égard des Peres du Concile, il les traite comme des bêtes féroces, qui n'ont que la forme humaine, & comme une racaille de scelerats; *bellue immanes sub humana forma*.

Pour Felix, c'est selon lui un *Eleve de Satan*, un *Ante-Christ*, un *Mahomet*, une *Idole élevée contre Jesus-Christ*, un *monstre d'avarice & d'ambition*, un *fat* qui fait l'entendu, quoi qu'il soit si ignorant, qu'à peine fait-il lire, &

* *Demiror infamiam illius execrandi idoli, adeo suspore oppressam, adeo stultitia & cupiditatibus excoecatam, ut mensum audeat tentare Christianorum principum atque optimorum; & praesertim Regis Francia, cujus animus semper firmus atque inconcussus stetit pro servanda unitate, semper habet vero Vicario Christi, semper Eugenium & nunc Nicolaum virum sanctissimum, Pontifices summae estis veneratione. p. 156.*

& il l'envoie sans façon à tous les Diables. *Abi in malum cruciatum.* Les Cardinaux que Felix créa après son élection, Pogge les appelle des personnages de Theatre & des Comédiens ridicules. *Plures alienis vestibus personatos rubicundo pileo tanquam mimos ridiculos exornasti.*

Voici quelques particularitez concernant Felix. Il avoit toujours été séculier. Il étoit même marié & avoit eu plusieurs enfans, mais il étoit veuf, quand il vint à Basle pour se faire élire Pape. Il y eut à son élection quatre Piémontois. *Ex Gallia Cisalpina, ex his gentibus, quibus Italia noverca est:* quatre François ou plutôt Savoyards, *non ex vera Gallia, quæ floret excellentissimis viris, sed ex illa interclusa sylvis & montibus, patria sordida ac rusticana, quam Sabaudiam vocant:* quatre Allemands, dont il fait une peinture affreuse, quoiqu'il ne disconvienne pas que l'Allemagne n'abondât en bons esprits & en honnêtes gens. *Sunt in eâ natione plurimi egregii viri prudentes, docti, sobrii, omni virtute cumulati, at ex his nullus assumptus est.* Il dit à peu près la même chose des quatre Espagnols qui

qui furent à cette élection. *Totidem attulit Hispania, portenta quædam nature, non homines. Referta est enim ea provincia hominibus doctissimis, ornatissimis; nulli eorum est hoc munus nefarium demandatum.*

Philippe de Bergame, Auteur du même siècle, donne de Felix une idée fort différente du portrait qu'en fait ici Pogge. „ C'est, dit-il, un homme „ orné de toute sorte de vertus, par „ lesquelles il a étendu merveilleusement ses Etats, tant au deça qu'au „ delà des Monts. Après avoir régné „ quarante ans, il laissa le gouvernement de ses Etats à Louis son fils unique & se retira dans un Hermitage nommé *Ripaille* avec six Gentilhommes, y vivant saintement. Il fut „ tiré delà pour être couronné Pape à „ Basle, mais comme il étoit humble „ & pacifique, il ceda de lui-même le „ Pontificat à Nicolas V, après la „ mort d'Eugene IV, & rentra dans „ sa retraite avec la dignité de *Legat* à „ *Latere*. Il mourut fort âgé en odeur de sainteté. Cet Historien prétend même qu'il fit des miracles après sa mort. A ce dernier fait près, il est plus

plus raisonnable d'en croire l'Historien que le Satirique, à qui l'on peut fort bien appliquer ce mot de Juvenal:

Juvenal.
Sat. X.
v. 31.

Est facilis rigidi cuius censura cecchini.

„ Rien n'est plus aisé que de critiquer la conduite des gens & de s'en divertir”, comme le traduit le P. Tarteron. On examinera à fond le caractère de Felix dans l'Histoire du Concile de Basle.

INVECTIVES
contre
François
Philephe.
* p. 55.
& 102.

On a déjà parlé ailleurs * des Invectives de Pogge contre François Philephe. Ce dernier avoit écrit en Vers une Satire contre Nicolas. Nicolas intime ami de Pogge, toute pleine d'obscénitez, que Pogge repousse souvent par d'autres obscénitez. Il y a dans ces Invectives de Pogge quelques particularitez, qui ne sont pas indignes de la curiosité. Philephe étoit, si l'on en croit Pogge, fils * d'un Prêtre du Tolentin, & d'une tripière † de Rimini. A

* Cependant Philippe de Bergame en fait un Gentilhomme & même un Chevalier.

† *Verum nequaquam mirum videri debet, cum cujus mater Arimini dudum in purgandis ventribus & intestinis sorde diluendis questum fecerit, materna artis factorem redolere, hæsit naribus filii sage-*

entendre parler notre Auteur, Philelphe
toit un monstre devoüé aux vices les
plus abominables. Il avoit été chassé
de Florence pour ses mauvaises mœurs
la sollicitation de Nicolo, qui l'y a-
voit attiré à cause de son savoir. *Fin
la lacryme.* Il avoit déjà été chassé
à Padoue pour la même raison, & s'é-
toit retiré à Constantinople, où il fut
bien reçu d'Emmanuel Chrysolore,
qui le croyoit un bonnette Etranger, &
un autre *Paris*, comme s'exprime
l'loge. Il débancha en effet la fille de
Chrysolore, qui l'auroit tué de ses pro-
pres mains, s'il n'eût été fléchi par les
prieres de quelques Italiens, qui enga-
gerent Philelphe à épouser cette fille.
Ce qu'il y a de curieux c'est que Phi-
lelphe coupable des plus infâmes dé-
baüches, reprochoit quelques amou-
rites à Nicolas.

Il sembleroit, à entendre parler Pog-
gi, que Philelphe ne fût pas fort sa-
vant, puis qu'il étoit sans cesse auprès
d'Ambroise l'Hermite * à se faire corri-
ger

*glacis materni exercitii atrestata putredo, &
passim scararum fuens halitus.* 165.

* Ambroise étoit Florentin, Général de l'Or-
dre de Camaldoli, & un des savants hommes
de

ger par ce savant Moine les fautes qu'il faisoit en écrivant, & en enseignant. Il faut qu'il y ait beaucoup de passion & de médiance, peut-être, d'envie dans ce jugement. Philelphe avoit été appelé à Florence pour y enseigner les Belles Lettres. Il les enseigna depuis Sienne, & à Milan sous la protection du Duc, qui lui faisoit une pension annuelle. Il a passé constamment pour un des plus savans hommes de son temps tant en Grec qu'en Latin, & il réussissoit également en prose & en vers. Voici les monumens qu'il laissa de son érudition, au rapport de Philippe de Bergamo. Un Poème Heroïque; intitulé *Sforciade*. Des Satires en vers Heroïques. Six Livres d'amusemens sérieux & comiques, en vers. Des Odes & des Elegies en Grec & en Latin. Des Histoires convivales en prose. Un Traité de la piété. Un autre de la morale, en prose aussi. Des Lettres Grecques & Latines, soixante Oraisons, ou, Harangues, quelques Traductions de Platon, d'Hippocrate & de Plutarque.

La

de son tems. Il fut aux Conciles de Basse & de Florence.

sa mauvaise Langue de Philèphe lui
fit perdre tous ses amis. Elle le
brouilla avec Ambroise, dont on vient
de parler; avec *Leonard Justinien*,
Noble de Venise; avec *Francisco Bar-*
tole, aussi Noble Venitien, avec le
Maître Guarin de Verone, avec *Char-*
les Leonard Aretin. On apprend
de *Philèphe de Bergame* qu'il y avoit
une grande emulation entre *Philèphe*
de Charles Aretin, par rapport aux
Lettres. A l'égard de *Leonard*
on ne fait pas la date de leurs brouille-
ries. Parmi les Lettres de *Leonard* *Are-*
tin qui s'en a une à *Philèphe*, où il
monstré qu'ils étoient bons amis. Au reste,
sur le dire en passant, les Lettres de
Leonard sont pleines d'esprit & de sa-
voir. On y trouve des traits fort cu-
rieux de l'Histoire ancienne & mo-
derne.

Philèphe mourut pauvre en 1481.
âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.
Philippe de Bergame lui rend ce té-
moignage qu'il méprisa toujours beau-
coup les richesses. Ce qui ne s'accorde
guères avec l'inclination au vol que
Pogge lui attribue.

Selon *Pogge Laurent Valle* n'épar-
O gnoit

Leon.
Aret. Ep.
L. VI. Ep.
XI.

INVEC-
TIVES

contre
Laurent
Valle.

gnoit ni les vivans ni les morts, ni les Anciens ni les Modernes. Il trouvoit des fautes, & des défauts dans les meilleurs Auteurs de l'Antiquité; sans concepter les *Varrons*, les *Virgiles*, les *Cicerons*, les *Tite-Lives*, les *Sallustes*, les *Laërtians*. Poggé ne lui pardonne point d'avoir mis Quintilien au dessus de Ciceron. Laurent Valle trouvoit que Jérôme avoit mal traduit plusieurs endroits de la Bible, & que S. Augustin avoit erré sur le Destin, sur la Trinité & sur la Providence.

Non content d'attaquer l'érudition de Laurent Valle, Poggé attaque sa doctrine, & le représente comme un Hérétique à brûler. Il parloit de la clôture des filles avec une licence qui étoit terriblement la bile de Poggé. *Celui qui a le premier inventé les Couvents de Religieuses*, disoit Valle, *a introduit une coutume abominable, & qui doit être releguée aux extrémités du Monde. Les Courtisannes & les femmes publiques sont plus utiles au Genre humain que ces prétendues saintes filles, que la superstition a condamnées à une Virginité perpétuelle.*

Ce que dit ici Laurent Valle, de l'institution même, paroît fort outré,
&c

bien contraire aux sentimens de l'Antiquité. Mais il le trouvoit en ce temps-là des Docteurs Orthodoxes ; qui ne faisoient pas avec moins de force & de fermeté des abus de ces Monastères ; & des défordres qui s'y commettoient. Mais en néanmoins l'abus ; & la constance des vœux ; qui souvent ne font pas des amorce au vice ; il n'y avoit rien de plus utile ; que ces lieux bien réglés ; où des filles & des veuves retirées des vanitez du monde ; ou mal partagées du côté des biens de la fortune ; pouvoient trouver une honnête retraite pour s'appliquer plus tranquillement au service divin & à la pratique de la vertu & de la piété.

Pogge raconte que Laurent Valle étant à Naples eut beaucoup de peine à échapper le fagot pour avoir avancé quelques propositions erronées ; sur la Trinité & sur quelques autres sujets. L'affaire ayant été portée au Tribunal de l'Inquisition ; Valle fut mis en prison ; déclaré Hérétique ; & ; comme tel ; condamné au feu ; mais le Roi Alfonso ayant intercedé pour lui ; il en fut quitte pour le fouet qui lui fut donné dans le Convent des Dominicains.

Il n'y a rien de moins Chrétien, plutôt de plus inhumain, que les railleries & les insultes de Pogge en racontant ce fait, qu'il prétend avoir été de notoriété publique. Laurent Valart tracta ses erreurs, & le Pape lui donna même un emploi de Lecteur ou de Professeur à Rome.

P. 220.

On trouve ici une particularité assez curieuse de la vie de Laurent Valart. C'est qu'ayant été ordonné Evêque de Pavie, avant l'âge & sans dispense, quitta de lui même la mitre, & la déposa, en attendant, dans le Palais Episcopal, où elle étoit encore. Pogge raconte ce fait de François Evêque de Pavie. Je rapporterai ses paroles en Latin, qui sont fort embrouillées. *Se non horruisti, belua impudentissima, falsitatis meminisse, qui olim Papæ penuriam coactus, ut non redderes pecunias tibi creditas, falsum Chirographum cum scripsisses, accusatus, convictus, damnatus, ante tempus legitimum, absque ulla dispensatione Episcopus factus es. Magna profecto dignitas, id ætatis adolescente tantam dignitatem assequi sua virtute potuisset. Sed cum tibi invito ea dignitas esset concessa, credo ne à Pontifice culp-*

mitram albam, eo quo acceperis in Episcopi curia deposuisti, quæque hoc tempus suspensa pendet, ad illam & detestandam sceleris nominis sempiternam famam. Eam quoque Historiam olim Franciscus Episcopus nensis quo cum erat mihi summa faveritas & antiqua consuetudo, cum viderem nescire, singulatim ridens revit. Quid illa Neapolitana tabula corruptio? Nonne te nequissimum ac perfidiosissimum, non prædorem, sed furunculum esse convicit? Reverti, recordare quæso, vel saltem admonente, cum ob nummos à mercatoribus creditos tabulas abrafisti, & propter pecuniæ numero alterum subdidisti. Quo facto in carcerem coniectum Remigius secundus Episcopatus laudavit.

pour avoir une idée générale de ces critiques de Pogge contre Laurent, il en faut donner à peu près le contenu. Laurent avoit traité Pogge d'ignorant en toute Science, de déclamateur, d'effronné, en un mot d'homme sans mérite. Prétendant avoir trouvé des fautes dans ses Lettres, il écrit contre lui une Satire très-

fanglante. Quelques airs de mépris que se donne Pogge il n'en fut pas moins irrité, que Junon du Jugement de Pâris. *Manet alta mente repostum.* Dans sa première Invective Pogge décerne à Laurent Valle le Triomphe de la *Sotise*. Dans la seconde il l'envoie sur un Char de Triomphe aux enfers, en qualité d'Hérétique. Dans la troisième il le représente de retour des enfers plus méchant que jamais à la tête d'une armée de Mensonges contre lui. Dans le reste il investive à pleines voiles.

Au reste je souscris volontiers au sentiment de *Henri Bebel*, sur ces *Invectives*; c'est qu'il ne faut juger ni de Pogge ni de Laurent Valle, par ce qu'ils disent l'un contre l'autre. *Licet nimis acerbè infectetur Laurentium Vallam hominem doctissimum, non tamen mihi persuadet, quicquam esse diminuendum de illius existimatione. Non enim ego Poggium ob id laudandum censeo, quia scripserit contra Vallam, & quidem copiose atque disertissime, nec quæquam probo, qui maledicentia pugnât, id enim proprium est meretricum & scurrarum in triviis & tabernis contra quosque latrantium. Ideo Poggium emulatione vel iniuria exaspera-*

nam, existimo male sensisse de Valla,
 et fidem ei adhibendam conse, cum
 subscribit contra inimicum. Nec item Lau-
 gerium Vallaem aut probo, aut quadio
 contra Poggium fulminantem atque re-
 sponsurum, herau enim satis idoneus est
 contra inimicum suum, imò pejus
 sapientes de eo qui detrabit,
 maledixit, quàm de eo, qui
 detrahunt illar detractiões. Cum igitur
 quid in se invicem fuerint grassati per
 quod genus contumelie & maledicentia,
 quod eloquentiam tantum & eruditio-
 nem quæ, necrum in alterius scriptis
 fuisse, & cum ambo fuerint disertissimi,
 rogatus tandem & elaborata oratione
 Vallaem prestare duco. Ceterum copia,
 simplicitas, facilitas, naturalis & spon-
 ta sapientis eloquentia, jucunditateque
 ingenuitate longissime præcellere Valla
 Poggium, non est ambiguum. Poggii ita-
 que eloquentiam probo, quanque negli-
 gerendam esse existimo minime.

Puisqu'on a parlé de Bebelius, il est
 bon de remarquer que c'est lui qui a
 donné l'édition de Basse des Oeuvres de
 Poggio de 1578. Ce Savant, qui étoit
 Professeur en Belles Lettres à Tubin-
 gue, ayant trouvé le Traité de Poggio de

la misère de la condition humaine dans le cabinet de Leonard Dur Abbé d'Al-delberg, & Général de l'Ordre des Religieux de Prémontré, il le joignit aux autres Oeuvres du Florentin. Ce fut sans doute la lecture de ce Traité qui engagea Bebel à faire un très-beau Poème Latin sur le même sujet. Cet Auteur, qui florissoit sur la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième sous Maximilien, a fait beaucoup d'honneur à sa Patrie *. Vossius, qui n'en parle que comme d'un Historien & d'un Humaniste, n'avoit pas apparemment vû ses Poësies, puis qu'il n'en a point fait mention dans son Traité des Poètes Latins, quoi qu'il ne méritât pas moins d'y entrer que François Philelphe. On a de lui des Elégies, des Odes, des Satires, des Epigrammes, des Epitaphes, & des Hymnes.

DE LA VIE CHAMPETRE.

Pogge s'étant retiré à la Campagne sur ses vieux jours en représente les avantages & les délices avec beaucoup d'esprit

* C'étoit Justingen, village de la Souabe.

dans une Lettre qu'il écrit à Cosme Medicis, qui s'y retiroit souvent même, comme dans un port contre les orages de la ville *. Voici à près à quoi se réduit ce qu'il en a).

(a) p. 295

a Campagne a de tout tems été le me des honnêtes gens de toute con- n & de tout caractère, & l'Agricul- ture a passé chez les Anciens pour des plus nobles occupations des imes. Xenophon † nous apprend Cyrus (b) faisoit gloire d'avoir fait même son beau Jardin de Sardes, & té ses arbres dont l'arrangement fai- l'admiration de Lyfandre. Senecue t la même chose de Scipion l'Afri- in Liv. I. Let. XXVI. Il n'y a onne qui n'ait oui parler des Jar- d'Epicure dont le même Auteur s fait une si agreable descrip- i (c); Un Poète de ce tems-là dit Mecenas cultivoit les Musés dans Jardin,

(b) Il s'a- git de Cy- rus le jeune.

(c) Senec. Ep. XXI,

Ma-

Voyez la Preface du beau Poème *Des Jar-*, DE HORTIS, du Père Rapin.

Voyez l'Oeconomie de Xenophon. p. 656. rouve là aussi l'éloge de la vie rustique.

* *Majus erat potuisse, tamen nec velle Triumphos;
Major res magnis abstinuisse fuit.*

*Maluit umbrosam quercum, Nymphasque canoras,
Paucaque pomos jugera culta soli.*

*Pieridas, Phœbumque colens in mollibus hortis,
Sederat argutus garrulus inter aves.*

On a parlé ailleurs du plaisir que trouvoit Diocletien dans cet exercice après sa retraite.

Le tumulte des villes & l'embarras des affaires en rend le séjour fâcheux, & sur tout à un certain âge où il semble que le repos & la tranquillité devroient être la récompense des travaux de la jeunesse. Il est vrai que l'avarice & l'ambition sont flattées dans les villes, par les emplois publics qu'on y peut exercer, mais les seuls exemples de Demosthene & de Cicéron, que l'Eloquence fit perir, nous apprennent que la Fortune y vend quelquefois bien cher ses faveurs (a). Les naufrages de la Fortune sont encore moins à craindre que ceux auxquels l'innocence est exposée

(a) Juvenal. Sat. X. 119. 130.

* Voyez les Notes de Mr. le Clerc sur ces vers d'Albinovanus. *Eleg.* II. p. 120. 121. & le *Mecenas* de Jean Henri Meibomius Cap. XXVIII.

fte dans la Ville ; au lieu que fi elle trou-
 ve quelque part un aſyle, dans le Mon-
 de, c'eſt conſtamment à la Campagne.
 Il falloit que Cicéron en fût bien per-
 ſuadé, puis qu'entre les raifons dont il
 ſe fert pour défendre Roſcius Amerinus
 qu'on accuſoit d'avoir tué ſon Pere, il
 allegue la vie retirée, que ce Romain
 menoit à la Campagne *. La différen-
 ce qu'il y a entre la Ville & la Campa-
 gne, c'eſt qu'à la Ville on fait les affai-
 res des autres, & l'on vit pour autrui ;
 au lieu qu'à la Campagne on fait ſes pro-
 pres affaires, on y vit pour ſoi. Ce
 n'eſt pas qu'à la Campagne on ne puiſſe
 ſervir le public, & être utile à ſes amis.
 On peut même le faire avec d'autant
 plus de ſuccès qu'on le fait avec plus de
 choix, & moins de diſtraction. On
 n'y eſt pas ſurtout ſi ſouvent expoſé au
 chagrin de s'employer inutilement pour
 un grand nombre de gens qui ne vous
 recompentent de vos ſoins & de vos bon-
 nes

* *In urbe luxuries creatur: ex luxuria exſiſtat
 avaritia neceſſe eſt; ex avaritiâ erumpat audacia:
 inde omnia ſectera ac maleſicia gignuntur. Viſa au-
 tem hac ruſtica quam tu agreſtem vocas, parſimo-
 nia, diligentia, juſtitia magiſtra eſt: Cic. pro
 Roſcio Amerino: Cap. 27.*

nes intentions que par des reproches.
La simplicité & la frugalité de la vie
champêtre n'en font pas les moindres
agrémens. Dans les Villes il faut de la
contrainte, du ceremonial, une pro-
preté recherchée, du luxe, on y de-
pense son bien en habits, en équipages,
en ameublemens, en repas, & tout ce-
la le plus souvent sans aucun plaisir, &
sans aucune liberté.

Ce n'est pas sous un dais superbe,
Que logent les Jeux & les Ris,
J'aime un repas servi sur l'herbe;
Dont la propreté fait le prix;
C'est là que le front se deride.
Loin de moi la joye insipide
Qu'on vante à la table des Grands;
La foule qui les environne
Loin de l'augmenter l'empoisonne,
Leurs Spectateurs font leurs Tyrans.

C'est ainsi que Mr. l'Abbé Pelle-
grin * a paraphrasé ces trois vers d'Ho-
race.

Mundaque parvo sub lare pauperum

* Sa Traduction en Vers des Oeuvres d'Ho-
race a paru à Paris en 1715.

Cæna sine auleis & Ofro

Sollicitam explicuere frontem (a).

(a) Horat.

Lib. III.

Od.

XXIX.

Virg.

Georg.

Quoique Pogge aimât la Campagne & l'Agriculture, il n'étoit pourtant pas d'humeur à s'y donner beaucoup de peine, trouvant sa main plus propre à manier la plume que la beche. Il ne m'appartient pas, disoit-il, d'imiter les Fabius, les Cincinnatus qu'on tiroit de la charnière pour gouverner l'Empire, ni Scipion qui cultivoit lui-même ses champs dans son Exil de Litterne.

Si les Modernes n'ont pas autant relevé l'Agriculture que les Anciens, ils ne l'ont pas négligée. Il est même vraisemblable qu'ils y ont fait plus de progrès. Il y a eu d'excellens Poètes qui à l'imitation de Virgile ont chanté les louanges de la vie champêtre, & ont prescrit les regles de l'Agriculture. La description que fait Ausone de sa petite metairie est une jolie piece (b). Il faut dire la même chose du Poème d'Ange Politien, intitulé *Rustique* (c). Ces Auteurs ont de beaucoup été surpassés dans ce genre d'écrire par le Pere Rapin, dont on peut dire que le Poème (d) n'est de gueres inférieur aux Georgiques de

(b) Auson.

Villa. p.

m. 303.

(c) Ang.

Polit. Op.

p. 548.

(d) Ren.

Rapin

Hortorum

L. IV. Ul-

Vir- traj. 1672.

) Jacobi
 anieri
 adium
 officium
 utetiae.
 707.

Virgile. La *Maison Rustique* du Pere Vanier (a) n'a pas moins de beautez que les *Jardins* du Pere Rapin. Le plan du Pere Vanier est plus étendu; il embrasse toute l'œconomie de la Campagne; au lieu que son confrere s'étoit borné aux Jardins & aux Fleurs. Il y a de très-bonnes pieces sur cette matiere, parmi les Poësies de Santeuil; sur tout la description de Versailles adressée à la Quin-tinie. Il ne faut pas oublier la charman-te Epître de Mr. Despreaux à son Jar-dinier.

DES DIVERSES DESTINÉES DE ROME, DE L'EMPIRE ROMAIN ET DE L'ITALIE.

Rome, dont on peut dire qu'elle a été le fleau non seulement de l'Italie, mais de tout l'Univers, s'est vuë sou-vent elle-même la victime des vicissitu-des humaines. Pendant qu'elle eût des Rois, à peine étoit-il permis aux Citoyens de faire paroître du merite & de la ver-tu. Brutus fut contraint de contrefaire l'insensé. Dès qu'ils eurent recouvré leur liberté, ce ne fut que factions; que Liges, que conjurations que re-vol-

du peuple, que guerres entre les
ins & les Sénateurs. Elle n'avoit
moins à craindre au dehors. On fait
les extremités elle fut réduite par
aulois. Il s'en fallut peu que les
sans de Pyrrhus ne missent aux Entrop
cet orgueilleux Empire. Il eût L. II.
miné par les Cimbres sans la valeur C. II.
arius. Hannibal étoit maître du
ole sans les délices de Capouë, qui,
ne parle un Historien *, ne fut
moins fatale à ce grand Général,
Dannes le fut aux Romains. Les
s de l'Asie penserent être fatales à
rinqueurs; Rome commençoit à
sir venale †. Jugurtha s'en préva-
sur corrompre le Senat & les Con-
& il présagea même que Rome
voit bientôt sa liberté, si elle trou-
un acheteur. La confédération Epitom
peuples d'Italie mit l'Empire Ro- Liv. 67.
à deux doigts de sa ruine ‡. Rome
perir par les fureurs de Marius &
de

Apud Annibalem Cannas fuisse. Liv. XXIII.

*rem venalem et matrem perituram si emptor
venerit. Sallust. Bell. Jugurth. p. 93.
illum Sociale sive Mariscum. Vell. Patere.*

de Sylla, & ensuite par la conjuration de Catilina. Elle n'eut pas moins à souffrir par les guerres de César & de Pompée & par les Triumvirs, dont l'Ambition opprimoit la République, sous prétexte de la défendre. Auguste lui rendit la paix & la liberté. Mais cet Empire qu'il avoit rendu si florissant, n'éprouva jamais les destinées plus contraires que sous quelques monstres d'Empereurs qui lui succéderent. Constantin lui-même jetta les fondemens de la ruine de l'Empire Romain en créant en Grece une nouvelle Rome. Il fallut créer plusieurs Empereurs, c'est-à-dire, le plus souvent, plusieurs Tyrans, un seul n'étant pas capable de soutenir le poids d'un si vaste gouvernement. L'Empereur Diocletien avoit si bien fortifié les frontieres de l'Empire, qu'il étoit inaccessible aux Barbares. Mais Constantin leur en ouvrit l'en-

* Auguste disoit qu'il avoit trouvé la ville de briques, & qu'il l'avoit rendue de marbre.

† *Rerum hactenus pereuntium internecioni principium & semina praeuit.* *Lozim.* L. II.

‡ *Urbem nominis sui ad tantum fastigium evehere molitus est, ut Roma amulam faceret.* *Entropi.* L. X. c. 8.

rée en dégarnissant de Soldats toutes
 ces places qui pouvoient la leur fer-
 mer en donnant la paix aux Goths
 & recevant dans le sein de son Em-
 pire les Sarmates chassés de leur pays.
 Mais Honorius successeurs du
 grand Théodose livrerent l'Empire aux
 Goths par leur propre foiblesse &
 la perfidie de leurs Gouverneurs.
 Rome fut prise & saccagée cinq fois.
 1. par les Goths, sous Alaric, 2. par
 les Vandales sous Attila, 3. par les Avars
 sous Genseric, 4. par les Scythes
 sous Odoacer par lequel finit le nom
 impérial à Rome dans la personne
 d'Odoacer, & enfin 5. par Totila Roi
 Gothique dernier & le plus cruel de
 tous. Après suivit l'inondation des Lom-
 bards, qui régnerent en Italie jusqu'à
 Charlemagne & Charles le Grand
 qui les en chassèrent. L'Italie
 aussi infestée par les Maures, &
 elle-même ne put échapper à
 leur fureur. Ils en pillèrent toutes les
 villes, & entre autres celle de S.
 Pierre. Ce qui engagea Léon IV. à
 se rendre au Vatican de bonnes mu-
 nitions dans le neuvième siècle. Au
 même siècle l'Italie fut en proie aux

Cellarius
 Hist. Univ.
 Sec. IV.
 p. 9. 10.

Pogg. p.
 126.
 Pagi Bre-
 viar. Pon-
 tif. Leo
 IV. Tom.
 II. p. 66.

(a) *Cellarius Hist. Univ. Sac. IX. p. 103.*

factious de Berenger & de Gui, qui s'en disputoient l'Empire, le premier soutenu par les Milanois & l'autre par les Romains, pendant que les Sarrasins & les Hongrois profitoient de ces guerres intestines (a). L'Italie fut ainsi gouvernée par des Tyrans jusqu'à Othon I. qui releva l'Empire Romain de sa decadence au dixième siècle. Rien ne contribua davantage à la ruine de Rome & de l'Italie que les schismes & les factious des Antipapes qui ne faisoient nulle difficulté de mettre tout à feu & à sang pour satisfaire leur ambition. On croit que Léon IX. fut le premier, qui entreprit de prendre les armes pour se défendre comme il fit vers le milieu de l'onzième siècle. Depuis ce temps-là Rome n'eut pas moins à souffrir sous la domination des Papes que sous celle des Barbares & des Tyrans.

Après avoir parlé de Rome, de l'Empire Romain & de l'Italie en général Pogge entre dans un plus grand détail, & raconte les diverses destinées des Royaumes de Naples & de Sicile, de la Toscane, de Venise, du Milanois, & des autres endroits de l'Italie.

DES

VINES ET DES ANTI-
QUES DE ROME.Pogg.
p. 133.

me tel que Pogge, qui avoit
le pendant cinquante ans, &
rs étoit aussi amoureux d'An-
il l'étoit, devoit bien con-
es de cette Capitale. Il est
us croyable là-dessus qu'ayant
avec un travail infatigable
e & dans ses dehors, souvent
des ronces & des épines, tou-
criptions de ces Antiquitez,
t donné un Recueil au Pu-
comme il le dit lui même. Plu-
rageurs nous ayant fait la des-
es Antiquitez de Rome, cha-
son goût & son caractère, les
e seront pas fâchez de con-
fron-

*litatem communem diligenter omnia
a sive inscriptiones nonnulla vero in-
rubos latentia ex tenebris eruta, ut
ad verbum integra expressi, ut si, (quod
us,) ea Romani everterent, saltem ti-
et memoria. Pogg. p. 134. Au reste
i n'a point fait mention de cette pie-
. Elle pourroit se trouver dans quel-
t de l'Italie & mériteroit d'être re-*

fronter ce qu'en dit Pogge avec Relations pour voir les changemens le tems peut avoir apportez à ces numens de l'Antiquité, & les vertes que l'on a faites depuis. tant plus que je n'ai point ren que le favant *Pitiscus* ait jamais a Pogge dans son Dictionnaire des quitez Romaines.

Pogge & Antonio Lusco s'étaient dans un endroit de la Roche, après *Tarpeïenne* *, d'où l'on peut voir que toute la ville de Rome, se poient à en contempler les Antiques. „ O! s'écria Antonio Lusco, c
„ Capitole † est différent de celui
„ chanté Virgile. Il étoit d'or
„ fois, il est aujourd'hui tout sem
„ ronces & d'épines.

(a) *Æneid. Aurea nunc, olim sylvestribus horrida du VIII. 348.*

A ce vers de Virgile Pogge a posé un autre de sa façon, par où il roit bien qu'il n'étoit pas Poëte com

(b) *Part. I. on l'a remarqué ailleurs (b).*
p. 82.

* Voyez-en la description dans le *Voyage* de M. Misson. T. II. p. 234.

† Le Capitole d'apresent est un bâtiment nouveau élevé sur les ruines de l'ancien. *ib. supra. p. 228.*

*Aurea quondam, nunc squalida spinosis vepribus-
que referta.*

Marius, continue Antonio, étant fugitif en Afrique s'assit sur les ruïnes de Carthage, & comparant sa propre destinée à celle de cette fameuse ville qui avoit fait trembler l'Empire Romain, il ne savoit lequel des deux spectacles meritoit le plus d'admiration & d'étonnement *. Sur moi, disoit Antonio, je ne trouve dans l'Histoire aucun exemple de fatalité qui soit comparable à la malheureuse destinée de Rome, dont Tite Live a dit, que c'étoit moins une ville qu'une grande partie du Ciel, & dont on peut dire à présent, que ce n'est plus que le cadavre d'un Geant tout corrompu & tout rongé. Il n'est pas surprenant que la fortune exerce son instance sur les Peuples & sur les Empires. Ils sont en quelque sorte de son partement, & ils ont été livrez à son

* Quelle vanité à Marius de se comparer à Carthage, lui qui n'étoit qu'un simple particulier, d'une naissances, élevé par une faction & chasser une autre!

son aveugle domination. Mais elle
 voit au moins respecter tant de beaux
 édifices, que l'immortalité sembl
 s'être consacré *. Que sont devenus
 ces Temples, ces Portiques, ces Th
 mes, ces Théâtres, ces Aqueducs
 ces Ports, ces Palais? C'est à cette
 occasion que Poggé entreprend l'é
 numération des restes de l'ancienne R
 me.

P. 133.

1. Il y avoit de son tems au Capit
 le un double rang de voutes où l'on
 voit bâti de nouveaux édifices qui
 voient alors de magasin à sel. Il par
 soit par l'inscription qui étoit fort r
 gée du sel, que ces voutes étoient l'
 vrage du Consul *Quintus Lutatius*
tullus qui fut tué par la faction de I
 rius †.

2. Un tombeau ‡ construit par
 du Senat au pied du Capitole por

* Cette pensée a plus de brillant que de s
 la ruine des Empires entraîne celle des plus
 beaux monumens de leur splendeur.

† M. Pitiscus n'a point parlé de cette An
 té qui peut-être ne subsistoit plus quand il a
 Rome.

‡ Voyez l'inscription de ce Sepulchre: *Lexic. Antiq. Rom.* au mot *Sepulchrum*.

maître de C. Publicius Edile du Peuple,
contemporain de Caton.

119. Un Pont de pierre pour passer
à l'île du Tibre, bâti du tems du Con-
sul *Marcus Lepidus* Triumvir, & cons-
truit par *Lucius Fabricius*, dont il por-
te le nom.

120. Un Arc de Triomphe de marbre
à Tivoli au pied du Mont Aventin bâ-
ti par ordre du Sénat sous le Consulat
de *Publius Lentulus Scipio* contempo-
rain de Cicéron †.

121. Un Temple appelé *Cimbron* parce
que Marius le fit bâtir des dépouilles
qu'il avoit remportées sur les Cimbres.
On y voyoit encore les trophées ériges
à Marius pour cette victoire †.

122. Le célèbre *Pantheon* † ouvrage, à
ce

* Voyez-en l'inscription dans *Pitiscus* : au mot
pons. On l'appelle aujourd'hui *di quattro capi*.

† On croit que cet Arc de Triomphe fut éri-
gé en l'honneur d'*Horatius Cocles*. *Pitisc.* au mot
arcus.

‡ Je n'en trouve aucune mention dans *Pitiscus*.
Ces trophées ne sont plus dans cet endroit-là au
rapport de Dom Bernard de Montfaucon, qui
au reste nie que le *Cimbrum* fut un Temple.
Diar. Ital. p. 108. 109. 110.

§ *Pitiscus* au mot *Pantheon*, & Dom Bernard
de Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 297.

ce qu'on prétend, d'Agrippa gendre d'Auguste, où est aujourd'hui l'Eglise de Ste. Marie la Rotonde, où le culte des Dieux a fait place à celui des Saints. Ce changement arriva au septième siècle sous Boniface IV. qui en demanda la permission à l'Empereur Phocas.

7. Une Pyramide à la porte d'Hostie, élevée dans le mur où est le Tombeau ou le Mausolée de *Gaius Cestius* *, l'un des Septemvirs qui présidoient aux Reppas, aux Jeux, & aux Sacrifices du tems de Cicéron.

8. Un Arc de Triomphe d'Auguste entre le Palais & le Tibre, aussi ouvrage d'Agrippa, où paroît le nom de cet Empereur.

9. Trois voutes & une colonne du Temple de la Paix bâti par Vespasien, où

* On a corrigé cet endroit fort fautif sur le Dictionnaire des Antiquitez Rom. du célèbre Pitiscus au mot *Pyramis* C. Cestii. En voici l'Inscription, sur laquelle on pourra corriger les fautes d'impression qui se trouvent dans l'Edition de Basle des Oeuvres de Pogge.

OPVS. ABSOLVTVM. EX
TESTAMENTO. DIEBVS,
CCCXXX. ARBITRATV.
PONTI. P. F. CLAMELAE.
HAEREDIS. ET. PONTII. L,

où furent portées les dépouilles du Temple de Jerusalem *.

10. Une partie de la muraille du Temple de Remus & de Romulus †. On a bâti dans cet endroit l'Eglise de S. Cosme & S. Damien.

11. Près de là les Galeries du Temple d'Antonin & de Faustine sa femme, où étoit alors l'Eglise de S. Laurent.

12. Quelques vestiges du Temple de Castor & de Pollux où s'assembloit autrefois le Senat, & où est aujourd'hui l'Eglise de S. Marie la neuve.

13. Le Temple de Vesta sur le bord du Tibre: C'est l'Eglise de S. Etienne.

14. Une partie du Temple de Minerve où étoit alors le Couvent des Dominicains; on y voyoit du tems de Poggé des maziures d'une Galerie d'où l'on tiroit des pierres pour faire de la chaux.

15. Après de cette Galerie on trouva

* Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.*

P. 177.

† Il faut que cette piece ne subsistât plus du tems de Pitiscus, puisqu'on trouve de la difficulté à marquer précisément la place de ce Temple. Voyez Dom Bernard de Montfaucon. p. 176.

va en fouissant la terre pour faire un Jardin, la statuë de Minerve dont la tête étoit plus grande qu'aucune tête de Statuë qui fût à Rome. Comme tout le monde accouroit à ce spectacle, le maître du Jardin ennuyé de ce concours fit enterrer la Statuë.

16. Le Temple de la Concorde au pied du Capitole consacré par le Dictateur *Furius Camillus* après avoir apaisé le Peuple Romain qui s'étoit soulevé. Il étoit presque en son entier quand Pogge vint à Rome. Il en reste encore quelques colonnes.

17. Le Temple de Saturne où les Romains avoient autrefois leur Thresor public (a). Il n'y en a plus de vestiges, mais on croit que c'est le lieu où étoit le Palais d'Adrien.

(a) *Æra-
ium.*

18. Une Galerie du Temple de Mercure sur le Mont Aventin où est l'Eglise de S. Michel.

19. Le Temple d'Apollon où est la Basilique de S. Pierre.

20. On voyoit du tems de Pogge au pied de la *Roche Tarpeïenne*, un tres-ancien Temple bâti de marbre de Tivoli en dôme. Les Romains l'appelloient alors *S. Michel à la balance*.

21. Il

21. Il ne restoit plus que le nom du Temple de *Junon Lucine*. On y avoit bâti l'Eglise de S. *Lucine*.

22. Il n'y avoit rien autrefois de plus magnifique que les *Thermes* *, ou bains publics bâtis par Diocletien †. On en voyoit encore avec admiration les précieux restes. On y a bâti plusieurs Eglises & Monastères.

23. Il restoit aussi beaucoup de beaux momumens des bains de Constantin aussi bien que de ceux d'Alexandre Severo & de Domitien.

24. On peut croire qu'il y a eu autrefois à Rome autant d'Arcs de Triomphe que d'Empereurs † & de Généraux qui avoient remporté des victoires & fait des conquêtes signalées. Il y en avoit sept presque entiers du tems de Rogge, savoir ceux de Severo, de Titus, de Vespasien, & de Constantin.

On * C'étoit des bains chauds, comme le désigne le mot *Therma* en Grec.

† Cet Empereur employa quarante mille Chrétiens à les bâtir. *Pitisc. Lexis. Ant. Rom.* Rogge en avoit trouvé cent-quarante mille dans les Actes des Martyrs. p. 136.

‡ Dans l'ancienne Rome on ne distinguoit pas ces deux Titres. Les Généraux s'appelloient Empereurs.

Des Thermes ou bains publics

Arche de Triomphe.

236 **POGGIANA. Part. II.**

On y voyoit une partie de celui de * Trajan, & les vestiges de quelques autres dont on peut voir la description dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus (a).

(a) Au
mot *Arcus*.

Des A-
queducs
ou Con-
duits
d'eau.

(b) Pogge.
Op. p.
138.

25. Jules Frontin (b) qui avoit la direction des Aqueducs de Rome sous l'Empire de *Nerva*, en a fait un Traité dont Pogge † trouva le Manuscrit dans l'Abbaye du Mont Cassin. Cet Auteur en comptoit neuf de son tems & il en comparoit la beauté à celle des Pyramides d'Egypte. Il ne subsistoit du tems de Pogge qu'un seul de ces anciens Aqueducs. On y voyoit les restes de celui que fit faire l'Empereur Claude qui étoit le plus magnifique de tous.

26. Il y avoit à Rome quantité de Théâtres & d'Amphithéâtres qui servoient à célébrer les Jeux publics. Le plus magnifique de tous étoit celui de Vespasien nommé le *Colisée*. Pogge prétend que cet Amphithéâtre a été presque entièrement détruit, par la *sestise*

* Voyez sur cet Arc de Triomphe le *Voyage* de feu Mr. Burnet Evêque de Salisburi & celui de Mr. Misson. T. II. p. 234.

† Voyez ci-dessus p. 23. dans la Vie de Pogge où on parle de ses decouvertes.

tise des Romains, comme il parle, de sorte que celui d'aujourd'hui doit être un édifice moderne. On voyoit une partie d'un autre Amphithéâtre attribué à Jules César entre la Roche Tarpeienne & le Tibre, où se tenoit alors le marché.

27. Le Mausolée que fit construire Auguste entre la voye Flaminienne & le Tibre a été la sepulture des Empereurs jusqu'à Adrien qui fit bâtir un autre Mausolée * au delà du Tibre vis-à-vis de celui d'Auguste. Des Tombeaux & des Mausolées.

28. Pogge parle aussi des Colonnes de Trajan & d'Antonin, si célèbres parmi les Voyageurs. Elles ont été mieux connues par les soins que quelques Papes ont pris de les relever de leurs ruines. Il paroît que Pogge, sans doute pour n'avoir pu lire l'Inscription, étoit dans l'erreur du Vulgaire qui a pris la Colonne de Marc Aurele Antonin appelée *Cochlis* pour celle d'Antonin le pieux son pere. C'est une remarque qu'on peut voir dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus

* Pitiscus donne la description de l'un & de l'autre, aux mots *Mausoleum* & *Aedes Adriani*.

tiscus qui avoit vu lui-même à Rome cette Colonne où il est fait mention de la guerre de Germanie, ce qui ne peut convenir qu'à Marc Aurele.

29. On voyoit encore dans son entier le superbe tombeau de *Quinta Cæcilia* fille de *Metellus* appelé le *Cretois*, & femme du Général *Crassus*. Pogge dit que dans la suite il avoit été en partie détruit; c'est-à-dire sans doute enseveli sous des ruines, puisque Pitiscus témoigne qu'il l'a vu tout entier. Je ne trouve dans ce Savant aucune mention d'un tombeau dont parle Pogge. C'est celui de *M. Antonius Antius Lupus*; il étoit entier de son tems. C'est apparemment tout ce qui se trouvoit alors d'Antiquitez à Rome. Depuis on en a déterré & decouvert (a) un grand nombre, sur tout sous le Pontificat de Leon X. qui en étoit fort amateur. Il avoit sans doute pris ce gout de *Laurent de Medicis* son pere.

Voya-
de Bur-
t. P.
O.

LETTRES DE POGGE.

Il y a parmi les Lettres de Pogge des traits remarquables, soit par rapport à l'Histoire, soit par rapport aux senti-
mens.

a. Celle qu'il écrivit de Constance
 comard Aretin-tient de l'an & de
 re; Non seulement la relation est
 forme aux Actes, & à l'Histoire;
 on y voit des sentimens de mode-
 ra, & même des mouvemens d'ad-
 mision & d'affection qu'on n'atten-
 pas du Secrétaire d'un Pape, à
 ard d'un *Horriges* aussi odieux que
 pvoit étre Jérôme de Prague, sur
 par rapport au siège de Rome. On
 regarder cette Lettre comme l'O-
 mort de Jérôme de Prague; &
 me un éloge d'autant moins suspect
 l part d'une main d'ailleurs très-
 loque. C'est un contraste assez
 de voir d'un côté, Poggia-
 ment Valle digne du feu pour
 ses spéculations creuses, & de l'autre
 l'autre lamentant du supplice
 homme qui avoit sappé les fonde-
 s de l'Eglise Romaine, & faire son
 logie autant qu'il le peut sans s'ex-
 ir au même sort que son Heros:
 comard Aretin sentit bien que son bon
 en avoit trop dit & il l'en censura
 t doucement dans une Lettre qu'il
 écrivit là-dessus. *J'ai reçu*, lui
 t-il, *vosre Lettre sur le supplice de*
 Je-

Aret. Ep.
 L. IV.
 Ep. IX.

Jerôme de Prague & j'en goûte beaucoup l'élegance ; mais vous en dites plus de bien que je ne vaudrois. Il est vrai que de tems en tems vous apportez quelques correctifs à votre Jugement. Mais au milieu de tout cela il regne un caractère d'affectation trop marqué ; Il me semble , qu'on doit écrire avec plus de précaution sur ces sortes de matières.

Cette Lettre a été imprimée plusieurs fois en Latin en divers Recueils. On la trouve en François dans l'Histoire des Martyrs de la Réformation. Il y en a des extraits dans l'Histoire du Concile de Constance.

Comme cette Lettre est très-digne d'attention, on la donnera ici toute entière. On y voit avec plaisir que l'équité naturelle ne laisse pas de se faire jour au travers des plus grands préjugés ; & que quels que soient les sentimens des hommes sur la Religion, on doit toujours rendre justice à leurs vertus , à leurs lumieres, à leurs talens & à toutes leurs bonnes qualitez.

LETTRE DE POGGE A LEONARD POGG.
ARETIN, *sur le supplice de JERO-* Op. P.
ME DE PRAGUE. 301.

„ J'ai écrit des bains (a) à Nicolò & (a) De
„ j'espère que vous aurez vu cette Let- Bade.
„ tre. Peu de jours après mon retour
„ à Constance (b), on commença à (b) Où se
„ examiner l'affaire de Jérôme que tenoit le
„ l'on fait passer pour hérétique dans Concile.
„ le public (c). Je veux vous faire la (c) *Quem*
„ relation de cette affaire; tant à cau- *hereticum*
„ se de son importance, qu'à cause de *serunt ex*
„ la Doctrine & de l'éloquence de cet *quidem*
„ homme. J'avoue que je n'ai jamais *publicè.*
„ entendu personne qui dans la défense
„ d'une cause criminelle approchât d'a-
„ vantage de cette éloquence des An-
„ ciens que nous admirons tous les jours.
„ Rien n'étoit plus admirable que la
„ beauté de son discours, la force de
„ ses raisons, la grandeur de son cou-
„ rage, la hardiesse & l'intrepidité de
„ son visage, & de sa contenance, en
„ répondant à ses adversaires. C'est
„ dommage qu'un si beau Genie se
„ soit écarté de la foi; Si toutefois
„ ce qu'on en dit est véritable. Car il

Q

„ en

„ ne m'appartient pas de juger
 „ affaire de si haute conséquence
 „ je m'en rapporte à ceux qui p
 „ pour en savoir plus que moi.

„ Ne vous attendez pourtant
 „ qu'à la manière des Orateurs j
 „ rapporte en détail, tout ce qu
 „ passé là-dessus. Ce seroit une
 „ de trop longue haleine. Je m'a
 „ rai à ce qui s'y passa de plus m
 „ rable, seulement pour vous d
 „ quelque idée de la Doctrine
 „ Personnage. Quand on eut p
 „ contre lui plusieurs Articles p
 „ quels on prétendoit le convi

(a) *Quibus*
arguiba-
tur here-
sis.

(b) Le 23.

Mai

1416.

„ d'Herésie (a), & qu'il fut en
 „ jugé tel, on résolut de l'appeller
 „ entendre ses réponses. (b) Ayant
 „ paru on lui ordonna de répondre
 „ Articles proposez contre lui.
 „ refusa long-tems disant, qu'il
 „ loit plaider sa cause avant que
 „ pondre aux calomnies de ses
 „ mis (c). Mais comme on ne v

(c) *Male-*
dictis.

(d) C'étoit
 „ une Con-
 „ gregation
 „ générale.

„ pas le lui permettre il parla e
 „ termes, au milieu de l'Assemblée
 „ Quelle injustice! vous m'ave
 „ nu pendant trois cens quarante-j
 „ aux fers en diverses prisons, dans

dure, dans la puanteur, & dans la
 disette de toutes choses. Pendant ce
 tems-là vous avez toujours écouté
 mes ennemis, & vous ne voulez pas
 m'entendre seulement une heure? Je
 ne m'étonne pas que leur ayant don-
 né une si longue & si favorable au-
 dience, ils ayent eu le tems de vous
 persuader que je suis un hérétique,
 un ennemi de la foi, un persécuteur
 des Ecclesiastiques, & un scelerat.
 C'est dans cette prévention que vous
 m'avez jugé sans m'entendre & que
 vous refusez encore de m'écouter.
 Cependant vous êtes des hommes &
 non pas des Dieux, mortels comme
 vous êtes vous pouvez errer, vous
 tromper vous-mêmes, & vous laisser
 séduire par les autres. On dit que toute
 la lumière & toute la sagesse est rassem-
 blée dans ce Concile. Vous devez donc
 bien prendre garde de ne rien faire à
 la légère, & de ne commettre aucune
 injustice. Je sai bien qu'on veut me
 condamner à la mort; mais au fond
 je ne suis qu'un homme de fort peu
 d'importance (a), tôt ou tard il faut
 mourir. Ce que j'en dis n'est donc
 pas tant pour moi-même, que pour

(a) *id.*
mnno.

„ vous. Il seroit fort indigne de la fa-
 „ gesse de tant de grands hommes de
 „ rien decerner d'injuste contre moi,
 „ & de donner par-là un exemple d'une
 „ conséquence bien plus dangereuse que
 „ ne le peut être ma mort.

„ Pendant qu'il parloit avec tant de
 „ force & de grace, il se fit parmi le
 „ peuple un si grand tumulte * qu'il
 „ ne pouvoit plus être entendu. On
 „ résolut donc qu'il répondroit aux Ar-
 „ ticles proposez contre lui, & puis
 „ qu'il auroit toute liberté de parler.
 „ On lui lût tous les Articles l'un après
 „ l'autre ; & quand on l'interrogeoit
 „ sur chacun, il n'est pas croyable avec
 „ quelle dextérité & quelle finesse il
 „ répondoit †, & de quels argumens il
 „ se servoit pour appuyer ses sentimens.
 „ Jamais il n'avança la moindre chose
 „ qui fût indigne d'un homme de bien,
 „ de sorte que si ses sentimens sur la foi
 „ étoient conformes à ses paroles, il
 „ n'y

* On ne dit pas si c'étoit contre Jérôme ou en sa faveur, l'un & l'autre peut être vrai.

† *Quam callide.* Ce qui fait voir que Pogge ne prend pas ce mot en mauvaise part, c'est, qu'au lieu d'argumens & de raisons dont il dit que Jérôme se servoit, il l'auroit accusé de Sophismes.

22 n'y avoit pas le moindre sujet d'ac-
 22 cufation, bien loin de le condamner à
 22 la mort *. Il fouteñoit hautement
 22 que tout ce qu'on alleguoit contre
 22 lui étoit faux & controuvé par fes
 22 ennemis. Quand on lui lût, *qu'il de-*
 22 *chiroit le Siege Apostolique par ses me-*
 22 *disances, qu'il s'étoit attaqué au Pape*
 22 *lui-même, qu'il étoit ennemi des Cardi-*
 22 *naux, persecuteur des Prelats, &*
 22 *l'adversaire de tout le Clergé Chrétien;*
 22 il se leva & d'une voix plaintive il
 22 s'écria en étendant ses mains ; De
 22 quel côté me tournerai-je, mes Pe-
 22 res, de qui implorerai-je le fecours,
 22 & qui prendrai-je à témoin de mon
 22 innocence? Sera-ce vous? Mais mes
 22 persecuteurs ont entierement aliené
 22 de moi vos esprits en difant que je
 22 fuis moi-même le persecuteur de mes
 22 Juges. Ils se font bien imaginé que
 22 fi leurs autres accusations n'avoient
 22 pas assez de poids pour me faire con-
 22 damner, ils auroient un moyen in-
 22 faillible de m'opprimer & de vous
 22 ani-

* Ut si in fide sentiebas quod verbis profiteba-
 tur, nulla in eum, nedum mortis causa inveniri
 iusta posset, sed nequidem levissima offensionis.

„ animer contre moi en me représen-
 „ tant faussement comme l'ennemi de
 „ vous tous. Si donc vous voulez le
 „ croire il n'y a rien à espérer pour
 „ moi.

„ Il les piquoit souvent par des rail-
 „ leries sanglantes, ou même quelque-
 „ fois il les forçoit de rire dans un su-
 „ jet si triste, en donnant un tour ris-
 „ dicule à leurs objections. Quand on
 „ lui demanda quel étoit son sentiment

(a) De
l'Eucha-
ristie.

sur le sujet du Sacrement (a). *Nat-*
urellement, répondit-il, *c'est du*
pain, pendant & après la consécra-
tion, c'est le vrai corps de Christ *

(b) Et re-
liqua se-
cundum
fidem.

Il répondoit de même Catholique-
 ment, sur les autres Articles (b). Quel-
 ques-uns lui ayant reproché d'avoir dit
 qu'après la consécration le pain demeu-
 roit pain. Oui, dit-il, celui qui est de-
 meuré chez le Boulanger. Il dit à un
 Dominicain qui s'emportoit contre
 lui, *tais-toi hypocrite*, & à un autre
 qui affirmoit avec serment ce qu'il
 avoit avancé, c'est, dit-il, *là le*
meilleur moyen de tromper. Il y avoit

„ là

* *Natura panem, in consecratione & post, ve-*
rum Christi corpus.

là une de ses principales parties qu'il
ne traita jamais que d'âne & de chien.
Mais l'affaire n'ayant pu être termi-
née ce jour-là à cause du grand nom-
bre des accusations & de leur impor-
tance, on la remit à un autre jour. Au 26.
Ce jour-là les autres Articles lus Mai.
& prouvez par témoins, Jérôme
pria l'Assemblée de lui donner au-
dience. L'ayant obtenue non sans
opposition, il commença par de-
mander à Dieu la grace de si bien
conduire son esprit & sa langue qu'il
n'avancât rien qui ne tournât au sa-
lut de son ame *, & parla ainsi : Je
m'ignore pas, ô savante troupe (a), (a) Doc-
qu'il y a eu plusieurs excellens hom-
mes qui opprimez par de faux témoi-
gnages ont été traitez d'une manière
indigne de leurs vertus, & condam-
nez par des Jugemens très-iniques. Il
commença par l'exemple de Socra-
te injustement condamné par ses
Concitoyens & préférant la mort à
une retractation de mauvaise foi,
quoil

* Primum à Deo exorsus deprecatus est, eam
sibi dari mentem, eam dicendi facultatem qua in
commodum ac salutem animæ suæ vertent.

„ qu'il n'eût tenu qu'à lui d'écha-
 „ per le dernier supplice. Il allegua
 „ ensuite la captivité de Platon (a), les
 „ maux que souffrirent *Anaxagoras* (b),
 „ & *Zenon* (c), l'exil de *Rutilius* (d), de
 „ *Boèce* (e) & de quelques autres.
 „ Ensuite passant aux exemples des
 „ Hébreux, il représenta que Moÿse
 „ avoit été souvent calomnié par le
 „ peuple, comme s'il eût été un Im-
 „ posteur; que Joseph avoit été ven-
 „ du par la jalousie de ses freres, &
 „ ensuite mis en prison sur de faux rap-
 „ ports. Qu'Esaïe, Daniel, & pres-
 „ que tous les Prophetes avoient été
 „ injustement persecutez. Il n'oublia
 „ pas

(a) Ce Philosophe fut vendu par ordre de Denys le Tyran. *Diog. Laert.* III. 19.

(b) Quelques-uns disent qu'il fut exilé. D'autres qu'on le fit mourir sous prétexte d'impiété. *Diog. Laert.* L. H. 12.

(c) Plutarque rapporte que Zenon s'arracha la Langue & la cracha au visage d'un Tyran qui vouloit lui arracher un Secret. *Plut. Moral.* P. 505.

(d) C'étoit l'oncle de Cicéron. Il fut banni de Rome du tems de Sylla qui l'ayant voulu faire rappeler il ne voulut pas retourner. *Cicér. de Nat. Deor.* III. 32.

(e) Consul Romain dans le sixième siècle. Théodoric lui fit couper la tête sur quelques soupçons,

pas l'exemple de Susanne. Après ces exemples tirez de l'Ancien Testament, il passa à ceux du Nouveau. Il leur représenta les injustes supplices de Jean Baptiste, de J. C. & de la plupart des Apôtres mis à mort comme des impies & des seditieux. *C'est, disoit-il, une chose indigne qu'un Prêtre soit injustement condamné par un Prêtre, mais le comble de l'iniquité, c'est qu'il le soit par le Conseil, & par le College des Prêtres.*

Comme toute l'affaire rouloit sur les témoins, il soutint qu'on ne devoit ajouter aucune foi à leur déposition, parce qu'ils n'avoient rien avancé que de faux, & qu'ils ne l'avoient fait que par haine & par envie. Il exposa les raisons de cette haine avec tant de vrai-semblance que peu s'en fallut qu'il ne persuadât, & si ce n'eût pas été une affaire de Religion, il eût été renvoyé absous, tant on étoit touché de compassion. Pour l'émouvoir davantage il ajoutoit qu'il étoit venu de son bon gré au Concile pour

„ se justifier, & que ce n'étoit pas la
 „ demarche d'un homme qui se feroit
 „ senti coupable. D'ailleurs par le
 „ compte qu'il rendoit de sa vie & de
 „ ses études, il paroissoit qu'il avoit
 „ employé son tems dans l'exercice de
 „ la Vertu, & dans des travaux utiles
 „ & pieux. A l'égard de ses senti-
 „ mens il fit voir que de tout tems
 „ les plus savans hommes avoient eu
 „ des opinions différentes sur la Reli-
 „ gion, qu'ils en avoient disputé,
 „ non pour combattre la Verité, mais
 „ pour l'éclaircir, que S. Augustin,
 „ & S. Jérôme n'avoient pas toujours
 „ été de même avis sans que pour cela
 „ on les eût accusés d'hérésie.

„ Comme on s'attendoit, ou, qu'il
 „ se justifieroit; ou qu'il se retracte-
 „ roit, il déclara qu'il ne vouloit faire
 „ ni l'un ni l'autre, non le premier,
 „ parce qu'il ne se sentoit coupable
 „ d'aucune erreur, non le second, par-
 „ ce que ce n'étoit pas à lui à retrac-
 „ ter les fausses accusations de ses en-
 „ nemis. Il se jeta même sur les
 „ louanges de *Jean Hus* qui avoit dé-
 „ ja été brûlé, l'appellant un hom-

„ me

me juste, & saint, indigne d'une
 telle mort, & déclara qu'il étoit
 prêt à souffrir avec constance toute
 sorte de supplices. Qu'il aimoit
 mieux céder à la violence de
 ses ennemis, & à l'impudence de
 ses accusateurs que de mentir comme
 eux; sachant bien d'ailleurs
 qu'ils en rendroient compte un jour
 à celui qui ne peut être trompé.
 Toute l'Assemblée étoit pénétrée de
 douleur. On desiroit ardemment de
 sauver un si excellent homme, s'il
 eût voulu rentrer en lui-même (a). *(a) Si bon
na ment
suffisoit.*
 Mais ferme dans sa résolution il sem-
 bloit ne respirer que la mort. Il se
 remit encore sur les louanges de Jean
 Hus, qui, comme il le disoit, n'avoit
 rien fait contre l'Eglise de Dieu,
 en blâmant les abus du Clergé, l'orgueil,
 le faste, & la pompe des
 Prélats. Comme les revenus de l'E-
 glise sont principalement destinez à
 l'entretien des pauvres, aux œuvres de
 l'hospitalité, à la fabrique & à la
 réparation des Eglises, cet homme pieux,
 disoit-il, ne pouvoit souffrir, qu'on
 les consumât en débauches avec des
 fem-

„ femmes, en festins, en chiens, en
 „ chevaux, en ameublemens, en super-
 „ bes babits & en d'autres dépenses in-
 „ dignes du Christianisme.

„ Il avoit une telle presence d'esprit,
 „ & une telle fermeté que quoi qu'on
 „ l'interrompît par mille clameurs, &
 „ qu'on le harcelât sans cesse, il ne de-
 „ meuroit jamais sans repliche, & fai-
 „ soit taire ou rougir les aggresseurs.
 „ On admiroit sa mémoire qui ne lui
 „ rendit jamais un mauvais office. quoi
 „ qu'il eût été trois cens quarante
 „ jours dans un cu de basse fosse, sans
 „ pouvoir lire, ni même voir la lu-
 „ miere, sans compter des inquié-
 „ tudes & des agitations d'esprit qui au-
 „ roient fait perdre la mémoire à tout
 „ autre. Cependant il allegua pour
 „ soutenir ses sentimens un si grand
 „ nombre d'autoritez des Docteurs de
 „ l'Eglise, qu'à peine peut-on conce-
 „ voir qu'il eût pu les rassembler dans
 „ cet espace de tems quand même il
 „ auroit joui d'une parfaite tranquil-
 „ lité. Il avoit une voix mâle, agréa-
 „ ble, distincte & sonore. Son geste
 „ étoit tout propre à exciter la com-
 „ pas-

Si passion quoi qu'il n'en souhaitât au-
cune. En un mot, à voir son in-
trepidité, vous l'eussiez pris pour un
autre Caton. O homme vraiment
digne d'une mémoire immortelle!
Si a eu des sentimens contraires à
celui de l'Eglise, je ne le loue pas
pour cela ; mais j'admire son savoir
prodigieux, & son éloquence. Je
sais bien que la Nature ne lui ait fait ces
qualités, pour sa perte (a). (a) *Idem.*
Comme on lui donna deux jours
de terme pour se repentir, plusieurs
personnes, & entre autres le Car-
dinal de Florence, allèrent le voir
pour tâcher de le ramener. Mais
ayant perseveré dans ses erreurs, il
fut condamné au feu par le Concile.
Il marcha au supplice avec un visa-
ge gai, & avec plus d'intrepidité,
que jamais aucun Stoicien n'en fit
paraître. Quand il fut au lieu du
supplice il quitta lui-même ses habits
& se jettant à genoux, il baisa * le
,, po-

* *Imperatus*, témoignant par-là la joye qu'il
avoit de souffrir pour une bonne cause, & sa
quiescence aux ordres de Dieu.

„ potrai auquel il devoit être : et
 „ ché. On le lia d'abord tout enche-
 „ & tout nud avec des cordes moull-
 „ Ensuite on mit tout autour de
 „ de gros morceaux de bois entan-
 „ lez de paille. Le feu ayant pris
 „ se mit à chanter un hymne qu'il
 „ discontinua pas, malgré la flam-
 „ & la fumée. Comme le Roi
 „ approchoit le feu par derrière, dis-
 „ qu'il ne le vit, ~~en~~ lui disant
 „ courage, *E mettez le feu au mal-*
 „ *seur. Si je l'avois craint, je ne*
 „ *pas venu ici, parvoit bien l'es-*
 „ Ainsi perit cet homme dont on
 „ peut assez admettre le mérite (a)
 „ été témoin de cette fin & j'en
 „ considéré tous les actes. Qu'il y
 „ eu de la mauvaise foi ou de l'op-
 „ treté, je n'en fai rien, mais j'en
 „ on ne vit mort plus philosophe
 „ Je vous ai fait là un long récit
 „ J'ai cru ne pouvoir pas mieux
 „ fixer de mon loisir qu'en raconter
 „ une Histoire aussi semblable à ce
 „ de l'Antiquité. *Mutius Scevola*
 „ vit pas brûler son bras avec plus
 „ constance que celui-ci tout son co-

(a) *Vir*
præter fi-
dem egre-
gius.

(b) *Lon-*
gam can-
silenam
narravi.

& Socrate ne prit pas le poison avec plus d'allegresse. Mais cela suffit. Pardonnez-moi ma longueur. Un tel sujet demanderoit encore une plus ample narration.

La prudence ne permet pas de faire le Prophete, & d'entreprendre de prédire l'avenir, à cause de l'incertitude des choses humaines, mais elle peut pressentir jusqu'à un degré de certitude qui passe la conjecture. Quand l'événement répond à cette espèce de prophétie, quelque fâcheux qu'il puisse être, l'amour propre nous en console aisément par le plaisir secret d'avoir deviné. C'est la disposition où se sentit l'ogge lorsque l'armée Allemande fut battue par les Hussites en 1431. comme il le témoigne dans une Lettre à Julien Cardinal de S. Ange, Legat en Allemagne, & Chef de cette infortunée Croisade. Il se moque fort plaisamment de ce Cardinal, sur ce que n'ayant pu réussir à reduire les Hussites par les armes il vouloit convoquer contre eux un Concile (a). „ On dit que vous affez, semblez un Concile & qu'il y vient beaucoup de monde. C'est un effet

p. 310.

(a) Le Concile de Balle.

„ de

(a) *Vasa
vinaria.*

„ de votre prudence, d'avoir recours
 „ aux Conscils des Prêtres, les armes
 „ vous ayant fait faux bond. La pureté
 „ de leur vie & leur zele pour la foi
 „ donne lieu de tout esperer de ces
 „ gens-là. Ce sont de vrais tonneaux
 „ de vin (a). Il semble qu'ils ne soient
 „ nez que pour boire, manger & dor-
 „ mir. Autrefois la Nation Germani-
 „ que étoit fort belliqueuse ; aujour-
 „ d'hui au lieu des armes elle a choisi
 „ le vin, & la crapule. Le vin est la
 „ mesure de leurs forces. Quand ils
 „ manquent de vin le courage leur
 „ manque. Je ne doute point que la
 „ disette de vin n'ait plus contribué à
 „ une fuite si honteuse, que la crainte
 „ des ennemis que vous n'avez pas mé-
 „ me vûs. Vous croyiez remporter la
 „ victoire par la sobriété, jugeant des
 „ autres par vous-même. Mais si vous
 „ entreprenez une nouvelle expedition,
 „ vous trouverez, je m'assure, que
 „ pour bien combattre, il faut four-
 „ nir du vin copieusement. On dit
 „ que le Poëte Ennius n'entreprenoit
 „ jamais de faire l'Histoire d'une guer-
 „ re qu'après avoir bien bû. Mais il
 „ faut

„ faut bien plus de vin pour manier les
 „ armes que pour en écrire. Le vin
 „ ne sera pas moins utile au Concile
 „ qu'il l'eût été à la guerre. Je vous
 „ conseille de leur mettre dans la bou-
 „ che quelque morceau qu'ils ne puis-
 „ sent pas avaler aisément *.

Après ces plaisanteries Pogge re-
 prend son sérieux. Il dit à Julien qu'il
 a écrit au Cardinal Angelotto † une
 Lettre dont il souhaite qu'il ait la com-
 munication, pour le détourner d'as-
 sembler un Concile. La raison en est
 qu'Eugene III. ne le souhaitoit pas,
 parce qu'il n'attendoit rien que de sinistre
 de cette Assemblée, où le Duc de Milan
 vouloit le faire déposer, comme il fit.

On peut être docile sans déferer aveu-
 glément aux Conseils de ses amis. Et
 même lorsque leurs avis sont mal fon-
 dez ou qu'on les donne à mauvaise in-
 tention, il faut les écouter à l'exemple
 de ce Lacedemonien qui savoit bon gré
 à ceux qui médisoient de lui, parce que
 leur malignité pouvoit servir à le cor-
 ri-

p. 317.

* *Injice faucibus aliquam offulam quam non fa-
 cile deglutiant.*

† Il sera parlé de ce Cardinal dans la troisiè-
 me partie de cet Ouvrage.

riger. Quoiqu'il n'y ait rien de si beau que la docilité, il ne faut pourtant pas abandonner sa cause. Un honnête homme peut toujours se relever d'une censure mal appliquée, pourvu qu'il le fasse avec modération, & sans user d'aucune recrimination injurieuse. C'est ce que fait Pogge dans une Lettre à un certain Moine qui le blâmoit d'avoir dit qu'il y avoit peu d'honnêtes gens parmi eux. Il prouve & fortifie sa thèse par des reflexions qui ne leur font pas honneur, sur tout aux Moines Mendians dont il peint vivement les débauches, les crimes & l'hypocrisie, comme en en ayant été souvent témoin oculaire.

¶ 326 Pogge en use de même dans une Lettre à *Gregoire Coriario* Protonotaire Apostolique. Ce Venitien prétendant que le mot de *Faction* ne se prenoit qu'en mauvaise part, avoit blâmé Pogge d'avoir dit dans son Traité de la Noblesse qu'il y avoit des factions à Venise. Pour justifier son expression il allegue l'autorité de Tite Live qui par des *Factions* n'entend pas des seditions, mais des partis differents qui ayant tous pour but le bien de la République, se trouvent par-

partagez de sentiment sur la maniere de
se procurer, & employent des moyens
différens pour arriver à ce but. Il re-
garde le mot de Faction comme ceux
l'*Idiosyncrasie* & de *Sette*, qui originaire-
ment se prennent en bonne & en mau-
vaise part. Il s'appuye encore de l'au-
torité de Pompeius Festus qui dit qu'au-
trefois ces mots, *Faction*, *Factioneux*, se pre-
noient en bonne part. *Factio & Faction-
is initio honesta vocabula erant*. On ap-
prend dans cette Lettre que le mot
Francois, *Gentilhomme*, est d'origine
Venitienne. Elle est datée de 1440.

*Gentiles
homines,
ut vestro
verbo
utar.*
p. 356.

Les meilleurs amis se brouillent quel-
quefois pour des sujets qui leur sont in-
différens. Le parallele de Cesar & de
Scipion brouilla ensemble Pogge &
Jean Guarin de Verone, qui étoient
intimes amis. Pogge ayant mis Scipion
au-dessus de Cesar dans une de ses Let-
tres, Guarin s'échauffa si fort en fa-
veur de Cesar, qu'il écrivit contre son
ami, une piece si pleine d'invectives
qu'il semble qu'il eût moins pris à tâ-
che de défendre Cesar que d'offenser
son ami. On n'a point cette piece de
Guarin. On donnera ici le précis d'une
des deux Lettres de Pogge sur ce sujet;

l'une à Scipion de Ferrare, où il donne à Scipion l'Africain la préférence sur Cefar; l'autre à Francisco Barbaro où il répond à Guarin.

Plutarque a donné un grand préjugé en faveur de Cefar en le comparant à Alexandre le Grand. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a fait le parallèle de ces deux Héros que par rapport aux vertus militaires. On ne peut pas savoir quel a été le jugement de Tit. Live touchant Cefar parce que les Livres de cet Historien, qui regardent ce tems-là, sont perdus. Mais ayant regardé Scipion comme le plus grand Capitaine & comme le plus honnête homme, non seulement de son tems, mais des siècles paffez, on peut juger par là qu'il ne le trouvoit pas inférieur à Alexandre & à Cefar. On ne fauroit ôter à Cefar la gloire d'avoir été un grand Conquerant, mais il faut convenir en même tems, que c'étoit un très-mauvais Citoyen, puis qu'il trahit fa patrie en la rendant son Efclave de Maîtreſſe du Monde qu'elle étoit, & en ſe ſervant pour la perdre des forces qu'elle lui avoit commiſes. C'eſt ce qu'on ne fauroit dire de Scipion: joignant à la valeur toutes

ces autres vertus il rapportoit toutes
 ces actions au salut de la République :
 c'est par son effet il la sauva dans une des plus
 dangereuses conjonctures, où elle se soit
 jamais trouvée. Mais on fera mieux ce
 récit par le détail de la vie & des
 actions de l'un & de l'autre, tant par
 rapport à la guerre que par rapport à la
 paix, en commençant dès leur ado-
 lescence. Celle de César commença
 par les infamies que la pudeur ne per-
 met pas d'exprimer ; & qui le rendi-
 rent le jouet de ses Soldats *. Il fit mé-
 me d'abord un esprit inquiet &
 inquiet qui donnoit de l'ombrage aux
 Romains. Ce qui fit dire au Dictateur
 que ce jeune homme deviendrait
 le fléau de la République ; & qu'il y
 en aurait plus d'un Marius. Il passa
 le reste de son adolescence sans acquérir
 rien de grand de gloire.

Mais il dissimule ici plusieurs en-
 treprises honorables à la jeunesse de César.
 sa réputation souffrit quelque atteinte
 par la conquête de Bithynie, la conquête de Mitylene,
 par laquelle il procura la couronne † de Ci-
 toyen.

* *Lucius Caesar subegit Nicomedes Casarem.* p.
 † *Antique, vie de César. Suet. Cæsar.*
 La couronne de Citoyen étoit une des prin-

(a) Plutar-
que, Sue-
tône.

toyen. Sa conduite noble & v
heroïque envers des Pirates qui
rent dans l'Ile de Pharmaculé,
des beaux endroits de sa vie. Il f
la encore en Cilicie avant son r
Rome (a).

Quand il eut appris la mort d
son mortel ennemi, il retourna
me dans l'esperance de brouill
l'âge de trente-trois ans * étant
tour d'Espagne où il avoit été
Questeur †, il voulut soulever co
patrie les Colonies Latines qui
doient le droit de Bourgeoisie

cipales qu'on donnoit au Vainqueur. El
moit par un Citoyen à un Citoyen q
signalé au service de la République. Sue
apprend que ce fut le Preteur Termus c
na à Cesar. On n'en donnoit point a
queurs dans les Guerres Civiles.

* Pogge saute ici de 22. ans, qu'av
quand il revint à Rome, à 33. Pendant
ce de tems Cesar fit bien des choses r
bles, qu'on peut voir dans Suetone, da
que & dans Velleius Paterculus.

† Les Questeurs accompagnoient les
suls dans les Provinces & fournissoient l
les provisions necessaires à l'Armée & a
raux. Ils rendoient aussi la Justice dans le
ces, ce que ne faisoient pas les Quest
Ville qui avoient beaucoup moins d'aut

ne *. Quand il fut Edile † il conspira avec Crassus pour attaquer le Senat; & pour assassiner ceux des Sénateurs qui ne seroient pas dans ses intérêts. Le coup manqua par la foiblesse ou par la repentance de Crassus qui ne se trouva pas au jour marqué. Pendant qu'il exerça cette charge il gagna les bonnes grâces du Peuple, par ses liberalitez, par les beaux édifices dont il orna la Ville, & par les Jeux & les Spectacles qu'il donnoit, en sorte qu'il y faisoit tout ce qu'il vouloit. Il osa bien rétablir les Trophées de Marius sur Jugurtha, sur les Cimbres, & sur les Teutons, que Sylla avoit fait détruire; & rappeler les Proscrits. Pogge devoit ajoûter que si cette entreprise plut à la populace, elle rendit César fort suspect d'aspirer à la Tyrannie. On assembla là-dessus le Senat où un des plus illustres Sénateurs dit tout haut : *Ce n'est plus par des mines secrètes, c'est par une batterie ouverte que* Ce-

* C'étoit le plus grand des droits que pussent avoir ceux qui n'étoient pas Romains.

† L'Edile étoit un Magistrat qui pourvoyoit aux provisions nécessaires dans la Ville, & qui avoit soin des Temples. Cette charge se donnoit après la Questure.

Cesar attaque la République. * Peu de tems après on vit encore une preuve de son grand credit. Il emporta par les suffrages du Peuple la charge de *Souverain Pontife* †, sur deux redoutables Concurrans qui lui étoient de beaucoup superieurs, en âge & en dignité. Il ambitionnoit tellement cette charge qu'allant à l'Assemblée où l'Élection se devoit faire il baïsa sa mere & lui dit les larmes aux yeux qu'il ne reviendrait pas à Rome s'il n'obtenoit pas le Pontificat.

Pendant sa Preture ‡ il fut extrêmement soupçonné d'avoir trempé secrètement dans la conjuration de Catilina. Au moins fut-il le seul d'avis d'épargner les conjurez que le Senat vouloit punir du dernier supplice †. Il lui en auroit

cou-

* Plut. Cæs. Je suis la version de l'Abbé Talemant,

† Les Souverains Pontifes s'élevoient alors par le Peuple. Voyez leurs fonctions & leur autorité dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus.

‡ Les Preteurs étoient tirez du Senat & on les appelloit Collegues des Consuls. Leur Jurisdiction étoit d'une très-grande étendue. Voyez l'Auteur allegué ci-dessus.

† Il fit un si beau discours là-dessus que la plupart revinrent de leur avis, & le sien l'auroit em-

por-

côté la vie sans le secours de Curion qui le couvrit de sa robe, & sans le conseil que donna Cicéron de les laisser aller.

Pogge omet ici plusieurs particularitez entre la Preture de César & son Consulat, qui découvrent bien le caractère qu'il veut donner à ce Conquerant. Il fut chassé du Senat pour avoir soutenu Cæcilius Metellus Tribun * du Peuple qui brouilloit à Rome. Cependant malgré cette exclusion il ne laissoit pas d'exercer sa charge, & d'aller dans la Ville avec ses Licteurs †, & les ornemens de sa Magistrature. Mais comme il y avoit des gens qui le menaçoient de le tuer, s'il continuoit, il prit le parti de se retirer chez lui pour y vivre comme particulier. Quelque tems après sa moderation le fit rappeler dans le Senat

porté sans Caton qui tint bon pour le supplice des coupables. Voyez ce fait bien développé dans Plutarque & la note de Casaubon sur Suetone.

* Les Tribuns du Peuple étoient des Officiers élus pour empêcher le Senat & les Consuls d'abuser de leur autorité.

† Les Licteurs étoient des especes de Sergens ou Valets de Ville qui marchaient avec des faisciaux de verges & des haches devant les Consuls & les premiers Magistrats, pour leur faire faire place & pour reprimer le Peuple.

nat, & rétablir dans sa dignité : son
 son éloignement paroissant nécessaire
 cause de ses projets ambitieux, on l'en-
 voya en Espagne, où par ses con-
 sultes & par les bons ordres qu'il y donna
 il rendit des services importants à la Ré-
 publique. Plutarque nous apprend qu'en
 passant les Alpes, il entra dans une bio-
 que où le peuple paroissoit fort misé-
 rable. Ceux qui l'accompagnoient, lui
 ayant demandé s'il n'y avoit pas quelque
 Magistrature à briguer dans ce petit en-
 droit il répondit fort sérieusement qu'il
 aimeroit mieux être là le premier que
 le second dans Rome. Au retour d'Es-
 pagne il demanda les honneurs du Triom-
 phe & le Consulat. On lui refusa le
 premier, mais il obtint le dernier (a).
 Son Consulat fut extrêmement Tyran-
 nique. Sa première démarche eut à la
 vérité une fort belle apparence ; ce fut
 de reconcilier Crassus & Pompée : Mais
 il ne le fit au fond, comme Plutarque
 l'a remarqué, que pour réunir en lui tou-
 te leur autorité. Il s'empara en effet
 seul de toutes les affaires, & réduisit
 Bibulus son Collegue à se renfermer
 dans sa maison sans se mêler de rien.
 De là vient que le Peuple disoit en riant,

(a) Il a-
 voit alors
 43. ans.

tel-

telle chose s'est passée sous le Consulat de Jules C^s de Cesar ; & non de Jules Cesar & de Bibulus : C'est sur le même sujet qu'on fit cette Pasquinade :

Non Bibulo quidquam nocuer, sed Cesare factum est :

Nam Bibulo fieri Consule nil memini.

Ne pouvant plus souffrir les oppositions continuelles de Caton, il fit chasser ce grand homme du Senat, & le fit mettre en prison, malgré la vénération que les Sénateurs & le Peuple avoient pour lui *. On raconte un bon mot d'un Sénateur (a) que Cesar repro- (a) Mari-
choit d'avoir quitté le Senat pour suivre cus Pe-
Caton en prison. *J'aimerois mieux, dit- treius.*
il, être en prison avec Caton que d'être
ici avec Cesar. Quoique Clodius eut
violé la femme de Cesar, il se joignit à
lui pour perdre Cicéron. Il ôta telle-
ment, toute liberté au Senat, en y te-
nant toujours des gens armés, qu'il é-
toit le plus souvent désert, parce que
personne n'y étoit en sûreté. Un Se-
na-

* Plutarque nous apprend qu'il le fit ensuite relâcher de lui-même.

1) Con-
ius. nateur (a) s'en étant plaint un jour hautement, César lui demanda pourquoi donc il y venoit? *C'est, dit-il, parce qu'étant fort âgé le peu de vie qui me reste ne merite pas tant de précaution.*

Autant que Pogge prend plaisir à s'étendre sur les endroits desavantageux à César, autant est-il ferré sur ceux qui lui ont acquis le plus de gloire. Il passe sur ses conquêtes dans les Gaules, en Allemagne, chez les Belges & en Angleterre avec la même rapidité que ce Heros les faisoit. Toutes ces grandes qualitez dont Plutarque a fait une peinture si admirable; sa liberalité envers son armée, son air gracieux & insinuant, ses manieres nobles & engageantes qui lui gagnoient le cœur des Soldats & qui les faisoit combattre en desesperez dans les occasions les plus périlleuses; sa clemence, son desintereffement; sa generosité envers ses ennemis; sa moderation dans la victoire; tout cela, selon lui, ne sont que de fausses vertus. Il compare sa clemence à celle des voleurs, qui n'ôtent pas la vie après avoir ôté le bien: sa liberalité n'étoit que le fruit de ses brigandages, de ses pilleries, & de ses sacrileges; & il ne faisoit largesse que

que du bien d'autrui *. C'est moins à sa valeur jointe à sa bonté qu'il attribue l'affection de ses Soldats, qu'à je ne sais quelle ferocité contagieuse, & aux fureurs de son ambition, qui le rendoit souple & ingénieux dans l'art de gagner les cœurs.

Si Pogge n'a pas tout à fait le courage de contester à Cesar la gloire de ses conquêtes en faveur de la République, les guerres intestines ouvrent une ample carrière à sa mauvaise humeur. Il regarde Cesar non seulement comme un traître, mais comme un parricide qui par un prodige d'ambition a trempé ses mains dans le sang de sa mere, c'est-à-dire, de sa patrie: † & même sans compter l'injustice, l'infidélité, & la cruauté de Cesar dans ces guerres, il prétend qu'il ne s'en tira pas fort glorieusement, & que sa fortune eut plus de

* Il amassa des sommes immenses dans les Gaules; & en étant de retour, il s'empara du Thresor public.

† Suetone nous apprend que Cesar avoit sans cesse dans la bouche ces paroles d'Euripide: *Qu'il n'est permis de faire des injustices que pour regner, & qu'en toute autre chose, il faut être religieux observateur des Loix.*

de part que sa valeur aux conquêtes
) Voyez qu'il fit en Espagne (a). La victoire de
 con- Pharsale fut un effet de l'imprudenc
 ire dans & de la lacheté de Pompée. Sa passion
 us argus. pour Cleopatre lui fit entreprendre mal
 à propos la guerre en Egypte d'où il se
 retira moins en vainqueur qu'en fugitif.
 Il vainquit Pharnace, presque sans coup
 ferir. De là son mot au retour de cette
 expedition: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai*
vaincu. Ce fut pourtant après ces vic-
 toires si extenuées par Pogge que Cesar
 obtint la Dictature perpetuelle qui lui
 donnoit dans Rome une autorité Sou-
 veraine qu'il n'étoit pas d'humeur à quit-
 ter comme le fit Sylla. Il est surprenant
 que Pogge ait omis deux particularitez
 fort favorables à sa cause. La premiere,
 c'est que Cesar non content de la qua-
 lité de Dictateur, voulut se faire déclarer
 Roi, & qu'il s'étoit fait un diadème.
 Marc Antoine voulut lui-même
 le couronner, mais comme il n'y avoit
 que peu de gens qui applaudissent à une
 entreprise si odieuse à la République,
 il inventa ce stratageme pour la faire
 réussir hors de Rome. Il resolut d'aller
 contre les Parthes sous prétexte de ven-
 ger les Romains de la defaite & de la
 mort

mort du Général Crassus. En même tems ses amis publièrent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par le Roi des Romains. La seconde particularité omise par Pogge, c'est que les ennemis de Cesar, ou plutôt les partisans zelez de la République, se servirent de ce prétexte pour se défaire de lui. Tout le monde fait les circonstances de cet assassinat. Si Cesar fut un Tyran, comme le prétend Pogge, il eut le sort des Tyrans.

*Ad generum Corvix sine cado & vulnere panis
Descedunt Reges & sicca morte Tyranni (a).'*

(a) Juv.
Sat. X.
vers. 113.

On voit peu d'Usurpateurs & de Tyrans mourir de leur mort naturelle *.

Voici dans Scipion † un Heros d'un tout autre caractère que Cesar. Il signala sa premiere jeunesse par de belles actions sans en ternir l'éclat par des mœurs déreglées, Personne n'accorda jamais mieux l'ardeur & la vivacité de la jeunesse avec la gravité, la temperance, l'in-

* C'est la traduction du Pere Tarteron.

† C'est *Publius Scipion*, dit l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion qui fut vaincu par Annibal.

l'intégrité, la modération, & le flegme de la vieillesse. Dès l'âge de dix-sept ans il signala sa valeur dans la première guerre de Carthage qui fut si funeste aux Romains. Son Père, qui fut blessé dans la bataille, se trouvant enveloppé d'un gros d'ennemis alloit perdre la liberté ou la vie. Le fils, sans s'alarmer du nombre, court à son secours l'épée à la main, écarte les ennemis & le tire d'entre leurs mains *. Cette victoire de Scipion le pere fut suivie de la fameuse journée de Cannes †, qui auroit été le tombeau de la République Romaine sans l'intrepidité du jeune Scipion, à qui on confia le commandement des restes de l'armée avec *Appius Claudius*. Scipion ayant appris qu'il y avoit chez *Quintus Cæcilius Metellus* des Officiers Romains qui déliberoient entre eux d'abandonner l'Italie, s'en alla plein d'une noble fureur dans cette maison, & tirant son épée les menaça de les égorger tous s'ils ne juroient, comme il fit lui même, de verser jusqu'à la

* Cette action se passa sur le *Tesin* rivière du *Pavesan*.

† Ville du Royaume de Naples.

dernière goutte de leur sang pour le salut de la République. Animez par un grand exemple, & honteux de leur sort, ils s'engagerent tous par serment à sacrifier leur vie au salut de la patrie, elle fut en effet sauvée par cette noble action *.

Ce ne fut que le commencement des actions Heroïques de Scipion. Son Père & son Oncle avoient été tuez en Espagne; l'armée Romaine y avoit été défilée en pièces; la consternation étoit grande dans Rome que personne n'osoit entreprendre d'aller secourir cette Province si importante aux Romains. (a) (a) Tit. Scipion n'ayant que vingt-quatre ans se Liv. L. XXVI. porta pour aller venger la mort des C. 18. Romains & restituer à sa patrie une conquête qu'elle alloit perdre. Il y fut envoyé sous le titre de Proconsul & avec une assez petite armée; il reconquit l'Espagne & défait les Carthaginois en plusieurs batailles rangées: mais il se distingua sur tout dans cette occasion par la victoire qu'il remporta sur eux lui-

Cette action est admirablement décrite par l'Abbé de Vertot, *Hist. des Revol. de la Rep.* t. L. VIII. p. 319.

Tit. Liv.
ub. supr.
c. 50.

lui-même. Il prit un soin particu-
lier de l'honneur des femmes & des
filles. On lui amena un jour une jeune
femme d'une beauté ravissante. Il
apprit qu'elle étoit accordée à un
jeune Prince de Celtiberie, il fit
aussi-tôt auprès de lui ce Prince
ses parens de la fille, & tint ce discou-
rs au Prince. *Quand j'aurois disposé de
cette fille je n'aurois rien fait, qu'on ne
me pardonne à mon âge: mais comme
vous savez que vous l'aimez & qu'elle vous
a été promise, je vous la rends dans le
même état que si elle n'étoit point sortie de
les mains de ses parens, afin qu'elle
puisse faire un don digne de vous
à moi, & à condition que vous sere-
z agréé du Peuple Romain.* Poggie omet
un bel exemple du desintéressement de
Scipion dans cette rencontre; les parens
de cette Dame ayant destiné une grande
somme d'argent pour la racheter, ils
présentèrent instamment Scipion de l'accepter
comme un témoignage de leur reconnaissance
& non comme une récompense.
Il fit mettre cette somme à ses pieds
se tournant vers le Prince, *ajoutez-
dit-il, cette somme à la dot qu'on
vous donnera à votre Epouse.* C'est ainsi

Scipion faisoit autant de conquêtes par la clemence & par la générosité que par ses armes. Au retour d'une expedition si glorieuse il fut fait Consul pour la premiere fois alors, toujours attentif aux interêts de la Patrie, il resolut pres- que malgré le Senat d'aller en Afrique pour obliger Annibal à quitter l'Italie. Il remporta plusieurs victoires sur les Carthaginois ; il vainquit Annibal qui depuis quinze ans avoit toujours vaincu les Romains, & l'obligea à faire la paix sous des conditions dures & honteuses. Cette victoire fut suivie des honneurs du triomphe qu'il reçut à Rome, où il fut surnommé l'Africain (a). C'est le premier des Generaux Romains qui ait porté le nom d'une Province conquise. Il alla ensuite en Asie pour soutenir son frere *, & y subjuga *Antiochus le Grand*.

Scipion ne se montra pas moins grand pendant la paix que pendant la guerre. L'Histoire a beaucoup vanté sa pieté envers les Dieux. On rapporte que quand il étoit à Rome il ne manquoit pas un seul jour, d'aller avant le lever de l'Au-

* *Lucius Scipion* surnommé l'*Asiatique*.

l'Aurore, s'enfermer pendant plusieurs heures dans le Temple de Jupiter comme pour le consulter (a). Que ce fût superstition, ou imposture, cette conduite donnoit beaucoup de poids à ses sentimens & de relief à ses actions dans l'esprit du Peuple. Il eut toujours un zele & un amour à toute épreuve pour sa patrie. Il étoit d'ailleurs affable & populaire ; sa magnanimité étoit accompagnée d'une douceur qui lui gagnait tous les cœurs (b). Il ne fit pas moins éclater sa modestie que ses autres vertus, par le refus des honneurs extraordinaires que le Senat lui voulut décerner, en érigeant à sa gloire des Statues au Capitole, dans la Tribune aux Harangues, dans le lieu où se tenoient les Assemblées du Peuple Romain qu'on appelloit *Comices*, & même jusques dans la *Chapelle de Jupiter* * : il refusa encore les offres qu'on lui fit d'être Consul & Dictateur perpétuel. Toutes ces vertus lui avoient donné une autorité presque absolue dans Rome. Elle parut d'une

(a) Aul.
Gell.
Noct.
Attic. L.
VII. c. 1.

(b) Tit.
Liv. L.
XXVIII.
c. 19.

* *Cella Jovis*. Valere Maxime nous apprend que Scipion l'Africain y avoit une Statue, qui apparemment y fut mise en son absence.

de maniere éclatante à cette occasion. Les Tribuns du Peuple l'assignèrent un jour pour rendre compte de la somme d'argent qu'on l'accusait d'avoir reçue d'Antiochus pour lui procurer la paix avec les Romains, sous conditions favorables. Etant venu pour marqué avec sa couronne triomphale sur la tête: *Messieurs, dit-il, c'est le jour que j'ai triomphé d'Annibal, que je vous ai donné en même tems la victoire. Il est juste d'en aller remercier les Dieux. Allons au Capitole & laissons là les Chicanes.* Il fut bientôt suivi de tout le Peuple, des chevaliers, & du Senat. Les Tribuns coururent seuls bien confus: Quelques Historiens disent même qu'ils fuirent aussi. Tite Live a jugé que Scipion acquit autant de gloire par ces reproches de l'estime publique que lorsqu'il entra triomphant dans Rome (a). (a) Liv. Faire ne fut pourtant pas finie, Scipion xxxviii. ayant encore été tiré en cause pour le même sujet, produisit lui-même ses comptes: mais comme les Tribuns voulaient qu'on les lût, & qu'on les déposât dans l'Archive du Thresor public, il se déchira de ses propres mains en

Reflexion
de l'Au-
teur.

présence du Senat, trouvant indigne qu'après avoir sauvé la République on se méfiât de lui, & que ses ennemis cherchassent dans leurs chicanes des prétextes de le détruire. L'action étoit hardie & je ne sai s'il n'y avoit pas plus d'orgueil que de magnanimité. Il pouvoit bien y avoir de la jalousie dans la recherche des Tribuns *; mais en obligeant Scipion à rendre compte ils ne faisoient rien que de conforme aux Loix. Les plus grands Conquerants & les plus illustres restaurateurs de la République n'en avoient point été dispensés : l'Africain se sentoit innocent de peculat il me semble qu'il y eût eu plus de grandeur à s'affujettir aux Loix, qu'à donner en les violant, un exemple que son mérite extraordinaire & sa grande autorité, rendoit doublement dangereux.

Scipion le sentit bien lui-même. Crai
gnan

* Le Senat blâma hautement les Tribuns d'avoir voulu signaler leur zele aux dépens du Libérateur de la Patrie. Il faut pourtant en excepter le genereux *SEMPRONIUS GRACCHUS* qui quoiqu'ennemi de Scipion ne voulut pas entrer dans ce complot d'ingratitude, & harangua fortement le Peuple & les Tribuns en faveur de Scipion. Tit. Liv. L. XXXVIII. C. 53.

gnant que Rome ne fût la victime des
 factions qui se formoient à son occasion,
 il prit le parti de la retraite. Seneque a
 regardé cet exil * volontaire de Scipion,
 comme le plus bel endroit de sa vie.
Je l'estime plus, disoit-il, par sa mode- Epist. 86
ration & par son amour pour la patrie
que par toutes ses conquêtes. Il n'y avoit
plus de milieu. Il falloit bannir de Rome
ou Scipion ou la Liberté. Il choisit gene-
reusement le premier parti, plus admira-
ble quand il quitte sa Patrie que quand il
la défend. Le sentiment le plus général
 est qu'il mourut au lieu de sa retraite,
 où Seneque croyoit avoir vu son tom-
 beau. † Tite Live dit la même chose,
 mais il ajoute qu'il avoit un Mausolée
 & des statues à Rome. Il est surpre-
 nant qu'on ne sache point en quelle
 année mourut un si grand Heros.

DES-

* Il se retira à *Linterne* ancienne ville de la
 Campanie, dont Seneque a fait la description.

† Quand on a travaillé à ce morceau, on n'a-
 voit pas encore vu la belle *Histoire des Revolutions*
de la Republique Romaine, par Monsieur l'Abbé
de Vertot. C'est une des plus engageantes lectu-
 res qu'on puisse faire.

ogg. Op.
297.DESCRIPTION DES BAINS
DE BADE.(a) *Thur-
egum.*

Pogge étant au Concile de Constance alla aux bains de Bade pour y rétablir sa santé. Il fait une agréable peinture de ces bains dans une Lettre qu'il écrivit de là à son ami Nicolas Nicoli. Quoiqu'ils soient connus, sur tout en Allemagne, on ne fera peut-être pas fâché de favoir l'état où ils étoient au commencement du XV. Siècle. Ils étoient dans un village (a) situé sur une rivière qui se jette dans le Rhin à environ 500. pas de Bade. Au milieu du Village il y avoit une très-grande place entourée de bâtimens magnifiques dont chacun avoit son bain particulier. Il y avoit en tout 30. bains entre lesquels il y en avoit deux publics, où le Peuple de l'un & de l'autre sexe se baignoit tout à découvert. Celui des femmes n'étoit séparé de celui des hommes que par une espece de chaussée qui ne déroboit point la vuë, & n'empêchoit point la communication. Pogge dit qu'en voyant tant de nuditez, il croyoit être aux Jeux *Floraux* de Rome, dont

Ovi.

le (a), & après lui *Laſſance* (b), ^{(a) Ovid.}
ont ſi bien représenté la licence, ^{Faſt. L.}
fronterie. ^{V. vers.}

y avoit un peu plus de bienſéance, ^{327.}
honnêteté dans les bains des parti- ^{(b) Laſt.}
rs. Les femmes y étoient ſeparées ^{p. m. 84.}
hommes par une cloiſon de planche
on avoit pratiqué pluſieurs fenêtres
faciliter la converſation, & le
merce, qui pour l'ordinaire étoit
juſqu'au libertinage. Comme au
is de ces bains il y avoit des prome-
s d'où l'on pouvoit voir tout ce qui
ſſoit, Pogge ſe donnoit ſouvent le
il de les viſiter tous. Il lui ſembloit
qu'on l'avoit transporté dans la Ré-
lique de Platon, où tout devoit
commun. J'admirois, diſoit-il, la
ſlicité, la facilité, & l'indulgence
eurs mœurs. Quelque liberté qu'on
lonne tout eſt pris en bonne part,
erſonne n'y entend fineſſe. La Ja-
ie n'eſt pas moins releguée de ces
x que la Modéſtie, & les maris y
les meilleures gens du monde.
ogge n'oublie aucun des divertiffe-
is que l'on prenoit à Bade pendant
bains, comme la Muſique, la Danſe,
Collations, les Promenades, & tou-

tes sortes de Jeux, où l'innocence, & la pudeur étoient souvent blessées impunément. En un mot, si le bonheur consistoit dans la volupté, il prétend qu'il ne manquoit rien là pour la rendre complète. La joye y étoit un devoir, la tristesse une espèce de crime, tout n'y respiroit que l'enjoûement. La variété des amusemens & la diversité des caracteres y conspiraient à l'envi à en chasser le sérieux, & l'ennui. Il y a beaucoup d'apparence que la joye, & le plaisir contribuoient autant à la santé que la vertu des eaux, quoi que Poggé l'exalte infiniment. Il leur en attribue sur tout une merveilleuse contre la stérilité.

On eût dit que c'étoit un rendez-vous général que la Volupté donnoit tous les ans, à ses partisans. Aussi plusieurs gens y venoient-ils, moins pour prendre les bains, que pour profiter de cette occasion de se divertir. La santé n'étoit que le prétexte, le plaisir étoit le véritable motif, & le privilège des bains étoit le voile de quantitez d'intrigues qui n'auroient pû réussir en d'autres occasions. Il sembloit même que les Ecclesiastiques Seculiers, & Réguliers n'al-

n'allassent là que pour se dédommager des austérités de leur état, en portant la licence plus loin que les autres. On en voyoit qui se baignoient avec les femmes, vêtus, & coiffés d'une manière efféminée, sans aucun respect pour leur caractère.

Ce qu'il y avoit de plus charmant, c'est que parmi une si grande multitude de gens de toutes sortes, il ne se trouvoit jamais un *Rabat-joye* ni un *Trouble-fête*. On y vivoit dans une parfaite union. On n'y entendoit parler ni de querelles, ni de batteries, & on n'y disputoit que de politesse. La médifance y étoit inconnue aussi bien que la jalousie. C'est un plaisir (dit Pogge,) de voir ces bonnes gens, vivre au jour la journée, dans une tranquillité profonde, sans avarice, & sans ambition *. En cela bien différens de nous autres Italiens qui nous rendons misérables toute notre vie, par notre humeur inquiète, & notre insatiable avidité, de biens, & de gloire.

MAXI-

* Il faut qu'il y ait beaucoup de Rhetorique, & d'exagération dans cette peinture, ou que les mœurs ayant bien changé depuis 300. ans.

MAXIMES SUR DIVERS SUJETS
TIRÉES EN PARTIE DES OEU-
VRES DE POGGE.

Les regrets inutiles sont indignes d'un homme sage. Quand nos maux sont sans remède, il vaut mieux les adoucir par la reflexion que de les aigrir par des plaintes infructueuses. La Nature se montre déjà d'elle-même assez rigoureuse envers nous, sans nous exciter à en ressentir plus vivement les disgraces (a).

(a) Pogg.
Op. De
miser.
hum. p.
90. Edit.
Basil.

Les Societez se renouvellent tous les jours. De nouveaux venus remplissent les brèches que font la mort, l'absence, & l'éloignement. Il y a pourtant des Societez qui ne se retrouvent point. Pour former une Société dont on puisse être content, il faut un assemblage de qualitez qui sont répandues dans le monde; mais qui souvent ne se trouvent réunies qu'une fois en la vie.

(b) Baluz.
Miscell.
T. III.
p. 250.

Que sont devenus, disoit là-dessus Pogge (b), que sont devenus *les Collutius Salutatius*, *les Laurens de Medicis*, *les Nicolas Nicoli*, *les Robert Rufus* &c. Il n'y a personne qui ne puisse faire les mêmes regrets. Il

Il n'y a rien de plus facile que de flatter, rien de plus rare que de pouvoir donner une louange légitime (a). Lucien disoit que la nature l'avoit formé aussi capable de louer que de blâmer, mais que les vices des hommes lui avoient tellement fait oublier le talent de la louange qu'il ne savoit plus que blâmer, & medire.

(a) Pogg.
De infelic. Princip. p. 305.

Si l'on met en parallele les maux que les louanges & la satyre peuvent causer dans le monde, les louanges en auront la meilleure part. Il peut arriver qu'on se corrige par la satyre, mais il n'arrive presque jamais que la louange ne gâte pas.

La mort est naturellement un objet lugubre. Mais la plûpart des hommes font un si mauvais usage de la vie, tant par rapport à eux-mêmes, que par rapport à la Société, qu'il y a lieu de douter, quand ils meurent, s'il n'y a pas plus de gain, que de perte à leur mort (b).

(a) Orat.

Il ne doit point y avoir de perte plus sensible que celle des amis. Nos peres, & nos enfans sont tels que la nature nous les a donnez, quelquefois bons, mais souvent si mauvais que quand on les perd, il n'y a point de vertu plus aisée

funer.
Laur.
de Medicis. p. 278.

à

à pratiquer que la soumission à la Providence. Nos amis sont de notre choix, & tellement notre ouvrage qu'il semble que la mort en nous les ôtant nous ôte à nous-mêmes. On trouve réunis dans un véritable ami tous les caractères, & les bons offices qu'on peut attendre d'un Pere, d'un Frere, en un mot de tout ce qui nous interesse, ce qui nous lie, & tout ce qui nous fait plaisir dans la vie.

Ibid.

P. 343.

La mort ne doit paroître fâcheuse qu'à ceux dont la vie a ressemblé à la

(a) Baluz. mort (a).

Miscell.

T. III.

p. 252.

Les Loix ne sont que des remedes palliatifs. Elles n'ôtent point la source du mal, elles ne font qu'en arrêter le cours, & en suspendre la cause. Ce sont des digues à la verité fort necessaires, mais elles ne tiennent pas contre une grande inondation.

C'est en vain qu'on déclame contre les préjugés, on ne les arrachera jamais de l'esprit & du cœur. Il est aussi malaisé de guérir un homme de ses préjugés que de le guérir de la bile, du flegme, ou du sang qui domine dans son tempérament. C'est là la source ordinaire des préjugés. Quand le tem-

pe-

perament n'en fourniroit pas, l'éducation y mettroit bon ordre. Pour n'avoir point de préjugé il nous faudroit pour maîtres, & pour précepteurs des Anges, ou des hommes tombez des nuës, ou qui n'eussent jamais eu aucun commerce avec la Nature, & la Société humaine. Ceux qui se plaignent le plus tragiquement des préjugés y sont souvent eux-mêmes les plus sujets. Personne ne leur a fait plus rude guerre que *Des Cartes*, mais son système en est un assemblage. Le Genre humain est un malade incurable. Il faut se borner à prendre soin de ce qui donne encore quelque signe de vie, & quelque espoir de convalescence.

Il en est à peu près de la corruption humaine comme du mouvement dans la nature. Il se conserve toujours dans la nature un certain degré de mouvement qui ne change que par les différentes déterminations. Il en est de même de la corruption du Genre humain. Dire que le monde va toujours en empirant, c'est une déclamation qui n'est pas à l'épreuve d'un examen Historique de tous les siècles. Ce sont des plaintes tragiques qui peuvent être écoutées dans
les

les grandes irruptions de la méchar
humaine; sur tout quand on les e
me en aussi beaux vers que l'a fait

(a) Livre race (a).
III. Ode
VI.

Il n'est rien qui ne se démente:
La Vertu même se détruit;
Le Vice seul dure, & s'augmente,
Et chaque Age nous en instruit.
A peine à nos peres coupables
Nos ayeux sont-ils comparables:
En crimes nous les passons tous;
Et ceux qui de nous doivent naître
Par leurs forfaits feront connoître
Qu'on peut aller plus loin que nous.

C'est la paraphrase que Mr. l'A
Pellegrin a fait de ces quatre vers d'
race:

*Damnosa quid non imminuit Dies?
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosorem.*

Tous ces grands mots de *Fortune*
Sort, d'*Etoile*, de *Destinée*, de *Fa*
té ont été d'abord inventez par l'Ig
rance humaine. Les hommes ne p
vant rendre raison de certains év

mens ont imité les Philosophes qui ont l'art de cacher leur ignorance ; sur certains secrets de la Nature, sous les beaux mots de *Sympathie*, & d' *Antipathie*. Tout de même dans la Morale, plutôt que d'avouer son ignorance, on a cherché dans l' *Etoile*, & dans la *Déstinée* la cause vague de mille événemens qui arrivent par des ressorts secrets, où le *Hazard*, & l' *Etoile* n'ont nulle part. Ensuite les Poètes, & les Orateurs ont adopté ces mêmes causes chimériques, pour donner du merveilleux à leurs Ouvrages ; & l'Histoire même destinée à développer les raisons ; & les motifs des actions des hommes n'a pû échapper à ce langage trompeur. Enfin la méchanceté humaine s'y est réfugiée comme dans un azyle sacré pour se mettre à couvert du blâme inséparable de la mauvaise conduite. Les hommes ont attribué leurs foiblesses, leurs fautes, leurs mauvais succès, leurs crimes, leurs forfaits, & toutes les productions de leur méchanceté, à des causes mystérieuses, pour leur concilier du respect. La médifance, & l'envie, d'autre côté, ont voulu diminuer sous ces noms la gloire des vertus, des belles actions, & des heu-

reux succès des grands hommes. On se console de ne les pouvoir atteindre à la faveur du *Destin*, & de l'*Etoile* qui favorise l'un, & traverse l'autre aveuglément.

C'est une vanité bien mal entendue que de ne pas vouloir renoncer à certains titres, & à certaines apparences, pour avoir les choses mêmes. Les Empereurs Romains en renonçant au titre de *Roi* rendirent leur puissance plus absolue que ne l'avoit été celle des Rois même. Rien ne rendit *Auguste* plus maître dans Rome que le desir qu'il montra de se vouloir décharger des affaires de l'Empire.

Les malheurs & les mauvais succès de la plupart des hommes ne viennent pas tant de ce qu'ils manquent de pouvoir, de lumières, & de liberté ; que de ce qu'ils ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes, pour bien user de leur liberté, de leurs lumières, & de leur pouvoir. Remplis de faste, & d'ostentation ils ont rarement sur eux-mêmes cet Empire délicat qui consiste à ne pas toujours montrer tout ce que l'on peut, & tout ce que l'on fait. Quand en effet
on

le pouvoir en main, il est beau,
grand quelquefois d'agir comme
on étoit foible; de réserver l'exer-
ce de son pouvoir pour la nécessité;
savoir s'élever au dessus du com-
en se confondant avec lui par con-
dendance; & par une suppression
este de sa supériorité.

la vraie liberté c'est d'être maître
exercice de sa liberté. Ce n'est pas
libre que de vouloir toujours se ser-
e sa liberté; c'est en être l'esclave.

larc Ayrole Antonin avoit raison de
que la Cour étoit sa Marâtre, &
philosophie sa mere. Il n'y a point
mais plus sterile en bonnes choses,
plus fécond en riens que la Cour.
ore y vend-on ces riens bien cher.
ut s'y contraindre, dissimuler, flat-
& mentir. Un honnête homme
eroit tout son bien pour se rache-
le cette cruelle nécessité.

il y a une misère imperceptible at-
tée à la Nature humaine; c'est que
ne saurions presque jamais arriver
à un grand qui n'ait sa source dans
quel-

quelqu'endroit humiliant. La plupart de ceux qui réussissent en quelque genre que ce soit ont presque toujours quelque chose de dérangé dans l'imagination. Les grands traits de l'Eloquence, & les coups hardis du pinceau sont des espèces d'accès. L'Heroïsme lui-même est aux confins de la Folie. La plupart des grands Conquérants sont des *Orestes*, & des *Atrées*. La fureur est leur Genie.

Il ne faut pas que les Auteurs, même les plus originaux, se flatent de l'être tout-à-fait. Nos idées & nos connoissances sont acquises, ou s'il y en a qui naissent avec nous, il faut que l'éducation, la lecture, l'instruction, l'expérience & la réflexion les développent. Il y a dans notre tête un magasin rempli de divers endroits, plus ou moins grand, selon les divers caractères & la différente éducation des hommes. Comme chaque idée n'a point son étiquette, l'amour propre se prévaut des mauvais offices de notre mémoire pour nous donner la gloire de l'invention. Notre esprit subsiste imperceptiblement du bien d'autrui, & il se repaît du plaisir secret de le regarder comme son propre bien,

ien, comme il le devient en effet, quand on l'a légitimement acquis. Il y a cette différence entre les Auteurs originaux & les plagiaires, c'est que les premiers ont des conquêtes de leur esprit, au lieu que ceux des autres sont des larcins secrets, dont ils sont redevables à leur mémoire ou à leur plume.

* C'est un plaisir commun de faire plaisir à ses amis; C'en est un plus rare & plus délicat de faire plaisir à ceux que nous n'aimons pas, & dont nous ne sommes pas aimez.

Tout est à vendre hormis le bon esprit, & je croi que s'il étoit à vendre, ne trouveroit point d'acheteurs, tant y a peu de gens qui se connoissent à cette marchandise.

Cicéron disoit, que ceux qui commencent sans communiquer leurs ouvrages au Public, ou au moins à leurs amis, ressemblent aux gourmands, qui T. VIII. p. 3170.

* Cette Maxime est en Latin dans le Menagiana. T. IV. p. 222. On y a seulement ajouté la fin.

qui mangent seuls leurs bons morceaux.

Ibid. P. 3217. Le même Ancien disoit qu'il n'a-
moit point à écrire des choses, que les
ignorans n'entendent pas & dont les Sa-
vans ne se soucient gueres. Un Sermon
rempli d'érudition de cabinet est un
mauvais Sermon. Le peuple n'y entre
point parce qu'il n'y entend rien, ou
s'il admire, c'est précisément parce
qu'il n'entend pas. Les Savans d'autre
côté qui vont au Sermon dans une autre
vue, trouvent cela très-mal placé. Ils
aiment à puiser dans les sources & non
dans une érudition postiche.

Maxime de Tyr Philosophe Platoni-
cien disoit qu'un homme pieux est ami
de la Divinité, & qu'un superstitieux
en est comme l'adulateur.

Il n'y a rien de plus dangereux que
de donner entrée dans son esprit à une
seule absurdité. C'est une hydre à cent
têtes. A lire la plupart des Livres spé-
culatifs, sur tout des Livres de Syste-
me, & en particulier certains Systemes
de Théologie, on diroit que l'Esprit hu-
main

main est fait au rebours de la Raison, que l'absurdité est sa nature, & la Raison ses écarts.

Il faut goûter de la Philosophie, mais il ne faut pas s'en gorger. C'est un bon mot d'Ennius.

Quand on compare les progrès de la Philosophie depuis qu'on a commencé à philosopher on trouve bien que les Modernes ont l'esprit plus philosophique que ne l'avoient les Anciens, qu'ils ont plus avancé dans l'Art de raisonner, qu'ils se font des Systèmes mieux liez, mais on ne trouve pas qu'ils aient fait plus de progrès dans la connoissance des causes naturelles de toutes choses & dans la solution des grandes difficultez. Dès le tems de Chrylippe, qu'Aulugelle qualifie de Prince de la Philosophie Stoïcienne, il y avoit des gens qui nioient une Providence, à cause du mélange de biens & de maux qui se trouve dans le Monde, & qui soutenoient qu'il pourroit n'y avoir eu que des biens, sans aucuns maux de quelque espece que ce soit. Chrylippe, qui tenoit pour la Providence, traitoit ce langage d'imper-

tinence *. On ne connoîtroit point, disoit-il, la Justice, s'il n'y avoit de l'injustice; ni la Vérité sans le mensonge, & ainsi du reste. Cela ne satisfait point. Nous nous passerions bien des plaisirs & des connoissances que peut donner l'opposition du bien & du mal, mais nous ne saurions nous passer d'être heureux; & nous le serions s'il n'y avoit point d'injustices, point de fraudes, point de douleurs &c. Il faut donc chercher quelque autre raison, pour justifier la Providence, sur le sujet du mal moral & du mal physique, & on ne l'a pas encore trouvée, au moins dans la Philosophie. Chrysippe disoit à l'égard des douleurs ou des maux physiques, que le dessein de l'Auteur de la Nature n'avoit pas été que les hommes fussent sujets aux douleurs & aux maladies, mais que cela étoit arrivé en conséquence des Loix qu'il avoit établies dans la nature. Les *Mallebranches* & les *Theodicées* n'ont pas été plus avant là-dessus que Chrysippe; mais ils ne satisferont point les *Bayles* de notre Siècle. Ils répondront que l'Etre tout puissant, tout sage,

* *Nihil imperitus, nihil insubidius.* Agell. VI. i.

& tout bon pouvoit établir des Loix qui n'entraînaissent aucun mal après elles. Il vaut donc mieux nous taire & nous humilier dans le sentiment de notre ignorance, & des étroites bornes de notre Esprit, que de hazarder des réponses qui attirent des objections plus embarrassantes que celle à laquelle on prétend répondre.

Il y a de la justice à donner à un pauvre qui est homme de bien, mais l'humanité veut qu'on donne aussi aux pauvres les plus indignes, & à ceux même qui n'ont de l'homme que la figure. Il se présenta un jour à Herode celebre Philosophe d'Athenes, un pauvre en habit de Philosophe, avec une longue barbe & un manteau déguenillé, coureur de profession, franc vaurien, pillier de cabarets & d'autres lieux semblables. Herode lui fit donner de l'argent pour avoir du pain pendant un mois. *Tel qu'il est, dit-il, ne laissons pas de lui donner quelque chose, parce que nous sommes hommes, & non parce qu'il l'est **.

Mu-

* *Demus huic aliquid aris, cuicunque est; tanquam homines, non tanquam homini.* Agell. L. IX. C. 2.

Musonius autre Philosophe plus ancien qu'*Herode Atticus* donna un jour mille écus à un gueux qui faisoit aussi le Philosophe, & à peu près du même caractère que le précédent. Comme on représentoit à *Musonius* que c'étoit un fripon & un garnement qui ne méritoit pas qu'on lui donnât rien de bon ; *C'est pour cela*, dit-il en riant, *qu'il ne mérite que de l'argent* †.

On n'aime pas la retraite intérieure parce qu'elle donne à l'amour propre un spectacle trop désagréable. C'est ce que *Plutarque* a exprimé admirablement en ces mots. *La plupart des gens n'ont pas le courage de rentrer en eux-mêmes pour examiner leur propre conduite ; c'est pour eux un objet trop mortifiant. L'âme toute pleine de vices a horreur d'elle-même, & saisie de frayeur de ce qu'elle y voit elle s'échappe au dehors & se jette sur les défauts d'autrui, nourrissant ainsi sa propre corruption.*

On peut dire de l'amitié, ce qu'un bel

† ἄξιος ἐστὶν ἰσθὶ ἀργυρίου. Agel. ub. sup.

bel Esprit de nos jours a dit de l'amour; c'est qu'elle ressemble aux Esprits; tout le monde en parle, & personne n'en a jamais vû. On s'est de tout tems piqué d'être ami; mais les exemples d'une amitié à toute épreuve sont très-rares. Chilon l'un des sept Sages de Grece fut Agell. L. agité en mourant d'un grand scrupule I. C. 3. de conscience. C'est qu'ayant à juger un de ses amis, & convaincu en secret qu'il meritoit la mort, il persuada à ses Collegues d'absoudre le criminel, préférant l'amitié à la justice. Le Philosophe Periclès auroit levé son scrupule, car il soutenoit qu'en toutes choses, excepté la Religion, l'amitié devoit prévaloir à la justice; *Jusqu'aux Autels*, disoit-il. Cicéron * juge, que quand il s'agit de conserver la vie & la reputation d'un ami, on peut se relâcher de la rigueur des Loix en sa faveur, pourvu qu'il ne s'agisse pas de l'interêt de la Patrie, à qui il faut sacrifier l'amitié, & qu'il n'en réjaillisse pas sur nous un trop grand deshonneur *.

* *Contra patriam arma pro amico sumenda non sunt.* Cic. de Amic. T. X. Opp. p. 4143,

neur *. Theophraste avoit fait un
 Traité de l'Amitié qui est perdu, &
 que Cicéron avoit bien lû. Ce Philo-
 sophe disoit, que dans ces occasions il
 faut peser & calculer. Que si pour
 procurer un grand avantage à un ami,
 il n'en coûtoit qu'une légère atteinte à
 notre réputation, l'amitié le devoit
 emporter sur l'amour propre; mais que
 toutes choses égales la réputation doit
 aller devant l'amitié.

C'étoit un bon mot que celui du
 Philosophe Musonius. Quand un Phi-
 losophe, disoit-il, enseigne la Vertu,
 & parle contre le Vice, si son Auditoire
 lui applaudit de la voix ou du geste, il
 faut compter que c'est un charlatan &
 non un Philosophe qui parle. L'esprit
 n'a pas la liberté d'admirer quand le
 cœur est touché de la honte & de l'hor-
 reur du vice. D'ailleurs les paroles ne
 font pas l'effet naturel de l'admiration,
 c'est plutôt le silence.

Jamais la fortune ne nous est plus fa-
 vorable que quand elle se démasque,
 &

* *Modo ne summa turpitudine sequatur. Ibid.*

et qu'elle découvre sa propre inconstance. Il y a des disgrâces qui vaudroient mieux que la plus éclatante prospérité, si les hommes connoissoient le prix de la liberté. C'est par ce motif que Pogge consolait *Cosme de Medicis* de son exil à Venise.

Il entre quelquefois dans l'ame des plus méchants hommes des scrupules qui semblent n'y naître qu'en dérision de la Vertu. Tibere remplissoit Rome de massacres pendant qu'il défendoit sévèrement de violer la sépulture des morts.

F I N de la seconde Partie et du Tome I.





OGGIANA,

6 U

**VIE, LE CARACTERE, LES
SENTENCES, ET LES BONS MOTS**

D E

OGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

D E L A

PUBLIQUE DE FLORENCE,

E T

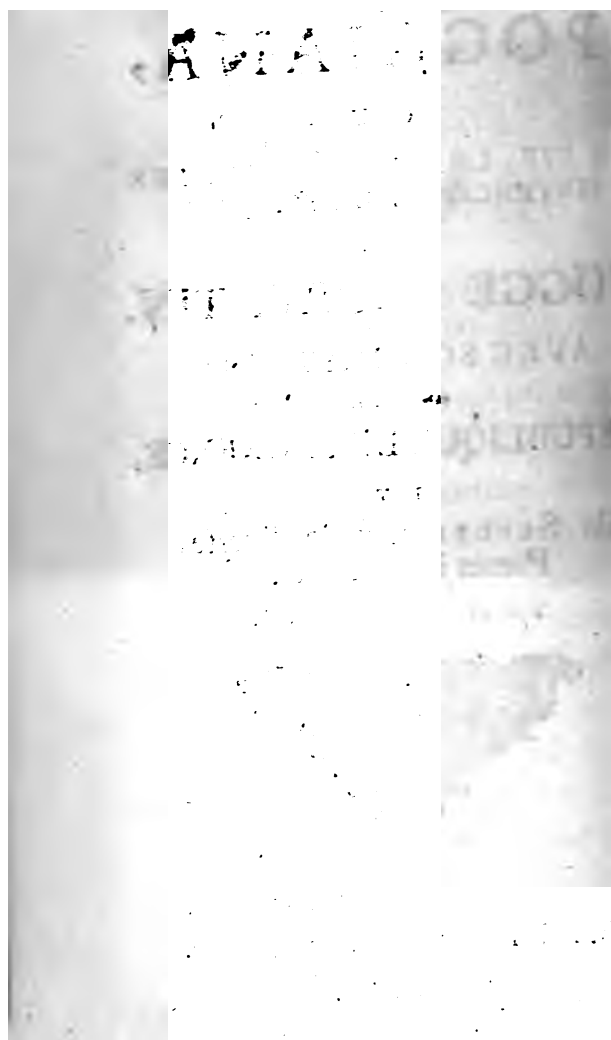
**Un SUPPLEMENT de diverses
Pieces importantes.**

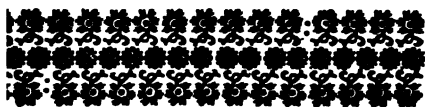
TOME SECOND.



**A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUBERT.**

MDCCXX.





A V I S

DE CET ABREGE' DE L'HIS-
TOIRE DE FLORENCE.

LN avoit résolu d'abord
de ne marquer que les
principaux traits de
l'histoire Florentine de Pog-
mais après l'avoir luë tou-
t entière on a crû faire plai-
au Public de l'abreger en
sur de ceux qui n'aiment
le Latin, ou qui ne sont
d'humeur de lire l'original
à bout à l'autre. On y a
mis les éclaircissemens qu'on

II AVIS SUR L'ABREGÉ

a pû trouver dans *Leonard Aretin*, dans *Nicolas Machiavel*, Citoyen & Secrétaire de Florence , & dans les Notes de M. *Recanati* qui a consulté plusieurs Historiens de Florence peu connus hors de l'Italie. On a pris plaisir à confronter les divers caractères de ces trois Historiens de Florence. Leonard Aretin a plus de détails, son stile est plus simple , & plus naturel , il tient plus du Journal que de l'Histoire. Pogge s'étend davantage, son stile est plus soutenu, il fait parler ses personnages, à la manière de *Tite Live* & de *Saluste*. Machiavel écrit en Politique, de-

DE L'HIST. DE FLORENCE. III

velope les événemens avec beaucoup de pénétration, mais souvent il soupçonne, & il devine à l'imitation de *Tacite*, dont il n'a pourtant pas suivi le stile *concis*, & *serré*. A l'égard de Monsieur *Recanati*, en bon Venitien, il prend, dans ses notes, le parti de sa Patrie, quand il arrive à Poggie de décharger sa bile contre elle, comme il fait souvent.

Les guerres que se font les Villes, & les petits Etats sont en petit, ce que sont en grand les guerres des Nations entières. On y voit mêmes intrigues, mêmes stratagêmes, mêmes passions, mêmes ca-

IV AVIS SUR L'ABRÉGÉ

raâteres, mêmes révolutions
en un mot des événements
tout semblables. La raison en
est bien claire , c'est qu'on
y voit l'Homme par tout,
blanc, ou noir, selon le cli-
mat, habillé, & armé dif-
feremment, selon les divers
usages des Nations, plus fero-
ce, ou plus doux, plus brutal,
ou plus civilisé suivant le ca-
ractere des siècles, mais tou-
jours l'Homme, quant à l'in-
térieur. On y trouve encore
les mêmes exemples , ou de
valeur, & de fidélité, ou de
lâcheté, d'inconstance, &
de perfidie. Les guerres y
sont conduites, pour la plû-
part, comme les nôtres, sui-
vant

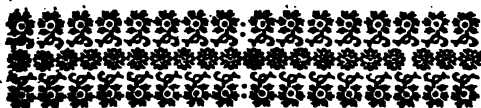
DE L'HIST. DE FLORENCE. V
vant l'interêt, l'ambition, &
quelquefois les intrigues ga-
lantes des Généraux, qui ont
l'art de pousser, ou de pro-
longer une guerre, de recu-
ler, ou d'avancer une paix,
au gré de ces passions. On y
est surpris, & confus de se
voir la dupe des apparences,
en découvrant que souvent ces
grands événemens qui occu-
pent tout l'Univers, sont ame-
nez, par les plus petites cau-
ses, & par les ressorts les
moins importans en eux-mê-
mes. Mais sur tout on est
frappé d'admiration à la vue
de ce qu'on appelle vulgaire-
ment le sort des armes, &
l'inconstance de la fortune,

VI AVIS SUR L'ABREGE' &c.

mais qu'on doit appeller la conduite secrete, & profonde, les ressorts impénétrables de l'Arbitre souverain de l'Univers. On a cru que le Lecteur ne seroit pas fâché de voir la preuve de cette reflexion dans cet Abrégé, où l'on a réduit en deux les huit Livres de Pogge.



HIS



POGGIANA.



TROISIEME PARTIE,

*Histoire abrégée de l'Origine, du
Gouvernement & des Guerres
de la République de FLOREN-
CE, tirée de l'Histoire de LEO-
NARD ARÉTIN, de POG-
GE, & d'autres Auteurs.*

LIVRE PREMIER. —

LEs Historiens ne manquent Origine
gueres de donner une origi- de Flo-
ne fort ancienne aux Peuples rence.
& aux Etats dont ils font
l'Histoire. Ceux qui ont écrit celle de
Florence ont pû faire remonter fort
Tom. II. A haut

2 POGGIANA. Part. III.

haut l'origine de cette Ville, sans avoir recours à la chimère, puis qu'il est certain qu'elle fut bâtie avant l'Empire d'Auguste. Leonard Aretin & Poggé prétendent, sur l'autorité de Cicéron, que c'est une de ces Colonies, que le Dictateur Sylla établit à Fiesole *, au

(a) Cic. *voisinage de Florence* (a). *Hi sunt boni-*
contr. Ca- nes ex his Colonis quas Fesulis Sylla consti-
ta. II. 9- tuit. Mais comme dans cet endroit de

Cicéron, il n'est point parlé de Florence, & que d'ailleurs il paroît par
 (b) Flor. l'Histoire (b) que la Colonie de Fiesole
 III. 21. fut vendue & subbaîtée par Sylla lui-

(c) L. I. même, Ange Politien (c) a reculé l'ori-
 Ep. ad gine de Florence quelques années plus
 Petr. Me- bas, sous le Triumvirat de César, d'An-
 dic. 2. toine & de Lepidus, environ quarante
 ans avant l'Ere Chrétienne, fondé sur
 un passage de Jules Frontin †. C'est
 le sentiment qu'embrasse Mr. Reca-
 nati.

Son Gou- Florence s'étoit beaucoup accrue en
 vernement. Citoyens & en richesses sous la domina-
 tion des Romains lors qu'elle fut prise
 &

* Fiesole Ville du Florentin à quelques milles
 de Florence.

† Jul. Front. de agror. mensur. Pogg. Hist. Flo-
 rent. p. 2.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I. 3*

Et ruinée par *Totila* Roi des Goths vers le milieu du sixième siècle. Elle fut reprise & réparée par Charlemagne environ trois cents ans après. Ayant acquis de nouvelles forces sous cet Empereur, elle se fit une forme de Gouvernement, qui consista d'abord en deux Consuls & en cent Sénateurs. Les Florentins eurent beaucoup de guerres à essuyer de la part de leurs voisins jaloux de leur aggrandissement, jusqu'à ce qu'Othon I. étendit considérablement leurs limites environ quarante ans après leur rétablissement. Mais se trouvant opprimés sous les Empereurs qui succédèrent à Othon I. ils résolurent sur la fin de l'onzième siècle de reprendre leur liberté, sous la protection de Grégoire VII. dont ils tenoient le parti contre l'Empereur Henri IV. * ne pensant pas que

1110 (1)
1111 (2)

1112 (3)
1113 (4)
1114 (5)
1115 (6)

* Mr. Recanatì reprend ici fort mal à propos Poggè dans sa note, quand il dit qu'il s'agit non de l'Empereur Henri IV. mais de l'Empereur Henri III. Ce dernier mourut en 1053, avant l'élection de Grégoire VII. qui n'arriva qu'en 1073. *Siruvius Syntagm. Hist. Germanica. Diss. XV.* Cet habile homme ne se trompe pas moins quand il dit que l'Empereur Henri III. étoit Henri IV. Roi de France. Celui qui regnoit alors en France étoit Henri I. qui mourut en 1060. & laissa

par là, ils ne faisoient que changer d'esclavage.

Les conquêtes qu'ils firent sur leurs voisins ayant rendu leur Ville & plus puissante & plus peuplée, ils la partagerent en quatre Tribus, & puis en six, dont chacune avoit son Consul. Cependant comme la Justice étoit mal administrée par ces Magistrats, & que tout se faisoit par la faveur & par la brigue, ils appellerent des Magistrats de dehors, qu'ils nommoient *Podestats* *, dont le premier fut un Milanois. Peu de tems après le Peuple se trouvant opprimé par la Noblesse, on créa un *Capitaine* (a) avec douze des plus notables, qu'ils appelloient, *Seigneurs* (b), & vingt *Gonfalonniers* (c), dont chacun avoit son drapeau sous lequel il assembloit le Peuple. Ce Gouvernement ne réussit pas mieux que les autres. La Ville fut remplie de Factions & de Guerres intestines, de meurtres, de pillage, & de proscriptions de Citoyens. Il fallut donc avoir recours à une autre forme de

pour Successeur son fils Philippe I. Tout le monde fait quand a regné Henri IV.

* *Podestas*. Cela se pratiquoit en plusieurs Villes d'Italie. *Pogg. Hist. Flor.* p. 4. 5.

(a) *Capitaneum.*

(b) *Seniores.*

(c) *Vexilliferos.*

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 5
 de Gouvernement. On créa sur la fin
 du treizième siècle six Magistrats sous
 le nom de *Prieurs des Arts*, ou, des
 Métiers, ou, *Prieurs de la Liberté* (a). (a) *Prio-*
 Cet ordre duroit encore du tems de *res Ar-*
 Pogge, qui mourut dans cette Charge, *fium aut*
 comme on l'a vu ailleurs (b), mais on y *Libertatis.*
 fit de tems en tems divers changemens, I. p. 51.
 qu'il n'est pas nécessaire de rapporter
 ici. Il y a parmi les Anecdotes des PP.
 Dom Martene & Dom Durant (c) une (c) T. I.
 Lettre de l'Empereur Robert aux P. 1668.
 Prieurs des Arts de Florence, avec cet-
 te Inscription: *Honorabilibus & circum-*
spectis viris Prioribus Artium & Vexil-
ifero Justitiæ Populi & communis Flo-
rentiæ, nec non decem Officialibus Balie
dicti communis nostris & sacri Imperii
fidelibus prædilectis. La Lettre est da-
 tée de Heidelberg du 14. Juillet 1407.
 L'Empereur leur promet du secours
 contre le Duc de Milan, comme en
 effet il leur en donna la même année.

Il est mal aisé qu'un petit Etat popu-
 laire se puisse soutenir long-tems contre
 des ennemis puissans. La liberté dont
 les peuples sont si jaloux leur est sou-
 vent funeste, parce qu'il n'est pas faci-
 le de prendre de bons conseils lors que

tout le monde veut dominer, ou lors que plusieurs Maîtres ne sont pas d'accord. Les Florentins fatiguez de guerres où souvent ils n'avoient pas le dessus, resolurent dans le treizième siècle d'appeller Charles Duc de Calabre fils de Robert Roi de Sicile pour les commander en chef pendant dix ans. Après les avoir gouvernez quelques années, il fit place, on ne dit pas comment, à Gaultier Duc d'Athenes, qu'ils chasserent au bout d'un an, à cause de sa tyrannie, pour reprendre leur liberté.

En 1343.

Guerre de
Florence
avec l'Ar-
chevêque
de Milan.
En 1350.

Les choses étoient en cet état, lors que les Florentins affoiblis par des Guerres & des Factions, furent attaquez par Jean Viscomti * Archevêque de Milan. Ce Prélat puissant & ambitieux s'étoit emparé de plusieurs Places, & entre autres de Bologne qu'il acheta à beaux deniers comptans, pour être plus à portée

* Les Historiens ne sont pas bien d'accord si Viscomti est un nom de famille ou de dignité. C'est ainsi que s'appelleroient pendant long tems les Princes ou Ducs de Milan. *Viscomti* signifie *Vicomte*, ou qui tient la place du Comte. Les Empereurs & les Archevêques de Milan avoient le droit de les élire, quoique quelquefois le Pape les éluît, *Recan. Hist. Flas. p. 1. not.*

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 7

tée de se rendre maître de la Toscane, divisée par les factions des Guelphes & des Gibelins. On prétend que ces deux factions, dont la première étoit pour les Papes & l'autre pour les Empereurs se formèrent au commencement du douzième siècle sous l'Empereur Conrad III. Quoiqu'il en soit, comme l'Archevêque tenoit pour les Gibelins, qui étoient en grand nombre dans la Toscane, il crut pouvoir réussir par leur moyen à attaquer Florence où dominoit le parti des Guelphes, qui en avoit chassé les Gibelins. Il prit pour prétexte que les Florentins avoient sollicité Bologne à se revolter contre lui. Il assembla donc ses troupes Gibelines à Bologne & mit à leur tête Jean Aulege * Viscomti, ennemi juré des Florentins. Un si grand appareil jetta l'alarme & la consternation dans toute la ville. D'un côté l'ennemi avoit déjà mis tout à feu & à sang jusques à leurs portes, de l'autre les Citoyens effrayez du danger, menaçoient d'un soulèvement. Cependant on vint à bout de les apaiser, & tout le monde d'un commun accord se mit en

P. 9.

* Il passoit pour le fils de cet Archevêque. p. 12.

en état de se bien défendre. On leva des troupes, on amassa de l'argent & on pratiqua du secours de toutes parts. Ce qui se fit d'abord avec un si prompt & si merveilleux succès que les Florentins jetterent la terreur parmi les ennemis, & réduisirent le Duc de Milan à chercher du secours. Il envoya deux fois inutilement des Ambassadeurs à Pise pour engager cette République à se déclarer contre les Florentins. Les *Gambacurta* qui dominoient à Pise, se trouvant de la faction des Guelphes, détournèrent les Pisans de se joindre au Duc de Milan par deux raisons; l'une qu'il ne cherchoit leur amitié que pour devenir leur Tyran, l'autre que leur commerce ne permettoit pas, qu'ils romussent avec la République de Florence. Cependant les Milanois réduits aux dernieres extremités furent honteusement repoussés, d'une petite place appelée *Scarparia*, après lui avoir donné trois assauts consecutifs pendant deux mois.

En 1351. Cette place fut défendue par la valeur
pag. 20. de *Jean* & de *Sylvestre de Medicis*, qui en recompense furent faits Chevaliers. L'Archevêque de Milan au desespoir d'un si mauvais succès, mais ne pouvant

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 9

vant se résoudre à abandonner un dessein qui lui tenoit au cœur, fatigua ses Sujets de tant d'impôts extraordinaires pour lever une nouvelle armée, que la plupart des Nobles & des Negotians deserterent. Cet Archevêque fit à cette occasion une action qui n'est pas plus digne d'un Prince que d'un Prelat. Un *En 1352* Gentilhomme de ses amis, lui conseil- *P. 21.* lant de renoncer à la guerre de Florence plutôt que de charger ses Sujets, il s'en mit tellement en colere, qu'il fit couper la tête à celui qui lui avoit donné un conseil si salutaire.

Les Florentins & leurs Alliez * de leur côté ne s'endormoient pas. Ils envoyèrent une Ambassade à Charles IV. Roi de Boheme & désigné Empereur pour lui demander du secours. Cette *En 1353.* nouvelle obligea le Duc à faire la paix *P. 22. 23.* avec les Florentins par l'entremise de Gambacurta. Mais peu de tems après se trouvant appuié des Genoïs il se pre- paroît à recommencer la Guerre, lors que ses projets ambitieux furent arrêtez par

* C'étoit ceux de Sienne, d'Arezzo & de Perouse. Les Pisans étoient neutres & même ils se joignirent au Duc de Milan dans la suite.

par sa mort *, qui arriva fort à propos pour Florence. Il laissa le Gouvernement de ses Etats à trois de ses neveux, *Maffée, Bernabo, & Galeassé.*

Guerre de
Florence
avec Bernabo Visconti de
Milan &
les Pisans.

(a) En
1360.
p. 25.

Depuis la mort de l'Archevêque la République de Florence après avoir goûté pendant quelques années les douceurs de la paix (a), fut attaquée par *Bernabo*, qui marchant sur les traces de son oncle, portoit une envie secrète à la prospérité des Florentins, qu'il regardoit comme un obstacle à celles des Gibelins. Les Pisans de leur côté, animez par ce Prince, ne cessent de chercher querelle aux Florentins leurs anciens amis. Ils leur firent tant de chicanes sur le sujet du commerce qu'ils les obligèrent à en établir ailleurs le siège (b). Après s'être inquiété mutuellement par plusieurs voyes indirectes on en vint à une guerre ouverte. Les Florentins se rendirent maîtres d'abord d'un grand nombre de villes des Pisans, sous la conduite du Général *Bonifacio Lupi* de Parme, à qui ils ôtèrent depuis le commandement par une espece d'*Ostracisme* pour le donner à Rodolphe de

(b) En
1362.
p. 26.

* Il mourut de la peste en 1354. p. 24.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. IT
 de Varane *, qui se rendit maître du
 port de Pise. On prétend que ce Gé-
 néral auroit pu prendre la Ville même
 sans le commerce des femmes avec qui
 il perdoit son tems, & les occasions
 d'agir. Le soin de la guerre fut donc
 donné à *Pierre Farnese*, qui remporta
 une victoire considérable sur les Pi-
 sans †. Ce Général étant mort de la
 peste, on mit par reconnaissance en sa
 place *Regnier* son frere, qui ne fit pas
 la guerre avec le même succès.

Ceux de Pise reprirent le dessus sous
 ce Général. Ils avoient pris à leur sol-
 de trois mille Anglois, qui joints avec
 d'autres troupes faisoient un assez bon
 Corps d'armée: avec ce renfort ils pil-
 lerent tout le territoire de *Pistoie* ‡, s'ap-
 procherent d'un mille de Florence, met-
 tant le feu partout sur leur passage;
 Quand ils eurent passé l'*Arno* (a), ils (a) Rivie-
 prirent la ville d'*Empoli* située sur cette re qui bai-
 rrière entre Pise & Florence, & s'en gne Flo-
 re-rence.

* Il est souvent parlé de ce Général dans les
 bons mots de Poggio.

† Il mourut de la peste en 1362. On lui érigea
 une statue équestre. p. 27.

‡ Ville du Florentin à quelques milles de Flo-
 rence.

retournerent à Pise avec quantité de prisonniers & un grand butin. Les Pisans voulant profiter de leur avantage, renvoyèrent une armée contre les Florentins, qui furent défaits dans un combat où leur Général fut pris prisonnier. On mit en sa place *Rodolphe Malatesta* dont la fidélité fut suspecte dans la suite. Cet échec obligea les Florentins à rappeler un grand nombre de leurs Citoyens qui avoient été bannis dans des seditions; Leur retour fut fort avantageux à la République. *Bondelmont* Chef des bannis remporta une victoire sur les Pisans & sur les Anglois; mais ils furent vangez l'année suivante par *Jean Augut* Général Anglois.

En 1364.

p. 30.
Victoire
des Flo-
rentins sur
les Pisans.
En 1364.

Cependant Bernabo envoya trois mille hommes de renfort aux Pisans qui pourtant faisoient semblant de vouloir faire la paix pour endormir Florence. En effet Urbain V. envoya un Légat à Florence pour en traiter; Mais les propositions des Pisans parurent si déraisonnables, qu'il ne fut rien conclu, de sorte qu'il falut reprendre les armes. On se battit une partie de cette année avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. Enfin il y eut un com-

combat décisif où les Florentins remporterent une victoire signalée, les Pisans y furent entièrement défaites après une action de trois heures, sous le commandement de *Mannus Donat* Florentin. On croit que si les Florentins eussent voulu profiter de leur victoire ils auroient pû se rendre maîtres de Pise, mais l'incertitude des armes jointe à la crainte qu'on avoit que Bernabo ne fournît de nouveaux secours aux Pisans, engagea les plus prudens à écouter des propositions de paix: Elle fut conclue vers le mois de Septembre de cette année, sous des conditions assez avantageuses aux Florentins (a). p. 33

Bientôt après il leur survint un nouvel orage de la part de la Ville de Lucques* où étoit alors l'Empereur Charles IV. Ce Prince allant à Rome pour se faire couronner avoit laissé le commandement de Lucques à *Nicolas Patriarche* d'Aquilée, son frere. Comme l'Empereur avoit grand besoin d'argent, le Patriarche s'avisâ d'un expédient assez étrange pour lui en faire (a) 1364

* Capitale de la petite République de Lucques sur le Serchio à quelques milles de Pise.

trouver. Il alla à main armée attaquer à l'improviste les Florentins & leur déclara la guerre de la part de l'Empereur; On ne dit pas sous quel prétexte, mais la véritable raison étoit de les forcer à racheter la paix par une bonne somme d'argent; ce qui lui réussit. Mais les Florentins ne furent pas quittes pour cela des persécutions du Patriarche: ne pouvant plus après la paix les attaquer au nom de l'Empereur, il le fit au nom du Pape; Il avoit d'autant plus de facilité à inquiéter les Florentins, qu'il étoit maître de *San Miniato* petite ville du Florentin entre Pi-

En 1368.
p. 36.

Les Florentins assiegent *San Miniato* & prennent cette place.

se & Florence, qui s'étoit rendue à l'Empereur, & y avoit reçu ses troupes en garnison. C'est ce qui obligea les Florentins à assiéger cette place qui leur appartenoit, afin d'éloigner de leurs frontières des Ennemis si redoutables. Le Pape de son côté donnoit du secours aux assiégés par le moyen de son Légat qui demouroit à Lucques & qui disoit avoir ordre de l'Empereur de secourir *San Miniato*. *Bernabo* se joignit à cette Ligue sous ce même prétexte, quoi qu'on fût convenu de part & d'autre dans le Traité de paix, que les

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I.* 15
les Visconti n'exerceroient aucune hos-
tilité contre la Toscane, ni les Floren-
tins contre le Milanois.

Pour se tirer d'un si grand embarras, les Florentins prirent le parti d'envoyer des Ambassadeurs au Pape, avec qui ils firent un Traité contre le Milanois : Ceux de Bologne, de Lucques, de Pise, de Padoue, de Mantoue, & de Ferrare, s'y joignirent. Cependant les assiégés ayant livré combat aux An-
glois qui étoient hors de la place, fu-
rent battus. Les vainqueurs allèrent
aussi-tôt du côté de Florence, faisant
mine de vouloir l'assiéger, pour obli-
ger les Florentins à lever le siège de
San Miniato. Cette place fut enfin pri-
se par stratagème. Les Florentins,
n'ayant plus rien à craindre pour eux,
envoyèrent de leurs troupes au secours
du Pape, contre Bernabo, qui voyant
son pais en proie à leurs hostilités, fut
obligé de faire la paix.

Traité des Flo-
rentins avec le
Pape &
avec plu-
sieurs vil-
les d'Italie
contre le
Milanois.

En 1370.
p. 40.

Urban V. mourut la même année :
Grégoire XI. son Successeur renouvel-
la la confédération avec les Florentins
& leurs Alliez. Bernabo craignant de
succomber sous une si puissante Ligue
envoya des Ambassadeurs à Avignon
pour

Traité
entre le
Pape &
Bernabo.

pour demander la paix, à quelque prix que ce fût. On lui accorda une trêve dont il fut d'autant plus content, qu'il ne doutoit point que le Pape ne pour occuper ses troupes ne les envoyât contre les Florentins qui se croyoient en sûreté de ce côté-là. Il ne se trompa pas dans ses vues. Les troupes du Pape allèrent ravager le Pais des Florentins d'ailleurs pressés par la famine, pendant que son Légat * leur coupoit les vivres de tous côtez, quoi qu'il prouât en public de leur en envoyer. Mais la prudence des Florentins trompa l'attente du Légat, en gagnant par argent le Général Augut, qui commandoit les troupes que le Cardinal avoit envoyées sous main dans le Florentin.

Cruauté
& perfidies du
Légat de
Gregoire
XI. envers
les Florentins.

Ce Général ayant été commandé secrètement pour surprendre *Prato* petite ville entre Pistoye & Florence découvrit toute l'intrigue aux Florentins, & les traîtres furent severement punis. Pendant ce tems-là les troupes du Pape desolant tout le pais précisément dans le tems de la moisson, réduisoient Flo-

ren-

* C'étoit Guillaume de Nouillet, François, Cardinal de S. Ange.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 17
 rence à la dernière disette. C'est ce qui
 engagea les Florentins à s'adresser au
 Légat lui-même par des Ambassadeurs,
 pour lui en faire des plaintes. Ils en
 eurent pour toute réponse, que c'étoit
 des troupes congédiées, qu'il n'avoit plus
 aucune autorité sur elles, que le Général
 Augut n'agissoit pas par ses ordres,
 & qu'il ne s'opposoit pas à ce qu'ils pris-
 sent les mesures qu'ils jugeroient à pro-
 pos, pour leur conservation. Ils porte-
 rent cette réponse au Général, qui se re-
 gardant comme libre, se joignit enco-
 re plus fortement d'intérêt avec les Flo-
 rentins ; Mais le Légat qui ne savoit
 point qu'Augut avoit été gagné, fut
 bien surpris d'apprendre, que prenant
 à la lettre le congé simulé qu'il lui a-
 voit donné, il avoit cessé ses hostilités
 dans le Florentin. Il lui récrivit donc
 pour l'engager à reprendre l'expédition
 dont il avoit été chargé contre Floren-
 ce ; mais ce fut inutilement ; Augut
 mécontent des Légats & des autres A-
 gents du Pape, & trouvant mieux son
 compte à servir les Florentins, avoit
 déjà pris son parti. Ceux-ci instruits
 par Augut ne pouvoient plus douter que
 le Pape n'eût juré leur perte ; Gregoi-
 Les Flo-
 rentins
 déclarent
 la guerre
 au Pape.

re XI. comptoit même si fort là-dessus, que par son ordre le Logat avoit envoyé secrètement un Ingenieur à Florence, pour y construire une Forteresse. On assembla donc un grand Conseil fortifié des plus notables de la Ville pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans une situation aussi épineuse. Après plusieurs délibérations

- p. 48. 49. un * homme d'autorité & d'ailleurs fort éloquent, conclut à déclarer la guerre à Gregoire XI. non comme au Pape, mais comme à un Tyran, qui vouloit
 p. 51. 52. les engloutir; & à faire alliance avec Bernabo, non comme avec un Prince à qui l'on put se fier, mais comme avec un ennemi du Pape & de ses Ministres, & qui d'ailleurs étoit las de la domination des François † en Italie. Cet avis ayant été suivi presque unanimement on créa un Octovirat ‡ pour avoir la conduite de la guerre avec un pouvoir illimité. On fit en même tems une alliance avec Ber-

* Aloyse Aldobrandin Gonfalonier.

† Le Pape étant à Avignon, n'envoyoit presque que des François, pour Légats & pour Gouverneurs des places.

‡ C'est ce qu'ils appellent *Officiales di Balia*, ou *Otto Santi*. Recan. not. p. 52.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 19

Bernabo, qui promet quatre mille hommes pour joindre ces troupes à celles des Florentins & de leurs autres Alliez.

Au bruit de cette Ligue contre le Pape plusieurs des Villes où il y avoit garnison reprirent leur premiere liberté, se créant elles-mêmes des Commandans, comme, *Castelli, Viterbe, Montefiascone, Foligno, Perouse*, toutes Villes de l'Etat Ecclesiastique. Leur exemple fut suivi de celui de plusieurs autres. Les Villes de *Gubio, de Spolète, de Todi, de Forli, d'Ascoli* secouerent le joug du Pape, & massacrèrent leurs garnisons. Comme Bologne, place fort importante au Pape par rapport aux Florentins, ne s'étoit pas encore rendue, Gregoire prit à sa solde dix mille Bretons * qu'il envoya en Italie pour retenir les Bolonois dans son obéissance. Ces troupes avoient à leur tête le Cardinal Robert de Geneve, qui depuis fut Pape sous le nom de Clement V. On les représente d'une fierté, qui n'auroit pas été soufferte dans celles d'Alexan-

p. 33

* La paix étant faite alors entre la France & l'Angleterre il y avoit beaucoup de troupes licenciées.

Rodo-
montade
des trou-
pes Bre-
tonnes.
P. 54.

Le Pape
excom-
munie les
Floren-
tins.

d'Alexandre, & de Cefar. Comme
demandoit aux Generaux s'ils efpero-
entrer dans Florence, ils répondi-
superbement, qu'ils entreroient par
où entre le Soleil: Cependant l'Hi-
re marque, qu'après avoir passé les
pes ils ne mirent pas même le pied
le Florentin. Bologne s'étoit déjà
levée contre le Pape & avoit rep-
liberté par le secours des Florenti-
C'est ce qui obligea le Pape, pre-
dépouillé de tout ce qu'il possédoit
Italie, à rechercher la paix avec les
rentins, & à leur envoyer des Am-
bassadeurs pour en traiter. Mais apr-
voir été amusez par de longs dela-
furent obligez de s'en retourner à
gnon sans rien faire. Le Pape fut t-
ment irrité de ce mépris qu'il rel-
de mettre Florence à l'interdit †
cita les Florentins à comparoître de
son Tribunal pour rendre raison de

* Une Relation porte même que les
nois mirent en prison le Cardinal Légat & q-
suite ils le chassèrent ignominieusement,
lui avoir confisqué tout son bien. *Vit. Greg.*
Baluz. T. 1. p. 435.

† Voyez dans l'Histoire de Pogge p. 56
formalitez que le Pape observoit alors avant
de mettre un Etat à l'interdit.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 21.

conduite. Ils envayerent donc à Avignon trois Ambassadeurs pour défendre la cause de la République, ce qu'ils firent avec beaucoup de vigueur.

Le dessein qu'on a d'abreger ne permet pas de mettre ici en son entier le Discours que fit le Chef de l'Ambassade (a) au Pape en présence des Cardinaux & de tout le Peuple. Il est d'une grande beauté. On en donnera le précis *. Il dit d'abord 1. qu'il ne défendrait pas la cause de sa Patrie par son discours avec moins d'avantage, qu'elle avoit défendu elle-même sa liberté par sa prudence & par sa valeur, s'il ne parloit pas devant un Juge déjà prévenu, & si ceux qui l'écoutoient faisoient moins d'attention à leurs intérêts & à leurs préjugés qu'à ses raisons. 2. Qu'on ne devoit pas être surpris que les Florentins fussent jaloux d'une liberté dont ils jouissoient depuis quatre cens ans, puis qu'il n'y a point de guerres plus

Harangue
des De-
putez de
Florence
au Pape.
(a) Il s'a-
pelloit
Donato
Barbado-
ro.

* On ne doit pas croire que ce soit le Discours même de l'Orateur, puis que Leonard Aretin lui en met un tout autre dans la bouche, quoi qu'ils tendent tous deux au même but. Celui de Leonard Aretin est fort, mais plus modéré que celui de Pogge.

plus justes que celles qu'on entrep
pour défendre ou pour recouvrer
berté de sa Patrie, & qu'au reste
loin d'avoir été les agresseurs ils
pris les armes qu'à la dernière extr
té & poussés par des hostilités in
& par tous les excès de la plus in
portable Tyrannie. Il raconte à
occasion la cruelle perfidie du Car
de Saint Ange Légat de Bologne
pendant qu'il promettoit d'envoy
bled aux Florentins extrêmement
sez de la famine, non content d
fendre secrètement de leur en fou
détacha ses troupes pour fourrager
leurs grains, dans l'esperance de l
duire par la faim. 3. Que comm
soulevemens dont le Pape se plai
& tous les malheurs de l'Italie t
noient que de la faute de ses Légi
de ses autres Officiers, à qui il r
che avec beaucoup de force & de
cité leurs cruautés plus que bar
leur ambition effrénée, & leur in
ble avarice, c'étoit ces Ministre
en devoient porter la peine & n
Florentins & les autres Peuples q
voient été mis dans une nécessité
dispensable de secouer un joug

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 23

ne pouvoient plus supporter. 4. Que c'étoit au Pape & à ses Légats une ingratitude & une infidélité manifeste d'opprimer une République qui avoit été toujours si fidele au siege de Rome & aux Papes, & qui les avoient si courageusement & si constamment soutenus contre plusieurs Empereurs *. C'est donc à vous, ô S. Pere, conclut-il en s'adressant au Pape, c'est à vous à reprimer les fureurs de cupidité & d'ambition de votre Légat, à éteindre le feu qu'il a allumé, à prendre en main la cause de vos enfans & à vous souvenir de nos bienfaits envers vos Prédecesseurs. Pour nous qui combattons pour notre Patrie, pour nos enfans, pour notre vie, & pour notre liberté, on ne sauroit nous reprocher justement aucun crime. Que si malgré notre innocence vous lancez vos anathèmes contre nous nous tâcherons de les supporter en patience, & nous aurons notre recours à celui qui n'abandonne jamais ceux

* On peut lire avec plaisir & avec fruit l'Histoire abrégée que fait Leonard Aretin des grands services que la République de Florence avoit rendu à divers Papes contre Frederic I. Henri son fils, Frederic II. Mainfroi Roi de Sicile, Louis de Baviere &c. Liv. VIII. p. 183.

ceux qui esperent en lui & qui est le Protecteur des innocens opprimez.

Ce Discours fit des impressions bien differentes dans les esprits. Quelques-uns, sur tout les Italiens, fondoient en larmes au recit des miseres de Florence & de toute l'Italie. Les autres, principalement les François, irrités de la liberté de l'Orateur animoient le Pape contre les Florentins. Enfin le Pape * après avoir répondu foiblement aux griefs des Florentins, & à leur Apologie, déclara qu'il étoit résolu de les pousser par les voyes de la justice, sur quoi Donat se tournant vers un Crucifix qui étoit là, *J'en appelle à vous*, dit-il, *Seigneur, qui êtes le Juste Juge, je vous prens à temoin de notre innocence, & je suis persuadé que vous la vangerez au dernier jour.* Quelques jours après la sentence d'excommunication fut publiée. On interdit le feu & l'eau † aux Florentins. On livra leur Etat & leurs biens au premier occupant, leurs personnes furent condamnées à l'esclavage. Ceux qui étoient

Fig. 63.

* On peut voir sa reponse dans Leonard Arétin Liv. VIII. 184. 185.

† Ce sont les paroles de l'Auteur.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 25
étoient à Avignon en furent chassés,
aussi bien que tous ceux qui négocioient
ailleurs.

Cependant les Florentins ne demeu- Le Pape
roient pas dans l'inaction. Comme ils fait affie-
savoient que le dessein du Légat étoit ger Bolo-
d'affieger Bologne, ils y envoyèrent un gne inuti-
prompt secours sous le commandement lement.

de *Rodolphe Varane de Cammert* qu'ils
avoient repris à leur service. Ce Géné-
ral qui connoissoit la légèreté des Bo-
lonois, & leur penchant à la sédition,
content de faire faire quelques sorties de-
meura constamment dans la place, mal-
gré les défis que lui faisoit le Légat d'en
sortir *. D'autre côté les Florentins fi-
rent si bien fortifier & garder leurs fron-
tières que le Légat désespérant d'y pé-
nétrer fut obligé de se retirer en quar-
tier d'hiver à *Cesene* ville de l'Etat de
l'Eglise dans la Romagne, où par sa
permission ses troupes Bretonnes exer-
cèrent de si grandes cruautés & com-
mirent de si horribles insolences que les
habitans ne pouvant plus supporter leur
Ty-

Perfidie
du Legat
envers les
Cesenois,

* Voyez là-dessus un mot de ce Général dans
les bons mots de Fogge. Part. IV. de cette piece,

Tyrannie en taillèrent en piéces le plus grand nombre & chassèrent les autres, Le Legit pour se venger d'une violence dont il ne devoit se prendre qu'à lui, usa de la plus cruelle trahison du monde. Afin d'obliger les habitans de Césene à mettre bas les armes, il leur jura qu'il pardonnoit tout le passé, en rejetant même la faute sur ses Soldats.

Ils ne furent pas plutôt desarmez qu'il y fit rentrer des troupes Angloises qui firent de cette malheureuse ville un fleuve de sang. On n'épargna ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans au berceau & à la mammelle, ni les vieillards, ni même les Religieuses. Les Temples & les Autels furent des

Asyles inutiles, & il n'échapa que ceux que la fuite put dérober à la fureur du Soldat. Comme il étoit impossible que les Florentins soutinssent seuls, un si furieux orage, ils envoyèrent des Ambassadeurs à *Charles V.* Roi de France, à *Louis* Roi de Hongrie, & à *Jeanne* Reine de Sicile pour implorer leurs secours. Ils continuerent l'Octovirat dans son autorité, & le Général Rodolphe Varane dans le commandement de

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 27

de leur armée *. Pendant ces entrefaites Gregoire XI. étant venu rétablir le En 1376.
Siege Pontifical à Rome, les Florentins lui envoyèrent de nouveau des Ambassadeurs pour lui demander la paix. Il ne voulut pas y entendre d'abord, mais dans la suite, il leur envoya deux Moines, moins dans la vuë de negocier une bonne paix, que d'exciter quelque sedition dans la Ville par leurs offres specieuses, & leurs discours artificieux. Les Florentins n'en furent pas la dupe. Comme les Moines ne leur faisoient aucune proposition, ils les renvoyerent en les assurant qu'ils étoient tous disposez à une paix équitable.

Le Pape irrité du mauvais succès de cette tentavive redoubla ses hostilités Hostilités du Pape contre les Florentins,
contre les Florentins. Après avoir repris & brûlé Bolsene †, qui avoit secoué le joug l'année précédente, il envoya contre eux, *Raimond* son neveu avec une partie de son armée, qui prit sa route par la campagne maritime de Siennese. Cet Officier tint pendant long-tems
affie-

* Ce Général se rangea l'année suivante dans le parti du Pape. On en a parlé ailleurs.

† Ville de l'Etat de l'Eglise sur le Lac Bolseno.

assiégée la Ville de Grossete place forte du Sienois ; mais ayant appris que le Général Augut venoit au secours de cette place, il fut obligé de lever le siege.

Les Florentins cependant envoyerent pour la troisieme fois des Ambassadeurs pour traiter de la paix avec Gregoire XI. Mais comme ils l'en virent entierement éloigné, ils prirent de nouvelles mesures contre lui. Ils avoient jusqu'alors religieusement observé l'interdit, & presque pendant un an il n'y avoit point eu d'exercices sacrez dans le Florentin. Mais enfin resolu de n'avoir plus d'égard à cette injuste excommunication, ils ordonnerent de célébrer par tout le service Divin. Cette vigueur leur réussit. Le Pape desesperant de les réduire tourna enfin ses pensées du côté de la paix. Il leur envoya pour en traiter l'Evêque d'Urbain, & leur proposa même Bernabo leur allié pour Médiateur. Quoique cette Médiation fut justement suspecte aux Florentins parce que Bernabo avoit été leur ennemi, ils ne laisserent pas de l'accepter dans l'extrême besoin qu'ils avoient d'une prompte paix. Le rendez-vous fut à Sarzana ville de la Ligurie qui appartenoit à

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 29

à Bernabo. Le Cardinal d'Amboise s'y trouva comme Legat du Pape, aussi bien que les Ambassadeurs du Roi de France, de la Reine de Sicile, & des Vénitiens, sans compter ceux de Florence. Bernabo proposa d'abord des conditions si dures pour les Florentins, qu'ils avoient une repugnance infinie à les accepter, lorsque la nouvelle de la mort de Gregoire XI. (a) les tira d'embarras & leur donna la paix sans traité. Urbain VI. son successeur leva leur excommunication, & les reconcilia avec l'Eglise, moyennant une bonne somme d'argent. Mais leurs discordes civiles ne leur permirent pas de jouir des fruits de cette paix *. Et même dès l'année suivante ils eurent à soutenir une espèce de guerre contre des Bandits qui s'étoient attroupez au nombre de six mille dans l'Ombrie & dans la Marche d'Ancone, entre lesquels étoit *Charles* fils de Ber-

(a) En 1378.

P. 75.

Urbain VI. leva l'excommunication des Florentins, après la mort de Gregoire XI. p. 79.

na-

* Cette guerre intestine arriva par la jalousie des Grands contre l'Octovirat qui n'étoit presque composé que de personnes du Peuple, & par la fureur du Peuple à soutenir ses Magistrats. On peut voir la description de ces guerres intestines dans Leonard Aretin, Hist. Flor. L. IX. p. 190. 191.

nabo & *Antoine de la Scala* qui avoient été bannis l'un de Milan, l'autre de Verone. Cette armée de brigands avoit infesté les terres de Perouse, de Sienne, de Cortone, & le Florentin. Ce fut pour se délivrer de ces brigandages que ceux de Bologne, de Luques, de Perouse, de Sienne, & les Florentins firent alliance avec *Jean Galeasse* Visconti de Milan qui fit bientôt après à ces derniers une cruelle guerre dont on va raconter l'occasion.

Jean Galeasse Visconti de Milan fait emprisonner Bernabo.

1386.
p. 84.

Ce fut l'ambition de Jean Galeasse * qui troubla le repos dont jouissoit alors l'Italie & en particulier la République de Florence. Ce Prince aussi fourbe qu'ambitieux, cacha pendant quelque tems ses projets Tyranniques sous le voile de la dévotion & de la retraite. Regardant Bernabo son oncle, avec qui il gouvernoit le Milanois, comme un obstacle à la fortune qu'il méditoit, il résolut de se faire d'un si fâcheux rival. Mais afin de mieux couvrir son jeu il épousa la fille de Bernabo, & se retira avec elle à Pavie †. Lorsqu'il crut avoir amené son

* On l'appelloit aussi Comte de Verruc.

† A vingt milles de Milan.

dessein à maturité, il invita son Oncle à le venir voir dans quelque endroit voisin de Milan où il feignoit des'être ren-
da pour accomplir un vœu qu'il avoit fait à la Vierge. Bernabo ne se doutant de rien y alla avec deux de ses fils & une nombreuse escorte. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il se vit entouré d'un gros de Cavalerie qui l'emmena prison-
nier avec un de ses fils. On prétend que Galeas fit empoisonner Bernabo dans la suite. Si cela est, un Tyran perit par les mains d'un autre Tyran. Galeas pour appaiser le peuple lui fit présent de tous les biens de Bernabo & de ses fils qui s'étoient exilés-eux mêmes.

Se voyant Maître du Milanois il ne pensa plus qu'à pousser plus loin ses conquêtes. Il pratiqua fort bien la dé-
testable maxime que pour regner, il faut semer la division. Les Seigneurs de Padoüe (a) & de Verone * étoient en parfaite intelligence : mais il les (a) Fran-
brouilla tellement qu'ils en vinrent à raria
une guerre ouverte dont il profita pour les opprimer. Antoine de la Scala se
re-

* Antoine de la Scala. On parlera des Princes de la Scala dans la quatrième partie de cet Ouvrage.

refugia à Venise avec sa femme & ses enfans. *François Carraria* fut mis en prison à *Ast*, qui relevoit alors du Milanois.

Guerres
entre les
Florentins
& les Sien-
nois.

De tous les Etats d'Italie il n'y en avoit point qui amorçât davantage la cupidité de Galeasse, que la Toscane & la République de Florence. En attendant l'occasion de s'en rendre maître, il endormoit les Florentins par mille marques d'amitié. Il leur donna *Jean Maria* son fils aîné à tenir sur les fonts du baptême. La guerre, qui s'alluma entre les Florentins & les Siennois à l'occasion de quelques places qu'ils avoient prises les uns sur les autres, sembloit être une ouverture favorable pour les desseins de Galeasse; les Siennois qui se trouvoient trop foibles pour résister aux Florentins ayant imploré son secours, & l'ayant fait arbitre de la paix & de la guerre. Mais les Siennois & les Florentins firent bientôt la paix par l'entremise des Bolonois & des Pisans; de sorte qu'il fallut que Galeasse cherchât un autre prétexte pour attaquer les Florentins. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver un. Les derniers avoient favorisé l'évasion de *François Carraria* & lui avoient donné

1387.
p. 88.

1389.
p. 89.

retraite dans leur Ville. Galeasfe regardant cette demarche comme une rupture chassa tous les Florentins de ses États comme des espions & des traîtres qui favorisoient ses ennemis. Les Florentins au contraire publierent un édit par lequel ils offroient retraite & des privileges à tous les Milanois, qui voudroient s'établir chez eux. Ces nouvelleries n'aboutirent pourtant à aucun éclat, parce qu'elles furent assouviées par la prudence de *Pierre Gambacorta* qui commandoit à Pise.

Mais il étoit impossible que Galeasfe ^{Guerres des Florentins avec Jean Galeasfe.} demeurât en repos. Malgré la paix qui venoit d'être conclue, il s'empara de Perouse, détacha les Siennois du parti des Florentins, & fit irruption dans la campagne de *Monte Pulciano* *. Les entreprises & beaucoup d'autres donnant de l'ombrage aux Florentins, fut résolu d'une commune voix de résister à ce torrent, avant qu'il grossît davantage †. On crea aussi-tôt dix Magistrats à qui l'on donna la souveraine administration de la guerre. Ils le-

* Par son Général Jean Actius Ubaldin.

† Par le conseil de Jean Riccius Jurisconsulte.

leverent une armée avec une diligence prodigieuse. En même tems les Florentins envoyèrent des Ambassadeurs à Charles VI. Roi de France pour lui demander du secours. Cependant Galeassé continuoit ses hostilités, & n'épargnoit ni tromperies, ni stratagèmes, ni argent pour corrompre les amis des Florentins. Il publioit dans le monde qu'ils étoient les auteurs de la guerre, qu'ils l'avoient voulu faire empoisonner*, qu'ils avoient soulevé ses fils contre lui †, que leur Orateur (a) l'avoit traduit dans un discours public comme un fourbe & un perfide. Il écrivit aussi aux Florentins que c'étoit malgré lui qu'il leur déclaroit la guerre ‡, & qu'il n'avoit rien plus desiré que de vivre en bonne intelligence avec eux. Il fit en même tems tout ce qu'il put, mais inutilement, pour débaucher les Pi-

(a) Ric-
cius.

* Ce n'étoit pas les Florentins, mais Antoine de la Scala qui avoit fait préparer un poison pour jeter dans le puits de Galeassé, commel'avoua l'empoisonneur à qui l'on donna la question.

† Il avoit deux fils au service des Florentins.
p. 95. not.

‡ On peut voir cette déclaration de guerre dans Leonard Aretin, & la réponse des Florentins.
L. X, fin.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Lib. I.* 35
 Pisans. Les Florentins non contents de se
 tenir sur la défensive envoyèrent le Gé-
 néral Augut avec six mille hommes
 dans la Gaule citerieure *, pour y met- 1398.
 tre tout à feu & à sang. D'autre côté, P. 96.
 ils détachèrent des troupes contre le
 Général Ubaldin, qui étoit dans le pais
 des Siennois sous prétexte de les soute-
 nir; mais dans le fond pour trouver
 moyen de s'approcher de Florence.
 Quoique les Florentins n'eussent dans
 leur parti que les Boulonois & ceux de
 Cortène; ils ne laissèrent pas de faire
 peur à Galeasse, ce qui l'obligea de
 donner ordre à Ubaldin de les presser si
 vigoureusement dans leur propre pais
 que forcés de se rendre, ils abandon-
 nassent le dessein de porter la guerre
 dans la Gaule citerieure, pendant que
 les Siennois de leur côté feroient des
 courses aux environs. Cependant les
 Florentins reçurent un renfort conside-
 rable par la reddition de Monte Pul-
 chiano Ville dans le Siennois; & par
 conséquent à portée de les incommoder
 beaucoup. Ubaldin pour exécuter
 les ordres ravageoit le Florentin; &

* Galeasse l'avoit prise toute usurpée.

même s'empara par surprise de plusieurs places importantes par rapport à ses vues. Ce Général, qui a passé pour un des plus grands Capitaines de son tems, mourut occupé au siège de quelcune de ces places. Pendant que les Generaux Milanois inquiétoient ainsi les Florentins, Augut leur Général de son côté faisoit ailleurs des progrès considerables. D'autre part François de Carraria recouvra par le secours des Florentins Padoue, dont Galeassé avoit depouillé son Pere. Verone avoit aussi secoué le joug, mais les factions qui s'éleverent dans la Ville donnerent à Galeassé occasion de la reprendre.

Etienne
de Baviere
arrive
en Italie
au secours
des Florentins.

Voyez
Leonard
Aretin. L.
X. 211.
212. 214.
En 1390.
p. 102.

L'arrivée d'*Etienne* Duc de Baviere que les Florentins avoient appelé à leur secours releva beaucoup leurs esperances. Ce fut pour eux un si grand coup de partie que Galeassé fut contraint de quitter la Toscane pour venir défendre son propre pais; mais ces heureux commencemens furent mal soutenus. Le Bavaois agissoit fort mollement, & on l'accusa même d'intelligence avec l'ennemi. Quoi qu'il en soit, il s'en retourna en Allemagne, laissant en Italie Henri Comte de Montfort à qui

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 37
 qui l'on confia la garde de Padoue. Les Florentins avoient alors trois armées sur pié. François de Carraria occupoit tout le territoire de Verone. Augut étoit dans le cœur du Milanois, où il fatiguoit extrêmement l'ennemi, non seulement par des courses, mais en lui enlevant quantité de places, & le provoquant sans cesse au combat, pendant que *Louis de Capoue* réduisoit les Siennois aux dernières extremitez. On apprit en ce tems-là que les Ambassadeurs qui étoient allez en France n'avoient pas réussi auprès de Charles VI. Ce Prince leur ayant proposé de reconnoître Clement VII. (a) & de les rendre tributaires, ils aimerent mieux soutenir seuls le poids d'une guerre très-onereuse, que de manquer de foi à Urbain VI. & de vendre leur liberté. Leur négociation n'eût pourtant pas été tout-à-fait inutile sans la mauvaise conduite de *Juques Comte d'Armagnac*. Ce Seigneur qui Le Com-
 avoit une bonne armée dans la provin- te d'Ar-
 ce de Narbonne, ne demandoit pas magnac
 mieux que de l'occuper. Il s'engagea est battu
 à passer les Alpes à la tête de ses trou- par les
 pes pour les joindre à celles d'Augut Milanois.
 contre Galeaffé. Quand on eut la nou-

velle de ce Traité à Florence on envoya Augut dans la Gaule citerieure avec son armée pour être plus à portée de se joindre à celle d'Armagnac. Augut ayant passé l'*Adige* campa dans le Vicentin où il prit plusieurs places sans grande opposition. De là, il alla camper dans le pais de Bergame où il ne perdoit aucune occasion d'agir contre l'ennemi. D'ailleurs les troupes Florentines agissoient avec vigueur. Celles qui étoient à Volterra faisoient des courses continuelles sur la côte maritime de Sienne, pendant que d'un autre côté on reprit dans le Casentin une place (a) qui s'étoit revoltée l'année précédente.

(a) *Regio*
sur
l'Arne.

Leonard
Aretin L.
X. p. 216.

Augut connoissant le naturel bouillant des François, avoit instamment prié le Comte d'Armagnac de ne hazarder aucune action avant leur jonction. Mais ce jeune Seigneur ne fut pas plutôt entré dans le pais ennemi qu'il crut devoir se signaler par quelque action d'éclat sans attendre Augut. Après avoir pris d'abord plusieurs Forts autour d'Alexandrie de la Paille qui étoit au Milanois, il entreprit le Siege de cette place, sans savoir quel monde il y avoit dedans & sans

Sur la fin
de Juillet
de 1391.
p. 108.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I.* 39

sans être soutenu par aucune Cavalerie. Il avoit même eu l'imprudence de laisser à l'écart les chevaux fatiguez du chemin, & des courses qu'il leur avoit fait faire en arrivant. Le Général *Vermio* qui en étoit instruit avoit fait entrer secrètement dans la place quelques régimens de Cavalerie pour fondre sur les assiegeants. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Le Siege ne fut pas plutôt formé que la Cavalerie sortant de la ville avec impetuosité s'empara d'abord des chevaux qui furent trouvez sans Cavaliers. Après cette capture on attaqua l'Infanterie de front & par derriere. Quel que le combat fût inégal, il ne laissa pas de durer long tems avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Mais les François accablés de lassitude & de chaleur, & tout couverts de blessures furent obligés de céder la victoire. Le malheureux Armagnac y fut légèrement blessé, mais ayant été conduit dans la place il y mourut, quelques-uns disent de poison, plus vraisemblablement de chaud, de lassitude, & de desespoir du mauvais succès de sa témérité.

p. 108.

Galeasle enflé de cette victoire im-

C 4

Victoire
pre-d'Augut

Général
Florentin
sur Ga-
leasse.

prevuë alla en diligence attaquer Augut qui s'étoit retiré vers Cremona au bruit de la défaite des François. Les Milanois camperent à un mille des Florentins. Il y avoit entre les deux armées un grand pré au milieu duquel couloit un ruisseau tout bordé de hayes d'où les ennemis ne cessoient de defier les Florentins. Mais Augut, voyant bien que la ruse étoit alors plus de faison que la force, défendit à ses gens de sortir de leurs tranchées, & laissa pendant long-tems aller & venir en confusion & comme à la debandade les ennemis qui par des reproches sanglants tâchoient inutilement de l'attirer au combat. Ce manège dura quatre jours, enfin le cinquième jugeant bien qu'ils reviendroient encore l'insulter avec aussi peu de précaution que les jours précédens, il mit ses gens en ordre de bataille; Les ennemis ne manquerent pas de venir avec leurs rodомontades ordinaires; mais il fondit sur eux si à propos, qu'il les mit en deroute, & les poursuivit jusques dans leur camp. Il y en eut grand nombre de tuez, seize cens Cavaliers furent pris prisonniers, avec plusieurs de leurs Officiers.

Cc-

Cependant Augut étoit réduit à de grandes extremitez. D'un côté la retraite étoit difficile, parce que l'ennemi avoit coupé les chemins de toutes parts. De l'autre il falloit repasser l'Oglio, ce qu'il ne pouvoit faire sans exposer son armée à un très-grand danger. De sorte qu'il ne pouvoit ni se retirer sans peril, ni demeurer là plus longtemps parce qu'il manquoit de vivres. Il prit donc le parti de défier les ennemis au combat. Pour les y animer davantage, il fit mettre sur de grands arbrës les étendarts qu'il avoit remporté sur eux. En même tems il faisoit entendre nuit & jour les tambours & les trompetes, comme si l'armée eût été en présence. Et afin d'amuser l'ennemi au pillage il laissa dans le camp beaucoup de bagage, comme des hardes, des sacs pleins de paille, & autres amorces au butin. Après ces précautions il leva le camp la nuit, & alla gagner l'Oglio sans courir aucun risque. Comme il craignoit d'être poursuivi, il fortifia son arrieregarde de ce qu'il avoit de meilleure Cavalerie. Une partie de l'armée avoit déjà passé le fleuve, lorsque les ennemis arriverent. Le Général

Belle retraite
d'Augut.

ral avoit posté sur le bord de la rivière quatre cens Arbalétriers à cheval pour les bien recevoir. Enfin l'arrièregarde, après avoir soutenu un assez long combat, passa le fleuve & rejoignit le reste de l'armée. Augut ayant heureusement passé le *Menzo*, alla camper sur les bords de l'Adige où il courut risque d'être submergé la nuit, parce que l'ennemi avoit rompu les digues de cette rivière. Il perdit une grande partie de son armée par cette inondation.

Quand il fut hors du pays ennemi il pensa à retablir son armée afin de la mettre en état de chasser l'ennemi des places qu'il occupoit en deça du Pô; & en même tems de faire des courses dans le Plaïfantin, pour affoiblir de plus en plus Galeasse & le réduire à faire la paix. Pour y réussir il fit construire sur ce fleuve un grand pont à *Borgo-forte*, afin d'être en état de secourir le Duc de Mantouë qui avoit quitté le parti de Galeasse pour prendre celui des Florentins *. Cependant Galeasse résolut de

* Galeasse voulant se défaire de sa sœur, qui avoit épousé François de Gonzague Duc de Mantouë, avertit ce Prince de se défier de sa femme, lui faisant croire qu'elle étoit sollicitée à le trahir par
Char-

de son côté de presser si vivement les Florentins qu'ils fussent contraints eux-mêmes à en venir à un accommodement; C'est dans cette vue qu'il assembla son armée à Lucques pour faire une irruption dans le Florentin, & porter l'alarme jusqu'aux portes de Florence. Après avoir fait ces préparatifs il fit parler de paix aux Florentins par le Doge de Gènes, qui étoit dans ses intérêts. Les Florentins, les Boulonois, & les autres Conféderez résolurent donc d'envoyer des Ambassadeurs à Gènes pour traiter de la paix. Mais comme chacun de son côté espiroit de l'avoir meilleure les armes à la main, on agissoit de part & d'autre avec plus de vigueur que jamais. Les Florentins voyant l'appareil que Galeassé faisoit contre eux à Lucques, firent venir Angui avec son armée. Ce Général campa d'abord à *San Miniato*, petite ville de l'Etat de Flo-

Charles Visconti son frere. Pour l'en mieux persuader il supposa des Lettres de Charles à sa sœur, & les fit mettre dans le lit de Gonzague qui ne doutant point de la sincerité de l'avis de Galeassé, fit mourir sa femme. Gonzague ayant su depuis l'insigne fourberie de Galeassé l'abandonna pour s'en venger.

Autre
histoire
Augut
r le Mi-
nois.

Florence sur l'Arno pour observer les mouvemens des ennemis, qui étoient dans le Pisan, attendant quelque renfort des Siennois. Le Général Milanois voyant que cette attente étoit inutile, s'avança lui-même sur les terres des Siennois, & après s'être fortifié de leurs troupes, il s'approcha de San Miniato. Dès qu'Augut eut appris la marche des Milanois il alla du côté de *Poggibonzi* forteresse de la Toscane près de la rivière d'*Elza*, à quelques milles de Siennese, afin de leur couper le chemin de Florence. Ce Général se voyant renforcé par des troupes qu'on lui envoyoit de Florence, garnit bien toutes les places par où les ennemis pouvoient passer. Cependant le Milanois ayant appris qu'Augut avoit reçu un renfort de dix-mille hommes s'en retourna à Lucques avec son armée parce qu'elle perissoit de faim. Augut la poursuivit, en tailla une bonne partie en pieces, & prit quantité de prisonniers entre lesquels il y avoit plusieurs Officiers de marque. Après avoir remporté sur eux plusieurs avantages, les jours suivans, il s'en retourna à San-Miniato & en fortifia si bien toutes les avenues qu'il étoit diffi-

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 45
difficile aux ennemis d'y pouvoir péné-
trer.

Galeasse confus & désespéré de tant de mauvais succès, ordonna à son Général d'aller avec son armée, investir les chemins de Pise à Florence, afin d'obliger les Florentins à faire la paix par le besoin qu'ils avoient du port de Pise pour leur commerce. Il s'en alla donc aux environs de Spolète, s'attendant qu'Auguste viendrait l'y attaquer; Mais le Florentin aima mieux garder un poste qui lui étoit avantageux que de hazarder un combat dans une conjoncture aussi décisive; de sorte que le Milanois las d'obséder des chemins sans rien faire, offrit aux Pisans de se retirer de leurs frontières, pourvu qu'ils n'envoyassent rien par mer à Florence: ce que Gambacurta promit pour quinze jours. Quand les Florentins lui en firent des reproches il répondit, qu'il l'avoit autant fait pour leur avantage que pour celui de Pise, puisque par là il avoit éloigné l'ennemi du voisinage des uns & des autres.

Pendant qu'on traitoit de la paix à Genes, les Genoïs amis de Galeasse firent bien paroître leur partialité, en mettant des

p. 117.

On trait
de la pa
à Genes

des

des vaisseaux en mer pour enlever tout ce qui pouvoit appartenir aux Florentins. Ceux-ci de leur côté firent équiper des Galeres; pour se mettre à couvert de ces insultes maritimes qu'ils repoussèrent fort vigoureusement. En même tems ils envoyèrent six cens Chevaux auprès de Pise pour la sûreté de ce qui leur venoit par terre sur des mulets: mais le Milanois en ayant eu avis leur dressa une embuscade de deux mille chevaux, battit la Cavalerie Florentine, prit près de cinq cens mulets chargez de marchandises & de provisions, & remporta un très grand butin. *Louis de Capoue* Général Florentin apprenant que les Siennois se divertissoient de cette aventure, alla pour s'en venger, jusques aux portes de Sienne, mettre tout au pillage dans leur pais. D'autre côté le Prince de Cortone * allié des Florentins désoloit tout le Peroufin, avec une petite armée qu'il avoit levée lui-même

La paix dans cette vue. C'est par ces hostilitéz
est con- reciproques qu'on se préparoit à faire la
cluë à paix qui fut enfin conclue en 1392. par
Genes. l'en-
1392.

Leon.

Aret. L.

X. fin.

Pogg. 118.

* Petite Ville du Florentin entre le Peroufin
& Arezzo.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 47

Pentremise du Grand Maître de Rhodé,
Legat du Pape, par le Doge de Venise
comme particulier ; Le peuple de
Genes y entra aussi par honneur. Les
conditions furent entr' autres : 1. Que
Padouë seroit rendue à François de Carraria,
fils de François de Carraria que
Galeassé tenoit en prison, à condition
pourtant que le fils payeroit aux Milanois
une certaine somme d'argent par an
pendant l'espace de cinquante ans. A
l'égard de la liberté du Pere on la fit
espérer, mais on la laissa à la discretion
de Galeassé. 2. Que tous les proscrits
pendant la guerre rentreroient dans leur
patrie, avec le consentement néanmoins
de leurs Citoyens. 3. Qu'on rendroit
de part & d'autre les places qui avoient
été prises pendant la guerre. 4. Que
Galeassé n'envoyeroit point de troupes
dans la Toscane, à moins qu'elles n'y
fussent appelées par les Siennois ou par
les Perousins en cas qu'ils fussent oppri-
mez par les Florentins, ou par leurs
Alliez. 5. On convint de part & d'autre
qu'on ne congédieroit pas toutes les
troupes à la fois, mais peu à peu, de
peur qu'il ne s'en formât des societez
de brigands & que chacun en retien-
droit

(a) Thomas Gui.
Parole
Genereu-
se d'un des
Plenipo-
tentiaires
de Flo-
rence.

Intrigues
& hostili-
tez de Ga-
leasse con-
tre les Flo-
rentins.

1393.

droit ce qu'il jugeroit nécessaire pour la sûreté, & de même des Generaux & des Officiers. Lors qu'on parla de choisir des garants de ce Traité un des Plenipotentiaires (a) de Florence tirant son Epée, *Voilà dit-il, le garant; nous avons éprouvé les uns & les autres ce qu'il sait faire.*

Florence jouïssoit à peine de la paix au dehors qu'elle se vit agitée par des troubles intestins qui ne purent être appaîsez que par des executions sanglantes, des proscriptions, & d'autres peines. Mais elle n'avoit pas moins

de sujets d'inquietude au dehors; la conduite artificieuse & les fourdes menées de Galeasse donnoient toujours de grands soupçons aux Florentins*.

On étoit convenu, comme on l'a dit, de ne congédier que peu à peu les Officiers & les troupes pour éviter les brigandages. Cependant quelques Officiers de Galeasse s'étant attroupez avec quelque Cavalerie allerent demander passage à Boulogne & à Ferrare avec menace de se

* Cette année (1393.) mourut le Général Augut regretté de tout le monde, on lui fit des obseques magnifiques. Les premiers de la ville porterent son cercueil qui étoit enrichi d'or & de pierres. Le Peuple lui érigea une Statue. Pogg. p. 123.

se le faire par force si on le leur refusoit (a). Cette démarche paroissant fort suspecte les Bolonois (b) ne voulurent point leur accorder le passage, craignant de recevoir des espions dans leur Ville. Les Florentins de leur côté envoyèrent du secours aux Bolonois pour les mettre à couvert d'insulte. Cependant ces Cavaliers gagnèrent la Toscane par le Parmesan. Ils allerent de là dans le Sienois & puis dans la Marche d'Ancone, où s'étant fortifiez ils revinrent en Toscane, menaçant les Villes de les piller, si elles ne leur payoient une rançon. Ce qui augmentoit encore les soupçons contre Galeasse, c'est que nonobstant la paix on remarquoit toujours dans les Sienois un esprit d'hostilité. D'ailleurs les Ambassadeurs des Florentins, qui avoient été arrêtez à *Alexandrie de la Paille*, étoient traitez depuis la paix avec plus de dureté qu'auparavant. On ne mettoit point non plus en liberté François Carrare comme Galeasse l'avoit fait espérer. Tant de violents indices obligerent les Florentins à renouveler alliance avec les Bolonois, les Princes de Ferrare, de Mantoue, de Padoue, de Ravenne, de Fayence,

(a) *Avec*

L. XI.

p. 221.

(b) On

ne dit

point ce

que fit

Ferrare.

d'Imola, auxquels se joignirent les Seigneurs de Forli, & de Malatesta.

Assassinat de Gambacurta Gouverneur de Pise. Les ombrages contre Galeaffe augmentèrent beaucoup par l'indigne assassinat de Pierre Gambacurta Gouverneur ou plutôt Seigneur de Pise (a).

(a) Leon. Ar. L. XI. 223. 224. Il avoit pour Secrétaire & pour confident de ses plus secrètes affaires un Ecclésiastique *Jacques Appien* dévoué à Galeaffe & mortel ennemi des Florentins. Cet homme qui aspirait à la domination de Pise s'y étoit fait un grand parti, surtout parmi les Gibelins. Mais comme Gambacurta étoit fort aimé à cause de sa douceur & de son esprit pacifique, Appien ne trouvoit point d'autre moyen de satisfaire son ambition qu'en le faisant mourir, non content de l'avoir assassiné en traître, & massacré deux de ses fils avec plusieurs de ses amis. Après ce détestable coup il chassa les Guelphes de la Ville, pour être plus en état d'en usurper la domination. Dans le tumulte que causa cette horrible action, les marchandises & tous les effets des Florentins furent pillés par le peuple de Pise, malgré l'alliance qu'il y avoit entre eux. On ne douta point à Florence que cet assassinat ne partît de la

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 51

tête de Galeassé pour avoir à Pise un homme tout à sa dévotion. Et en effet Appien imaginait que par les vœux de Galeassé, même depuis son élévation,

Ce Prince toujours plein d'ambition & de vastes projets ne rouloit dans la tête que les moyens de les exécuter. Comme il avoit usurpé plusieurs Pals & plusieurs Villes sur l'Eglise & sur l'Empire, il chercha pour le maintenir dans leur possession la protection de l'Empereur Wenceslas. Connoissant l'avarice de ce Prince il lui envoya une Ambassade avec de riches présents lui de-
mander le titre de Duc & plusieurs Villes qui fussent attachées au Duché. Ce qu'il obtint moyennant la somme de cent mille écus d'or, malgré les Electeurs qui mirent l'alienation du Milanois entre les causes de la déposition de cet Empereur (a).

L'aggrandissement de Galeassé augmenta encore son avidité. (b) Comme il souhaitoit passionément de s'emparer de Mantoue qui étoit dans le cœur de ses Etats, il voyoit avec beaucoup de jalousie l'alliance que le Prince de Mantoue avoit faite avec la République de Florence & les autres Conféderez. Aussi

Galeassé
est fait
Duc par
l'Empe-
reur
Wences-
las.
1396.
p. 124.

(a) Il fut
déposé à
Francfort
en 1400.
(b) D. 124.

n'oublia-t-il rien pour l'en dégager. De plus il se donna mille mouvemens pour rompre une confédération qui mettoit un si grand obstacle à ses desseins. Il avoit renforcé les troupes de Pérouse, de Siennese, de Pise pour mettre ces Villes en état d'agir en sa faveur à la première occasion. Les Florentins pour se tenir prêts à tout événement créèrent un Decemvirat, & levèrent des troupes dont ils donneroient le commandement à un Capitaine François que Gligois XI. avoit amené avec lui d'Avignon (a). Ils firent en même temps une alliance avec la France, à condition que ce qui se prendroit dans la Toscanne appartiendrait aux Conféderez, & que le Roi seroit mis en possession de ce qui seroit conquis dans le reste de l'Italie. Cependant Galeas se envoya cinq mille hommes à Pise pour soutenir Jaques Appien contre quelques Seigneurs qui avoient levé de la Cavalerie pour tenir les Pisans en bride. Ces étincelles d'incendie furent éteintes par la prudence des Florentins. Mais comme les troupes que le Duc de Milan avoit autour de Pise avoient passé dans le Luquois, les Florentins craignant qu'il-

(a) Bernard de Serred'Aquitaine.
p. 125.

*Monst.
Sondarii
Gonfalon.
p. 126.*

HISTOIRE DE FLORENCE, Liv. I. 53

qu'elles ne s'emparassent de *Pistoie* dans leur voisinage, envoyèrent Bernard leur Général aux environs de cette place pour la défendre en cas d'attaque, lui faisant quitter le poste qu'il occupoit à San Miniato qui manqua d'être pris par trahison.

Le Duc de Milan n'ayant pu gagner le Mantouan ni par prières ni par promesses se résolut enfin à assiéger Mantouë par terre & par mer. Afin d'empêcher les Florentins de la secourir, il rassembla dans le Sienois quatorze mille chevaux, qui sans aucune déclaration de guerre pilloient & brûloient impitoyablement les Florentins jusques aux portes de Florence. *Alberic* qui commandoit cette Cavalerie tint pendant deux jours le siege devant la petite ville de *Segni* de l'Etat de l'Eglise à quelques milles de Florence, & en fut repoussé avec perte. Les femmes firent merveille dans cette occasion, soutenant avec un courage intrepide leurs maris accablés de fatigue, & couverts de blessures. Au bout de quatre jours ces incendiaires se retirèrent à Sienne faute de vivres. Les Florentins pour se venger de cette irruption inopinée se jetterent

assiege
Mantouë,
& y est
défait a-
vec son
armée.
1397.
p. 127.

rent avec fureur sur les terres des Siennois & leur prirent plusieurs places importantes comme *Volterre* & *Grosseto*. Galeasse voyant que ses troupes ne faisoient que s'affoiblir dans la Toscane les rappella pour le siege de Mantoue. On a parlé ailleurs d'un Pont, que les Florentins avoient fait faire à grands frais sur le Pô pour pouvoir secourir cette ville, le Duc entreprit de le brûler par le moyen de quantité de bateaux pleins de sarments & d'autres matieres combustibles, mais la diligence & l'intrepidité de *Charles Malatesta* que les Florentins y envoyerent avec quatre mille chevaux, sauva le Pont, non sans que ce Général y courût risque de la vie. Le Duc de Milan ne se rebuta pas de ce mauvais succès. Il fit assieger le Pont dans toutes les formes, en élevant des travaux dans la riviere sur des navires chargez d'hommes, d'armes & de machines de guerre comme devant une ville; Ces navires à tours furent fort bien reçus des Mantouans qui se battirent comme des Lions. Le combat fut furieux parce que de part & d'autre il falloit vaincre ou mourir, n'y ayant point de lieu à la retraite.

En

Voyez
le recit de
cette ac-
tion Pogg.
Hist. Flor.
p. 129.
130.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 55

Enfin après une action de plusieurs heures la victoire demeura aux Mantouans à qui les Venitiens avoient fourni un secours de trentes galeres.

Galeasse plus confus que rebuté de cet affront rassembla comme il pût ses troupes pour presser le siege de la Ville. Charles de Malatesta de son côté étant allé attaquer le Général *Vermius* qui commandoit l'armée de terre en deça du Pô, le batit à plate couture, fit plus de six milles prisonniers, & enleva toutes les munitions de guerre. Alberic qui commandoit l'armée navale fut un peu plus heureux, mais ne se trouvant pas soutenu il fut obligé de lever le siege. Il sembloit que Galeasse dût penser à la paix après une deroute si générale. Les Florentins eux-mêmes y paroissoient disposez ; les Venitiens les y sollicitoient même fortement, craignant que si dans la suite ils venoient à avoir du dessous l'orage ne tombât sur eux. On envoya donc de part & d'autre des Ambassadeurs à Venise pour en traiter par la médiation de cette République. Mais comme le Duc de Milan ne faisoit que tergiverser, les Venitiens s'unirent avec les Florentins & leurs Alliez à con-

1398.
p. 134.
Treve de
Galeasse
avec les
Floren-
tins & les
Venitiens.
Ce Duc est
fait maître
de Pise.

1399.
p. 136.
137.

Aret. L.
XI. p. 236.
237.

dition que les premiers seroient les arbitres de la paix & de la guerre. Le Duc intimidé par une si puissante confédération fit une trêve de dix ans, à condition de rendre les places qu'il avoit prises dans le Mantouan.

Pendant la trêve le Duc fit une acquisition qui relevoit considérablement ses forces. Jaques Appien étant mort, Gerard son fils qui lui succéda dans le gouvernement de Pise, craignant de ne s'y pouvoir soutenir mit cette Ville & toutes ses dependances entre les mains du Duc, moyennant une somme d'argent & quelques places qu'il laissoit à la disposition de Gerard. Comme les Florentins avoient fait tous leurs efforts pour détourner un coup qui ne pouvoit que leur être fatal, le Duc envoya aussitôt, comme par maniere d'insulte, leur notifier qu'il étoit maître de Pise, leur promettant néanmoins de vivre en paix avec eux. Mais ses cabales & les hostilités qu'il exerçoit dans leur voisinage témoignoiént tout le contraire. On eut avis à Florence qu'il méditoit de se rendre maître absolu de Siéne. D'ailleurs les Perousins à qui les Florentins avoient refusé du secours contre

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 57

Boniface IX. qui redemandoit Perouse comme appartenant à l'Eglise, furent obligez d'avoir recours au Duc pour conserver leur liberté. L'amitié des Bolognois paroissoit fort refroidie par les espérances dont Galeasse les amusoit. On ne pouvoit non plus guère compter sur les Lucquois que le voisinage de Pise faisoit pencher pour le Duc.

Comme il n'y avoit plus lieu de douter des mauvais dessein de Galeasse, la République assemblea un grand Conseil pour délibérer s'il falloit se préparer à la guerre ou dissimuler pendant quelque temps & chercher d'autres voyes de conjurer l'orage. Après plusieurs consultations on suivit l'avis du Général *Renard* aussi bon Orateur que grand Capitaine. Après avoir représenté avec beaucoup de prudence & de liberté les défauts du Gouvernement des Florentins qui négligeoient les plus grands personnages de l'Estat pour suivre le sentiment de la populace, & remarqué la faute qu'on avoit faite en rejetant l'alliance des Pisans & des Perousins, il conclut à envoyer des Ambassadeurs aux Venitiens pour leur représenter tout ce que faisoit le Duc contre la trê-

toute extraordinaire, Ces Fana
Aret. L. allerent à Florence & s'emparerent
XII. p. lement de l'esprit des Florentin
238. 239. peine pensoient-ils à la guerre pe
Pogg. L. que Galeasse s'en moquoit, Il ne f
III. p. 136. rien de memorable le reste de l'ar

L'année suivante *Jean Bent*
ayant eu le Gouvernement de Be
par le moyen de Galeasse, les Floi
l'en envoyerent aussi-tôt feliciter
proposerent en même tems de fa
liance avec eux. Il ne rejetta
propositions, mais il différa d'y
dre de peur d'offenser Galeasse
secours duquel il avoit eu le con
dement de Bologne. Ce Duc se
fioit tous les jours considerableme
étoit maître de Sienné. de Pe

gaga à créer un *Decemvirat*, & à lever de nouvelles troupes pour résister aux forces du Duc. L'Empereur *Wenceslas* fut déposé cette année, & *Robert de Bavière* fut mis en sa place. Les Florentins jugerent à propos de lui demander du secours contre *Galeasse*, & de l'inviter à reprendre des Villes que ce Duc avoit usurpées sur l'Empire, & que son Prédecesseur n'avoit pas été en droit d'aliéner, lui offrant d'ailleurs autant d'argent qu'il voudroit. Robert n'avoit garde de refuser une alliance dont il pouvoit tirer de si grands avantages. Il vint donc l'année suivante avec quinze mille hommes en Italie*. A son arrivée il campa dans le *Bressan* où *François Carrare* le vint joindre avec trois mille chevaux Florentins †.

1400

L'Empereur Robert vint au secours des Florentins contre Galeasse & est battu,

Le Duc voyant de si terribles préparatifs, leva promptement une armée de quinze mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, & l'envoya contre

* Il en avoit promis vingt mille.

† On compta d'abord à Robert deux cens mille écus d'or qui furent amassés en une nuit à Florence toute épuisée qu'elle paroissoit par des guerres continuelles, & on lui en promit deux cens mille autres quatre mois après,

tre Robert. Quoiqu'elle fût inferieure à celle des Allemands joints aux Italiens, elle fut pourtant victorieuse dès le premier choc. Les Allemands marchants sans ordre & sans discipline furent enveloppez par un Corps de troupes Milanoises, & repoussez dans leur Camp avec grande perte. Un coup si imprévu jetta tellement l'épouvante dans l'armée Allemande que si le Duc avoit eu là toutes ses troupes il ne seroit pas resté un Soldat à Robert. Depuis cette défaite on pensa moins au combat qu'à la retraite: l'Electeur de Cologne & le Duc d'Autriche abandonnerent l'Empereur pour s'en aller chez eux avec leur monde; l'Empereur de son côté, se voyant affoibli par la desertion de ces Princes, se retira dans le Trentin d'où François Carrare le fit revenir avec cinq mille hommes seulement. Son retour remit un peu les Florentins déjà fort consterneez de sa défaite. Ils l'envoyerent prier de demeurer en Italie pour tenir en bride le Duc que sa victoire avoit rendu plus fier & plus entreprenant que jamais. Mais les demandes excessives que faisoit Robert mirent les Florentins dans de nouveaux

cm

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 6;

embarras. Il exigeoit d'eux des sommes exorbitantes, & il ne vouloit point demeurer en Italie. si on ne faisoit une alliance avec le Pape & avec les Vénitiens. Les Florentins promirent l'un & l'autre. Cependant l'Empereur content d'avoir passé l'hiver à Padoue avec ses troupes, s'en retourna au Printemps de l'année suivante.

1402

P. 144

Galeass se trouvant plus en état d'agir par la retraite de l'Empereur tenta de détacher les Vénitiens du parti des Florentins, & envoya des Ambassadeurs à Venise dans cette vue. Ils a'doublèrent rien pour leur rendre cette République suspecte, Mais il trouva dans les Vénitiens plus de fidélité & de fermeté qu'il ne s'attendoit. Il alla ensuite attaquer Bologne qui par précaution avoit recherché l'alliance des Florentins. Comme il étoit supérieur en force il s'en rendit maître après un combat opiniâtre & y fit bâtir une forteresse. Cette victoire fut très-funeste aux Florentins, plusieurs de leurs voisins s'en étant prévalus pour les abandonner & même pour les attaquer en divers endroits. Dans cette extrémité ils s'adressèrent à Boniface IX. sur qui Galeass avoit

Galeass se rend maître de Bologne

P. 145

150

1402.

P. 150

avoit usurpé plusieurs villes comme Perouse & Boulogne. Ce Duc ne méritoit rien moins que l'Empire de l'Italie. Il avoit déjà fait faire une couronne & tous les autres ornemens Royaux qu'il tenoit tout prêts à *Marignan* où il

Mort de
Jean Galeas-
se, Jean
Marie son
fils aîné
prend sa
place.

avoit fait bâtir une maison de plaisance; Mais une mort inopinée délivra les Florentins de leurs alarmes & convainquit Galeasse de la vanité des espérances humaines *. Il partagea ses Etats entre ses trois fils. Il donna le Milanais, Boulogne, Sienné, Perouse & Assise à Jean Marie l'aîné avec le titre de Duc; Pavie, Verone, Vicence avec quelques petites Villes à Philippe Marie; & Pise à Gabriel son fils naturel qu'il avoit légitimé †. L'Histoire représente Galeasse comme un Prince magnanime, liberal, d'une magnificence Royale, amateur des Savans & des grands hommes, mais d'une ambition dé-

* Il mourut de la peste au mois de Septembre de 1402. âgé de 55. ans. p. 153.

† Voyez là-dessus une Lettre que Lucio Colluccio Salutato Chancelier de Florence en écrivit au Roi de France. *Bald. Mistel. T. IV. p. 516.* Ce Colluccio étoit un des grands hommes de son tems, soit par son savoir, soit par sa prudence & sa valeur.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 63

mesurée & dont la fidélité n'avoit point d'autre règle que ses intérêts. Dès que la mort de Galeffe fut annoncée à Florence, on en fit pendant plusieurs jours de grandes jouissances, on donna des jeux & des spectacles publics. Cependant les Ambassadeurs de Florence ignorant cette mort avoient fait alliance avec le Pape qui devoit fournir cinq mille hommes & les Florentins six, pour lui aider à recouvrer ses places. Il avoit déjà envoyé *Thomas* son frere dans le Perousin où par le secours des Florentins & des bannis de Perouse il avoit déjà repris plusieurs places. Et même s'il eût eu plus de vigueur & de courage il auroit pu prendre la Capitale. Mais le Duc Jean Marie y ayant envoyé trois mille hommes il eut une telle frayeur qu'il se retira honteusement à Todi.

Cependant les Florentins n'étoient pas sans inquietude & sans occupation. La Cavalerie Milanoise, qui étoit restée à Sienné & à Pise, faisoit des courses perpetuelles dans leur pays, comme de leur côté ils en faisoient avec beaucoup de succès. Dans la crainte que cette petite guerre n'en allumât une plus

plus grande, on créa des Décevirs,
& on resolut de transporter la guerre
de Toscane dans la Romagne dont Ga-
leasse avoit usurpé la plus grande partie.
Pour cet effet Boniface envoya Baltha-
zar Cossa Cardinal de S. Eustache * dans
le Bolonois † avec une bonne armée
pour assieger Boulogne. Charles Ma-
latesta l'un des plus grands Capitaines
de son tems commandoit cette armée.
Etant arrivé près de Boulogne, après
avoir fait des courtes dans le Parmelan,
le Légat ne jugea pas à propos qu'on
se hâtât de mettre le siège devant cet-
te ville, parce qu'il esperoit l'avoir par
trahison. En attendant il fit marcher
l'armée du côté de Milan où il trouva
au dedans & au dehors des brouilleries
favorables à ses desseins. Il y avoit dans
Milan deux violentes factions qui don-
nerent occasion à plusieurs Villes de se
soulever contre le Duc, comme Cremon-
ne, Plaisance, Bresse, Bergame. Dans
cette fâcheuse situation Jean Marie ne
se croyant pas en état de soutenir une
guerre.

Les Flo-
rentins
portent la
guerre
dans la
Roma-
gne.

1403.
P. 156.

Jean Ma-
rie fa it la
paix à vec
le Pape à
l'insu
des Flo-
rentins :

* C'est celui qui depuis fut Pape sous le nom
de Jean XXIII.

† La Boulogne faisoit autrefois partie de la
Romagne.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 65
guerre contre le Pape, fit la paix avec lui en rendant les places de l'Etat Ecclesiastique. On n'eut aucun égard aux Florentins dans ce Traité & même il se fit à leur infu. En même tems Bologne & Perouse se rendirent au Legat.

Les Florentins se plaignirent au Pape de ce que, contre les conventions, on avoit traité avec le Duc de Milan, non seulement sans leur en faire aucune part, mais sans aucun menagement pour leurs intérêts. Le Pape qui avoit recouvré ses places ne se mit pas beaucoup en peine de leurs plaintes, ni de sa parole, & rappella son Legat. Cette infidélité de Boniface ne fit pas perdre courage aux Florentins. Profitant de la faiblesse du Duc dont les Etats étoient mis en piéces par la revolte de plusieurs Villes * & par les fureurs des Guelphes & des Gibelins † ils envoyerent douze cens chevaux ravager le Milanois, & four-

Courtes des Florentins dans le Milanois.

* Comme Alexandrie de la Paille, Côme, Verceil, Novarre, Pavie, Plaisance & Verone qui entra sous la domination des Scaligers. p. 159. 160.

† Les bouchers vendoient publiquement au marché la chair des Gibelins.

fournirent du secours à *Petro Rosso* qui s'étoit emparé de Parme.

Mort de
Jean Ma-
rie. Philip-
pe Marie
prend sa
place &
fait la paix
avec les
Floren-
tins.

1403.
p. 160.

Cependant le Duc Jean Marie fut assassiné, par ses propres domestiques à qui sa Tyrannie étoit devenuë insupportable. On nous représente ce jeune Duc comme un homme cruel jusqu'à la fureur; Il avoit fait empoisonner sa mere, & rempli Milan de massacres. Il exposoit lui-même les objets de sa haine à être déchirez par les chiens. Philippe Marie succéda à son frere & recouvra la plûpart des places que ce dernier avoit perduës. Ayant ensuite fait la paix avec les Florentins, il leur donna le tems de raccommoier leurs affaires. Ils reprirent plusieurs places occupées par des Tyrans, & firent la paix avec les Sienois. *Gabriel Marie*, fils de Galeas, à qui son Pere avoit donné Pise pour son partage, ne pouvant s'y soutenir la leur vendit deux cens mille écus d'or par le conseil de *Jean Boucicaut* qui commandoit à Genes pour le Roi de France *. Mais cette acquisition fut

* Le Roi de France avoit resolu de prendre Gabriel en sa protection, mais il en fut sans doute detourné par la Lettre de Collutatio dont on vient de parler. *Baluz. lib. supr.*

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 67

et la source d'une guerre qui dura plus ^{1404.}
un an entre la République de Flo- ^{1405.}
rence & celle de Pise. Les Pisans ce- ^{P. 163.}
pendant ayant repris la Citadelle de Pi-
par la lâcheté de la garnison Floren-
te envoyèrent à Florence pour traiter
la paix. Mais leurs propositions pa-
rent si déraisonnables aux Florentins ^{Guerre}
qu'ils ne pensèrent plus qu'à la guerre ^{des Flo-}
in de se mettre une bonne fois en paifi- ^{rentins}
s possession d'une Ville qui les avoit ^{avec les}
souvent traversés * depuis plusieurs ^{Pisans.}
siècles, & qui d'ailleurs étoit si fort à
un bienfaisance pour leur commerce.

Ils envoyèrent donc dans le Pisan
une armée de douze mille hommes sous
le commandement de *Bertold des Ur-*
sin Comte de *Soanne*. Ce Général prit
d'abord quelques places avec assez de
facilité. Mais il demeura fix mois au
siège d'une Forteresse (a) dont la prise (a) Vico:
étoit nécessaire pour avoir Pise. Cette
Forteresse fut enfin emportée avec plu-
sieurs places de ses dépendances, après
un siège d'environ un an †. La ville de
Pi-

* Voyez l'Histoire de ces hostilités *Hist. Pogg.*
176. not.

† Elle fut prise en 1406. p. 173.

Pise étoit alors déchirée par des factions. Quoiqu'après la mort tragique de Gambacurta, la plûpart des Guelphes en eussent été chassés, il en restoit encore suffisamment pour mettre la ville en combustion par l'opposition des Gibelins. Ils prirent néanmoins les uns & les autres la résolution de s'unir pour leur défense commune; les bannis rentrèrent dans leur patrie; Mais ils se trouverent mal d'avoir rappelé *Jean Gambacurta*, qui nonobstant la réunion des deux partis fit mourir les principaux de la faction Gibeline, & s'empara du Gouvernement.

Les Pisans ayant fait inutilement des propositions de paix, il fallut se préparer à soutenir le siège. Ils commencèrent cette guerre sous de malheureux auspices. On leur enleva d'abord une Galère qui venoit de Sicile chargée de grain. Deux de leurs Généraux furent batus en deux combats consecutifs. On leur coupa les vivres par mer & par terre afin de les réduire par la famine. Après ces précautions on entreprit le siège dans les formes. Les Pisans assiégés par mer & par terre & sans espérance de pouvoir faire entrer ni secours

ni

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 69

ses munitions de bouche furent obligez d'implorer des secours étrangers. Ils envoyèrent des Ambassadeurs à Ladislas Roi de Naples pour lui offrir leur Ville, s'il vouloit venir à leur secours. Ce Prince ayant répondu qu'il n'étoit pas disposé à rompre avec les Florentins en faveur de Pise, ils eurent recours au Roi de France, & firent au Duc de Bourgogne Cousin germain de ce Monarque les mêmes offres qu'ils avoient faites à Ladislas. Le Roi de France les accepta & fit aussi-tôt savoir aux Florentins que Pise étant à lui, ils eussent à mettre bas les armes, & à s'abstenir de toute hostilité. Les Florentins répondirent que Pise étoit à eux, qu'ils avoient bien payée, que les Pisans n'avoient point été en droit de la vendre, & qu'ils croyoient le Roi trop équitable pour vouloir s'emparer du bien d'autrui. On pouffoit cependant le siège avec vigueur, malgré les menaces que faisoit l'Envoyé du Duc de Bourgogne au Général Florentin s'il ne se retiroit de devant la place *.

Ce-
* Cet Envoyé pressant avec trop de hauteur le Général de lever le siège fut jetté dans la rivière d'Arno.

la famine & la mortalité contraig
Gambacurta à promettre de se
sous des conditions qui lui furent
avantageuses, les Florentins
mieux être maîtres de la Ville en
assez bon état que de la posséder
comme elle l'auroit été en peu d

Les Flo- Cette conquête ayant rendu le
rentins rentins redoutables à leurs Voisi
s'unissent jouirent pendant deux ans d'une
avec les fondée paix. Elle fut troublée par
Sienois goire XII. à cette occasion. C
contreLa ne voulant pas tenir la parole qu'
dislas Roi donnée de céder le Pontificat, s'
de Sicile. nécessaire pour la paix de l'Egli
1408. abandonné de ses Cardinaux (a)
p. 178.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 71
s'en tirer il rechercha l'amitié de Ladislas Roi de Naples qui comme lui avoit intérêt à empêcher qu'il ne se tint un Concile Général parce qu'il craignoit d'y être dépouillé de son Royaume en faveur de Louis d'Anjou. Ladislas * fit donc demander passage aux Florentins pour aller tirer Gregoire XII. de Lucques qui y souffroit une espece de captivité, les amusant de l'espérance d'une alliance qui leur seroit avantageuse. Les Florentins répondirent qu'ils lui enverroient des Ambassadeurs pour mieux savoir ses intentions. Quand ils furent arrivés à Rome le Roi voulut d'abord exiger des Florentins qu'ils fissent sortir les Cardinaux de Pise & qu'ils ne souffrissent pas qu'on y tint un Concile, & leur proposa de faire alliance avec lui; Les Florentins refuserent l'un & l'autre parce qu'ils voyoient bien qu'une des conditions seroit que le Pape gardât les places de l'Etat Ecclesiastique qu'il possédoit, & que d'ailleurs ils esperoient de trouver leur compte à la tenue du Concile. Ladislas irrité de ce refus les
me-

* Il étoit alors maître de Rome & de plusieurs places de l'Eglise.

menaça d'envoyer huit mille hommes mettre tout à feu & à sang dans le Florentin. Il leur tint parole. Il alla lui-même avec une armée dans le Sienois pour être plus à portée de fondre sur eux. Les Florentins de leur côté envoyèrent à Sienne pour affermir les Sienois dans leur amitié & leur offrir du secours contre Ladiflas, qui étoit déjà fort près de leur Capitale. Ayant trouvé les Sienois dans les dispositions où ils les souhaitoient, les Ambassadeurs de l'une & de l'autre République allèrent trouver Ladiflas pour lui demander la paix. Ils le rencontrèrent à *Acquapendente* sur la *Paglia* dans le Sienois, mais ils n'en tirèrent d'autre réponse, sinon qu'il étoit venu non comme ennemi, mais comme ami, pour régler certaines choses qui regardoient la paix de l'Italie, & qu'il leur enverroit ses Ambassadeurs pour leur expliquer plus amplement ses intentions. Les Ambassadeurs de Florence & de Sienne s'en retournerent bien persuadés qu'il ne vouloit que les amuser par une réponse si vague, & qu'il ne proposoit de leur envoyer séparément des Ambassadeurs qu'afin de les diviser pour se rendre maître des uns & des autres.

En

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 73

En effet l'Ambassadeur qui alla à Sienne fit tout ce qu'il put pour détacher les Siennois des Florentins en rappelant toutes les inimitiez passées, & en leur donnant mille ombrages pour l'avenir. Les Siensois répondirent avec beaucoup de fermeté qu'il seroit également indigne & du Roi d'attaquer des gens qui n'avoient jamais recherché que son amitié, & d'eux de manquer de ^{1409.} foi à leurs Voisins & Alliez. Celui qui p. 184. alla à Florence tint un autre langage; Il se plaignit entre autres 1. Que par le secours des Florentins, les exiliez de Perouse incommodoient tellement la Marche d'Ancone qu'il lui étoit impossible de lever les impôts que le Pape lui avoit cedez *. 2. Que les Florentins s'étoient unis avec le Legat de Bologne son ennemi †. 3. Qu'ils avoient accordé la Ville de Pise aux Cardinaux pour y tenir un Concile contre Gregoire XII. qui étoit le Pape légit-

* Le Pape avoit donné à Ladislas six mille écus d'or à prendre sur la Marche d'Ancone pour l'engager dans son parti contre le Concile de Pise.

† Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache.

time *. Enfin il leur proposa de faire alliance avec le Roi. Après avoir refusé ces plaintes ou plutôt ces chicanes, les Florentins répondirent qu'il ne leur étoit pas permis de traiter avec personne que du consentement de leurs Alliez, beaucoup moins encore de le faire avec un Prince qui exerçoit des hostilités dans le pays de leurs amis. Qu'il n'avoit donc qu'à se retirer avec son armée & qu'alors ils seroient tout disposés à traiter avec lui sous des conditions raisonnables.

Ladislas s'en retourne à Naples après avoir pillé le Florentin. 1409. p. 188. (a) A cinq milles d'Arezzo. Ladislas en fureur de cette réponse s'approcha de Sienne pour tâcher d'exciter quelque sédition dans la ville. Mais n'y voyant aucune disposition il s'alla jeter dans le Florentin. Il mit le siège devant Arezzo, & en fut repoussé honteusement. Il s'avança de là dans le territoire de Cortone (a) ; mais désespérant de prendre cette place, il se contenta de piller la campagne avec tant de fureur †, que les habitans d'ailleurs las de la domination de leur Commandant

ou

* Pierre de Lune étoit son concurrent sous le nom de Benoît XIII.

† On l'appelloit à cause de cela le Roi *Gato-champ*, *Gualagrano*.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I.* 77

ou plutôt de leur Tyran se rendirent à discrétion. Il s'empara ensuite de Perouse où il fut reçu avec beaucoup de joye, & ayant laissé une partie de son armée pour garder les places qu'il avoit conquises il s'en retourna à Naples.



HIS-



HISTOIRE

D E

FLORENCE.

LIVRE SECOND.

Concile
de Pise,
à Ladif-
las est dé-
posé.



Endant que ces choses se pas-
soient Gregoire XII. & Be-
noît XIII. furent déposez au
Concile de Pise, & Alexan-

dre V. * fut élu Pape & reconnu de
toute la Chrétienté horsmis des Rois
d'Arragon & de Castille, qui tenoient
pour Benoît XIII. Ladislas avoit bien
prevû que ce Concile lui seroit fatal. Il
y fut depouillé de son Royaume, en
faveur de Louis d'Anjou son competi-
teur.

* Pierre Philargi de *Candia* Bourg du Mila-
nois, Cardinal des douze Apôtres.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. II.* 77

teur. Ce dernier pour se maintenir contre Ladislas fit alliance avec les Siennois, avec le Legat de Bologne, & avec les Florentins par le secours desquels Ladislas fut chassé de Rome & de tout l'Etat Ecclesiastique. Pendant ce tems-là mourut Alexandre V. à Bologne, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par le Legat qui lui succéda au Pontificat * sous le nom de Jean XXIII. On ne pouvoit faire une élection plus désagréable à Ladislas. Jean XXIII. étoit son mortel ennemi, & soutenoit Louis d'Anjou de tout son pouvoir. Comme d'ailleurs il redoutoit les forces des Florentins, il rechercha leur alliance, leur offrant de les dédommager des pertes † qu'ils avoient faites sur la mer de Genes, & de leur rendre Cortone. La Ville fut fort partagée sur ces propositions qui paroissoient suspectes aux plus éclairés. Cependant comme on étoit las de tant de guerres consécutives la paix fut acceptée, à condition qu'elle ne porteroit aucun préjudice ni au Pape,

Ladislas
est chassé
de Rome
1410.
p. 191.

Les Florentins
font la
paix avec
Ladislas.

* Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache.

† Ils y avoient perdu soixante mille écus d'or.

pe, ni à Louis d'Anjou *, non plus qu'à leurs autres Alliez, & que Ladislas n'entreprendroit rien contre Rome, ni contre l'Etat Ecclesiastique.

Les deux Rois cependant cherchent l'occasion de décider leurs prétentions par les armes. Louis campa à *Ceperano* † sur les confins de l'Etat Ecclesiastique, & Ladislas à Ponte Corvo ‡, les deux armées n'étant séparées que par la rivière de Gariglian. Les

1411.
p. 193.
Il est vaincu par les troupes de

Louis d'Anjou & par celles du Pape.

(a) Sforce & Paul des Ursins.

troupes du Pape qui tenoit pour Louis ayant passé la rivière, attaquèrent Ladislas qui fut vaincu & mis en fuite après un long & furieux combat. L'affaire étoit entièrement décidée pour Louis, si les Généraux du Pape (a) avoient voulu profiter de leur victoire. Mais comme ils ne demandoient qu'à prolonger la guerre ils aimerent mieux s'amuser à piller que de poursuivre l'ennemi †. Le Pape voyant bien que ses
Gé-

* Il étoit à Prato dans le Florentin.

† Autrement Fregelles aux extrémités de la Campanie.

‡ Bourg de la Terre de Labour sur le Gariglian.

‡ Ladislas disoit lui-même que le premier jour il auroit pu perdre & la vie & le Royaume; le second son Royaume, mais non la vie; mais que le troisième il ne perdrait ni l'un ni l'autre.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. II. 79

Généraux ne vouloient pas pousser à bout Ladiflas, prit la résolution de faire la paix avec lui en lui laissant le Royaume de Naples & de Sicile. Mais cette paix ne dura pas long tems. Ladiflas dès l'année suivante entra triomphant dans Rome, & en chassa le Pape qui se retira au Fauxbourg de Florence, n'osant pas entrer dans la Ville où Ladiflas avoit des partisans *.

La premiere chose que fit Ladiflas dès qu'il fut Maître de Rome, fut d'y dépouiller les Marchands Florentins qui y negocioient malgré la parole qu'il avoit donnée à ces Marchands de les prendre sous sa protection. Nonobstant cette perfidie, les Florentins ne laisserent pas d'accepter le renouvellement d'alliance qu'il leur proposa, pour les endormir. Mais la mort qui le surprit à Naples ne lui laissa pas le tems de jouir de cette supercherie. Ce fut une grande délivrance pour toute l'Italie & en particulier pour Florence qui depuis ce tems-

Ladiflas rompt la paix qu'il avoit faite avec le Pape, & se rend maître de Rome. Sa mort 1414. p. 196.

* L'Histoire dit que Jean XXIII. ne fut pas fâché d'apprendre que Ladiflas étoit au voisinage de Rome, afin d'avoir un prétexte de ne pas tenir la parole qu'il avoit donnée d'aller au Concile de Constance p. 194.

tems-là vécut en paix pendant pl
années.

Philippe Marie fait alliance avec les Florentins & la viole bientôt. Cependant Philippe Marie I Milan appuyé par le Pape Martin qui avoit été élu au Concile de tance, après l'abdication de Gr XII. & la deposition de Benoît & de Jean XXIII. †. recouvrieurs places qu'on avoit enlevées pere & à son frere. Mais il ne pas borner là ses conquêtes. Il prit celle de Genes à la faveur de tions qui divisoient cette Ville. comme il craignoit qu'elle ne courue par les Florentins il refoc renouveler alliance avec eux. C les Florentins acceptèrent à con qu'il n'avanceroit point dans la ne ni dans le país de Modene a de Pontremole ‡, ni vers Boulog dela du fleuve *Crustulo* † & qu'il

1419.

p. 202.

* C'étoit le Cardinal Otton de Coloi en 1417.

† M. Recanati se trompe fort quand il di que Jean XXIII. abdiqua volontairement.

‡ Place aux confins des Etats de Gene Parme. Elle étoit autrefois du Duché de depuis elle a été à la Toscane.

† Il prend sa source d'une Fontaine d Apennin & tombe dans le Pô du côté de B

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. II. 81

roit point d'alliance à leur préjudice. Après ce Traité il s'avança vers Genes, qui fatiguée de guerres intestines aima mieux se rendre à un étranger que de périr par les mains de ses propres Citoyens.

1411.
ibid.

Martin V. au retour du Concile de Constance étoit allé passer plusieurs mois * à Florence. Cette Ville enorgueillie d'une prospérité de quelques années témoigna un profond mépris pour le Pape & souffroit même que les enfans l'insultassent dans les rues †. Ce qui l'offensa le plus c'est que les Florentins tenoient le parti du Général *Braccio* qui par leur secours lui avoit enlevé plusieurs Villes ‡. Pour se venger il engagea le Duc de Milan à rompre le Traité qu'il avoit fait avec les Florentins, & à se joindre au Legat de Bologne contre leurs conventions. Il fit encore diverses infractions qu'il seroit trop long de rapporter en détail.

Mépris
des Flo-
rentins
pour Mar-
tin V.

Le Duc
de Milan
rompt
avec les
Floren-
tins.

1423.
p. 204.
Aret. ibid.

Les 160.

* Leonard Aretin dit deux ans. *Rer. Italie. Hist.* p. 259.

† Ils chantoient, le Pape Martin ne vaut pas un quadrain. Leonard Aretin *ubi supr.*

‡ Il fit en suite la paix avec ce Général par l'entremise des Florentins & s'en alla à Rome.

Embarras
des Flo-
rentins au
sujet de la
Ville de
Forli.

(a) Dans
la Roma-
gne.

p. 204.

p. 206.

Les Florentins se trouverent encore dans un nouvel embarras par un petit incident qui devint dans la suite une affaire importante. *Forli* (a) Ville de l'Etat Ecclesiastique avoit été occupée par *George Ordelfe* qui la gouvernoit en Souverain. *George* étant venu à mourir laissa cette Ville entre les mains d'un fils en bas âge & de sa veuve, nommée *Lucrece*, fille du Prince d'Imola *. Celle-ci ne se fiant pas aux habitans de *Forli* à cause de *Catherine* sa belle-sœur, qui lui en disputoit le Gouvernement, s'étoit mise sous la protection des Florentins. *Catherine* de son côté se mit sous celle du Duc, qui ne demandant pas mieux qu'une si belle occasion de se rendre maître de *Forli*, envoya des troupes dans le Boulonnois pour être plus à portée de s'en emparer. Les Florentins surpris d'une démarche si suspecte écrivirent au Légat de Bologne pour le prier de faire retirer ces troupes que le Duc ne pouvoit avoir fait avancer jusques là sans violer le Traité de paix & sans quelque mauvais dessein. Ce-
pen-

* Aussi Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. II.* 83

■ pendant ceux qui étoient dans le parti
 ■ de Catherine se revolterent contre Lu-
 ■ crece, la mirent en prison *, & firent
 ■ entrer les troupes du Duc dans Forli.
 ' Les Florentins résolus de se vanger de
 cette infraction envoyèrent six cens che-
 vaux à Forlimpopoli † où Lucrece
 s'étoit réfugiée, & écrivirent au Duc
 de rappeler ses troupes & de rendre
 la Ville à Lucrece. Il le promit à con-
 dition qu'on pourvoiroit à la sûreté de
 ceux qui lui avoient livré la place. Les
 Florentins cependant envoyèrent à Mar-
 tin V. lui faire des plaintes du Duc &
 de son Légat, & lui offrir du secours
 pour reprendre Forli comme étant de
 l'Etat de l'Eglise. Le Pape qui avoit
 le cœur ulcéré contre les Florentins,
 & qui favorisoit le Duc, s'excusa d'en-
 trer dans cette affaire sur ce qu'il étoit
 occupé contre Braccio ; qui, comme
 on l'a dit, lui retenoit plusieurs Villes.
 Il rappella néanmoins son Légat de Bo-
 logne ‡ & envoya en sa place *Gabriel*

Con-

* Elle en échappa & se retira à quelques lieues de là.

† C'étoit autrefois une Ville Episcopale. Au-
 jourd'hui ce n'est qu'un petit Bourg de l'Etat de
 l'Eglise dans la Romagne.

‡ Alphonse Cardinal de S. Eustache.

(a) Fils de
Lucrece.

Les Flo-
rentins ne
gardent
plus de
mesures
avec le
Duc de
Milan.

le Duc de retirer sa Cavalerie
voisinage. Les Florentins rej
une proposition qui les engageo
infidélité envers leur pupille (a).

Pendant que le Duc rompoit
ment la paix avec les Florentins
faisoit proposer en public les me
l'affermir. Les Florentins de le
écoutoient ces propositions, me
opinion de sa bonne foi que pour
pas à se reprocher une rupture o
Ils lui envoyèrent donc des A
deurs à sa requisition pour trait
lui une alliance dont le Pape &
nitiens seroient les arbitres, co

* Il succeda à Martin dans le Pontif

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. II. 85

faisoit mine de l'avoir projeté. Quand ils furent arrivez à Lodi (a), le Duc (a) A leur défendit d'approcher plus près de Milan & d'attendre là ses Ambassadeurs, sous prétexte qu'il y avoit quelque indice de peste à Florence. Mais les Ambassadeurs répondirent avec vigueur qu'ils n'avoient pas ordre de s'adresser à d'autres qu'au Duc lui-même, qu'ils n'apportoient pas la peste mais la paix, & que si on ne vouloit pas y entendre, il falloit décider leurs démelez par les armes. S'en étant retournés sans réponse à Florence on y prit la résolution de ne plus garder de mesures avec le Duc. Ce qu'ils faisoient avec d'autant plus de confiance que Braccio leur avoit promis trois mille chevaux de renfort.

Martin V. craignant que le Duc ne pût soutenir tout le poids de cette guerre, envoya *Antonio Lusco* * à Milan pour engager Philippe à renouveler la paix avec les Florentins. Le Prince de Ferrare de son côté les fit assurer que le Duc desiroit sincerement la paix, & que s'ils vouloient envoyer des Ministres

Le Pape refuse de s'unir aux Florentins.

* Secrétaire du Pape, & Colleague de Pogge, qui en parle souvent dans ses Oeuvres.

tres pour en traiter, elle pourroit se conclure à la satisfaction des uns & des autres. Mais le Duc persistant à demander la sûreté de ceux qui l'avoient mis en possession de Forli, & les Florentins prétendant qu'il falloit remettre l'affaire à la discretion de Lucrece & de son fils; on se retira sans convenir de rien. Cependant les troupes du Duc faisoient des courses dans la Romagne & y avoient même pris la ville d'Imola par trahison. C'est ce qui engagea les Florentins à députer de nouveau au Pape pour le porter à réprimer les entreprises du Duc & à reprendre les places qu'il lui venoit d'enlever; Mais ils n'en purent tirer d'autre réponse que celle qu'il leur avoit faite la première fois. Il rappella même son Légat *, à la sollicitation du Duc parce que ce Légat craignant pour Bologne après la prise de Forli & d'Imola avoit traité secrètement avec les Florentins.

Charles Les Florentins voyant l'inutilité de
Malatesta leurs tentatives pour la paix mirent
Char

* Il envoya pour Légat à Bologne Louis Alman Savoyard, Archevêque d'Arles, qui fut depuis Cardinal.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. II. 87

Charles Malatesta à la tête de leur ar-Général
 née avec ordre d'aller camper près de Florentin
 Forli pour observer si par le moyen de ^{affiége}
 quelque sedition excitée dans la Ville il ^{Forli, où} il est batu
 ne pourroit pas s'en rendre maître. & pris
 comme ils avoient aussi dessein d'enle- ^{prison-}
 ver Genes au Duc de Milan avec le se- ^{nier.}
 cours des exilez de cette République, ^{p. 215;}
 la firent entrer dans le port de Genes ^{216.}
 vingt-quatre Galeres commandées par
 Henri Alphonse frere du Roi d'Arragon
 sans l'esperance qu'il arriveroit quel-
 que tumulte dans la Ville en faveur des
 Citoyens bannis. Mais la haine invete-
 rée des Genoïs pour les Catalans * em-
 pêcha le succès de cette entreprise qui
 s'aboutit qu'à faire des courses sur mer
 tout le reste de l'été.

Charles Malatesta affiegeoit cepen- ¹⁴²⁴
 dant la Ville de Forli où le Duc avoit ^{P. 217.}
 envoyé un renfort de quatre mille hom-
 mes sous le commandement d'Ange de
 Pergola †. Ce Général affiegea en pas-
 sant la Ville de Zagonora dont Lucre-
 ce avoit donné le commandement au
 Com-

* Voyez les raisons de cette inimitié, *Hist.*
Flor. Pogg. p. 216. note.

† Petite place entre Sienné & Florence.

Comte d'Alberic son allié. Alberic ne se sentant pas en état de soutenir le siège demanda du secours à Malatesta, qui y vint avec son armée pour le faire lever. Malatesta battit d'abord les ennemis, mais au lieu de les poursuivre il les laissa rallier, fut défait dans un second combat, & pris prisonnier avec plusieurs des Chefs & une grande partie de son armée*. Pour se relever de cette perte il fallut en lever une nouvelle dont le commandement fut donné à Nicolao Piccinino † qui avoit servi en qualité de Colonel sous Braccio. Ce nouveau Général commença sa Campagne sous de mauvais présages, mais qui pourtant tournerent à l'avantage des Florentins. Il fut envelopé dans la Toscane par un gros de Pâissans & de
Mon-

* On a dit de Charles Malatesta que ce fut un des plus grands & un des plus malheureux Capitaines de son tems. Il fut mené prisonnier à Philippe Marie qui lui fit un accueil très-favorable, lui donna sa liberté, le combla de presens & empêcha qu'Ange de Pergola ne prît Rimini dont Charles étoit Seigneur p. 218.

† Il commandoit sous le jeune Othon fils du grand Braccio dont on a déjà parlé qui avoit été tué dans un combat quelque tems auparavant. p. 219. Voyez aussi *Philipp. Bergam. Fol. 373.*

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. II. 89

Montagnards qui tuerent le jeune *Odde Braccio* sous qui il commandoit & l'emmenèrent lui-même prisonnier à *Fayence*. Le Gouverneur de cette Ville, qui étoit Milanois*, prit depuis le parti des Florentins par le Conseil de *Piccinino*† & de *Malatesta*. *Piccinino*, ayant recouvré sa liberté, fut fait Général en Chef de l'armée des Florentins. Après la mort de *Braccio* ils envoyèrent des Ambassadeurs au Pape pour lui renouveler les instances qu'ils lui avoient faites de reprendre ses places, l'obstacle qu'il avoit allegué étant levé par la mort de ce Général. Ils le prioient en même tems de ne pas favoriser le Duc à leur préjudice, & d'ordonner à son Légat de ne se pas liguier avec lui contre leur République. Cette Ambassade n'ayant pas eu un meilleur succès que les autres, il fallut chercher des amis ailleurs.

Ils envoyèrent aux Venitiens pour leur tions d'al-
Negocia-
leur tions d'al-
liance en-

* *Guidantonius Manfredus Mediolanensis*. p. 219. tre les

† Ce Général étoit fils d'un Boucher au rapport Florentin d'*Æneas Sylvius*. Comment. in Dict & Fact. tins & les Alph. Regis Lib. I. p. 9. *Piccininum lanionis filium, Venitiens, quasi regem nostra atas venerata est. Des illi rei militaris peritiam. At inter homines, qui vel fugere vel capi, quam mori malunt.*

leur représenter de quelle conséquence étoient pour eux-mêmes les entreprises d'un Prince ambitieux qui ne respiroit que l'Empire d'Italie. Les Venitiens ayant envoyé des Ambassadeurs au Milanois à leur sollicitation, ils n'en tirent que des réponses vagues & ambiguës. Les Florentins envoyèrent en même tems des Ambassadeurs à l'Empereur Sigismond pour lui exposer les violences & les infidélitez du Duc à leur égard, & l'inviter à venir se faire couronner en Italie, lui offrant pour cela de l'argent & des troupes.

Les Florentins font battus.

Pendant toutes ces negociations Ange de Pergola ravageoit la Toscane & la Romagne & y prenoit plusieurs places importantes. Cette année se passa en diverses cicarmouches, où l'avantage fut assez balancé pendant longtemps. Mais enfin les Florentins succomberent, moins par le nombre que par une embuscade qui leur fut dressée près de Fayence où ils furent défaits en bataille rangée.

Piccinino quitte le service des Florentins, pour

L'année suivante ne fut pas plus heureuse. Au bruit de la défaite des Florentins plusieurs Villes embrasserent le parti de Philippe. Piccinino leur Gé-

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. II. 99

néral se rangea lui-même sous les ^{en}entre-
 seignes du Milanois attiré par les pro- ^{dans celui}
 messes & rebuté par le peu de bonne ^{du Duc de}
 foi qu'il trouvoit dans les Decemvirs ^{Milan.}
 de Florence. Dans cette extremité il ^{1425.}
 fallut encore avoir une fois recours au ^{p. 224.}
 Pape pour le prier de se rendre arbitre ^{p. 226;}
 de la paix. Ils envoyèrent aussi aux Ve- ^{228,}
 nitiens qui ouvrant enfin les yeux à
 leurs propres interêts écouterent leurs
 propositions. Rien ne les y détermina Les Ve-
 davantage que l'arrivée de François de ^{nitiens}
 Carmagnole * à Venise. Ce Général ^{traitent}
 avoit quitté le service du Duc de Milan ^{avec les}
 pour passer dans celui des Venitiens. ^{Floren-}
 Comme il avoit reçu plusieurs mecon- ^{tins, à la}
 tentemens de Philippe qui même l'avoit ^{solicita-}
 voulu faire empoisonner à Trevise †, ^{tion de/}
 il ne manqua pas l'occasion de s'en ven- ^{Carma-}
 ger, en animant les Venitiens contre ^{gnole.}
 lui comme contre leur plus mortel en-
 nemi. Ils firent donc déclarer au Duc
 qu'ils étoient résolus à lui faire la guer-
 re,

* Voyez l'Histoire de ce Général dans Philip-
 pe de Bergame. De Porcher il devint le plus
 grand Général de son tems. Bergam. 372. 373.
 Pogg. 229.

† Autrement Trevigni, Ville de l'Etat de Ve-
 nise

re, s'il ne desarmoit & s'il ne se contenoit dans ses frontieres qu'il avoit beaucoup étendues par leur secours. Pendant ce tems la paix se conclut entre les Venitiens & les Florentins, auxquels se joignirent *Amedée* * Duc de Savoie; & la République de Sienne. Les Florentins donnerent le commandement de leurs troupes à *Nicolas de Tolentin*; & les Venitiens celui des leurs à Carmagnole.

Carmagnole assiege Bresse, & la prend.

1426.

Ce dernier commença la Campagne par une entreprise considerable. Ce fut l'attaque de la Ville de Bresse place très-bien fortifiée. Une partie de cette Ville étoit occupée par les Guelphes, & l'autre par les Gibelins. Ce fut à la faveur des premiers que Carmagnole y entra pendant la nuit avec une partie de son armée, & que s'étant rendu maître du quartier des Guelphes il s'y fortifia si bien qu'on ne put l'en chasser. D'autre côté pour donner de l'occupation au Duc, le Prince de Ferrare ravageoit le Parmesan. Si l'attaque fut des plus vigoureuses, la défense ne le fut

* Il fut depuis élu Pape au Concile de Basse sous le nom de Felix V.

fut pas moins. Enfin la place fut emportée après un siège de huit mois. Cette conquête étoit difficile à garder, parce que Philippe empêchoit de toutes parts qu'on ne fit entrer des vivres dans la Ville. On prétend même qu'elle auroit pû facilement être reprise, sans la division des Généraux, qui donna le tems à Carmagnole de prendre quantité de places dans le Bressan, & autour du Lac de *Garde* d'où il faisoit entrer des munitions de bouche à Bresse. De leur côté les Florentins, n'étant plus inquiétez par les troupes Milanoises, eurent le tems de recouvrer plusieurs de leurs places, & de reparer une partie de leurs pertes.

Le Pape avoit prolongé la guerre autant qu'il avoit pû dans l'esperance que les Florentins se rendroient à lui, en haine du Duc de Milan, & fatiguez de la guerre; Mais quand il vit l'infériorité du Duc de Milan, il écrivit aux uns & aux autres pour les exhorter à s'accommoder. Les y trouvant disposés il envoya le Cardinal de S. Croix *, Evêque

Le Pape
negotie la
la paix en-
tre le Mi-
lanois &
les Flo-
rentins.

* Nicolas Albergoti: voyez son Oraison funebre dans les Oeuvres de Pogge p. 261. & sa Vie dans la premiere partie de cet Ouvrage, p. 68.

que de Bologne, aux Venitiens pour les rendre arbitres de cette paix. Ce Pre-
lat alla aussi à Milan, où ayant trouvé
le Duc disposé à une reconciliation, il
assembla à Ferrare les Ambassadeurs de
chaque parti, & y conclut une paix
solemnelle. Bresse, Cremone, & Ber-
game que les Florentins possédoient a-
vant la guerre furent cedées aux Veni-
tiens, avec leurs territoires, & le Duc
de Savoye garda ce qu'il avoit conquis.
Le Duc de Milan à la sollicitation du
Cardinal avoit acquiescé aux conditions
de la paix; mais il parut par la suite
qu'il ne l'avoit fait que malgré lui, &
de mauvaise foi. En effet, lorsque
Carmagnole alla de la part des Veni-
tiens prendre possession des Villes qui
leur étoient tombées en partage, il n'y
en eut aucune qui lui en voulût donner
les Clefs. Le Légat s'en étant retourné
à Rome fort irrité de la perfidie du Duc,

Le Mi-
lanois re-
commen-
ce la guer-
re contre
les Veni-
tiens &
les Flo-
rentins.

ce dernier recommença la guerre tout
de nouveau. Il prit à sa Solde les trou-
pes que les Venitiens avoient conge-
diées, & les détacha contre le Pais de
Mantoue, qu'elles ravagerent impi-
toyablement.

Les Venitiens & les Florentins obli-
gez

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. II. 95

gés à reprendre les armes, leverent en diligence une nouvelle armée, & envoyèrent saccager le Milanois. Le Duc de son côté faisoit mettre tout à feu & à sang dans le Bressan. Il avoit d'ailleurs sur le Pô, une Flote qui s'empara de plusieurs places maritimes & entr'autres, de Cazal *. Ces conquêtes furent arrêtées par la valeur de François Bembo qui commandoit la Flote Venitienne. Cet Amiral obligea les ennemis à lever le siège de devant Verfel †, ouvrit les passages du Pô qu'ils avoient fermés, & donna la chasse à la Flotte Milanoise. Carmagnole de son côté résolut d'assiéger Cremone afin d'être plus à portée de reprendre les places du Bressan. Après avoir emporté la Forteresse de *Binasco* sur l'Oglio pour faciliter le transport des vivres, des munitions de guerre & de toutes les choses nécessaires à un siège; il alla camper sur le bord du Pô à six milles de Cremone. Ces progrès obligèrent le Duc à sortir enfin pour la première fois de sa retraite.

Carmagnole assiégea Cremone inutilement.

* Cazal maggiore dans le Cremonois.

† Place forte sur le Pô, dans le Duché de Modène.

traine *, où il avoit été renfermé jusqu'alors, ne faisant la guerre que par ses Généraux †. Il résolut de marcher vers Crémone, & campa avec une armée de vingt mille hommes de bonne troupe, à trois milles de l'armée Venitienne. Le combat fut long & la victoire si bien disputée, qu'elle ne demeura à personne; les armées furent obligées de se retirer par pure lassitude.

Cependant le Duc de Savoie, & le Marquis de Montferrat profitoient de l'absence de Philippe pour piller jusqu'aux portes de Milan. C'est ce qui l'obligea à retourner dans son pays avec le peu de troupes qui lui restoit. Carmagnole d'autre côté désespérant de prendre Crémone, attaqua Casal, avec le secours de la Flotte Venitienne. François Sforce ayant inutilement poursuivi l'armée des Venitiens s'en alla reprendre Binasco. Mais s'étant aussitôt retiré dans le Camp, Carmagnole reprit cette place & fit jeter la Garnison dans

* Il étoit retiré dans une ville appelée *Abbiat*.
p. 245.

† On ne remarque pas non plus que ses Prédecesseurs ayent agi par eux-mêmes dans ces guerres.

uns le fleuve ayant appris que Sforce
 i avoit usé de même. De là Carma- ^{Carma-}
 gnole alla mettre le siège devant Casal ^{gnole}
 dont la Garnison se rendit sans défense ^{prend Ca-}
 l'insu de son Commandant: Après ^{zal, il bat}
 plusieurs hostilités on en vint à un com- ^{les trou-}
 bat décisif, où les Venitiens remporte- ^{pes Mila-}
 rent une victoire si complète qu'on ne ^{noises.}
 pouvoit point que si Carmagnole eût
 voulu la poursuivre, le Duc n'eût été
 entièrement depouillé de ses Etats. Mais ^{P. 249.}
 le Général, dont la fidélité commençoit
 à chanceler, fit tant par ses lenteurs af-
 fectées qu'il donna le tems à Philippe
 à rétablir son armée. Au lieu de pren-
 dre Cremone & d'aller droit à Milan,
 comme il le pouvoit alors, il amusa ses
 troupes aux places du Bressan, & à des
 courses qui ne servoient qu'à les fati-
 guer, sans incommoder beaucoup l'en-
 nemi.

Le Duc commençoit à se défier de ^{Le Pape}
 ses forces; il n'avoit pû lever assez de ^{negocie}
 monde pour résister à tant d'ennemis; ^{la paix}
 la plupart de ses meilleurs Généraux ^{entre le}
 étoient morts; les secours qu'il pou- ^{Milanois,}
 voit avoir d'ailleurs ne venoient que ^{les Veni-}
 lentement. Toutes ces raisons lui firent ^{tiens &}
 rechercher secrètement l'entremise du ^{les Flo-}
 rentins.

1428.
P. 252.

se pendirent les Ambassadeurs de
parti. La Paix fut conclue à ce
que le Duc rendroit aux Florentins
qu'il avoit à eux, & que Bre-
Bressan demeureroient aux V.
avec ce qu'ils avoient pris dans
monois, aussi bien que Bergi
tout son territoire jusques à la
d'Adde.

Guerres
de Luc-
ques avec
les Flo-
rentins.

Il n'eût tenu qu'aux Florentins
jouir des avantages de cette
demeurant en repos. Mais des
hons qui ne cherchoient qu'à pe-
eau trouble les engagerent d'une
nouvelle guerre à cette occasion
Lucquois avoient été d'abord
dans cette guerre. Les Florentins
voient même fait quelques des

seroit superieur , rejeta les offres des Florentins , & envoya du secours à Philippe dans l'esperance d'affermir sa domination par un si puissant appui. Les Florentins & les Venitiens en furent si indignez qu'ils ne voulurent pas que les Lucquois fussent compris dans la paix qui se fit ensuite. Après la paix *Niccolao Forte-Braccio* * Colonel dans les troupes de Florence, soit de son propre mouvement, soit animé par le peuple Florentin, se mit à la tête de quelques troupes licentiées pour aller ravager le pais de Lucques. Paul de Guinis se voyant ainsi attaqué à l'improviste, envoya des Deputez pour en faire des plaintes aux Florentins, & leur demander leur amitié, ou qu'au moins ils ne donnassent point de secours au Colonel, supposant qu'il n'agissoit pas par leurs ordres. Les Florentins répondirent qu'ils n'avoient point d'engagement avec eux, n'ayant pas été compris dans la paix , que le Colonel les avoit attaquez de son propre mouvement , mais qu'ils n'étoient pas d'humeur

* Il étoit neveu du grand Braccio dont on a parlé ailleurs.

meur à s'attirer pour l'amour d'eux l'inimitié d'un homme armé & qui d'ailleurs étoit de leurs amis. Le Lucquois comprenant le sens de cette réponse envoya inutilement implorer le secours du Milanois & des Venitiens. Cependant le Colonel faisant de grands progrès dans le Lucquois, écrivit aux Florentins qu'il ne tiendrait qu'à eux de se rendre maîtres de Lucques, s'ils vouloient lui envoyer quelque secours. Le Duc de Milan de son côté, soit pour gagner davantage leur amitié, soit pour les engager dans une nouvelle guerre, leur offrit de la Cavalerie & les autres secours dont ils auroient besoin. Si les Florentins avoient des raisons plausibles pour entreprendre cette guerre, il y en avoit de plus fortes encore de vivre en paix avec une République à qui celle de Florence avoit de grandes obligations & qui ne s'étoit attiré la guerre par aucune hostilité *. Après avoir long-tems balancé ces raisons on se détermina pour la guerre.

1429.
p. 266.

On

* On ne pouvoit pas imputer l'entreprise de Paul de Guinis à la République qui le regardoit elle-même comme un Tyran.

On écrivit aussi tôt à Nicolas Fortebraccio de faire par autorité publique une guerre qu'il avoit faite jusqu'alors le son propre mouvement, & on lui envoya de la Cavalerie & de l'Infanterie pour le soutenir. Les Florentins envoyèrent en même tems des Ambassadeurs au Pape, au Duc de Milan, aux Venitiens & à leurs Alliez pour leur rendre raison de cette entreprise. Le Duc de Milan fut le seul qui la loua & qui offrit de la favoriser. Le Lucquois dépourvu de forces & de secours pour se tenir contre un si puissant ennemi, tâcha d'engager dans son parti les Sienois qui Florence étoit déjà fort suspecte. Avant que de se déclarer, les Sienois envoyèrent aux Florentins pour les détourner de cette guerre en leur représentant que peut-être pourroient-ils être contraints à secourir Lucques. Les Florentins répondirent qu'ils avoient de bonnes raisons de faire la guerre Paul de Guinis parce qu'il avoit secouru le Duc de Milan *. D'ailleurs ils

Les Florentins envoient des Ambassadeurs au Pape. & à leurs alliez pour leur exposer les raisons de cette guerre. Les Sienois se joignent à ceux de Lucques contre les Florentins.

* Voyez l'Apologie de cette Guerre dans la quatrième Lettre du cinquième Livre des Lettres d'Arétin.

1430.
p. 268.

attaque par les Florentins. La
se des Venitiens fut qu'étant alli
Florentins ils ne pouvoient pas pr
tre du secours contre eux aux S
Quoique les Florentins eussent j
aux Sienois de ne point rompre
eux, & que les Venitiens leur
refusé du secours en cas d'attaque.
moins gagnez par l'argent & j
promesses des Lucquois ils pri
resolution de leur envoyer du
dont ils donnerent le command
Antonio Petruccio ennemi part
des Florentins. Ce Général j
reste de cette année à lever des
& à chercher des amis. Il fit
maréchal du Duc de Milan en 1431.

voulût rompre avec les Florentins. Avant que ce secours fût arrivé les Généraux Florentins avoient mis le siège devant Lucques & l'auroit aisément emportée sans leur negligence & leur sécurité causée par le mépris qu'ils faisoient de l'ennemi. Ceux de Lucques s'étant apperçus du peu d'ordre qu'il y avoit parmi les assiégez firent une sortie si à propos qu'ils mirent en fuite un des Généraux Florentins. La défaite auroit été entiere si l'autre Général étant venu à son secours n'eût fait rentrer les assiégez dans la ville. Les deux Généraux desesperant du succès du siège résolurent d'attaquer la ville d'une autre maniere par le conseil d'un des habiles Ingenieurs de ce tems-là (a), en y faisant déborder les eaux de la riviere de *Serchia* dont elle est baignée par le moyen d'un grand fossé & de plusieurs ruisseaux qui se rendoient dans la place par divers endroits. Mais les assiégez rendirent cette tentative inutile en élevant vis-à-vis, des terrasses & des digues qui repouffoient l'eau du côté des assiégeants. Ils en furent tellement incommodés qu'il falut abandonner le siège. Les Lucquois sortis de la ville,

(a) Philippo Brunellesco.

ruinèrent les travaux de l'armée Florentine, reprirent plusieurs de leurs places & allèrent ravager le Florentin.

Le Duc de Milan donne secrètement du secours à Lucques. Pendant ce tems-là les Ambassadeurs de Venise & de Florence étoient à Milan pour empêcher le Duc de rien entreprendre en faveur de Lucques. Ce Prince inconstant & dissimulé promit aux Florentins & aux Venitiens de demeurer ferme dans l'alliance qu'il avoit faite avec eux & pour les en mieux persuader il fit mine de congédier les Officiers qu'il avoit encore à ses gages. Il engagea secrètement le Général François Sforce à lui demander la permission d'aller dans le Royaume de Naples contre le Roi Alphonse qui se disposoit à faire la guerre au Milanois. Ce Général pour mieux jouer son rôle après avoir reçu du Duc une bonne somme d'argent pour lever du monde, s'en alla à Parme où feignant d'attendre ses gens, il engagea les Officiers que le Duc avoit fait semblant de congédier à le suivre sous prétexte de la guerre de Naples. Quand il eut assemblé une assez bonne armée, au lieu de prendre le chemin de Naples il prit celui de Lucques.

(a) *Anto-
nio Pon-
tadereq.*

(a) Un autre Général fort ennemi des Flo-

Florentins, avoit déjà pris les devants avec huit cens chevaux du Duc & s'étoit emparé de la plupart des Forts que Forte-Braccio avoit pris sur les Lucquois. Nicolas Forte-Braccio étant venu à la rencontre de Sforce pour lui livrer combat, le batit & reprit aisément ce que les Florentins avoient de places dans l'Etat de Lucques. Cependant François Sforce rebuté de l'avarice & de l'ingratitude de Paul de Guinis qui lui avoit refusé de l'argent, sollicité d'ailleurs par les Florentins à l'abandonner, se joignit par la permission du Duc avec les Sienois pour se defaire de lui. Il y avoit d'ailleurs dans l'armée Florentine des gens qui par des Lettres supposées animoient François Sforce & Paul de Guinis l'un contre l'autre en leur faisant à tous deux de fausses confidences. Ce qui fit refoudre François Sforce de concert avec les Sienois à porter ceux de Lucques à se revolter contre Paul de Guinis comme contre un Tyran. L'intrigue réussit à souhait. Petruccio Général Sienois entra avec des Soldats dans la Forteresse sous prétexte de quelque négociation, prit le

Paul de Guinis, Gouverneur de Lucques, en est chassé par les Sienois.

Tyran dans son lit & le fit conduire à Milan.

Les Florentins re-
mettent
le siège
devant
Lucques.
P. 274-

Les Ge-
nois se-
courent
Lucques.

Les Lucquois ayant recouvré leur liberté envoyèrent à Florence pour demander la paix à cette République. Mais les Florentins la leur refusèrent avec beaucoup de fierté, se flattant de pouvoir aisément se rendre Maîtres de Lucques par la retraite de François Sforce. Ils allèrent donc assiéger cette Ville qui pressée par la famine n'auroit pas pu résister long-tems sans les intrigues du Duc de Milan. Afin de n'être pas accusé d'infidélité il engagea soudainement les Genoïs à prendre Lucques en leur protection, & à envoyer une Ambassade aux Florentins pour les porter à lever le siège de devant une Ville qui leur étoit alliée. Les Ambassadeurs de Genes furent reçus avec beaucoup de hauteur par les Florentins. On les traita d'esclaves du Duc de Milan, & pour toute réponse on leur demanda s'ils avoient eu ordre de leur Maître de faire cette démarche. Ils se retirèrent fort irrités, menaçant de faire connoître bientôt s'ils étoient esclaves ou libres. En effet aussi-tôt après leur retour les Genoïs

nois envoyèrent Nicolao Piccinino Général du Duc de Milan au secours de Lucques.

Les Venitiens cependant apprenant les infractions du Duc envoyèrent des Ambassadeurs à Milan pour lui en faire leurs plaintes. Il répondit avec son artifice ordinaire qu'il n'avoit point de part au secours que les Genoïs avoient envoyé à Lucques, & que bien qu'ils fussent sous la domination ils avoient pourtant selon leurs conventions la liberté d'affister leurs amis, comme personne ne pouvoit non plus empêcher les Venitiens de secourir les Florentins. Quoique cette réponse ne satisfit pas les Venitiens, ils firent semblant de s'en contenter jusqu'à la première occasion d'en témoigner leur ressentiment. Cependant les Florentins continuoient le siège de Lucques avec tant d'incommodité, à cause de la rigueur de la saison *, que la plupart désertoient. Piccinino d'autre côté qui étoit campé sur les bords de la Serchia attendoit l'occasion de pouvoir passer la rivière pour secourir la place. Les Florentins eux-mêmes

* C'étoit au cœur de l'hiver.

Piccinino mes la lui fournirent. Piccinino avoit fait lever sur le bord de la riviere des bêtes de le siège de Lucques & bat les Florentins. Un des Officiers (a) Florentins qui connoissoit tous les endroits gueables passa la riviere amorcé par l'esperance de ce butin. Piccinino sans perdre de tems ayant fait passer toute sa Cavalerie par le même endroit attaqua l'armée Florentine qui étoit en desordre, la battit dos & ventre, mit en fuite tous les Officiers, & fit lever le siège*. On n'attribua pas tant cette deroute à la surprise qu'à la discorde des Généraux qui sacrifierent l'armée à leurs jalousies particulieres. Les fuiards qui s'étoient retirez à Pise y répandirent une si grande consternation, que si Piccinino y fût allé sur le champ, il auroit pu se rendre Maître de la Ville sans coup ferir, & piller de là tout le Florentin. C'étoit l'avis des Genoïs, mais ce Général n'en ayant point d'ordre du Duc de Milan se contenta de pourvoir à la sûreté de Lucques & de la garantir d'un nouveau siège.

Co

* Le Général de cette armée s'appelloit *Guidantonio Feresirano*, Comte d'Urbain. p. 276,

Ce desastre ne fit pas perdre courage aux Florentins qui donnerent tous les ordres nécessaires pour lever une nouvelle armée. Cependant comme ils avoient lieu de craindre que les Sienois ne donnassent du secours à Lucques, ils leur envoyèrent des Ambassadeurs pour tâcher de les en détourner. Mais les Sienois s'étoient déjà liguez avec Philippe, avec les Genoïs, & avec Louis Prince de Piombino * qui par les conseils de Martin V. s'étoit détaché des Florentins ses Tuteurs & ses bienfaiteurs. La mort de ce Pape qui étoit ennemi des Florentins étant arrivée dans ces entrefaites releva beaucoup leurs espérances, comme d'autre côté les Venitiens furent fort encouragés par l'élection d'Eugene IV. leur compatriote. En effet il ne fut pas plutôt sur le siége Pontifical qu'il déclara qu'il regarderoit comme ses ennemis ceux qui troubleroient la paix de l'Italie. Il envoya même le Légat de Bologne à Sienne dont il avoit été Evêque, pour détourner les Sienois de prendre les armes.

Mort de
Martin V.
& élec-
tion d'Eugene IV.

Ce-

* Piombino est une Principauté entre le Pisan & le Sienois sur la côte de Toscane.

Les Florentins Cependant il accorda aux Florentins un secours de mille chevaux * qui les mit en état de recommencer le siège de Lucques pendant que les Genoïs infestoient le port de Pise.

Comme le Duc de Milan ne respiroït toujours que la guerre malgré l'inclination que le Pape témoignoït pour la paix, les Florentins renouvelèrent alliance avec les Venitiens, & s'associèrent le *Prince de Montferrat & Roland Pallavicin*. Ils ordonnerent en même tems à Carmagnole de porter la guerre dans le Milanois avec l'armée qu'il avoit dans le Bressan; mais ce Général surpris dans une embuscade par les troupes du Tolentin & de François Sforce,

fut mis en deroute & contraint à se retirer du côté de Cremona avec le reste de son armée. Piccinino d'un autre côté laissant les places qu'il avoit conquises dans l'Etat de Lucques s'alla jeter dans le Pisân pour porter la terreur chez les Florentins. De là il alla camper aux environs de Volterra † où il prit

Carmagnole est battu par le Milanois.

* Ils étoient commandez par Michelet Cutinola.

† Ville de la Toscane dans le Pisân.

prit plusieurs places, pendant que les Sienois faisoient des courses dans la Toscane.

Cependant Carmagnole pressoit vivement le siége de Cremona, & les troupes du Duc étoient fort affoiblies par la desertion de Nicolas Tolentin, qui avoit pris parti chez les Florentins. Il fallut donc rappeler Piccinino de la Toscane pour venir au secours du Milanois. Jamais la Fortune ne se montra plus riante aux Florentins. Les Vénitiens leurs Alliez avoient une grosse armée sur pied, & une belle Flotte en mer. D'autre côté *Alberic* Comte de *Cuni* que les Sienois avoient envoyé contre la Toscane, fut battu par *Michelet*, & ensuite rappelé par Philippe à qui il étoit extrêmement suspect. Cette prosperité fut néanmoins troublée par la desertion d'un de leurs Généraux (a) qui s'empara de *Città di Castello* *, & par la trahison de Carmagnole qui laissa battre par trois fois la Flotte Vénitienne faute de la venir secourir. Jamais combats ne furent plus opiniâtres ni plus san-

Il assiéga
Cremona

(a) Forte
Braccio

* Ville de l'Etat de l'Eglise au couchant de la Toscane.

La Flot-
te Veni-
tienne est
battuë.

sanglans que les deux qui se donnerent pendant deux jours consecutifs. De soixante vaisseaux qu'avoient les Venitiens il n'en échapa que cinq, tout le reste tomba entre les mains de l'ennemi. On en conduisit trente des plus grands à Pavie où Philippe se repaissoit avec plaisir d'un spectacle d'autant plus agréable que les Venitiens lui étoient de beaucoup superieurs & en nombre & dans l'art de la Marine.

La Flot-
te de Gê-
nes est
battuë par
celle des
Venitiens.

Les Venitiens sans perdre courage équippent en diligence une nouvelle Flotte qu'ils envoyent contre les Genoïis pour se venger du secours qu'ils avoient donné au Duc sur le Pô. Cette Flotte ne fut pas plutôt à portée qu'elle livra combat à celle de Genes que commandoit François Spinola. La victoire fut long-tems disputée, mais elle se déclara enfin pour les Venitiens, sur tout par le secours des vaisseaux Florentins. Cependant le Général Michelet agissoit avec succès dans la Toscane. Il reprit pour les Florentins plusieurs places de Volterra & du Pisan sur le chemin de Florence, pendant qu'un autre de leurs Généraux faisoit des courses sur leurs Voisins aux environs de Lucques.

Il n'en étoit pas de même dans le Mi-
 mois. Le perfide Carmagnole laissoit ^{Perfidie}
 échapper toutes les occasions d'y avant- ^{de Car-}
 er les affaires des Venitiens. Il eût ^{magnole}
 aisiblement pris Cremona, s'il eût vou- ^{& son}
 u faire avancer son armée pour soutenir ^{suppliee.}
 les Soldats Venitiens qui en avoient dé-
 a escaladé une partie. D'autre côté
 Piccinino Général Milanois, après avoir
 pillé le Montferrat allié des Florentins,
 prit aux Venitiens quelques places sur
 le Pô à la barbe de Carmagnole qui ne
 laigna pas les secourir. Les Venitiens ^{1431:}
 furent long-tems obligés de dissimuler ^{P. 292}
 ces trahisons de peur qu'il ne leur fit
 encore plus de mal. Enfin on tint con-
 seil lui un Conseil de deux cens person-
 nes qui déliberèrent pendant huit mois
 avec un secret admirable sur la peine
 qui lui devoit être infligée. Quand la
 résolution fut prise on le manda à Ve-
 nise sous prétexte de négocier la paix.
 Dès qu'il fut proche de la Ville la No-
 blesse alla au devant de lui & le con-
 duit en pompe au Palais du Duc.
 Toute la journée se passa en compli-
 mens & en honnêtetez reciproques. Mais
 le soir quand ceux qui l'accompagnoient
 eurent été retirez, on le mit en prison
 Tom. II. H où

où on lui donna la question, & ayant été convaincu par ses propres Lettres & par la deposition des Ministres de ses perfidies il eut la tête coupée dans la place publique. Ainsi perit un des plus grands Généraux de son tems.

On avoit commencé à traiter de la paix, mais le supplice de Carmagnole fit prendre aux Vénitiens la resolution de continuer la guerre. On en donna la conduite au Duc de Mantouë & à deux ou trois Senateurs. La maladie de Piccinino, qui avoit été blessé d'une flèche empoisonnée, recula beaucoup les affaires du Duc, les Vénitiens s'en étant prévalus pour recouvrer les places que Carmagnole avoit laissé prendre. On n'agissoit pas avec moins de succès dans le Florentin. Le Général Tolentin, qui étoit rentré dans le service de Florence, s'étant joint à Michelet ils reprirent dans le Pisân & dans le Siénois les places qu'ils y avoient perdues. Ils allerent ensuite attaquer du côté de Volterra un gros corps de Cavalerie que Philippe y avoit envoyé pour se jeter dans le Florentin. Cette armée fut défaite en bataille rangée.

Les Mi-
lanois ba-
tus près
de Vol-
terra.

L'Empe- L'Empereur Sigismond arriva cette

se en Italie pour se faire couronner
 selon la coutume de ce tems-là.
 La présence de ce Prince donna pendant
 quelque tems de l'inquietude aux Flo-
 rentins qu'il n'aimoit pas. Sollicité par
 le Duc de Milan & par les Sienois il
 fit faire des courses dans le Floren-
 tins, aux Hongrois, aux Bohemiens &
 Allemands qu'il avoit amenez avec
 lui, mais ils furent dissipez sans peine
 par les Florentins. Après que l'Empe-
 reur eut quitté le voisinage de Luc-
 que, les Florentins allerent mettre tout
 à feu & à sang dans le Sienois, pendant
 que les Venitiens faisoient dans le Mi-
 lan des conquêtes qui obligerent le
 Duc à rechercher la paix par l'entre-
 mise du Ferrarois. Elle fut conclüe à
 Ferrare d'une maniere avantageuse pour
 les Florentins. Cependant le Duc de Floren-
 ce, incapable de vivre en repos enlè-
 va le Pape toute la Marche d'Ancone,
 & ne put d'en avoir ordre du Concile
 de Basse. Dans ce même tems les Ro-
 mains s'étant revoltez contre Eugene
 & à la sollicitation du Duc, il fut
 obligé de s'enfuir de Rome deguisé en
 benedictin, & se retira à Florence. De
 là il alla à Bologne & à Ferrare où il

reut Sigif-
 mond ar-
 rive en
 Italie &
 inquiete
 les Flo-
 rentins.
 1432.
 p. 295.

Le Duc
 de Milan
 fait la paix
 avec les
 Floren-
 tins.
 1433.
 p. 301.

Le Pape
 chassé de
 Rome
 fuit à Flo-
 rence.

Les Flo-
rentins
battus de-
vant Bo-
logne.

Le Duc
de Milan
viole la
paix avec
les Flo-
rentins.
1436.
p. 304

pe y envoya ses troupes avec
Venitiens & des Florentins p
couvrir. Ces derniers dans ce
sion furent battus par le Gé
cinino. Le Général Tolentini
mené prisonnier à Milan ap
défendu vaillamment. La Re
de Genes lassé de la dominati
nique du Duc avoit aussi secou
Le Duc, après avoir fait des es
tiles pour la recouvrer, envoy
no contre les Florentins sans
cun égard à une paix qui ne f
d'être conclüe. Ce Général po
couvrir son jeu faisoit sembler
quitté le parti de Philippe,
dans le Royaume de Naples au
d'Alphonse, sur lequel le Du

* que Piccinino désespérant d'en approcher se retira du côté de Lucques, & il passa l'hiver fort mal à son aise. L'année suivante il alla à Parme afin de rétablir son armée qui avoit beaucoup souffert, & d'y faire provision de vivres pour secourir Lucques. Cette Ville étoit si vivement pressée par les Florentins qu'elle alloit se rendre lorsque Piccinino arriva dans le Lucquois. Cependant comme il ne pût approcher de la Ville il alla mettre le siège devant Barga † où il fut entièrement défait dans un combat fort opiniâtre.

Piccinino
battu de-
vant Bar-
ga.

Cependant le Duc de Milan avoit remporté plusieurs avantages considérables sur les Venitiens. Piccinino leur avoit enlevé plusieurs places dans le Bergamasque & il tenoit le siège devant la capitale de ce Pais ‡. C'est ce qui obligea les Florentins à envoyer François Sforce à leur secours. Il alla se

Siège de
Bergame.

* Rivière de la Toscane qui baigne la Ville de Florence.

† Petite Ville du Florentin sur la rivière de Archio.

‡ Bergame, Ville de l'Estat de Venise à quelques milles de Milan.

de, & sur tout de Cavalerie, tiens lui envoyèrent cinq cens pour le mettre en état de mien a l'ennemi.

Il y a une chose remarquabl guerres d'Italie; C'est qu'on voit jamais compter sur la fi Généraux, parce que dès le mécontentement ils se livreier offrant, & trahissoient ind leurs Maîtres. On l'a vu dan dans *Piccinino*, dans *Rodolphe* dans *Carmagnole*, & dans *France*, qui, comme on l'a dit, avoi Duc de Milan pour servir le tins. Il étoit alors actuellement de des Venitiens, mais comm foient de le payer, parce qu'

de quelque convention avec le Duc, ils ^{François} alienèrent tellement d'esprit de ce ^{Sforce} Général qu'il pensoit à reprendre les ^{quitte le} intérêts de son premier Maître. On pré- ^{parti des} tend même que les Venitiens lui avoient ^{Venitiens.} déjà donné son congé. Comme la per-
te d'un tel Général étoit d'une fâcheu-
se importance, sur tout s'il prenoit le
parti du Milanois, les Florentins envoye-
rent le *Grand Cosme de Medicis* à Ve-
nise, où il étoit fort considéré *, pour
tâcher de reconcilier Sforce avec les
Venitiens. N'ayant pas réuffi dans cet-
te Ambassade il s'en alla à Ferrare où
Eugene IV. tenoit son Concile.

Quoique les Florentins & les Veni- ^{Les Flo-}
tiens fussent alliez, il ne laissoit pas ^{rentins}
pourtant de survenir entre eux bien des ^{font la}
sujets de méfiance. Jaloux de l'aggran- ^{paix avec}
dissement les uns des autres ils se traver- ^{le Mila-}
soient sans cesse tout autant qu'ils pou-
voient le faire sans blesser les bienséan-
ces de leur confédération. Les Véniti-
tiens

* Il avoit été relégué pendant trois ans de Flo-
rence à Venise où il s'étoit acquis l'amitié de cet-
te République. Voyez la Lettre de consolation
que lui en écrit Pogge, & celle qu'il lui écrivit
pour le féliciter de son rappel. Elles ne sont point
datées. *Pogg. Op. p. 312. 339.*

néral a leur secours. Les Fi
d'ailleurs étoient las de faire d
res au profit de leurs voisins
acquiescer pour eux-mêmes. La
te de Lucques pour laquelle ils
fait tant de préparatifs, de d
& de pertes leur avoit manqué
intrigues des Venitiens. Piccini
dans la Romagne Florentine où
pris * *Oriolo*, & d'où il se p
de passer en Toscane. Dans cet
tion ils ne crurent pas devoir
les propositions de paix qui leur
faites par l'entremise de Sforce
réconciliation avec le Duc de
sous des conditions fort avant
Les Lucquois furent renferme
cette paix; Le Duc d'ailleurs ay

cané, la tranquillité y paroïsoit entièrement rétablie. Mais l'inconstance & l'infidélité ordinaire du Duc de Milan trompa de si belles esperances, comme on le verra bientôt.

Piccinino ayant quitté la Toscane alla faire des conquêtes ailleurs. Il prit *Ravenne, Forli, Imola, Bologne*, contre la parole qu'il avoit donnée au Pape de le rendre maître de cette dernière Ville. Pendant qu'il faisoit ces acquisitions, & qu'il ravageoit tout le *Cremonois*, le Duc de Mantoue quitta le parti des Venitiens qu'il accusoit de l'avoir voulu empoisonner, & se rangea dans celui du Duc de Milan. Gatta qui fut mis en la place du Duc de Mantoue enlevait à Piccinino toutes ses conquêtes au delà du Pô. Mais ce dernier étant allé repasser le Pô à grandes journées reprit d'abord *Cazal* qui appartenoit alors aux Venitiens. S'étant joint au Duc de Mantouë, ils allerent dans le *Bressan* où la crainte de perdre leur moisson obligea la plupart des Villes à se rendre. Cependant Gatta s'étoit avancé du côté de *Bresse* où il étoit à craindre qu'il n'arrivât quelque revolte par les factions des *Guelphes* & des

Hosti-
tez du
Milanois
contre les
Venitiens.
p. 312.
314.

Combat
entre les
Milanois
& les Ve-
nitien.

soient de grands progrès dans le
nois, Gatta resolut de les aller
quer. Le combat dura tout le j
ne fut interrompu que par la ni
qu'on pût savoir de quel côté av
l'avantage. Cependant les Veniti
rent sur le Pô une Flotte de cent
te vaisseaux pour entrer dans le
touan, & obliger le Duc à venir
dre son propre pais. Ils en don
le commandement à *Pierre de*
qui avoit battu la Flotte Genoisi

Comme Piccinino se dispoisoit
mer le siège de Verone pour fi
celui de Bresse, Gatta ayant m
ne garnison dans cette dernière
alla par des chemins impraticabl
secours de Verone, & fit quitter

lanois profitant de l'absence de Gatta,
 alla mettre le siège devant Bresse. Les assiegez firent d'abord une sortie qui mit de ce côté-là les assiegeants en de-
 route, après en avoir fait un grand
 carnage. Piccinino outré de les voir
 rentrer victorieux dans leur Ville, pres-
 sa le siège avec une telle vigueur que
 les Citoyens désespérant de leur salut
 parloient déjà de capituler; Mais *Fran-*
cisco Barbaro releva tellement leur cou-
 rage par ses discours, par sa valeur, &
 par la bonne conduite, que tout le
 monde promit de perir plutôt sous les
 ruines de la Ville que de la rendre. Il
 posta du monde dans tous les lieux ex-
 posez à quelque insulte; Ceux dont la
 fidélité pouvoit être suspecte, il les mit
 adroitement dans les endroits de la Vil-
 le où il n'y avoit point à craindre de
 trahison. Il prenoit d'ailleurs un soin
 particulier des malades, & faisoit
 enterrer les morts aux dépens du Pu-
 blic. Il se donna pendant plusieurs
 jours divers combats sanglants entre
 les assiegeants & les assiegez qui se
 battoient de dessus les ruines de leurs
 tours & de leurs murailles. Les fem-
 mes de Bresse,

Vaillar
 des fen
 mes



avoir effuyé mille travaux pendant
jour, on passoit la nuit à réparer
les ennemis avoient détruit, &
ver des remparts qui tinssent lieu
railles. Pour surcroît de misère
peste étoit dans la Ville, & on y
quoit d'eau, l'ennemi en ayant dé
né le cours. Piccinino voyant l'insu
té de ses efforts contre des gens
pouvoient être rebutez ni par la
vaut, ni par la peste, ni par la
ne, ni par le carnage de leurs Citoyens
résolut d'entrer dans la Ville avec
te son armée par la ruine d'une
Après un combat furieux Piccinino
fut contraint de se retirer avec
pour aller attaquer la Ville par
son entrée. Il fut vaincu par son

tant de vigueur de la part des assiegez, que desespérant d'en venir à bout & craignant d'ailleurs la révolte de l'armée lassée d'être la victime de son opiniâtreté, il fallut qu'il levât enfin le siège au mois de Decembre, se contentant de laisser quelque Cavalerie dans les places qu'il avoit prises, afin d'empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville. Il prit encore dans cette vue d'autres precautions qui furent rendues inutiles par la merveilleuse industrie des Vénitiens, qui en coupant & forêts * & montagnes, trouverent moyen de faire transporter sur le Lac de Garde des vaisseaux chargez de grain pour ravitailler Bresse.

Piccinini
leve le
siège de
Bresse.

Quoiqu'il cette campagne eût été avantageuse aux Vénitiens ils ne s'endormirent pas pour la suivante. Le Duc de Milan leur étoit supérieur en forces, & ils ne doutoient point qu'au printemps il ne vînt attaquer *Verone* ou *Vicence*, comme il le fit en effet. C'est ce qui leur fit prendre la résolution d'avoir re-

* Voyez la description de ce transport. *Pozzo, Hist. Florent.* p. 327. 328. L'invention en étoit due à un Ingenieur de Crete nommé *Jarbole*.

1006.

pût la secourir. Mais à peine le
cannon étoit-il formé, que l'arrivée de ce
général l'obligea de se retirer avec sa
armée, content d'avoir pris des mesures
pour lui couper tous les passages de
la place.

Sforce après avoir repris sans
coup de main la plupart des places
Veronoises & du Vicentin s'alla camper
sur les bords de l'Adige pour être
en état de fournir des vivres à Bressa
très-tôt pressée de la faim, ainsi
que de la peste. Piccinino ne
pouvoit rien pour empêcher qu'elle
fût secourue. Il batit même une
Escadre que les Venitiens avoient
sur le Lac de Garde pour envoyer des
vivres à cette Ville. Mais cette F

à l'extrémité du Lac qui regarde le Trentin. Après plusieurs Escarmouches on en vint enfin à un combat décisif où Piccinino fut défait, & mis en fuite *.

Le Général Milanois voyant qu'il ne pouvoit tenir contre Sforce, quitta le Lac & s'en alla à Verone dont il se rendit maître par la trahison des habitants. Sforce étoit alors dans le Trentin occupé à reprendre des places qui s'étoient revoltées. Dès qu'il eut appris que Piccinino s'étoit emparé de Verone, il alla en diligence avec son armée pour la recouvrer, traversant avec une fatigue incroyable des montagnes toutes couvertes de neige; son arrivée repandit la joye dans la forteresse qui tenoit encore. Cependant les ennemis sortirent de la Ville pour lui livrer combat. Piccinino fut battu encore une fois, & obligé de se retirer la nuit avec le Duc de Mantouë. Sforce après avoir recouvré Verone s'en retourna sur le Lac de Garde, & y fit équiper une Flot-

Il est battu par les Venitiens;

Il prend Verone,

Sforce la recouvre, après avoir battu Piccinino,

* Quelques Historiens disent, qu'afin qu'il ne fût pas pris prisonnier un Soldat l'emporta sur ses épaules dans un sac comme si c'étoit été des hardes. p. 334.

vous en grâces de vous, ayant un
table ennemi dans la personne d
Vitelleschi ; Cardinal , Légat d
rence, & favori du Pape.

Perfidie. Les Florentins avoient donn
du Cardinal Vitte- Prêlat vingt mille écus d'or ; à
nal Vitte- tion que passant l'Apennin au
leschi Lé- troupes il iroit les secourir eux
gat de Venitiens, contre Philippe Marie
Florence au lieu de faire cet usage de leurs
à l'égard il l'employa à assiéger Foligno *.
des Flo- Florentins s'en étant plaints au
rentins. s'attirerent l'indignation du Ca
qui d'ailleurs en vouloit à Fr
Sforce parce qu'il l'avoit chassé
Marché d'Ancone. Il traita donc
su du Pape avec le Duc de M
condition qu'il enverroient Pic

en état de se défendre; On découvrit
par des Lettres interceptées que son
dessein étoit de faire mourir Eugene IV.
& de se faire élire Pape après avoir
sompfé les Florentins; mais ces der-
niers prévinrent ses mauvais desseins. Un Ce Car-
dinal
pour qu'il étoit sorti de la Ville il fut dinal
arrêté & reçut même un coup dont il meurt
mourut peu de jours après. Cependant prisonnier!
Piccinino entra dans le Florentin avec
une quantité de proscrits de cette Républi-
que qui lui servoient de Conseil contre
leur Patrie. Les Florentins avoient
dors peu de troupes & ils étoient si
pressés de la faim qu'ils étoient si
ressés de la faim qu'ils étoient si
Mila-
nois avoit voulu profiter de l'occasion
qu'il avoit de leur couper les vivres au
lieu de s'amuser à piller, il auroit pu
se rendre maître de la Ville, sans beau-
coup de peine. Mais l'alliance qu'ils fi- Les Flo-
rentins
rent avec le Pape, aussi bien que les Ve- rentins
nitien-
siens, contre le Duc de Milan mit les s'allient
avec le
uns & les autres en état de lui résister. Pape con-

La mort de Vitelleschi donna beau- tre le Mi-
coup d'inquietude à Piccinino parce lanois.
qu'il avoit compté sur les troupes de
ce Cardinal. Il ne se sentoît pas assez
fort avec les siennes, & il avoit honte
de reculer. Il prit donc le parti d'aller

Florentines de se renforcer. Les
pes du Pape commandées par
Archevêque de Florence, &
dans l'Arcin où elles furent jo
celles des Florentins. D'au
François Sforce avant passé
reprit toutes les places que
avoit conquises sur les Venitiens
porta plusieurs avantages sur l'
Après la jonction des trou
rentines & de celles du Pape
de marcher contre Piccinino q
rendu maître de Perouse & qui
soit à assiéger plusieurs autre
L'armée Florentine campa de
Borgo di San Sepulcro †, où Pic
vint joindre à grandes journé

T. DE FLORENCE. *Liv. II.* 131

étant en présence, on se battit
ens avec un avantage à peu près

mais la Cavalerie de Piccinino ^{Piccinino}
plié, toute son armée fut défaite; battu par
rit lui-même la fuite. Ce Géné- ^{les trou-}
si honteux & si mortifié de cet- ^{pes du}
aite qu'il voulut par deux fois se ^{Pape &}
son épée au travers du corps, & ^{des Flo-}
oit fait s'il n'en avoit été empê- ^{rentins,}
r son fils qui ne le quittoit point. ^{s'en re-}
^{tourne à}

retourna à Milan où il avoit été
lé plusieurs fois par le Duc dont
iures alloient en decadence. Pic-

disoit lui-même que c'en étoit
Philippe si les Florentins avoient
les Officiers & les Soldats vété-
u'ils avoient pris prisonniers, au
les renvoyer, comme ils firent.

cette victoire, l'armée martha
e Casentin, & en reprit toutes
ices. Le Comte de Poppi fut affie-
ns sa propre ville & obligé de se
; trop heureux d'avoir obtenu la
la liberté après une si insignifra-

*. Piccinino cependant leva
promp-

e fut le dernier d'une famille très-noble
ancienne qui avoit fleuri en Italie pendant
ns. p. 350. 351.

(a) Dans le roit sans rien faire à *Peschiera*
Veronois. se par des esperances de paix. Il
eut appris les progrès inopinez
cinino il rassembla au plus vîte
pes disperſées en diverses villes
verner.

Le Duc Pendant ce temps-là le Duc
de Milan lan pour faire diversion traita a
traite avec fonſe Roi de Naples pour l'en
Alfonſe reprendre dans la Pouille pluſie
Roi de ces que ſon Pere y avoit poſſe
Naples. qui appartenoient alors à Sforc
rant qu'il viendrait les défendre.
ſe n'eut garde de manquer cet
ſion ; mais Philippe n'en pro
Sforce aima mieux perdre ſes
Villes que de diminuer ſes trou
les aller ſecourir. Il marcha

ninino avec treize mille seulement.
 iqu'il s'y fût si bien fortifié qu'on
 ouvoit l'attaquer sans grand dan-
 , Sforce ne laissa pas de lui livrer Combat
 bat; mais comme il perdoit beau- entre les
 de monde, parce que l'ennemi Milanois
 t rendu les chemins impraticables il & les Ve-
 nitiens.
 mieux faire une retraite honora-
 que de hazarder son armée, con-
 d'avoir forcé les retranchemens de
 ninino, & de l'avoir réduit à la ne-
 té de combattre. Une action de
 vigueur donna une telle reputa- Belle re-
 à Sforce qu'on se rendoit à lui de traite de
 Sforce.
 es parts. Il étoit occupé au siège
 e place * importante dans le Berga- * Marti-
 que, lorsqu'ayant reçu la nouvelle nengo.
 e treve conclue entre le Duc & Treve
 Venitiens, il leva le siège & mit bas suivie de
 la paix,
 urnes. Ce fut un grand plaisir de
 ces deux Généraux s'embrasser
 lialement & se féliciter l'un l'autre
 eur bravoure, après s'être battus
 tant d'animosité.

a paix suivit de près la treve. Cha-
 rentra en possession de ce qu'il avoit
 u, les Genoïs furent compris dans
 ance, & François Sforce eut Cré-
 e, le Cremonois & Pontrema³

François le *, pour la dot de *Blanche* fille du
 Sforce épouse la fille du Duc de Milan, & est trahi par son beau-pere. *Sforce* Duc de Milan qu'il épousa aussi-tôt après la paix. Il n'y eut que le Pape qui ne trouva pas son compte à ce Traité quoiqu'il y eût ses Légats; Il se plaignit hautement de ce qu'on ne lui avoit pas rendu Bologne & les autres Villes de la Romagne, & il s'en prenoit à Sforce qui avoit été l'arbitre de cette paix. On prétend néanmoins que Sforce fit ce qu'il put pour faire avoir Bologne à Eugene IV. mais que Philippe qui ne demandoit pas mieux que d'avoir une occasion de brouiller, n'y voulut jamais consentir. Quoiqu'il en soit, Sforce s'en alla avec sa nouvelle épouse dans la Marche d'Ancone dont il possédoit une grande partie, ne s'attendant pas, après une paix si solennelle, d'y être poursuivi par les intrigues de Philippe son beau-pere.

1442.
p. 359.
Ce Duc, à qui son gendre étoit suspect parce qu'il favorisoit les Venitiens, fit proposer au Pape de l'en chasser, lui offrant pour cela des troupes & de l'argent. Le Pape irrité contre Sforce de

* Petite Ville dans la Toscane sur les confins de Genes & de Parme.

ce qu'il n'avoit pas eu Bologne, à ce qu'il prétendoit par la faute de ce Général, n'eut pas de peine à se résoudre à faire éclater son ressentiment. Pour en venir à bout il s'allia avec le Duc, & avec Alfonse Roi de Naples qui craignoit que Sforce ne vînt reprendre les places qui lui avoient été enlevées l'année précédente. Alfonse vint dans la Marche d'Ancone, en chassa Sforce, & la restitua au Pape. Eugene non content de cette acquisition méditoit la guerre contre les Florentins qu'il accusoit d'avoir donné du secours à Sforce contre lui. Il sembloit pourtant qu'ils dussent être quittes de leurs allarmes par la mort d'Eugene IV. arrivée en 1446. & par celle de Philippe Duc de Milan en 1447. mais ils trouverent dans le Roi de Naples un ennemi auquel ils ne s'at-

Sforce est
chassé de
la Marche
d'Ancone
par le Roi
de Na-
ples.

Mort
d'Eugene
IV. & du
Duc de
Milan.

Ce Prince qui étoit à Tivoli *, avoit été en suspens après l'élection de Nicolas V. s'il se retireroit, ou s'il pour- seroit le projet d'Eugene contre les Florentins. Dans cette situation deux

Sic- 1447.
p. 69.

* Ville de la Campagne de Rome à seize mil-
les de cette Capitale.

Sienois * mécontents, l'étant allé trouver lui persuaderent d'attaquer Florence par Sienne, dont ils s'engageoient à le rendre maître. Il arriva en même tems que le Général *Simonette* quitta le parti des Florentins pour prendre celui du Roi, ce qui redoubloit ses esperances. Elles furent pourtant vaines; les Sienois lui refuserent l'entrée de leur Ville, laissant seulement à son armée la liberté de prendre des vivres dans le Pais, pour aller ensuite piller le Florentin. Les Florentins se voyant ainsi attaqués à l'improviste prirent toutes les mesures nécessaires pour se défendre. Ils leverent en diligence des troupes pour garder leurs frontieres du côté des Sienois & appellerent à leur secours *Frederic* Comte d'Urbain leur ami & leur allié, qui vint promptement avec mille chevaux & huit cens fantassins. *Alfonse* ne fit autre chose cette année que de prendre quelques places de peu d'importance sur le Florentin, & se retira en quartier d'hiver à *Piombino* place † que

* L'un d'eux étoit *Antonjo Petruccio*, ennemi des Florentins.

† Place maritime entre le Sienois & le Pisan, sous la protection des Florentins.

Renaud des Ursins qui y commandoit ^{1448.}
 avoit très-bien muni de toutes choses
 par le secours des Florentins qui y a-
 voient envoyé des troupes par mer &
 par terre. Après avoir passé tout l'été
 à ce siège, il fut enfin obligé de le le-
 ver, & de s'en retourner à Naples avec
 les foibles restes de son armée. L'année ^{1450.}
 suivante par l'entremise de Nicolas V. ^{p. 366.}
 on fit une paix qui ne dura pas long-
 tems.

Le Duc de Milan étant mort sans
 enfans, & les Milanois ayant recouvré
 leur liberté, ils ne pensoient qu'à vivre
 en repos, lorsqu'ils furent attaquez par
 les Venitiens qui jugerent l'occasion
 favorable pour s'emparer de la Gaule
 Cisalpine. Ils y avoient déjà pris Plai-
 sance & Lodi, par le moyen des Guel-
 phes qui leur livrerent ces villes. Dans
 cette extrémité les Milanois appelle-
 rent à leur secours François Sforce qui
 étoit dans leur voisinage. Ce Général
 mit d'abord le siège devant Plaisance
 où les Venitiens avoient mis une forte
 garnison & fait bâtir deux Citadelles.

Il la prit en un seul combat dans lequel ^{Sforce}
 il manqua d'être tué parce que son che- ^{prend}
 val étant tombé sous lui il étoit accablé ^{Plaisance}
 sur les Ve ^{de}
 pitiens,

de pierres & de fleches. Ensuite ayant passé l'Adde il batit & mit en deroute l'armée des Vénitiens devant *Caravaggio* *. Après cette victoire il se dispo- soit à prendre Bresse que les Vénitiens n'étoient plus en état de secourir. Mais les Milanois eux-mêmes, craignant que Sforce devenu trop puissant ne les opprimât, empêcherent secretement qu'il ne fit cette conquête. La mesintelli- gence s'étant mise entre eux & leur Gé- néral, les Vénitiens en profiterent pour traiter avec lui. Ils lui promirent, outre la Ville de Lodi, treize mille écus d'or par mois pendant trois ans, & trois mille hommes de Cavalerie s'il vouloit se déclarer contre les Milanois. Sforce toujours inconstant accepta le parti, & s'étant mis à la tête de ses troupes il alla former le siège de Pavie †, esperant d'en venir aisément à bout parce que cette place étoit déjà extrêmement pro- féc de la faim. Mais les Vénitiens ai- sèrent mieux se liguier avec les Mila- nois contre Sforce, que de lui laisser fai-

* Bourg du Milanois célèbre par cette victoire.

† Pavie Capitale du Pavese à quelques mil- les de Milan.

faire une conquête de cette importance.

Une si puissante Ligue auroit réduit Sforce en fumée les projets ambitieux de Sforce prend Pa-
 ge sans le secours de *Cosme de Medicis* secours de vic par le
 l'un des plus grands Capitaines, & une Cosme de secours de
 des meilleures têtes de son tems. Encou-Medicis
 ragé par un tel appui, il continua le siè- & devient
 ge de Pavie & prit enfin cette Ville Duc de Milan.
 par composition. Cette conquête le 1449.
 rendit maître de tout le Milanois. Il P. 369.
 s'en mit en possession, & prit le nom 1450.
 de Duc de Milan. Les Vénitiens allar-
 mez d'un voisinage si redoutable réso-
 lurent de faire alliance avec le Roi de
 Naples & avec les Florentins, s'ils vou-
 loient y entrer, afin de chasser Sforce,
 & de joindre le Milanois à leur Etat.
 Cosme de Medicis qui avoit la princi-
 pale autorité à Florence, voyant bien Les Flo-
 que les Vénitiens ne recherchoient l'al- rentins re-
 liance des Florentins que pour s'aggran- fusent de
 dir dans l'occasion à leurs depens fit ré- traiter a-
 pondre à l'Ambassadeur de Venise que vec les
 tout étant en paix il n'étoit pas besoin Venitiens,
 de faire de nouveaux Traitez. Les Vé-
 nitiens irrités de cette réponse firent
 chasser par un Edit public tous les Flo-
 rentins de leur Ville, & le Roi d'Arra-
 gon

gon en fit de même à leur sollicitation. Les Florentins ne devoient pas être surpris de cette démarche des Vénitiens puisqu'ils avoient donné du secours à Sforce, & qu'ils l'avoient félicité de sa nouvelle dignité par une Ambassade. 451. Cependant ils envoyèrent des Ambassadeurs pour s'en plaindre comme d'une rupture & pour faire en même tems des propositions de paix. Mais ces Ambassadeurs ne furent pas même écou- tez, sous prétexte que les Venitiens étant en alliance avec le Roi de Naples, ils ne pouvoient traiter avec per- sonne à son infu.

Il fallut donc se préparer à une nou-
 guerre tre les
 orentins les Florentins par le conseil de Cosme
 les Ve- de Medicis dont l'avis l'emporta, re-
 iens. nouvellèrent alliance pour dix ans avec
 le nouveau Duc de Milan. D'autre
 côté les Vénitiens avoient pour Con-
 féderez le Roi de Naples, & les Prin-
 ces de Savoye, du Montferrat & de
 Carpi *. Le Roi d'Arragon devoit at-
 taquer les Florentins pendant que les
 Princes qu'on vient de nommer agi-
 roient

* Principauté dans le Duché de Modene,

„ auroit peut-être aucune qui fût à
 „ l'épreuve de la censure, & les plus
 „ grands bienfaits n'engageroient à
 „ nulle reconnoissance.

Cette profonde pénétration dans les motifs des services qu'on nous rend est en effet souvent l'ouvrage de l'ingratitude. La reconnoissance n'est pas si raffinée, elle s'attache au bon effet qu'on en a ressenti. Maximé

„ Il faut juger de l'intention d'un
 „ homme qui nous convie, par ce qui
 „ paroît, c'est de nous donner une mar-
 „ que d'estime, & d'amitié, & de nous
 „ faire honneur. Si cela n'étoit pas,
 „ d'où vient que la plupart des gens sont
 „ si piquez, lors qu'on ne les a pas in-
 „ vitez. C'est qu'on regarde l'invita-
 „ tion des autres, comme une préfe-
 „ rence qui blesse l'amour propre, &
 „ la vanité. La même raison qui nous
 „ fâche de n'être pas invitez veut donc
 „ que nous soyons obligez de l'avoir
 „ été. Supposé pourtant que celui qui
 „ nous invite ait voulu se faire honneur
 „ à lui-même, n'est-ce pas un senti-
 „ ment qui nous honore, & dont on
 „ doit lui avoir obligation?

Il est aisé d'accorder ces deux sen-

timens. 1. L'obligation doit être réciproque, puisque le plaisir & l'honneur le sont ordinairement. Celui qui invite seroit payé, s'il attachoit tant de mérite à l'honneur qu'il prétend faire, & s'il vouloit qu'on lui en fût si redevable. Mais c'est avoir d'autre côté trop bonne opinion de soi, que de se croire dispensé de toute obligation par le plaisir, ou par l'honneur qu'on croit avoir fait en acceptant.

Maximes. Il y a pourtant un article qui sembleroit dispenser de toute reconnoissance. C'est la contrainte inséparable de certains repas. Comme il n'y a ni confiance ni liberté; il ne peut y avoir non plus de plaisir que pour ceux qui dans un repas ne cherchent que le repas même.

On doit avoir aussi beaucoup d'obligation à un homme qui veut bien se trouver dans un repas, où il n'essuiera que des discours insipides, de mauvaises plaisanteries, des vivacitez froides, des pointes; & des équivoques licentieuses, quelquefois profanes, ou, ce qui n'est pas moins accablant, une gravité superbe, & mystérieuse qui charge en *Senat* la sale du festin.

Le

roient contre les Milanois. Ayant donc assemblé leur armée ils allerent d'abord attaquer le Cremonois dans le tems de la moisson. Mais Sforce après avoir pris plusieurs places sur les Vénitiens & avoir passé l'Oglio avec son armée marcha contre eux dans le dessein de leur présenter le combat. Se sentant trop foibles pour l'accepter, ils s'allerent retrancher entre Bresse & Bergame dans des marais où Sforce ne pouvoit pénétrer. Après avoir pris plusieurs Villes dans le Bressan Sforce s'alla camper vis-à-vis des ennemis pour tâcher de les attirer au combat, mais il n'y eut pas moyen de les faire sortir de leurs retranchemens. *Alexandre Sforce* frere du Duc fit même dans cette Campagne une perte assez considerable. Etant parti pour aller à Lodi avec mille chevaux dans le dessein de couvrir ce pais-là, il fut surpris en chemin par une embuscade. Une partie de sa Cavalerie fut taillée en pieces ou faite prisonniere. Le reste s'échapa comme il put. Mais il se vangea bien tôt de cet affront.

Ayant su que les gens qui l'avoient surpris s'étoient retirez dans des lieux marécageux, il rassembla autant de
Les Vénitiens
sont bat-
tus par le
mon-Milanois.

monde qu'il put, & ordonna aux gens de pied de prendre avec eux des fagots de fermen^t & d'arbuſtes pour pouvoir jeter dans le marécage. L'ayant paſſé pendant la nuit ils trouverent les ennemis endormis & mirent le feu dans leurs tentes. La plus grande partie fut miſérablement conſumée dans les flammes, & les autres s'enfuirent nus & ſans armes. Alexandre ravi d'avoir ſi bien pris ſa revanche ſ'en alla rejoindre le Duc ſon frere.

Les Florentins
attaquent
par les Napolitains &
par les Vénitiens
ont recours au
Roi de France.

Cependant le jeune Ferdinand * fils d'Alfonſe Roi de Naples étoit dans le Florentin avec une armée d'environ quinze mille hommes occupant pluſieurs places & faiſant de grands dégâts par tout le païs. D'autre côté la Flotte d'Alfonſe faiſoit des conquêtes maritimes. Les Florentins avoient de bons Généraux ; mais trop peu de troupes pour pouvoir réſiſter à l'effort des Vénitiens & des Napolitains joints enſemble, d'autant plus qu'ils ne pouvoient

* Ce Prince commandoit ſous Frederic Comte d'Urbain. Il faut ou que ce dernier eût changé de parti, ou que ce fût un autre qui portât les mêmes noms ; C'eſt à celui ci que le fils de Poggé dédia l'Histoire Florentine de ſon pere, comme on l'a dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

■ tirer aucun secours du Milanois occupé
 ■ à défendre son propre pais. Ils envoye-
 ■ rent donc des Ambassadeurs (a) à Char- (a) Ange-
 les VII. Roi de France pour lui deman- lo Accia-
 der du secours, lui offrant de leur côté jolo, &
 de l'assister à mettre René d'Anjou en Francisco
 possession du Royaume de Naples. Cette Ventura
 Ambassade ne fut pas inutile. Car le
 Roi de France apprenant que le Duc de
 Savoye se disposoit à aller attaquer le Mi-
 lanois envoya en diligence douze mille
 chevaux menacer le Duc de lui déclarer
 la guerre, s'il ne mettoit bas les armes.

Le Savoyard intimidé par cette dé-
 claration, laissa le Milanois en repos
 ou, au moins, ne le traversa qu'indi-
 rectement, comme il fit, en obligeant
 René d'Anjou à changer de route pour
 aller en Italie.

Palavio
 L. VI.
 p. 316.

L'Année suivante René d'Anjou, & 1453.
 ensuite Louis Dauphin de France étant René
 entrez en Italie pour secourir le Mila- d'Anjou
 nois & les Florentins, les Vénitiens entre en
 pensèrent aux moyens de terminer la Italie pour
 guerre. Comme ils se tenoient tou- secourir
 jours retranchez dans leurs Marais du les Flo-
 Bressan, François Sforce les avoit inu- rentins.
 tillement provoquez au combat pendant
 tout l'été. Mais enfin comme ils man-
 quoient

Il quitte
l'Italie.

dans le Breuil, & dans la rigu
saison il auroit pu reprendre B
me. Les Florentins ayant de
levé une bonne armée avoient
plûpart des Villes & des Forts
avoient été enlevez par les Na

Cependant René d'Anjou quit
pour s'en retourner en France
regret du Duc de Milan. Pour
rentins, ils n'en furent pas aus
Ils avoient recouvré presque
païs, & il n'étoit pas de leur in
le Duc de Milan devint trop p

Toutes les troupes de part &
étoient en quartier d'hyver où
piroit que la fin d'une guerre d
part étoient las. Nicolas V. p
cette disposition pour tâcher de

le Roi Alfonso en parut si éloigné, & faisoit des propositions si déraisonnables au gré des uns & des autres, que pour lors on ne put rien conclure. Un Religieux Vénitien, nommé *Leonard Camerti*, fut plus heureux que le Pape dans cette négociation. Les Vénitiens jugeant bien que Alfonso ne cherchoit à prolonger la guerre que pour s'aggrandir aux dépens de ses voisins, envoyèrent à son insu un Moine au Duc de Milan pour sonder ses intentions sur la paix ou sur la guerre. Leonard trouva le Duc disposé à la paix; il en regla secrètement avec lui les conditions par ordre des Vénitiens. Quand on fut convenu de tout ils envoyèrent à Milan *Paul Barbe* (a) neveu du Pape, pour en traiter publiquement, de con-
 cord avec les Florentins qui avoient aussi un Ambassadeur à Milan. Cette paix fut conclue au mois d'Avril de 1454. à condition que chacun reprendroit ce qu'il possédoit avant la guerre & que les exilés & les prisonniers rappelés & mis en Liberté rentreroient dans leurs biens. On envoya cependant des Ambassadeurs de part & d'autre au Roi de Naples pour se du Pa-
 Tom. II. K lui pe.

(a) Frere de Pierre Barbe qui fut depuis Pape sous le nom de Paul II.

lui donner avis de ce qui s'étoit passé. Le Pape qui de son côté desiroit ardemment d'aller au devant de tout ce qui pourroit troubler une si heureuse union, envoya le Cardinal *Capranica*, à ce Monarque, pour l'engager à s'y joindre. Alphonse qui ne respiroit que la guerre, & mécontent d'ailleurs d'avoir été négligé dans la paix, fut long tems combattu. Mais il se rendit enfin aux raisons & aux instances des Ambassadeurs. La paix fut donc confirmée à Naples, sous les mêmes conditions qu'à Milan, à la réserve de quelques petits changemens qu'on y fit en faveur d'Alphonse. Machiavel rapporte qu'il se réserva la liberté de faire la guerre aux Génois, à *Sigismond Malatesta*, & à *Astor Prince de Fayence*. L'évenement fit voir que cette clause n'étoit que pour laisser des semences de guerres en Italie. Le Pape entra dans cette alliance en qualité de Mediateur & d'Arbitre & il fut résolu qu'il seroit Juge des demêlez qui pourroient survenir entre les Alliez & que personne ne prendroit les armes sans son consentement *.

* Ici finit l'Histoire Florentine de Pogge qui survécut quatre ans à cette paix. On peut en voir la suite dans l'Histoire Florentine de Nicolas Machiavel.

FIN de la III. Part. du POGGIANA.

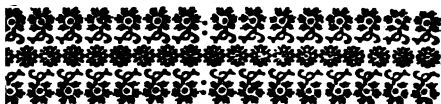
POG

POGGIANA.

QUATRIEME PARTIE,

*Contenant les bons Mots de POG-
GE & des Hommes illustres
de son tems.*





A V I S

r les bons mots de P O G G E.

L Es Recueils de bons mots sont
d'un usage fort ancien. Il a
passé des Orientaux aux Grecs,
& des Grecs aux Romains.
César avoit fait un Livre d'Apo-
hegmes, où il marquoit soigneuse-
ment les bons mots de Cicéron. Ce seroit
chose bien curieuse de voir un Cice-
ron de la façon de ce Heros qui ne se
ingua pas moins par les belles Lettres
par sa valeur. Audio Cæsarem, cum
mina jam confecerit ἀποθεγμάτων, Epist. ad
uod adferatur ad eum pro meo, quod Famil. L,
im non sit, rejicere solere. Comme IX. Ep.
ir a passé pour un homme judicieux 16.
de bon goût, peracre judicium, ces
seroient apparemment mieux choisis,
ceux qu'avoit recueillis l'Affranchi de
ron, dont Quintilien dit, qu'il se-
à souhaiter, qu'il n'en eût pas mis
Quint. L.
VI. c. 4.

en si grand nombre, & qu'il eût fait paroître plus de jugement dans le choix, que de travail dans la compilation. Les bons mots de Cicéron devoient être fort plaisans, car il étoit grand rieur.

Libelli
ineptia-
rum.

Vie
d'Hiero-
cles p.
CCLVI.

On apprend de Suetone, qu'un certain Grammairien, nommé Caius Melissus, Esclave de Mécénas, avoit fait plusieurs volumes de bons mots, sous le titre de Badineries, ou, Plaifanteries, que Monsieur de la Monnoye a appelé, le Sotifier de Melissus, nom qu'il donne aussi aux bons mots d'Hieroclès. Si ces Recueils subsistoient encore, je les terminerois en Ana, & laisserois au peuple de Paris son Sotifier. Monsieur de la Monnoye ne nous apprend pas qui étoit cet Hieroclès, dont il rapporte un Conte en fort jolis vers François. M. Dacier, qui en a traduit quelques mots fort ingenus, le croit différent du Philosophe, Commentateur de Pythagore, appuyé sur la différence du stile.

Suet. de
Illustrib.
Gram-
mat. p.
720.

Suetone nous apprend un peu plus de nouvelles de Melissus. Voici ce qu'il en dit. C'étoit un Gentilhomme de Spolète, mais qui à cause de la mesintelligence entre son pere & sa mere, eut le malheur d'être exposé dans son enfance. Il se

se trouva néanmoins quelqu'un, qui prit soin de son éducation, & qui lui ayant fait faire de bonnes études, en fit présent à Mécénas comme d'un habile Grammairien. Il porta même le nom de Mécénas & eut une grande part dans son amitié. Il entra comme Esclave chez ce favori d'Auguste, & il préféra sous un tel Maître sa condition d'Esclave à sa naissance, quoique sa mere le redemandât. Cependant Mécénas l'affranchit. Devenu Affranchi, il gagna les bonnes grâces d'Auguste, qui le fit son Bibliothécaire. A l'âge de soixante ans il se mit à composer ces Recueils de plaisanteries, dont je viens de parler, libellos ineptiarum, qui nunc jocorum inscribuntur *. Il mit la dernière main à cent cinq volumes ou feuilles (libellos) de ces plaisanteries, & y en ajouta dans la suite plusieurs autres. Il fit un autre Ouvrage sur lequel j'alléguerai les propres paroles de Suetone de peur de me tromper. *Enchiridion novum genus Togatarum* †, inscriptum que

* Le Savant Heinsius a cru que ces plaisanteries étoient tirées des Fables d'Esopé. Voyez sa note sur Ovide de Pont. L. IV. El. ult. v. 29.

† Togata étoient des especes de Comédies. Voyez Suetone Neron. II.

que Trabeatas. *Je croi que pour ne pas multiplier les êtres sans nécessité, comme fait ici Moreri, on peut compter que c'est ce même Melissus dont parle Ovide, comme d'un Poëte Comique.*

Musæque Turrani Tragicis innixa cothurnis,
Et tua cum socco Musæ, Melisse, levis*.

On peut juger que les bons mots de Pogge étoient à peu près du même caractère, que ceux de Melisse & d'Hieroclès; par ce qu'il en dit lui même dans sa Préface. Du tems de Martin V. élu Pape au Concile de Constance en 1417. quelques personnes d'esprit, entre lesquelles étoient Pogge Florentin, Antonio Lusco, comme lui, Secrétaire de ce Pape, Cincio Romain, & Razello de Bologne, avoient pratiqué dans le Vatican un petit réduit, où ils s'assembloient pour parler librement de toutes choses & de tout le monde. Ils appelloient cet endroit Buggiale, ce qui en Italien signifie, un lieu de récréation, où l'on débite des fables & des bagatelles,

* Ovid. de Pont. El. ult. On peut voir la note de Heinsius sur cet endroit d'Ovide. On y trouvera quelques éclaircissemens sur Melissus.

Et où l'on se divertit aux dépens de qui il appartient. On y disoit des nouvelles, on y faisoit des contes, on frondoit contre tout ce que l'on n'approuvoit pas, Et on approuvoit fort peu de choses; sur tout on n'y épargnoit pas le Pape, qui pour l'ordinaire étoit mis le premier sur les rangs. C'est de cet endroit que sont sortis la plûpart des bons mots, Et des rencontres qui suivent. Ils ne sont pas tous de Pogge, mais comme c'est lui qui les a tous recueillis, on a cru qu'il étoit juste de les mettre sur son compte.

Il a fallu au reste beaucoup de choix pour faire ce petit Recueil, parce que parmi les Faceties de Pogge il y a quantité d'obscenitez, d'ordures Et de pauvretes; fort souvent vrai Sotifier. Il a tâché de faire son Apologie là-dessus, mais il se défend mal. Il est bien permis quelquefois de dire la verité en riant,

- - - - - ridendo dicere verum

Quis vetat?

mais il n'est jamais permis de blesser l'honnêteté Et la pudeur. Je ne sai même si les habitans de Tarente Et de Cosenza* pour

K 5

qui

* A facetis & humanis, sicut Lucilius à Consentinis & Tarentinis, legi cupio. Fol. I. Voyez Cicéron de Fin. bon. & mal. L. I. 32. 52.

qui Pogge fait profession d'écrire ces Contes, tout plaisans qu'ils étoient de leur naturel, lui auroient pardonné la licence qu'il s'est donnée ici. On peut bien delasser & amuser son esprit après un grand travail, comme faisoient Scipion (a) & Lælius, mais il faut que les amusemens soient innocens & honnêtes, comme l'étoient les leurs.

a) Cicer.
le Orat.
~ II.
310.

Pogge est d'autant plus coupable de s'être émancipé comme il a fait, que lorsqu'il ramassa ce Recueil il étoit dans un âge, où il n'y a plus que le retour involontaire à l'enfance, qui puisse faire excuser les sotises & les folies. Cependant il paroît charmé de ces Contes & il s'en applaudit dans son Invective contre Laurent Valle, qui les avoit critiquez. Il prétend même qu'ils faisoient les délices des Savans, & qu'on les lisoit avec avidité dans toute l'Europe. Ce bel Esprit nous donne ici un grand exemple de l'aveuglement des hommes sur leurs propres défauts & sur leurs propres Productions. Antoine de Palerme son ami, homme à bons ou à mechans mots, avoit fait un Poème licentieux, sous le titre d'Hermaprodite. Dans une Lettre que Pogge lui écrit là-dessus, il fait main basse sur les

Pogg.
p. p.
15.

*Anciens qui ont écrit des obscenitez, comme Catulle, Martial &c. sans épargner même les Platons & les Catons, & qui la gravité Philosophique a quelquefois souffert de grandes éclipses. Il n'est point permis à un honnête homme, dit Pogge, de badiner comme un let, ni à un homme d'esprit de le faire comme un bouffon *. Il exhorte en même tems son ami à se corriger de ce défaut. Ainsi Pogge s'est fait par avance son propre à lui-même, sans attendre celui que lui-même a fait là-dessus le Grand Erasme & plusieurs autres, avec beaucoup de raison.*

On trouvera sans doute que parmi ces mots, il y a bien des jeux de mots, mais on doit considérer que c'étoit le goût de ce tems-là, & il n'est pas indigne d'un homme de Lettres, de connoître les différents goûts de chaque siècle. D'ailleurs quoique les bons mots, qui consistent dans des choses mêmes, soient de beaucoup préférables à ceux qui ne roulent que sur des paroles, ou des tours de phrase, il ne faut pourtant pas toujours rejeter ces derniers
avec

* Diversa sunt genera jocandi, aliud liberum, aliud minem, aliud servum decet, aliud facetum, aliud scurram.

avec trop de chagrin. Quand un jeu de mots n'est point medité, qu'il coule de source, qu'il se dit à propos & sur le champ, qu'il n'a rien de trivial & de bas, mais qu'au contraire il a je ne sais quel air nouveau, il plaît toujours, & il plaira dans tous les siècles. Si l'on retranche les jeux de mots des bons mots des plus grands hommes, il en restera fort peu. Qu'on lise non seulement Plutarque, Diogene Laërce, Athenée, Aulugelle & les autres Anciens, mais même les Modernes qui ont fait de pareils Recueils, on y trouvera quantité de mots qui pour n'être que des pointes ne laissent pas de faire plaisir. Un bon mot qui consiste dans la chose même peut avoir de la finesse, de la force, du sel & même de la sublimité, attirer l'admiration, obliger ou offenser plus vivement, mais le jeu de mots a l'avantage de divertir. En un mot, ceux qui ne parlent que par pointes sont ridicules & méprisables; mais la délicatesse de ceux, qui n'en sauroient souffrir aucune, quelque bien placée qu'elle soit, approche beaucoup du précieux.

On ne peut pas dire que ces bons mots le soient tous également, s'il y en a beaucoup qui tirent d'eux-mêmes leur agré-
ment

ment & leur sel, on en trouvera aussi qui ne meritoient pas grande attention, sans le relief que leur donne le caractère de ceux qui les ont dits. Ce que dit un Pape, un Empereur, un Cardinal, un Prince, un homme illustre dans la République des Lettres, fait une toute autre impression que ce que diroit un homme du commun. Quand un bon mot est en même tems un trait d'Histoire, on fait aisément grace à ce qui peut lui manquer du côté de la force & du sel. On trouvera au reste ici une assez grande variété. Papes, Empereurs, Rois, Princes, Ecclesiastiques, Gens de Justice, Bourgeois, Paysans, tout y vient sur les rangs.

On a éclairci ces bons mots autant qu'on l'a pu, par de petites notes sur les tems, les lieux & les personnes, pour donner du jour à la narration. Il a fallu aussi remplir des lacunes & suppléer des circonstances, sans lesquelles le recit eût été obscur & sans nulle grace. On a corrigé quantité de grosses fautes d'impression & changé je ne sais quel tour barbare que Pogge n'avoit pas encore perdu malgré sa politesse, ou, que, peut-être, il avoit pris exprès, pour être mieux entendu des gens de son tems. On n'a pas négligé non plus

*plus de marquer dans l'occasion les bons mots des autres, quand ils ont du rapport à ceux de Pogge *. On est même entré quelquefois dans la discussion de certains faits, lors qu'ils ont paru de quelque importance. Ce Recueil auroit pu grossir davantage. Mais on ne s'est pas trouvé d'humeur à se fatiguer en voulant se délasser, pour ne pas imiter la plupart des hommes, dont les amusemens sont de véritables travaux, & qui se font de leurs plaisirs une affaire sérieuse & pénible.*

* On en a tiré, par exemple, de Plutarque, d'Aulugelle, d'Antoine de Palerme, d'Æneas Sylvius, & de quelques autres.

R E C U E I L

DES BONS MOTS

D E P O G G E,

Et des Hommes illustres de son tems.

I.

ON prétend que la tête tourna Pogg. Op. p. 428.
à Urbain VI. après son élec-
tion au Pontificat *. Un jour
que quelcun s'opiniâtroit à
lui demander quelque grace qu'il ne
vouloit pas accorder, *Vous avez une
méchante tête*, dit-il au sollicitateur.
C'est, répondit l'autre, *ce que tout le
monde dit de vous, Saint Pere.*

Ce Pape, nommé *Bartholomée de Pri-
gnano*, étoit Archevêque de Bari avant
son élection. Il agissoit envers tout le
monde avec tant de hauteur, de violen-
ce & d'impetuosité qu'au rapport de
Théodoric son Secrétaire on le prenoit
communément pour un fou. Les Car-
di-

* Il fut élu par violence à Rome en 1378. en
la place de Grégoire XI.

avec les Carminaux, pour pro
Schisme. Il traita ce Prince, p
encore par ses rares qualitez q
dignité, avec un souverain me
jour qu'ils mangeoient ensem
gucilleux Pontife laissa si long
Prince à genoux lui présentant
qu'il fallut qu'un de ses Cardi
dit, *Saint Pere, il est tems que*
viez. Comme le Pape ne vo
tendre à aucune proposition d
Othon dit un jour, *vous ve*
notre S. Pere ne sera pas Ur
mais. TURBAIN. Cependa
mécontent qu'il étoit d'Urbai
meura toujours dans son obedienc
que la Reine son épouse s'en l
traite.

re prouva fort plaisamment en bonne compagnie, qu'il n'y avoit rien de plus libre que cette Assemblée. Une certaine fille de Constance, disoit-il, se trouva grosse pendant le Concile. Son frere s'en étant apperçu, lui demanda, le poignard à la gorge, qui l'avoit débauchée. *C'est, dit-elle, l'ouvrage du Concile, & c'est de lui que je suis grosse.* Cette réponse ayant apaisé le frere, par vénération pour la sainte Assemblée, *Que les autres, dit-il, demandent quel privilege ils voudront, pour moi je ne veux que celui de jouer aux autres femmes la tour qu'on a fait à ma sœur.*

III.

Un autre faisant peu respectueusement à l'Empereur Sigismond des plaintes sur le défaut de liberté à Constance: *Il faut bien,* répondit cet Empereur, *qu'on y soit bien libre, puis que vous y parlez si librement.*

IV.

Eugene IV. ayant fait Cardinal *Angelotto Fusco* Romain & Evêque de *Ca-* En 1431
ve, un Prêtre de Rome, nommé *Lau-*
rent, en rioit à gorge déployée. On lui
demanda ce qu'il avoit à rire de si bon
cœur. *Puisque l'on commence,* dit-il, à
Tom. II. L fai-

Auberi,
Hist. des
Cardin.
T. II. p.
165.

à de grands malheurs. Angel
l'un & l'autre, il étoit riche
On dit même qu'il pouffoit
jusqu'à aller la nuit dérober les
les chevêtres dans les étables de
Et qu'ayant été une fois pris
par un Palfrenier, il reçut in
rudes bastonnades.

Auberi veut que ce soit une
ce de Garimbert, je le veux
Quoi qu'il en soit, un jour qu
domestiques étoient sortis à l
de son valet de chambre, non
tonel de la Roche, qui étoit él
lui comme l'enfant de la ma
Cardinal s'endormit profond
son lit. Le scelerat de valet de
voulant profiter de l'occasion

un râteau d'argent, dont le Cardinal se servoit lui-même pour nettoier son parc. Antonel de la Roche, ayant pris tout ce qu'il voulut dans la maison, alla tout baigné de larmes chez un neveu du Cardinal lui annoncer l'assassinat de son Oncle; Ils coururent ensemble à l'Hôtel du Cardinal, à qui ils trouverent encore quelques restes de vie. Comme le meurtrier se tenoit à une fenêtre jettant de grands cris, le Cardinal qui ne pouvoit plus parler; montra de la main cette fenêtre à son neveu; voulant lui désigner par là celui qui avoit fait le coup. *Voyez*, dit effrontément l'assassin, *il fait signe que les meurtriers sont entrez par la fenêtre.* Cependant il fut arrêté sur cet indice & ayant avoué son crime; il en reçut la juste punition. Cela arriva en 1444.

Ce Cardinal étoit un homme de fort peu de merite, & qui n'avoit l'esprit tourné qu'à la médifance. Un jour que le Pape Eugene IV. étoit à Florence, un jeune garçon de dix ans lui vint faire la reverence. Cet enfant lui fit un discours grave & spirituel, & répondit à toutes ses questions avec une justesse au dessus de son âge. *C'est l'ordi-*

naire, dit là-dessus Angelotto, que ces esprits précoces deviennent stupides, dans un âge plus avancé. „ Il faut donc, dit le „ jeune garçon au Cardinal, que vous „ ayez été bien sage dans votre enfance.

C'est la coutume à la Cour de Rome que quand le Pape a nommé un Cardinal, il demeure sans parler dans le Consistoire des Cardinaux jusqu'à ce que Sa Sainteté lui ait ouvert la bouche. On demandoit un jour au Cardinal de St. Marcel ce qui s'étoit passé dans le Consistoire. „ On a, dit-il, ouvert la bouche au Cardinal Angelotto“. *Il ne loit bien mieux, dit Pogge qui connoissoit Angelotto pour un medisant, il ne loit bien mieux, lui mettre une bonne serrure à la bouche, que de la lui ouvrir.*

V.

P. 420. La plupart des habitans de Gayete*, gagnent leur vie par la marine. Un d'entre eux qui étoit fort pauvre se mit en mer pour amasser quelque argent, laissant à sa femme le soin de gouverner son petit ménage. Comme elle étoit jeune, jolie, & tendre, elle ne fut pas long-

* Ville Episcopale dans le Royaume de Naples où il y a un beau port.

long-tems sans se consoler de l'absence de son mari. De retour au bout de cinq ans son premier soin fut d'aller voir sa femme. Il fut agréablement surpris de trouver sa maison, toute réparée & fort agrandie. *Comment, dit-il, ont pu se faire ces reparations?* „ C'est, répondit-elle, une grace que Dieu m'a faite “. Le mari en remercia le Ciel. Entrant plus avant dans la maison, il voit un lit & des meubles d'une propriété au delà des facultez de l'un & de l'autre. *Ce lit & ces meubles d'où sont-ils venus?* „ De la même grace “. Pendant que le mari benissoit la bonté du Ciel envers lui, il vint un joli petit garçon, d'environ trois ans, flatter sa mere. *A qui est cet enfant?* demanda le mari, *A moi,* dit la mere, *le Ciel me l'a aussi donné.* *Ah pour le coup,* dit-il, *le Ciel est trop soigneux de m'avoir donné des enfans en mon absence.*

V I.

Il y avoit à Milan un Médecin qui entreprenoit de guérir les foux en un certain espace de tems. Pour y réussir l'attachoit le fou jusqu'aux genoux, ou plus avant, selon le degré de folie, à un pieu dans une mare fort puante, qu'il

p. 421.

naire, dit là-dessus Angelo
esprits précoces deviennent
un âge plus avancé. „ Il faut
 „ jeune garçon au Cardinal
 „ ayez été bien sage d'abord

C'est la coutume
 me que quand le
 Cardinal, il demeurait

Confistoire des Cardinaux
 Sa Sainteté lui a
 demandait un
 Marcel ce qu'il
 fustoire.

„ che au Cardinal
 loit bien n'avoir cette
 soit Ang pour aller à
 loit bien Cavalier. Ce
 ferrait le poing, comment

en faites-vous ? „

420.

I les pour prendre des
 gâtes ce que vous avez
 tr. Ce sont des chiens pour
 „ le Gibier. Mais co-
 vient-il par an de ce gibier
 re duquel il faut tant d'argent
 „ Fort peu de chose, di-
 „ peut-être six ducats
 du cheval, des oiseaux
 quoi monte-t-elle ? „ A cinq

*fayez-vous-en, je vous
avant que le Medec-
vous entendoit, il
jusqu'au men-*

*en tems
cin,
mala-
as fort de
pas l'inven-
nius Musa son
ordonnez à Ho-
ers.*

Horat.
Ep. L. I.
Epist. XV.
init.

*Nam mihi Baias
vacuas Antonius, & tamen illis
invisum, gelida quum perluor unda
sadium frigus.*

S'apprends de Mr. Dacier qu'Anto-
nius Musa avoit tué le jeune Marcellus
par ses bains froids. On appelloit ceux
qui se baignoient dans l'eau froide *psy-
chrolytes*. Senecque étoit de ce nombre. Senec.
Plinie ne goûtoit pas cette ordonnance. Ep. 53.
Il ne faut point douter, dit-il, que tous & 83.
ces Medecins ne trafiquent de notre vie pour
acquérir de la reputation en inventant
quelque chose de nouveau.

L 4

C'étoit

avoit dans sa cour, & le laissoit, sans manger, jusqu'à ce qu'il donnât quelques marques de Raison. Un jour on lui en amena un qu'il mit dans l'eau jusqu'aux cuisses. Quand il eût été là quinze jours, il pria le Médecin de l'en tirer; ce qu'il fit à condition qu'il ne sortiroit pas de la cour. Il vint là par hazard, un Cavalier qui avoit des oiseaux & des chiens de chasse. Comme le fou ne se souvenoit plus de ce qu'il avoit vu pendant sa démence; *Apprenez-moi, je vous prie*, dit-il au Cavalier, *sur quoi vous êtes monté, & à quel usage vous sert cette monture?* „ C'est „ un cheval pour aller à la chasse, répondit le Cavalier. *Ce que vous tenez sur le poing, comment l'appelle-t-on, & qu'en faites-vous?* „ C'est un Epervier pour prendre des perdrix “. *Et qu'est-ce que vous avez autour de vous?* „ Ce sont des chiens pour faire partir „ le Gibier “. *Mais combien vous revient-il par an de ce gibier, pour la capture duquel il faut tant de préparatifs?* „ Fort peu de chose, dit le Chasseur, „ peut-être six ducats “. *Et la dépense du cheval, des oiseaux & des chiens, à quoi monte-t-elle?* „ A cinquante “. *Ha!*

dit

RECUEIL DE BONS MOTS. 167

et alors le fou, fuyez-vous-en, je vous prie, au plus vite, avant que le Medecin vienne ; car s'il vous entendoit, il vous mettroit dans la mare jusqu'au menton.

L'Histoire nous apprend que du tems de Neron, il y avoit un Medecin, nommé *Thessalus*, qui jettoit ses malades dans de l'eau froide au plus fort de l'hyver. Il n'étoit pourtant pas l'inventeur de ces bains. *Antonius Musa* son rédecesseur les avoit ordonnez à *Horace*, témoin ces vers.

Horat.
Ep. L. I.
Epist. XV.
init.

Nam mihi Baias

*Musa supervacuas Antonius, et tamen illis
Mos facit invisum, gelida quum perluor unda
Per medium frigus.*

J'apprends de Mr. Dacier qu'*Antonius Musa* avoit tué le jeune *Marcellus* par ses bains froids. On appelloit ceux qui se baignoient dans l'eau froide *psyllolytes*. *Senèque* étoit de ce nombre. *Senec.*
Il ne goûtoit pas cette ordonnance. Ep. 53.
Il ne faut point douter, dit-il, que tous & 83.
les Medecins ne trafiquent de notre vie pour acquérir de la reputation en inventant quelque chose de nouveau.

L 4

C'étoit

se levoit tous les jours fort tan
me ses camarades le railloient
resse : „ J'ai, *dit-il*, tous les
„ plaidoyer à entendre entre
„ & la Diligence. Celle-ci a
„ à me lever, pour m'occup
„ que chose d'utile : L'autre
„ tient qu'il fait fort bon dan
„ lit bien chaud, & que le r
„ mieux que le travail. Penda
„ disputent ainsi je les écoute
„ qu'elles soient d'accord ; &
„ qui fait que je suis si long-t

VIII.

P. 425.

Il y avoit dans quelque Ville
Aperçû un Prêtre si ignorant
sachant pas même les fêtes de
ne les annonçoit point au peup

Rameaux , & voyant les Prêtres qui faisoient provision de branches d'olivier & de palmier, il s'aperçut qu'il n'avoit ni observé lui-même, ni fait observer le Carême à ses Paroissiens. Huit jours après étant de retour il fit aussi amasser des rameaux le Samedi, & le lendemain il dit à son peuple. „ C'est aujourd'hui „ le jour des Rameaux ; dans huit jours „ ce sera Pâques, cependant il faut faire „ pénitence toute cette semaine, & „ on ne jeûnera pas plus long-tems cette „ année, parce que le Carême est „ arrivé fort tard, à cause du froid & „ des mauvais chemins.

I X.

Quelques-uns des Paroissiens du même Curé furent envoyez à *Arezzo* * Ibid. acheter un Crucifix de bois pour mettre dans leur Eglise. L'ouvrier auquel ils s'adressèrent voyant en eux des gens stupides, qui ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes, voulut se divertir à leurs depens. Il leur demanda s'ils vouloient avoir un Crucifix vivant, ou, un Crucifix mort ? Les bonnes gens ayant délibéré entre eux, répon-

* Ville du Florentin proche de Florence.

dirent qu'ils aimoient mieux un Crucifix vivant, parce que s'il n'agréoit pas à la Paroisse, on pourroit toujours le tuer; au lieu que si on en portoit mort, on ne pourroit pas le faire revivre.

X.

p. 431.
* Il fut élu
Pape en
1389.

Boniface IX. * étoit Napolitain de la Maison des *Tomacelli*. On appelle de ce nom en Italie, un certain farci fait avec du foye de cochon. Ce Pape étant un jour à Perouse, accompagné de ses freres & de ses parens qui étoient en grand nombre; Le peuple demandoit qui étoient les gens qui le suivoient; *ce sont*, répondit-on, *des Tomacelli*. Ho ho, dit un plaissant, il falloit que ce cochon-là eût un foye bien grand pour en faire tant de *Tomacelli*.

Les Perouse
routins
passent
pour être
naturellement
plaisans.
Ibid.

XI.

Le Curé d'un Village de Toscane avoit un chien qu'il aimoit beaucoup. Le chien étant mort le Curé l'enterra dans le cimetiere. L'Evêque qui n'ignoroit pas que le Curé étoit riche, en ayant eu avis, le fit venir dans le dessein de le condamner à une bonne amande. Le Curé connoissoit bien le caractère de l'Evêque. Il va le trouver, avec une

cin-

inquaintaine de Ducats. D'abord l'Evêque menace le Curé de le faire mettre en prison, comme un profane & un impie. „ O si vous saviez, Monsieur, gneur, combien ce Chien avoit d'esprit, vous conviendriez avec moi, qu'il méritoit bien d'être enterré avec des hommes : Il en a marqué, pendant toute sa vie, mais sur tout, à sa mort “. *Qu'a-t-il donc fait ?* dit l'Evêque. „ Il a fait, *dit-il*, son Testament, & sachant que vous n'étiez pas fort à votre aise ; il vous a légué ces cinquante Ducats que je vous apporte “. L'Evêque accepta le présent ; approuva la sepulture ; & donna l'absolution au Prêtre.

X I.

Il y avoit à *Cingoli* Bourg dans la Marche d'Ancone, un homme fort riche, & sur tout fort pécunieux. Le Seigneur de ce lieu avide du bien d'autrui, chercha querelle au Bourgeois, le fit venir chez lui, & le menaça de le faire pendre, lui disant qu'il avoit conspiré contre lui. Le bon Bourgeois de nier le fait de toute sa force. *Oui*, dit le Seigneur, *vous cachez chez vous ceux à qui j'en veux*. Le Bourgeois voyant bien

bien qu'on en vouloit à ses Ducats, dit au Tyran qu'il n'avoit qu'à envoyer chez lui ses gens, & qu'il leur remettroit les ennemis cachez. Il donna son argent, en disant ; *prenez, voila les prétendus ennemis de Monseigneur, qui ont été encore plus les miens.*

XII.

- P. 432. Les Equivoques font quelquefois un jeu assez plaissant. Un homme ayant perdu tout son argent au jeu pleuroit à chaudes larmes. Quelqu'un l'ayant rencontré dans cet état, lui demanda ce qu'il avoit à pleurer. *Je n'ai rien*, dit-il ; „ Puisque vous n'avez rien, pour-
„ quoi pleurez-vous donc “ ? *C'est justement parce que je n'ai rien que je pleure.* Si l'autre l'entendit, il fit au moins semblant de ne l'entendre pas, & le laissa là sans lui rien offrir.

XIII.

- Ibid. Un jour de S. Etienne un Moine devoit faire le Panegyrique de ce Saint. Comme il étoit déjà tard les Prêtres qui avoient faim craignant que le Prédicateur ne fût trop long, le prièrent à l'oreille d'abreger. Le Religieux monte en chaire, & après un petit préambule ; *Mes freres*, dit-il, *il y a aujourd'hui*

*il n'en a pas un an que je vous dis tout ce qui se
dire touchant le Saint du jour. Comme
j'ai pas appris qu'il ait rien fait de
veau depuis, je n'ai rien non plus à
ter à ce que j'en dis alors. Là-dessus il
e signe de la croix & s'en alla.*

XIV.

Gregoire XII. avoit juré avant son
tion de ceder le Pontificat pour
miner le Schisme. Quand il fut Pa-
il éluda l'exécution de sa promesse
mille tergiversations. *Vous verrez,*
à-dessus le Cardinal de Bourdeaux,
ogge, que le Pape nous montrera le
iers, comme fit cet imposteur au peu-
le Bologne; qui s'étoit assemblé pour
oir valoir, comme il l'avoit promis.

XV.

Dante * Alligieri celebre Poète Flo-
in du XIII. siècle étoit pauvre, &
it été exilé de sa patrie, ne vivoit
fort maigrement à Verone aux dé-
s d'un Prince de la Scala (a) nommé (a) Au-
trement
Scaliger.
Ce Prince avoit auprès de lui un
e Florentin qui étoit un homme
à fait méprisable & qui ne pou-
voit

Voyez l'éloge de Dante dans Paul Jove p. 7.
dans Pogge de Infelis. Princip.

voit servir que de jouet. Cependant La Scala le combloit de biens & laissoit Dante dans la misere. „ D'où vient; „ dit un jour le fou à Dante, que vous „ êtes pauvre, vous qui êtes si habile „ homme, & que je suis riche, moi, „ qui ne suis qu'un ignorant & un fou? „ Je deviendrai riche, dit-il, quand j'aurai rencontré un homme de mon caractère, comme vous en avez trouvé un du vôtre. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir l'Építaphe que Dante se fit lui-même, comme elle est dans Paul Jove:

*Jura Monarchia, Superos, Phlegethonta, Lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.
Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
Auctoremque suum petiit felicior astris,
Hic claudor Dantes, patriis extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.*

J'ai ouï dire que les Italiens ne citent jamais le Poëte Dante, sans mettre la main au chapeau. Cependant la plupart des mots que Pogge en rapporte ne répondent gueres à cette haute réputation. Il faut pourtant les mettre ici pour faire honneur au nom de Dante.

P. 437. Un jour qu'il étoit accoudé sur l'Autel
d'une

RECUEIL DE BONS MOTS. 175

d'une Eglise de Florence , sans doute dans quelque reverie Poétique, un fâcheux le vint interrompre. „ Quelle „ est, *lui dit Dante*, la plus grosse de „ toutes les bêtes “? *C'est l'Elephant*, dit l'importun. *Eh bien! Elephant, retirez-vous*, & ne troublez pas des méditations plus importantes que ce que vous avez à me dire.

Marot a fait à peu près le même Conte en Vers.

Oeuvre
de Cle-
ment Ma-
rot. p. 373.
Edit de
Rouen,
1607.

Bien, laissez-moy, ce disoit une
A un Sot qui luy desplaisoit :
Ce lourdaud tousjours m'importune :
Puis j'ouïs qu'elle luy disoit ,
La plus grosse beste qui soit
Monsieur, comme est ce qu'on l'appelle ?
Un Elephant, Mademoiselle,
Me semble qu'on la nomme ainsi,
Pour Dieu (Elephant, ce dit-elle)
Va t'en donc, laisse moy icy.

Dante avoit une femme dont les galanteries faisoient beaucoup d'éclat. Ses amis lui reprochant souvent son indulgence, & le peu de soin qu'il avoit de sa reputation, il querelloit sa femme : Elle de pleurer, de crier à la calomnie.

Les

Les amis de Dante étant revenus à la charge , *Dites-moi , je vous prie , qui de vous ou de ma femme doit mieux savoir sa vie ?* „ C'est elle , répondit-on : *Eh bien , elle soutient que vous en avez tous menti ; Ne me rompez donc plus la tête.*

Le même Poète étoit un jour à table entre les deux Seigneurs de Verone , qui s'appelloient *Canis* , c'est-à-dire , *Chien*. Les valets se divertissoient à mettre tout doucement tous les os aux pieds de Dante. Quand on se fut levé de table , tout le monde étant étonné de ne voir des os qu'en sa place ; „ Il „ n'est pas surprenant , *dit-il* , que les „ chiens ayent mangé leurs os , pour „ moi je ne suis pas un *chien*.

Puis qu'on a eu occasion de parler des Princes de la Scala ou des Scaliger , Seigneurs de Verone , on donnera ici un Memoire curieux sur cette maison , qui m'a été communiqué par un habile
 Mr. Vincent, Pasteur à Berlin. Ministre de mes amis qui l'apporta de Verone à son retour d'Italie , où il étoit allé en qualité de Chapelain de Madame la Générale du Hamel , dont le mari commandoit les troupes de la République de Venise en Morée. Au reste
 le

RECUEIL DE BONS MOTS. 177

le grand Joseph Scaliger prétendoit être de cette Maison , & il y a beaucoup d'apparence qu'il en étoit, quoi qu'on le lui ait contesté.

MÉMOIRE *touchant la Maison*
des SCALIGERS.

„ Les Ancêtres des Scaligers Prin-
ces de Verone tenoient dès le 10.
siècle un rang considérable parmi la
Noblesse de cette Ville , mais ils
n'avoient pas encore eu des Emplois
distinguez.

„ Le premier de cette illustre fami-
le, qui eut quelque part au Gouver-
nement de Verone, s'appelloit *Mastino della Scala*. Il fut élu *Podestat*
l'année 1260. Sa droiture, & son 1260
intégrité lui gagnèrent l'estime, &
l'affection de tous les gens de bien.
Mais quelques scélérats qui crai-
gnoient la sévérité de ce Magistrat,
l'assassinèrent dans le tems qu'il pas-
soit à son ordinaire devant la Pla-
ce qu'on nomme la *Place des Sei-
gneurs*.

„ Les Veronois ayant puni les Assas-
sins du dernier supplice , éleverent

1278. „ *Albert Scaliger* à la charge de *Captaine Général*. Il l'exerça pendant
 „ 22. ans avec beaucoup de prudence,
 „ & de valeur. Après avoir rendu des
 „ services importans à la République,
 „ Albert mourut d'hydropisie le 10.
 „ Septembre 1301.
1301. „ *Barthelemi Scaliger* son fils aîné
 „ lui succéda dans ses emplois, mais
 „ Verone n'eut pas le bonheur de le
 „ posséder long tems; il mourut au
 „ mois de Mai 1303.
- „ Cette mort prématurée remplit
 „ les Veronois de consternation, & de
 „ douleur. La perte de ce Général leur
 „ étoit d'autant plus sensible qu'ils a-
 „ voient espéré que par son secours ils
 „ seroient à l'abri des guerres Civiles
 „ qui desoloient alors l'Italie.
- „ On ne trouva point de meilleur
 „ moyen de reparer cette perte qu'en
 „ partageant le Gouvernement de Ve-
 „ rone entre les deux fils de ce Barthéle-
 „ mi, savoir *Alboin*, & *Canefrancesco*.
1304. „ *Alboin* avoit plusieurs bonnes quali-
 „ tez, mais nulle inclination pour les
 „ armes. Bien différent, à cet égard,
 „ de *Canefrancesco* qui sembloit n'être
 „ né que pour la guerre. Pour profiter
 „ de

ecet avantage il propofa à fon frère iné de lui ceder fa part du commandement des troupes. Alboin qui ne fuperoit qu'après le repos accepta ette propofition. Il y consentit avec 'autant moins de peine, que fon rere n'ayant point d'enfans, cet mploi devoit rentrer naturellement ans fa famille.

, Alors Canefrancesco fe trouvant ul à la tête des troupes marcha roit à Vicence, qui n'étant pas en tat de lui refifter long-tems fe fou- nit au Vainqueur. Padoue, & Tré- ife furent auffi contraintes de fe ren- dre.

, Ce Conquerant enflé du fuccès de es armes, prit le furnom de *Grand*, changeant fon nom de Canefrancesco, n celui de *Canegrande* qu'il porta oujours dans la fuite. Il méditoit le nouvelles conquêtes, quand la mort vint terminer fes jours le 22. juillet 1328. On fit fes obféques ans Verone avec tout le deuil, & tous les honneurs qui lui étoient dûs. Son corps fut inhumé dans l'Egli- fe de Ste. Marie antique, & l'on grava fur fon tombeau en caracte-

„ firent presque oublier
„ venoit de commettre.
„ son Eloge dans l'Epi
„ donna de graver sur son

„ *Scaliger hâc nitidâ cubo Canfig*
„ *Urbibus optatus Latii; sine fine*
„ *Ille ego sum gemina qui gentis*
„ *Iustitiâque meos mixtâ pietat*
„ *Incluta cui virtus, cui pax tr*
„ *Inconcuſſa, dabunt famam per*

„ Si la Domination de
„ fut pas éteinte par la
„ signorio, elle en fut
„ tremement affoiblie.

1375.

„ De deux de ses fils
„ derent. *Barthelemi, &c*

RECUEIL DE BONS MOTS. 183

des étoient presque aussi fréquents
dans cette Maison qu'à la Porte Ot-
tomane.

La Justice Divine ne laissa pas im-
puni le crime d'Antoine. Sa vie fut
un tissu perpétuel de revers & d'in-
fortunes. *Jean Galeasse* Duc de Mi-
lan le vint attaquer avec tant de vi-
gueur qu'il l'obligea de prendre la
suite, & de se réfugier à Venise.

1387:
Pogg.
Hist. Flor.
p. 85.

La mort de Galeasse arrivée peu
de tems après sembloit avoir terminé
les malheurs d'Antoine. Mais au lieu
d'être rappelé, comme il avoit su-
jet de s'y attendre, il eut encore la
mortification de voir qu'on lui pré-
féra *Guillaume Scaliger*.

Ce dernier fut encore plus mal-
heureux que son Competiteur. Dix
jours après son élévation l'an 1404.
il fut empoisonné par François de
Carrare Seigneur de Padoüe.

1404.

Ainsi finit, avec Guillaume, la
Domination des Seigneurs della Sca-
la, après avoir duré l'espace d'envi-
ron 144. années.

François de Carrare, n'ayant plus
de rival à craindre, s'empara du Gou-
vernement de Verone. Il ne jouït

„ pas long-tems du fruit de son par-
 „ cide. Les Vénitiens le vinrent at-
 „ quer dans Verone qui leur ouvrit les
 „ portes, pour se délivrer de cet Usur-
 „ pateur. Le Duc de Milan jaloux de
 „ cette conquête la leur voulut enle-
 „ ver. Pour décider par les armes du
 „ sort de cette Ville qui étoit com-
 „ au pillage, on en vint aux ar-
 „ La victoire balança quelque tems,
 „ mais enfin elle se déclara pour les
 „ Seigneurs de Venise.

1496.

1509.

„ Leur nouveau Gouvernement fut
 „ assez paisible jusqu'à l'an 1509. Il
 „ fut alors interrompu par l'Empereur
 „ Maximilien qui se rendit Maître de
 „ Verone, & qui la posséda jusqu'à
 „ l'an 1517. Mais enfin il fut obligé
 „ de la ceder au Senat de Venise qui la
 „ gouverne encore.

A Berlin le 19. d'Avril 1719.

Ph. Ber-
on. p.
 55.

On apprend de Philippe de Bergame
 que Pierre Paul Verger de Capo d'Istria
 avoit écrit la Vie des Scaligers.

XVI.

P. 437.

Un Domestique du Duc d'Orléans
 qui n'avoit que des inclinations basses,
 l'ayant

RECUEIL DE BONS MOTS. 185

l'ayant prié un jour de le faire noble, *Je pourrais bien, dit le Duc, vous faire riche, mais pour noble cela est impossible.* Cela revient à un mot de l'Empereur Sigismond. Ce Prince ayant anobli un Docteur, celui-ci s'alla mettre au rang des Nobles, au lieu de se mettre comme à son ordinaire parmi les Docteurs. *C'est un grand fou, dit l'Empereur, je puis tous les jours faire mille Gentils-hommes, & dans mille ans je ne saurois faire un homme docteur.*

Hist. du
Conc. de
Const.
p. 48.

XVII.

Il y a un endroit dans le Royaume de Naples fort exposé aux assassins & aux voleurs. Un Berger de cette contrée alla un jour se confesser d'avoir avalé quelques gouttes de lait un jour de jeûne, comme s'il eût commis un grand crime. Le Confesseur lui ayant demandé s'il ne se sentoît point coupable d'autre péché. *Non, dit le Berger.* „ Mais, „ *dit le Confesseur,* ne vous est-il jamais arrivé de vous joindre avec vos camarades pour dépouiller & pour assassiner les passans “? *Oh! dit-il, cela nous est ordinaire, & nous n'en faisons point de conscience.*

p. 435

XVIII.

En 1376. Pendant la guerre que Gregoire XI.
P. 435. eut avec les Florentins ; Bologne fut
assiégée par les troupes Bretonnes, que
ce Pape avoit envoyées contre eux.
Elles avoient à leur tête *Robert Cardinal de Geneve* qui en 1378. fut fait Pape sous le nom de Clement VII. Le
Légat assiégeoit la place où s'étoit renfermé *Rodolphe Varan de Camerino* *,
Général Florentin, pour la garder, &
pour empêcher qu'il n'y arrivât quelque sedition. Il se faisoit des sorties &
il se donnoit des escarmouches. Un
jour le Cardinal Légat envoya un héraut à Rodolphe lui demander pour
quoi il ne sortoit pas de la place pour combattre ? *Je n'en fors pas*, lui fit-il dire, *afin que vous n'y entriez pas.*

Ce Général Florentin a passé pour un homme de prudence & de valeur, mais de son propre aveu il étoit fort inconstant. Quand on le lui reprochoit, il ne répondoit autre chose, si ce n'est, *qu'il lui étoit impossible de dormir longtemps sur un même côté.*

XIX.

* Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Marche d'Ancone.

X I X.

Dans la guerre dont on vient de par- En 1371
 ler, Rodolphe ayant quitté les Floren- P. 436.
 tins pour se ranger dans le parti du Pa-
 pe ; il fut peint à Florence , la tête
 renversée, comme on y effigie les traî-
 tres. Cependant, on ne laissoit pas de
 traiter avec lui de la paix avec le Pape.
 Ayant su qu'il devoit venir chez lui
 des Députez de Florence à ce sujet, il
 se mit au lit, fit fermer les fenêtres de
 sa chambre, allumer du feu, & se cou-
 vrit de bonnes fourrures. Les Deputez
 lui ayant demandé s'il étoit malade: *Je*
suis, dit-il, tout morfondu d'avoir été
si long-tems tout nud la nuit dans vos pla-
ces publiques.

X X.

Le même Général, voyant un jour Ibid.
 les habitans de la Ville de Camerino se
 divertir à quelque combat, fut blessé
 legerement d'une flèche tirée contre
 lui sans y penser. Comme on condam-
 noit celui qui avoit fait le coup à lui
 couper la main, il commanda qu'on le
 laissât aller, en disant *que la sentence au-*
roit pu être utile avant qu'il fût blessé.

X X I.

Lorsque Louis Duc d'Anjou alla en
 Ita-

1410. Italie pour prendre possession du Royau-
me de Naples dont Jeanne de Sicile
142. l'avoit fait heritier, il porta avec lui
quantité de pierres. Un jour qu'il
les montrait au Général Rodolphe, ce
dernier lui demanda combien on esti-
moit ces Joyaux, & à quoi ils ser-
voient. „ On en fait grand cas, dit le
„ Duc d'Anjou: mais cela ne rapporte
„ rien “. *J'aime donc mieux*, dit Ro-
dolphe, *deux grosses pierres que j'ai chez*
moi, elles ne m'ont coûté que dix Florins,
Et elles m'en rapportent deux cens par an.
C'étoit des meules de moulin.

XXII.

141. Un habitant de Camerino étant prêt
à partir pour faire, disoit-il, le tour
du Monde: Vous n'avez seulement, lui
dit Rodolphe, qu'à aller à *Macerata* *
vous y verrez tout ce qu'on peut voir
au monde; de la Terre, de l'Eau, des
Côteaux, des Vallées, des Montagnes,
des Plaines, des Bois, des Forêts. Vous
ne verrez rien autre chose en courant
tout le Monde.

C'est à peu près le même Conte qui

2

* Petite Ville de l'Etat de l'Eglise proche Ca-
merino qui est aussi du même Etat.

RECUEIL DE BONS MOTS. 189

a été mis depuis peu en vers par un Auteur anonyme.

Voyez le
Nouvelles
Littéraires, du 25
Fevrier
1719.

O D E.

D'où vous vient cette folle envie
De voir les pais étrangers,
Et d'aller par mille dangers
Risquer d'accourir votre vie?
Contemplant de votre maison
La Seine en de vastes Campagnes,
Et sur les fins de l'horison
Le Ciel joint avec les Montagnes;
Croyez, sans changer de Zenit,
Que c'est où le Monde finit.

Dans un petit coin de la France
Vous le voyez en raccourci:
Ailleurs c'est de même qu'ici,
Du moins c'est peu de difference.
Partout où vous vous trouverez,
Après des travaux difficiles,
Comme où vous êtes, vous verrez
Des Fleuves, des Champs & des Villes,
Qui ne meritent pas le soin
De les aller chercher si loin.

Vous brûlez de voir l'Italie,
Et depuis long-tems entêté,
Vous nourrissez cette folie.

Pensez-vous y voir de vos yeux
Les anciens Vainqueurs de la Terre ?
Non, au lieu de ces Demi-Dieux,
Ce sont des racleurs de Guèrre,
Pour des Héros, des Arlequins,
Et pour des Brutes, des Tarquins.

Je le repète, & vous souviens,
Que je vous l'ai prôné toujours :
Rome, l'objet de vos amours,
N'est qu'un squelette de l'ancienne,
La fameuse & vieille Cité,
Dont à peine on voit quelques traces
De ce qu'elle a jadis été,
N'a plus que le nom & la place.
Le Tibre est son seul monument,
Qui reste & coule tristement.

Ses Arcs pompeux, ses Bains superbes,
Ses Tours, ses Cirques orgueilleux,
Et ses Aqueducs merveilleux,
Sont couverts de ronces & d'herbes.
Les blocs de marbre répandus
Dans d'épaisses touffes d'épines
Tant d'excellens monceaux perdus,
Sous les effroyables ruines,
Quand leur aspect vient vous saisir,
Font plus d'horreur que de plaisir.

Les Châteaux de Tibur, de Bayes,
Dans les Histoires si vantez,

RECUEIL DE BONS MOTS. 191

Ne sont aujourd'hui fréquentez,
Que des Hiboux & des Orfrayes.
Broffant des sentiers malaïsez,
On trouve dans ces Champs funeftes,
Des troncs fecs, des canaux brifez :
Qui font les miferables reftes
Des Parcs charmans, où les Heros
Goutoient le frais & le repos.

Pour voir dans Rome triomphante,
Les Scipions & les Céfars,
J'aurois pu franchir les hafards
Qu'un pénible voyage enfante;
Pour y voir le fage Senat
Qui gouvernoit ce grand Empire;
Pour y voir la pompe & l'éclat
De l'or, du jafpe & du porphyre;
Enfin fes ornemens divers,
Depouilles de tout l'Univers.

Mais pour voir des pans de murailles
Et de pitoyables débris,
Quitter votre Epoufe, Paris,
Et l'incomparable Versailles,
Paffer des Mers, grimper des Monts,
Que la Nature nous oppofe :
De bonne foi nous vous fommons
De nous en dire une autre caufe,
Ou de nous laiffer perdre à tous
Les fentimens qu'on a de vous.

Je

Arrêta seul toute une Armée :
Et d'autres lieux, malgré le tem
Commus par des faits éclatants.

Sans s'embarasser la cervelle ,
Ni prendre le soin d'y rever,
Gens attirez vous font trouver
L'ancienne Rome en la nouvelle
Pompée avoit là sa maison ;
C'est ici qu'habitoit Salluste ;
Là logeoit Brutus, là Pison :
Ici fut le Palais d'Auguste ,
Et mille autres absurditez
De ces Reveurs d'Antiquitez.

A chaque mot, chaque sadaisi
De l'Antiquaire prétendu,
Je vous vois surpris, éperdu ,

RECUEIL DE BONS MOTS. 193

Tout nous passe pour vérité,
Quand notre gout en est flatté.

Si la Peinture vous attache,
Rome aura pour vous de réel
Les Ouvrages de Raphaël,
De Michel Ange & du Carache.
Mais bannissant les préjugés,
Qui les élèvent sur les autres,
Ces vieux Peintres si louangez,
Comparez à beaucoup des nôtres,
N'auront que l'avantage heureux
D'avoir le droit d'ainez sur eux.

Vous devorerez de la vuë
Jusqu'aux moindres traits de leurs mains;
Le nom des vieux Peintres Romains
Est un ressort qui vous remue.
Je le fai, mais que la Raison
Sur votre passion l'emporte;
Pourquoi quitter votre Maison?
De Troye est presque à votre porte,
Et l'ami Bouys, sans le vanter,
Devroit assez vous contenter.

Puisqu'enfin ni moi, ni personne
Ne pouvons arrêter vos pas,
Adieu donc, mais n'oubliez pas
Deux bons avis que je vous donne.

Tom. II.

N

Quand

p. 442.
Vers le
commen-
cement
du 15.
siècle.

Pendant la paix que les Ven-
rent pour dix ans avec Philipp
Milan, la guerre s'alluma entre
rentins & ce Duc. Les Venitiens
tant de l'occasion lui enlever
ques places. Ce qui le contrain-
quitte la guerre de Florence
fendre son pais. Un Venitien
là-dessus à un Florentin : *Vous*
vez votre Liberté. „ Vous ne
„ pas délivrez, *dit le Florentin*
„ nous vous avons rendus trait

XXIV.

p. 442.

Un homme d'Ancone, gre-
leur, déplorant un jour fort
ment la décadence de l'Empire
comme si c'eût été un événem

„ nois qui ayant entendu raconter la
 „ mort de Roland arrivée depuis envi-
 „ ron sept cens ans, s'en alla tout éplo-
 „ ré dire à sa femme: *Ah! quel mal-*
 „ *heur! on vient de m'apprendre la mort*
 „ *de Roland qui défendoit si bien les*
 „ *Chrétiens.*

X X V.

Un de ces Chanteurs d'Italie qui les Ibid.
 jours de fête récitent au peuple les ac-
 tions des grands hommes, annonça un
 jour que le lendemain il chanteroit la
 mort d'*Hector*. Un homme simple qui
 étoit dans la foule alla la bourse à la
 main trouver le Chanteur, le priant ins-
 tamment de ne pas faire mourir si tôt
 un si grand Heros. Le Chanteur disse-
 ra autant de jours que la dupe eut de
 l'argent pour lui payer ses délais. Enfin
 l'argent ayant manqué, il fallut que le
 pauvre homme entendît, à son grand
 regret, raconter la mort d'*Hector*.

X X V I.

Il y avoit à Florence un Gentilhomme p. 443
 qui avoit une fort méchante fem-
 me, & sur tout fort babillarde. Elle
 n'alloit jamais à confesse qu'elle ne re-
 velât au Curé tous les pechez de son
 mari. Le Curé en reprenoit souvent le

mari. Mais ce dernier étant allé aussi à Confesse au même Prêtre; *Je ne viens pas, lui dit-il, pour me confesser, mais pour vous dire que cela n'est pas nécessaire, parce que ma femme vous fait souvent toute ma Confession.*

X X V I I.

Ibid.

Un certain faineant de Florence, homme sans profession & sans bien, ayant appris qu'un Medecin avoit composé des pillules, qui lui faisoient gagner beaucoup d'argent, se mit aussi à en faire en grand nombre. Il les donnoit indifféremment pour toute sorte de maladies; c'étoit une selle à tous chevaux. Comme elles réussissoient quelquefois par hazard, il passa bien-tôt pour un grand Medecin. Un jour un homme de la Campagne qui avoit perdu son âne lui demanda s'il n'avoit point quelque remède pour le lui faire retrouver. *Oui, dit-il, vous n'avez qu'à avaler six de mes pillules.* Il les avale & s'en va. Etant en chemin pour s'en retourner, les pillules operoient bien fort, il falut se détourner dans un endroit marécageux, où il y avoit des roseaux. Là il aperçut son âne qui païssoit. Là-dessus ne doutant point de l'effet des pillules, il s'en

RECUEIL DE BONS MOTS. 197

'en alla publier par tout qu'il avoit
rouvé un grand Medecin, qui non seu-
ement guerissoit les maladies, mais qui
aisoit retrouver les ânes à ceux qui les
avoient perdus.

XXVIII.

Antonio Lusco dont on parloit tout p. 444;
à l'heure étoit un homme à bons con-
tes. Il dit un jour qu'étant allé à Sienne
avec un Venitien fort simple peu ac-
côûtumé à monter à cheval ils couche-
rent dans une auberge où il y avoit
quantité de Cavaliers. Quand il fallut
partir chacun prend son cheval sans que
le bon Venitien branlât de sa place. An-
toine lui ayant demandé à quoi il s'amu-
soit pendant que tous les autres étoient
déjà à cheval. „ Je suis, *dit-il*, prêt à
„ partir, mais comme je ne saurois re-
„ connoître mon cheval entre tant d'au-
„ tres, j'attens que tout le monde soit
„ parti, parce que celui qui restera sera
„ le mien.

XXIX.

Il y avoit à Rome un Cardinal * nom- p. 445.
mé

* Il faut que ce soit *Thomas Brancatio* Napo-
litain, neveu de Jean XXIII. & à peu près de mê-
me humeur que son oncle. Ce Cardinal desho-
nora sa famille & sa dignité par ses mauvaises
mœurs,

mé le Cardinal de Naples, homme sans esprit & sans mérite. Il rioit toujours, comme on peut juger, le plus souvent sans sujet. Un jour revenant d'auprès du Pape quelqu'un qui le vit rire dit à son voisin : *Vous verrez qu'il rit de la sottise du Pape d'avoir fait un bémol comme lui Cardinal.*

XXX.

Ibid.

Le Concile de Constance envoyant en Espagne deux Moines noirs * à Benoît XIII. pour l'obliger à renoncer au Pontificat & pour les citer devant ce Concile. Dès que cet Antipape les vit, *Voilà, dit-il, deux voleurs qui viennent fondre sur moi. Il n'est pas surprenant, lui repartit un des Pères, que des corbeaux se jettent sur un corps mort,* lui reprochant par là qu'étant condamné par le Concile, il ne devoit plus être regardé que comme un Cadavre. Comme ce même Antipape défendoit les droits avec chaleur devant ces deux Abbez : *C'est ici, crioit-il, c'est ici qu'est l'Arche de Noé,* voulant dire, l'Arche de

Ce mot est rapporté dans l'Hist. du Conc. de Const. P. 452.

mœurs, & par ses extravagances au rapport de Giacomus & d'Auberi.

* C'est ainsi qu'on appelle les Benedictins,

de l'Alliance. *Il est vrai*, lui dit un des Benedictins, *qu'il y avoit bien des bêtes dans l'Arche de Noé.*

XXXI.

Deux hommes allerent chez un Notaire pour faire dresser un contrat de vente ; Ce Notaire qui avoit vû des formulaires de Contrat, mais qui n'en avoit jamais fait, leur demanda leurs noms. L'un dit qu'il s'appelloit *Jean*, l'autre *Philippe*. „ Ce Contrat, dit-il, „ ne seroit pas valable. Danstous ceux „ que j'ai vus le vendeur s'appelle „ *Coward*, & l'acheteur *Titius* ". Comme il n'en voulut pas demordre, quelque raison qu'on lui dit, il fallut que les contractans allassent chercher ailleurs un Notaire, non sans bien rire de la simplicité de celui-ci.

p. 448.

XXXII.

Les Florentins envoyerent un jour à Jeanne Reine de Naples un Docteur en Droit qui n'étoit rien moins que docte, mais qui avoit grande opinion de lui & sur tout de sa bonne mine. Le premier jour l'Envoyé exposa sa Commission. La Reine lui promit audience pour le lendemain, & il ne manqua pas de s'y trouver. Comme il y avoit du

Ibid.

monde dans la chambre, après quelques entretiens, il témoigna à la Reine, qu'il avoit des ordres secrets qu'il ne pouvoit lui communiquer qu'en particulier. L'ayant fait entrer dans son cabinet, il lui fit une déclaration d'amour. *Cet Article étoit-il aussi dans vos Instructions*, lui dit la Reine sans s'émouvoir, & le renvoya fort tranquillement.

XXXIII.

P. 451. On se plaignoit assez généralement dans le siècle de *Pogge* que les Papes n'élevoient aux Charges Ecclesiastiques que des ignorans, des fous, & des gens de mauvais caractère à toute sorte d'égards. *Antonio Lusco* ayant dit là-dessus que ce n'étoit pas plus le vice des Papes que des Seigneurs seculiers conta cette His-

(a) Il s'appelloit *Canis*.

(b) C'étoit Jean Visconti.

toire. Un Prince de Verone (a) avoit, dit-il, auprès de lui un Ecclesiastique, nommé *le Noble*, fort ignorant, mais bouffon, à qui il donna des benefices considerables. Ce Prince ayant envoyé un jour une Ambassade à l'Archevêque de Milan (b), le Noble s'y joignit. Le dernier ayant plû à l'Archevêque par ses discours facétieux, le Prélat dit qu'il feroit bien aisé de pouvoir lui accorder quelque grace. Le Noble lui demanda
une

RECUEIL DE BONS MOTS. 207

une Charge d'Archiprêtre qui étoit vacante. *Bon*, dit l'Archevêque en se moquant de lui, *ce n'est pas là une dignité pour un ignorant comme vous.*
 „ Je fais, *dit-il*, à la mode de mon
 „ païs. Car à Verone il n'y a que les
 „ ignorans qui parviennent.

XXXIV.

Un Moine confessant une jeune veuve fort jolie en devint tout à coup amoureux. Comme il craignoit de succomber à la tentation, il abregéoit autant qu'il pouvoit la confession. Enfin la veuve le pria de lui imposer telle penitence qu'il voudroit. *Helas!* *dit-il*, *c'est vous qui me l'avez donnée.*

Ibid.

XXXV.

La Ville de Perouse ayant envoyé des Députés à Urbain V. qui étoit à Avignon, ils trouverent ce Pontife malade au lit. L'Orateur de l'Ambassade lui fit un long discours, sans se mettre en peine de son indisposition & sans rien dire qui allât au fait. Quand il eût fini, le Pape leur demanda s'ils avoient quelque autre chose à proposer. Comme ils s'étoient aperçus de son ennui; *Nos ordres portent de vous déclarer que si vous ne nous accordez sur le champ ce*

P. 454.

N 5

que

que nous vous demandons, notre Orateur vous fera encore le même discours, avant que nous partions d'ici. Là-dessus il leur fit donner au plus vite leur expédition.

XXXVI.

P. 456.

Deux Juifs de Venise étant allés à Bologne, l'un d'eux y mourut. L'autre voulant emporter le corps de son camarade à Venise le coupa en pièces, le fit bien embaumer, & le mit dans un tonneau. La nuit un Florentin qui étoit près du tonneau, attiré par la bonne odeur des aromates ouvrit le tonneau & trouva la viande de si bon goût qu'il en mangea tout son sou. Le lendemain le Juif voulut emporter son tonneau. Mais il fut bien surpris de le sentir si léger; Il s'en plaignit. L'affaire examinée il se trouva que le Florentin étoit devenu le Sepulchre d'un Juif.

XXXVII.

Ibid.

Frideric II. avoit pour Secrétaire un fort habile homme Italien, nommé *Pierre des Vignes*, dont on a un bon nombre de Lettres sous le nom de cet Empereur. Ses ennemis l'ayant calomnié auprès de son Maître, il fut assez credule & en même tems assez inhabile pour lui faire crever les yeux. On pré-

prétend qu'il s'en repentit & que même, il le fit son Chancelier. Comme Frideric avoit besoin d'argent pour pousser la guerre qu'il faisoit au Pape, Alexandre III. qui l'avoit excommunié, il consulta là-dessus Pierre des Vignes qui lui conseilla de se servir des biens de l'Eglise pour lever une armée & pour la payer. Le conseil fut goûté. Frideric, qui étoit alors à Pise, pillà tout l'or & tout l'argent des Eglises de cette Ville, & en fit une grosse somme. La capture étoit d'autant plus de haut goût que c'étoit Alexandre II. Voyez dont Alexandre III. suivoit bien les tra-là-dessus ces qui avoit enrichi la Cathedrale de le Voya- ses plus beaux ornemens, & entre au-ge d'Italie des d'une ceinture d'or qui en faisoit le de Dom tour. Après cette execution Pierre des P. 186.

Vignes dit à son Maître. *Je me suis bien vengé du mal que vous m'avez fait. En m'ôtant la vue vous vous êtes rendu odieux aux hommes, & en vous faisant commettre ce Sacrilege, je vous ai attiré la colere de Dieu. Vous allez voir vos affaires tourner tous les jours de mal en pis.*

S'il étoit bien sûr que Dieu s'intéressât beaucoup à la conservation des
orne-

ornemens superflus de tant d'Eglises, on pourroit dire que Pierre des Vignes fut Prophete, car Frideric fut enfin obligé à se soumettre ignominieusement au Pape.

Je ferai une petite digression au sujet de ce célèbre Chancelier de Frideric

II. 1. On voit par le récit de Pogge que *Pierre des Vignes* étoit Italien, & non Alleman, comme l'ont dit *Tribem* & après lui quelques Modernes. Cela paroît aussi par quelques Lettres qui sont parmi celles de Pierre des Vignes & entre autres par une que lui écrivit le Chapitre de Capoue où cette Eglise le regarde comme son enfant aussi bien que comme son protecteur *.

2. On peut juger aussi par le témoignage de Pogge, que Pierre des Vignes étoit innocent, & que comme un autre Belifaire, il succomba sous la calomnie de ses ennemis, qui devoient être en grand nombre, sur tout en Italie, où il soutenoit vigoureusement le parti de l'Empereur contre les Papes. Il est vrai que

Ad ann. *Matthieu de Paris* qui florissoit environ
245. un

* *Epist. Petr. de Vin.* L. III. 43. Voyez aussi la Lettre 45. du même livre où il est appelé *enfant de Capoue*.

un siècle après la mort de Pierre des Vignes, dit que celui-ci fut convaincu d'avoir voulu faire empoisonner l'Empereur par son Medecin, & qu'il fut porté à cet attentat par de grosses sommes d'argent que le Pape lui donna. Mais il semble plus naturel de s'en rapporter à Pogge sur un fait arrivé en Italie, qu'à un Auteur Anglois tel qu'étoit Matthieu de Paris. D'ailleurs il y a des Auteurs à peu près contemporains & alleguez par *Henri de Sponde* qui soutiennent que Pierre des Vignes fut la victime de la jalousie que les Courtisans de l'Empereur avoient conçue du credit de cet habile Ministre. En effet toutes les présomptions sont pour un si grand homme qui pendant si longtemps avoit défendu son Maître avec tant de courage & de fermeté. *Nemo repente fuit turpissimus.* 3. A l'égard de cette particularité que l'Empereur se repentit de son injustice & de sa cruauté, qu'il reprit Pierre des Vignes à son service, que même il lui donna un poste plus éminent, & qu'il lui témoigna plus de confiance que jamais, ou Pogge se trompe, ou tous les autres Historiens qui disent unanimement que depuis

Ad ann.
1249. 11.
Voyez la
Vie de
Pierre des
Vignes à
la tête de
ses Let-
tres.

puis 1245: qu'il lui fit crever les yeux jusqu'à 1249. qui fut le dernier de sa vie, l'Empereur le fit, pour ainsi dire, mourir à petit feu le faisant traîner ignominieusement, dans toutes les villes d'Italie afin qu'elles fussent témoin de son supplice, le livrant à la merci de ses plus mortels ennemis, ou, selon d'autres, le retenant dans une dure prison à Capoue ou à San Miniato; où l'on prétend qu'il se tua lui même de desespoir, quoique d'autres disent qu'il le fit publiquement. Je voudrois bien que le recit de Pogge sur le repentir de l'Empereur fût véritable pour l'honneur de ce Prince & pour la justification de Pierre des Vignes dans l'esprit de la postérité. Mais un seul Historien ne sauroit balancer l'autorité unanime de tous les autres, sur tout Pogge n'ayant pas vécu dans le tems, & n'alléguant point de preuves de ce qu'il avance.

XXXVIII.

P. 457. Un Chevalier Napolitain, que Ladislas Roi de Sicile avoit fait Gouverneur de Perouse, reçut un jour deux Lettres, l'une d'un Marchand qui lui demandoit le payement de quelque dette,

te, l'autre de sa femme qui le prioit de venir bientôt la consoler de son absence. Il répondit au Marchand qu'il le payeroit dans peu. A l'égard de sa femme il lui écrivit une Lettre la plus tendre du monde, & en termes libres & même libertins. Il adressa par mégarde à sa femme la Lettre pour le Marchand, & au Marchand la Lettre pour sa femme. La femme comprit bien qu'il y avoit de la méprise, & prit en patience le chagrin que lui donnoit & la bévue & la dette de son mari. Mais le Marchand se croyant joué par une Lettre ridicule, où on lui promettoit des caresses au lieu d'argent, s'en alla tout en colere montrer cette Lettre au Roi qui n'en fit que rire. Le Marchand se croyoit moqué du Chevalier, & il le fut en effet de toute la Cour.

XXXIX.

Du tems de *Francisco Carrario* * Prince de Padoue il y avoit dans cette Ville-là un Hermite en grande odeur de Sainteté, mais dans le fond franc hypocrité. Après avoir debauché plusieurs femmes

p. 459.

* Il y en a eu deux de ce nom, le Pere & le Fils, sur la fin du 14. siècle. *Pogge, Hist. Florent.*

mes sous prétexte de les confesser, la comédie devint enfin publique. Il fut arrêté & mené devant le Prince qui fit aussi-tôt venir son Secrétaire pour écrire la confession du Moine. On lui demanda les noms de toutes les femmes qu'il avoit séduites, il en nomma un bon nombre. Comme le Secrétaire se divertissoit à cette énumération il pressoit l'Hermite avec menace, de n'en omettre aucune. *Ajoutez donc*, lui dit-il, *vo*
tre femme à cette liste. La plume tomba des mains au Secrétaire, & le Duc se moqua de lui de s'être attiré cette mortification par son avidité à savoir les fautes d'autrui.

X L.

p. 450.
Pogg.
Hist. de
Flor.
p. 159.

Les Façons des *Gibelins*, partisans des Empereurs, & des *Guelphes* qui étoient pour les Papes, desoloient l'Italie, & se pilloient sans quartier l'une l'autre. Un Général *s'étant emparé de Pavie par le secours de la faction Gibeline ne pilla d'abord que les Guelphes, mais après leur avoir tout pris il se jeta aussi sur les biens des Gibelins. Ceux-ci lui
en

* C'étoit Frangi Canis Prince de la Scala. Voyez *Hist. Flor.* p. 160.

en ayant fait des plaintes, *il est vrai ; dit-il, mes enfans, vous êtes Gibelins, mais les biens sont Guelphes.*

X L I.

Un Prêtre voyoit la femme d'un Berger & en eut un garçon. Quand il com-
p. 461.
mença à être grand, le Prêtre le deman-
da au Berger pour prendre soin de son
éducation. *Non non, dit le Berger, il
faut qu'il demeure dans la maison. Je fe-
rais bien mal le compte de mon maître si
j'en uisois à l'égard des agneaux qui nais-
sent dans sa bergerie comme vous voulez
que j'en use à l'égard de cet enfant.*

X L I I.

Dans un Conseil tenu à Perouse un Ibid.
Païsan ayant demandé quelque grace,
trouva beaucoup d'opposition de la part
d'un des Citoyens. Le lendemain le Paï-
san bien conseillé mena au Citoyen trois
ânes chargés de bled. Le présent fut
bien reçu ; & le Citoyen plaida forte-
ment la cause du Païsan. *Voyez, dit
quelqu'un là-dessus, comme les ânes sont
fluquens.*

X L I I I.

Il y avoit à Vicence un grand usurier p. 463.
qui néanmoins déclamoit sans cesse con-
tre les usuriers & prioit instamment un

Prédicateur de grande autorité dans la Ville de ne point épargner ces gens-là. Le Prédicateur qui connoissoit l'homme ne pouvoit pas comprendre quel intérêt il avoit à le presser là-dessus avec tant d'importunité lui qui faisoit profession d'usurier. Il lui en demanda la raison. *C'est, dit-il, qu'il y a tant d'usuriers dans la Ville que je ne gagne rien; au lieu que si par vos prédications vous pouvez corriger ce vice tout le monde viendra chez moi.*

XLIV.

P. 467. Un pauvre Batelier qui n'avoit rien gagné de tout le jour s'en retournoit tout triste chez lui; lorsque quelqu'un l'appella pour le passer dans sa barque. Le trajet se fit gayement. Mais le Batelier ayant demandé son payement, le passager protesta qu'il n'avoit pas un sol sur lui, mais qu'il lui donneroit un conseil qui lui vaudroit de l'argent. *Bon!* dit le Batelier, *ma femme & mes enfans ne vivent pas de conseil.* N'en pouvant tirer d'autre raison, il demanda enfin quel étoit donc ce conseil? *C'est, dit-il, de ne jamais passer personne sans vous faire payer par avance.*

XLV.

XLV.

Un certain Milanois, soit par bêtise p. 468.
oit par ostentation, avoit écrit tous ses
écchez dans un gros Livre qu'il porta à
on ~~Pere~~ Confesseur. Le Pere qui étoit
omme d'esprit effrayé de la grosseur
lu volume se contenta de faire quelques
questions au Penitent & puis lui déclara
qu'il lui donnoit l'absolution de tout
ce qui étoit dans son Livre. Celui-ci
ay ayant demandé quelle penitence il
lui imposoit. *De lire*, dit-il, *pendant*
un mois ce Livre-là sept fois par jour. Il
eut beau crier à l'impossibilité, il fallut
qu'il en passât par là.

XLVI.

Il seroit à souhaiter qu'on imitât à p. 470.
l'égard de tous les médisans la conduite
d'un Moine Augustin de Florence. Il Il s'appela
enseignoit la jeunesse avec beaucoup de loit Louis
succès. Un de ses Ecoliers qui avoit fait de Mar-
de plus grands progrès que les autres s'at- filli.
tira l'envie de ses camarades. L'un d'en-
tre eux alla trouver le Précepteur, &
lui dit qu'un tel étoit un ingrat & qu'il
parloit mal de son Maître. *Depuis quand*
le connoissez-vous, lui dit le vénérable
vieillard ? *Depuis un an*, dit l'autre.
„ Il faut que vous vous croyiez bien

„ habile & que vous me preniez pour
 „ un grand sot si vous vous imaginez
 „ que depuis dix ans je ne connois pas
 „ mieux le caractère & les mœurs de
 „ ce jeune homme que vous qui ne le
 „ connoissez que depuis un an.

XLVII.

Ibid.

On demanda un jour à ce même Réligieux ce que signifioient les deux pointes qui sont aux mitres des Evêques. *L'une, dit-il, signifie l'Ancien & l'autre le Nouveau Testament que les Evêques doivent savoir par cœur. Mais que signifient, continua-t-on, les deux espèces de courroies qui pendent à la mitre derrière le dos. Cela veut dire que les Evêques ne savent ni le Vieux ni le Nouveau Testament.*

XLVIII.

p. 471.

Un Grand d'Espagne avoit un fils si médisant qu'il fut obligé de lui défendre de jamais ouvrir la bouche. Le Pere & le Fils se trouverent un jour ensemble au dîner du Roi & de la Reine d'Espagne. Cette Princesse qui passoit pour être fort galante croyant le jeune homme sourd aussi bien que muet pria son Pere de le lui donner pour la servir. Le Pere y consentit, le fils fut

ré-

émoi des intrigues de la Reine pendant deux ans. Au bout de ce tems-là le Roi demanda au pere si son fils étoit muet de naissance, ou par quelque accident. *Ce n'est, dit-il, ni l'un ni l'autre, mais je lui ai défendu de parler à cause de sa mauvaise langue.* Le Roi ordonna au pere de permettre à son fils de prononcer seulement quelques mots. Le pere s'en défendit long-tems, disant qu'il pourroit en arriver du scandale. Enfin le fils eut permission de parler & se tourna vers le Roi, *Sire, dit-il, vous avez la plus impudique & la plus méchante de toutes les femmes.* Le Roi confus lui défendit de rien dire davantage.

X L I X.

Un François & un Genoïs qui avoient tous deux une tête de bœuf dans leurs armes prirent querelle là-dessus. Le François appella le Genoïs en duel & ce dernier accepta le défi. Comme ils étoient sur le point de se battre, le Genoïs demanda, quel étoit le sujet de leur démêlé. C'est, dit le François, parce que vous avez usurpé mes armes. *Vous vous trompez, dit le Genoïs, vos armes sont une tête de bœuf, les mien-*

p. 472.

ses font une tête de Vache. Ainsi finit le combat.

L.

p. 474. Le Capitaine d'un vaisseau Anglois se voyant en danger de faire naufrage voula à la Vierge Marie un cierge aussi grand que le mât du navire, s'il en échappoit. Quelqu'un lui representa qu'il n'y avoit pas assez de cire en Angleterre pour accomplir le vœu: *Pro-mettons* toujours, dit-il, *si nous échappons du danger, il faudra bien que la bonne Dame se contente d'un petit cierge.*

L I.

p. 472. On citoit un jour à Venise dans un Plaidoyer la *Novelle* & la *Clementine* *. Le Juge qui étoit fort ignorant avoit chez lui deux femmes de ce nom. Il s'imagina que l'Avocat les appelloit en témoignage & le censura aigrement de citer deux concubines dans une Assemblée si grave.

L I I.

p. 476. Un Egyptien qui étoit en Italie en un jour la curiosité d'aller entendre la Messe. On lui demanda son sentiment sur

* *Novelle* Constitutions de Justinien, *Clementine* Constitutions de Clement V.

sur cette cérémonie. Il en approuva tout à une chose près. *C'est*, dit-il, *qu'il n'y a point de charité, car j'ai vu là un homme qui mangeoit & buvoit tout seul sans rien donner aux autres qui devoient avoir faim & soif aussi bien que lui.*

L I I I.

Un Evêque Espagnol envoya son valet un vendredi acheter du poisson. Le valet n'en trouva point au marché, mais il apporta deux perdrix. L'Evêque lui ordonna de les mettre en broche & de les lui servir. Le valet lui représenta qu'il n'étoit pas permis de manger de la viande ce jour-là. *Ne fais-tu pas*, dit le Prélat, *que je suis Prêtre & que par conséquent il me sera plus aisé de faire d'une perdrix un poisson, qu'il ne me l'est de changer le pain dans le corps de Christ.* Là-dessus il fit le signe de la croix, & ayant commandé que les perdrix devinssent poissons, il les mangea comme tels. Ibid.

Ce mot est dans les Cent nouvelles & a été tire de Pogge.

L I V.

La plûpart des gens qui se divertissent des fous sont aussi fous qu'eux. Un Archevêque de Cologne avoit un fou qu'il faisoit coucher avec lui. Le Pré-

Ibid: Cyrano de Bergerac a imité ceci dans son

rethine
romp.

lat ayant un jour une Nonain à côté de lui, le fou tout étonné de sentir quatre jambes demanda à qui elles étoient. Elles sont toutes quatre à moi, dit l'Archevêque, le bouffon au même instant court dans la rue, & crie tout haut, venez voir un nouveau monstre; notre Archevêque en quadrupede.

L V.

455.

Le Cardinal de Bourdeaux fit autrefois ce conte à Pogge. Un Bourdelois se retira un jour chez lui, se plaignant fort d'un grand mal de jambes. La femme la lui frota, & la lui enveloppa bien. Comme il jetoit toujours les hauts cris, on alla chercher le Medecin. Celui-ci ayant touché la jambe prétendue malade, assura qu'il n'y avoit pas le moindre mal; *C'est donc l'autre,* lui dit le Visionnaire.

L V I.

459.

Quelques Freres mineurs étoient allés chez un Peintre pour faire faire le portrait de S. François d'Assise *. Ils furent tout un jour à débattre en sa présence, si on le peindroit *figura-*

* Moine fanatique du treizieme siècle, canonisé par Innocent III.

fié *, ou prêchant, ou sous quelque autre attitude. Lorsqu'ils se furent retirés pour s'aller coucher, le Peintre qui crût qu'ils s'étoient moquez de lui, peignit S. François jouant de la flute. D'autres disent pendu à un gibet. Ils voulurent faire pendre le Peintre, mais il avoit gagné au pied.

L V I I.

Il n'y a point de lieu où le jugement & la bienfaisance soient plus nécessaires qu'en Chaire. Un Prédicateur prêchant à Tivoli contre l'adultère avec beaucoup de véhémence, s'emporta follement jusqu'à dire qu'il aimeroit mieux connoître dix filles qu'une femme mariée. *Il y a*, dit quelqu'un là-dessus, *bien des gens de votre goût.*

L V I I I.

C'est une coutume en Hongrie qu'après la Messe tous ceux qui ont mal aux yeux s'approchent de l'autel pour se faire verser de l'eau du calice par le Prêtre officiant, qui prononce en même tems quelques paroles de l'Ecriture en Hon-

* Les Stigmates sont les marques des playes de notre Seigneur que les Cordeliers prétendent qu'il avoit imprimées, sur le corps de leur S. François.

Hongrois pour leur souhaitter la convalescence. Un Prêtre Florentin, qui se trouvoit en Hongrie, ayant un jour dit la Messe en preſence de l'Empereur Sigismond, pluſieurs gens qui avoient mal aux yeux s'approcherent du Prêtre, afin qu'il y repandît de l'eau du calice ſelon la coutume. Le Prêtre qui crût que les yeux ne leur pleuroient que pour avoir trop bu la veille, leur verſa de l'eau & leur dit en Italien, *Mourez plutôt de l'épée que de trop boire.* L'Empereur en rit & en ayant fait le conte à table, tout le monde en rit auſſi, hormis ceux qui avoient mal aux yeux.

L I X.

p. 461.

La coutume & l'éducation mettent beaucoup de différence entre les hommes. Un homme fort riche allant en hyver à Bologne, fourré depuis la tête juſqu'aux pieds rencontra, un jour qu'il faiſoit un froid horrible un pauvre Paiſan qui n'avoit ſur lui qu'un méchant juſtaucorps. Le Voyageur lui demanda s'il n'avoit pas grand froid. Non, lui dit le Paiſan d'un viſage fort gai. Comment cela ſe peut-il ? je gele ſous mes peliſſes. *Ab*, dit le Paiſan, *ſi comme moi vous portiez tout ce que vous*

vous avez d'habits vous n'auriez point froid.

L X.

Il y a des exemples de simplicité fort singuliers & fort facétieux. Un Païſan de *Pergola*, petite Ville de l'Etat de l'Eglise dans le Duché d'Urbain, eût bien voulu marier ſa fille à un de ſes voiſins. Le voiſin n'y vouloit point entendre parce qu'il la trouvoit encore trop jeune pour être mariée. *Oh*, dit le pere, *elle eſt bien nubile, car elle a déjà eu trois enfans du Vicaire de notre Curé.* p. 462f

L X I.

En voici un autre exemple. Un Vénitien homme fort ſimple, étoit monté à cheval pour aller à la Campagne; Il avoit derrière lui ſon valet à pied. Le cheval donna un coup de pied au valet, qui de colere prit une pierre & la jetta contre le dos de ſon maître croyant la jetter au cheval. Le maître crut, que c'étoit le cheval qui lui avoit donné un coup de pied. Cependant comme le valet ne pouvoit pas marcher fort vite le maître le querelloit; Je ne ſaurois, dit-il, marcher plus vite, votre cheval m'a bleſſé. *Oh*, dit le Vénitien, ce n'eſt rien, c'eſt une bête fort

vicieuse, elle m'a aussi donné un coup de pied dans les reins.

L X I I.

p. 488. Un de ces Moines quêteurs qui vont par le pais demandant l'aumône pour *S. Antoine de Padoue*, avoit tiré une bonne quantité de bled d'un Païsan, sur la promesse qu'il lui avoit faite qu'il prospereroit cette année-là, & qu'il ne perdrait pas une de ses brebis. Le Païsan, sur la parole du Religieux laissa errer ses brebis à l'aventure, il vint un loup qui en mangea plusieurs. Le quêteur revint l'année suivante & demanda du grain. Mais le Païsan lui en refusa & se plaignit qu'il l'avoit affronté & que le loup avoit mangé ses brebis. Oh, dit le Moine, je ne m'en étonne pas, il ne faut point vous fier au loup, c'est une méchante bête qui n'a point de parole. Elle tromperoit non seulement *S. Antoine*, mais notre Seigneur si elle pouvoit.

Antoine surnommé de Padoue, parce qu'il étoit Professeur en Théologie dans cette Ville & qu'il y mourut, étoit un Moine Franciscain, Originaire de Lisbonne. Il fut canonisé par Gregoire IX, dans le XIII^{me}. siècle. Voici le
ju-

jugement que Polydore Vergile Auteur Polyd.
Vergil.
L. VII.
c. VII.
p. 466.
 Italien faisoit des Moines de ce nom
 sur la fin du XV^{me}. siècle, & par con-
 sequent avant la Réformation. C'est,
 dit-il, une racaille de gens qui pillent le
 peuple Chrétien avec autant d'impudence
 que d'impunité. Ils portent la lettre T.
 pointée sur leur poitrine, pour être re-
 connus Disciples de S. Antoine, & pour
 demander l'aumône sous ce prétexte. En
 certaines saisons de l'année on leur don-
 ne des porcs qu'ils mènent de village en
 village afin qu'on les nourrisse en l'hon-
 neur de S. Antoine, à qui cet animal &
 plusieurs autres sont consacrez.

LXIII.

Un Voyageur ayant fait bonne chere p. 487.
 dans un cabaret, l'Hôte lui demanda son
 paiement. Le Voyageur dit qu'il n'a-
 voit point d'argent, mais qu'au lieu de
 cela il lui chanteroit les plus jolies chan-
 sons du monde. Le Cabaretier répon-
 dit qu'il vouloit de l'argent & non des
 chansons. Mais si je vous en chante une
 qui vous plaise, ne la prendrez-vous pas
 pour argent comptant ? A la bonne
 heure, dit l'Hôte. Il lui en chanta plu-
 sieurs qui ne lui plurent point. Enfin
 le Chanteur mettant la main à la bourse
 com-

comme s'il eût voulu la délier; Pour cette fois je m'en vais vous en chanter une qui sera de votre goût. Il se mit à en chanter une qu'on appelle en Italien la Chançon du Voyageur. *Mettez la main à la bourse & payez l'Hôte.* Celle-ci vous plait-elle? *Oui*, dit l'Hôte. *Vous êtes donc payé*, dit le Voyageur, & s'en alla.

L X I V.

p. 468.

Un Docteur de Milan fort ignorant s'imaginait que les oiseaux fuyoient non au son de la voix, mais au sens des paroles que l'on prononçoit. Il eut un jour la curiosité d'accompagner un Oiseleur qui alloit prendre des oiseaux au filet. Celui-ci lui recommanda fort de ne point parler. Mais dès qu'il vit des oiseaux assemblez il crut devoir en avertir l'Oiseleur; les oiseaux de s'envoler. L'Oiseleur le pria encore une fois de ne dire mot, & il le promit. Les oiseaux revinrent & le Docteur cria en Latin: *Voilà des oiseaux.* Comme l'Oiseleur lui en faisoit des reproches, je ne croyois pas, dit-il, que les oiseaux entendent le Latin.

L X V.

p. 473.

Un homme de Perouse fort obéré
s'en

s'en alloit dans la rue tout melancholique. Quelque passant lui demanda quel étoit le sujet de sa tristesse. Je dois, dit-il, & je ne saurois payer. *Bon!* lui repartit l'autre, *Laissez cette inquietude à votre Creancier.*

L X V I.

Un certain bouffon connu de Pogge, p. 476; demanda à un Religieux lequel étoit le plus agréable à Dieu de dire ou de faire. Le Religieux répondit que c'étoit de faire. Il y a donc plus de merite, dit le bouffon, à faire des *Patenotres* * qu'à en dire.

L X V I I.

Il n'y a rien de si ordinaire que de voir les Fanfarons de bravoure saigner du nez dans l'occasion. Lorsque l'Empereur Frederic II. mourut en Italie †, la guerre y étoit allumée de tous côtez. Un jour de bataille un Officier de distingué

* Les *Patenotres* sont des chapelets avec lesquels on recite le *Pater*.

† Il mourut en 1250. dans la Pouille au Royaume de Naples proche de Luceria; & non à Siennep proche de Florence, comme le dit Pogge, ne pensant pas qu'il y a aussi dans la Pouille un endroit qui s'appelle Florence, ou Florenzola. *Struv. Syn. Hist. Germ. Diff. XX.*

avoit déjà commence, des sons
verts de blessures, il se mit à n'
le pas. Il s'approcha enfin p
mais entendant les cris des deux
&c voyant que le combat étoit
il s'arrêta tout-à-coup comme
été pétrifié. Quelqu'un qui l'
tendu se faire tout blanc de f
lui demanda pourquoi il n'
pas. *Je sens, dit-il; que je n*
intrepide comme je me croyois.

LXVIII.

p. 485. Un Tyran qui ne cherchoit
gner ses Sujets en exigeoit d
choies impossibles sous de gre
nes. Il commanda à l'un d'e
prendre à lire à un âne. L'autr
refuser demanda dix ans de ter

à craindre, avant ce tems-là ou je
rai, ou l'âne, ou mon maître mour-

LXIX.

n Curé annonçant au peuple la fé- p. 486.
L'Épi-
phanie. *Je ne sai, dit-il, si* phanie
un homme ou une femme, mais c'est est com-
muné-
mente-
ment le
jour des
Rois.
Ibid.

LXX.

y a beaucoup de gens qui pour
r les apparences font commettre
l'autres à leur profit des crimes
ont honte de commettre eux-mê-

Un homme qui avoit besoin d'ar-
alla pour en emprunter sur gage
un vieux Bourgeois qui avoit fait
et d'usure, mais qui feignoit d'y a-
renoncé. L'emprunteur portoit
gage une croix d'argent, où on
doit qu'il y avoit un morceau du
de la vraie croix. Le rusé vieillard
dit qu'il ne se mêloit plus de ce
ais trafic, mais qu'il avoit un pen-
le fils qui pourroit lui faire son af-

Il le fait conduire chez son fils.
on valet. À peine avoit-il fait quel-
pas que le vieux usurier cria au va-
du moins, dites à mon fils qu'il rab-
le la somme ce que pèse le bois.

m. II.

P

LXXI.

LXXI.

Ibid.

Un Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or étant venu en Ambassade à Florence faisoit parade de plusieurs chaînes qu'il avoit à son col. Un homme d'esprit dit là-dessus : *On se contente d'une chaîne pour les autres fous, mais celui-ci en veut avoir plusieurs.*

LXXII.

Ibid.

Il y a des gens qui goguenardent si profanément jusqu'au dernier soupir. Un Religieux qui étoit allé voir un homme de ce mauvais caractère au lit de mort lui disoit entre autres choses, que Dieu avoit accoutumé de châtier ceux qu'il aime. *Je ne m'étonne donc pas,* dit le malade, *si Dieu a si peu d'amis, puis qu'il traite si mal ceux qu'il aime.*

LXXIII.

Ibid.

Il y a de faux pénitens qui semblent n'aller à confesse que pour le mérite de la Religion & du Confesseur. Quelquefois même le Confesseur & le Pénitent ne valent pas mieux l'un que l'autre. On voit des Confesseurs qui aban-

rent

* Voyez une semblable impiété dans la lettre du Damon de la première Satyre de Diderot au sujet de M. Galland.

vent leurs Penitens, dépens compensez, à l'exemple des Juges qui mettent quelquefois les plaideurs hors de cour & de procès comme si devant Dieu le péché de l'un pouvoit expier celui de l'autre. Un Pénitent alla dire un jour à son Confesseur qu'il avoit volé son voisin, mais que ce même voisin l'avoit volé aussi. Ce même homme lui dit encore: „ J'ai battu un homme, mais il s'est bien revengé ". *Hé bien*, dit le Prêtre; *l'un est compensé par l'autre*. „ J'ai encore à me confesser d'un grand péché, dit l'Hypocrite; mais je n'aurai jamais le courage de vous l'avouer, parce qu'il vous regarde de fort près ". Après avoir long tems balancé, il se rendit aux instances du Prêtre. „ J'ai, dit-il, abusé de votre sœur ", *Et moi*, dit le Prêtre; *plus d'une fois de votre mere*. *Ainsi nous voila quitte à quitte*.

LXXIV.

On débite quelquefois au peuple des miracles qui portent avec eux leur réputation, mais dont la singularité mérite quelque attention. Pogge témoigne qu'étant un jour à Rome au Sermon qu'un Augustin faisoit dans l'Egli-

p. 479.



„ tues, il sortit d'un coin
„ lequel depuis environ quin
„ avoit enterré un Citoyer
„ une voix qui appelloit les
„ Elle se fit entendre plusie
„ tilement parce que les Mo
„ trop effrayez. Mais er
„ rassurez ils allerent où la
„ pelloit. Le mort leur cris
„ craindre, mais d'ôter la pi
„ ler chercher un calice. C
„ fait le mort se leva, &
„ le calice l'hostie consacrée
„ prise avant sa mort, &
„ ra qu'il étoit damné &
„ froit des tourmens horri
„ avoir connu sa mere &
„ ne s'être pas confessé de

ce miracle en songe, & qu'à force de le raconter, il s'étoit persuadé qu'il étoit véritable,

LXXV.

Il y a dans la Romagne un Bourg appelé *Pera* qui appartenoit autrefois aux Genoïs, & où la plupart des Ambassadeurs Chrétiens en Turquie font aujourd'hui leur résidence. Quelques Genoïs étant allez à Constantinople pour y negotier furent insultez par des Grecs qui tuerent les uns & blessèrent les autres. Le Consul des Marchands Genoïs en porta des plaintes à l'Empe-
 reur des Grecs; Ce Prince pour toute punition fit raser le menton aux coupables, ce qui est une grande ignominie en ce pais-là. Le Consul se croyant insulté par une punition qu'il trouvoit legere permit aux Genoïs de se vanger aux-mêmes. Ils allerent donc à Constantinople & firent main basse sur plusieurs Grecs.

Ce pour-
 voit être
 Michel
 Paleolo-
 gue ou
 Andronic
 son fils.

L'Empereur s'en plaignit au Consul qui étoit à *Pera*, & ce dernier promit d'en faire bonne justice. Il fit en effet amener un jour les coupables dans la place publique, comme s'il eût voulu leur faire couper la tête. Tout le

P. 474.

LXXVI.

p. 472. Du tems d'Eugene IV. i
quantité de courtisannes à la
Rome & cette Cour étoit fo
née. Un Cardinal Grec y e
avec sa longue barbe on lui
de la faire raser pour se co
l'usage. *Non non*, dit le Card
lot, *il faut bien qu'il y ait un
mi tant de chebres.*

LXXVII.

p. 465. Un Notaire de Florence,
peu de pratique, s'avisa de cet
nerie pour gagner de l'argen
allé trouver un jeune homme
pere étoit mort, il lui dem
voit été payé d'une certaine s
son pere avoit tiré d'auul.

„ entre les mains, il ne tient qu'à vous
 „ de l'acheter ". Le jeune homme
 achete le faux acte & fait assigner le fils
 du prétendu débiteur. Celui-ci soutint
 qu'il paroîssoit par les Livres de son Pe-
 re qui étoit Marchand, qu'il n'avoit ja-
 mais rien emprunté, & alla trouver le No-
 taire pour l'accuser d'avoir fait un faux
 acte. „ Vous n'étiez pas au monde,
 „ dit le Notaire, quand cette somme
 „ fut empruntée. Votre pere la rendit
 „ au bout de quelque tems & j'en ai
 „ chez moi la quittance ". Le jeune
 homme la racheta, & le Notaire par ce
 moyen tira de l'argent des deux côtez.

LXXVIII.

Martin V. comptoit un jour que le p. 445.
 Légat de Bologne ayant traité de fou
 un Docteur qui sollicitoit quelque gra-
 ce avec importunité, le Docteur de-
 manda au Légat quand il l'avoit surpris
 à faire l'action d'un fou. Le Légat lui
 marquoit une certaine occasion où il
 prétendoit qu'il avoit fait une folie. *Vous
 vous trompez*, dit l'autre, *je n'en ai fait
 que quand je vous ai fait Docteur, car
 vous n'en étiez pas capable **.

P 4 LXXIX.

* Il faut que ce soit Balthazar Coffa qui fut de-
 puis Jean XXIII. déposé au Concile de Constance.

LXXIX.

p. 441. A trompeur trompeur. &c. dit le Proverbe. * Un Renard voyant des poules juchées avec leur Coq dans une cour tâchoit de les attirer par de belles paroles. J'ai, dit-il, une bonne nouvelle à vous apprendre, c'est que les animaux ont tenu un grand Conseil, & ont fait entre eux une paix éternelle. Défendez, dit-il, caleçons de bonni amis cette paix. Le Coq plus fin que le Renard se dresse sur ses ergots & regarde de tous côtés. Que regardez-vous ? dit le Renard. Je regarde deux chiens qui s'avancent, & le Renard de fuir à toutes jambes. Eh, dit le Coq, la paix est faite entre les animaux. Oh, dit le Renard, peut-être que ces deux chiens n'en savent pas encore la nouvelle.

LXXX.

p. 434. Un Païsan étant monté sur un châtaignier pour secouer des châtaignes tomba en descendant & se rompit une côte. Si vous m'aviez consulté, dit quelque mauvais plaisant qui se trouva là,

* La Fontaine a imité cette Fable, mais il a omis la repartie du Renard fugitif qui a beaucoup de sel.

RECUEIL DE BONS MOTS. 233

à, ce malheur ne vous seroit pas arrivé, mais mon Conseil pourra vous servir, pour l'avenir. C'est de ne descendre jamais plus vête que vous êtes monté.

LXXXI.

Un certain Nicolas homme savant, p. 429.
mais d'un esprit satyrique & d'une lan-
gue fort mal apprise, se moquoit un
jour d'Eugene IV. en ces termes. „ Je
„ suis le plus malheureux de tous les
„ hommes; C'est aujourd'hui le regne
„ de la Folie, le Rape avance tous les
„ jours des sots & des fous. Je suis le
„ seul pour qui il ne fait rien. C'est,
„ disoit-il, sa faute, car j'ai tout le
„ merite qu'il faut pour parvenir.

LXXXII.

Un certain Abbé fort gras & d'une Ibid.
grosseur excessive allant un soir assez
tard à Florence demanda à un Païsan,
s'il entreroit bien dans la Ville. *Oui,*
dit le Païsan, qui jouoit sur l'équivo-
que du mot *entrer*, *puis qu'un chariot*
de foin y entre bien.

LXXXIII.

On trouvera ici le caractère de bien
des gens. Un Seigneur de Rome étant
allé à Florence pour y entrer en posses-
sion de quelque charge tint tout un jour

les principaux de la Ville à un palais
 que de lui. Il leur disoit qu'il estoit un
 Gentilhomme Romain, & leur parlant
 avec emphase tout ce qu'il pouvoit
 qu'on avoit jamais dit ou fait à sa
 gloire. Après cela il rendoit compte de
 son Voyage, comment il étoit parti de
 Rome, & par qui il avoit été accom-
 pagné à son départ, puis il disoit que
 la première journée il étoit arrivé à Sa-
 vigne, & racontoit ce qu'il y avoit fait
 jusqu'aux moindres choses. Il étoit
 déjà passé plusieurs heures sans que la
 conversation l'eût conduit à Giannetto. Un
 des auditeurs ennuyé, changea tout le
 reste de la compagnie, de la longueur
 d'un discours si fastueux & si insipide,
 lui dit à l'oreille, qu'il étoit tard &
 que s'il ne hâtoit son Voyage pour ar-
 river à Florence, il manqueroit l'affai-
 re importante qui l'y avoit fait venir.
 Il profita de Paris & conclut en disant,
 Enfin je suis arrivé à Florence.

LXXXIV.

On infligeoit à *Terra Nova* une cer-
 taine peine à ceux qui jouoient aux dez.
 Un homme de la connoissance de Pog-
 ge ayant été surpris à y jouer fut mis
 en prison. Comme on lui demandoit

la cause de sa detention. *C'est, dit-il, notre Juge qui m'a fait mettre ici parce que j'ai joué mon argent ; Je ne sais ce qu'il m'auroit fait si j'avois joué le sien.*

LXXXV.

Quelqu'un disoit mille plaisanteries dans le Palais du Pape Eugène IV.
 „ Savez vous, lui dit-on, qu'on vous „ prendra pour un fou “. *J'en serois ravi, dit-il, c'est le seul moyen de s'avancer auprès de ceux qui gouvernent aujourd'hui.*

LXXXVI.

Un Prédicateur prêchant à Perouse, dit à ses auditeurs sur la fin de son Sermon. *Mes Freres, toutes vos femmes m'ont protesté à confesse qu'elles avoient été fideles à leurs maris, & vous de votre côté vous avez confessé que vous aviez tous connu les femmes d'autrui. Dites-moi donc, je vous prie, qui des femmes ou des maris a dit la verité.*

LXXXVII.

Le Cardinal de Bar Napolitain avoit un Hôpital à Verceil *, dont il tiroit fort peu de profit parce qu'il avoit beaucoup de malades à entretenir. Il en-
 voya

* C'étoit Landolphe de Maramaur dont il est parlé dans le Concile de Constance.

yoya un jour l'Intendant de sa maison pour en recevoir les rentes. Cet Officier voyant un nombre prodigieux de malades qui consumoient tout le revenu de son maître s'avisa de ce tour. Il se deguisa en Medecin & fit assembler tous les malades, visita leurs playes & leur déclara qu'on ne pouvoit les guerir qu'avec un onguent de graisse humaine. Il faut donc, leur dit-il, que dès aujourd'hui vous tiriez au sort entre vous à qui sera cuit dans de l'eau bouillante pour le salut de tous les autres. A ces mots tous les malades effrayez vuiderent incessamment l'Hôpital.

LXXXVIII.

On croit ordinairement que la distraction est une marque d'esprit. Cette marque est au moins bien équivoque & c'est aussi souvent une marque de stupidité. Les Païsans les plus grossiers ont leurs distractions aussi bien que les plus grands esprits. Un Païsan de Terra Nova, nommé Mancini, gaignoit sa vie à mener du bled dans les Villes du voisinage. Un jour qu'il revenoit du marché il monta sur le plus beau de ses ânes dont il savoit bien le compte. Approchant de sa maison il s'aperçut qu'il lui en man-

manquoit un, ne comptant pas celui qu'il montoit. Il retourne sur ses pas & court sept milles de chemin demandant son âne à tout le monde. Point de nouvelles. Il s'en retournoit fort triste de sa perte, lorsqu'étant descendu de dessus son âne, sa femme l'avertit que c'étoit là celui qu'il cherchoit.

LXXXIX.

Un autre Païsan, après avoir labouré jusqu'à midi, se mit avec sa charrue sur un âne, pour ne pas fatiguer ses bœufs à la traîner. S'apercevant que l'animal succomboit sous le poids il descend, met sa charrue sur la tête, & remonte en disant à son âne : *Tu marcheras bien à présent, ce n'est pas toi qui porte la charrue, c'est moi.* La distraction est certainement une absence d'esprit, un défaut, une impolitesse dont tout homme qui veut être sociable doit se corriger soigneusement.

XC.

Il y avoit dans une Ville proche de Boulogne un *Podestat* ou autrement un Juge fort ignorant. Il vint un jour plaider devant lui deux hommes dont l'un devoit à l'autre. Le Créancier ayant demandé sa dette, le *Podestat* se tour-

noit

noit du côté du Débiteur & le querelloit de ce qu'il ne payoit pas ce qu'il devoit. Le Débiteur de nier la dette & le Juge de se tourner vers le Créancier & le blâmer de demander ce qui ne lui étoit pas dû. Les ayant ainsi balotés pendant long-tems au lieu de demander des preuves & des témoins ; les renvoya avec ce jugement : *Vous avez ; dit-il, tous deux perdu & gagné :*

XCI.

Un Florentin qui avoit été absent de chez lui pendant un an, trouva sa femme en couche à son retour. Le mari confus & fâché va trouver une matrone, & lui demande si une femme pouvoit porter son fruit douze mois. *Oui ; dit-elle ; si par hazard votre femme a été un âne le jour qu'elle a conçu ; elle n'accouchera qu'au bout d'un an comme font les ânesses.* Le bon mari prit cette réponse pour argent comptant & s'en retourna chez lui tout rejoui.

XCII.

Un Prédicateur prêchant le jour de la fête de St. *Christophore* * ; c'est-à-dire,

* C'est St. Christophle. L'Eglise Romaine célèbre deux Saints de ce nom. L'un le 28. Juillet
qui

lire , *porte-Christ*, demanda plusieurs fois à ses auditeurs qui étoit celui qui avoit eu cette gloire de porter J. C. *C'étoit un âne*, répondit quelqu'un qui l'envoyoit de ses questions.

Un jour une grande Princesse d'Allemagne demandoit à un homme de savoir & d'esprit ce que vouloit dire l'Histoire de l'âne de Balaam dont il est parlé dans l'Ecriture, parce qu'elle trouvoit l'Histoire peu vraisemblable. *C'étoit une ânesse*, *Madame*, dit l'interrogé. La Princesse en rit & la question demeura là.

X C I I I.

Il y a des faits qui paroissent incroyables, mais qu'on ne sauroit pourtant guere se dispenser de croire sans incivilité quand on examine le caractère des témoins qui en déposent. Ce que Poge raconte d'un homme qui fut deux ans sans boire ni manger quoique ce soit est dans ce rang. Il s'agit d'un Prêtre de Noyon qui exerçoit à Rome la char-

p. 485.

ge
qui est le jour qu'on prétend que St. Christophle fut martyrisé sous Decius; l'autre le 20. Août jour où l'on prétend aussi que St. Christophle souffrit le Martyre dans le neuvième Siècle pendant la persécution des Sarrasins. *Baronii Martyr.*

ge de *Scripteur* de la Chancellerie Apostolique sous le Pontificat d'Eugene IV. Cet homme étant allé faire un Voyage dans sa patrie y tomba malade d'une grande & longue maladie qui étoit accompagnée de symptômes singuliers. Quelques années après il retourna à Rome sous le Pontificat de Nicolas V. exercer la même charge. Là il racontoit à plusieurs graves personnages de la Cour Romaine qu'étant relevé de sa maladie il avoit été deux ans sans manger ni boire, quoiqu'il eût essayé souvent de faire l'un & l'autre. Cet homme paroissoit de fort bon sens, homme de bien, & n'avoit point du tout l'air ni d'un imposteur ni d'un possédé, comme quelques-uns le croyoient. Tout le monde couroit à lui de toutes parts pour l'interroger là-dessus & Pogge témoigne l'en avoir souvent entretenu. Il avouoit lui-même qu'il ne l'auroit jamais cru s'il ne l'avoit pas expérimenté dans sa personne. Ceux qui raisoient le mieux là-dessus jugeoient que la même humeur melancholique qui le rongeoit lui fournissoit de la nourriture. Pogge ajoute ici qu'il avoit lu dans les Annales de France au neuvième siècle

cle sous l'Empereur Lôthaire & le Pape Paschal, que la même chose étoit arrivée à une fille de Toul en Lorraine, qui d'abord avoit été dix mois sans manger de pain, & ensuite trois ans sans boire ni manger, & qui étoit revenue à son premier état.

Æneas Sylvius raconte à peu près la même Histoire, mais avec quelques circonstances différentes. 1. Il dit que cet homme qui étoit Prêtre fut quatre ans sans manger, mais qu'il mangeoit pourtant un peu; quand il étoit invité chez des Evêques. 2. Que ce même homme étant à Sienné dit à *Leonard d'Imola*, qu'il s'en alloit à la Cour de Rome, qu'il y souffriroit, mais qu'il n'y périroit pas. 3. Qu'étant à Rome, il y fut en admiration & en odeur de sainteté pendant un assez long-tems, mais qu'enfin il fut mis en prison & foïetté, *parce*, dit fort bien Æneas Sylvius, *que tout ce qui tient du prodige est suspect.*

XCIV.

Un Prédicateur prêchoit un jour sur l'Evangile de la multiplication des pains. Au lieu des cinq mille hommes que J. C. repût il n'en nomma que cinq cens. Ce-

Tom. II.

Q

lui

lui qui le souffloit lui dit tout bas; *il faut dire cinq mille.* TAISEZ-VOUS, *Sat*, repartit l'Orateur, *on aura encore assez de peine à en croire cinq cens.*

XCV.

Quelcun demandoit un jour à Rodolphe de Camerino, dont on a parlé ailleurs, un cheval si accompli qu'il étoit impossible d'en trouver un tel dans aucune écurie; Rodolphe fit tirer de sa sienne une cavalle & un étalon, & dit à cet homme: *Tenez, vous n'avez qu'à faire faire un cheval à votre fantaisie.*

XCVI.

Deux hommes avoient un procès ensemble; l'un d'entre eux donna au Juge un baril d'huile, & l'autre un cochon. Le Juge prononça pour celui qui lui avoit fait présent de l'animal. L'autre lui en ayant fait des plaintes il répondit qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile, & que cela lui avoit fait oublier sa cause.

XCVII.

Un Prédicateur, qui au lieu de parler sembloit rugir & braire, apperçut une femme qui pleuroit à son Sermon. S'imaginant qu'elle en étoit touchée il

fit venir chez lui pour savoir le sujet de ses soupirs & de ses larmes dans l'espérance de lui donner quelque conseil ou quelque consolation. *Hélas !* dit-elle, *mon Pere, en vous entendant il me sembloit reconnoître la voix d'un âne que mon mari m'avoit laissé en mourant pour igner ma vie, & que j'ai malheureusement perdu. C'est ce qui me faisoit pleurer.*

XCVIII.

Il n'y a rien de plus équivoque que les apparences de la Vertu, & souvent en de plus inutile que le grand Savoir, au moins par rapport aux mœurs. *Jean André* étoit au quatorzième siècle un des célèbres Docteurs en Droit Canon qu'il y eût en Italie. Sa femme le trouva un jour badinant avec la servante, *Qu'est devenue, lui dit-elle, votre Sagesse ?* *Je l'ai donnée,* dit-il, *à cette fille.*

Jean André vivoit sous *Frederic II.* *Mainfroi* Roi de Sardaigne fils de cet Empereur avoit remporté une victoire sur les Genoïs qui tenoient le parti du Pape, & fait quantité de prisonniers, entre lesquels étoient trois Légats du Pape & une grande quantité de Prélats

XCIX.

La jalousie est une fureur capable de porter les hommes aux dernières vagances, & aux plus grands excès. Un habitant de Gubio dans le d'Urbain en Italie, soupçonnant l'infidélité de sa femme, fit par jalousie s'en éclaircir ce que l'Histoire ecclésiastique nous apprend qu'Origène fit par dévotion.

C.

Un Curé de Florence recevant les offrandes de ses Paroissiens avoit coutume de dire, *Vous en recevrez autant & la Vie Eternelle.* *Très bien content,* répondit un vieux homme libertin, *si seulement on*

ent fastueux. Il ne marchoit jamais sans un beau cortège, & quantité de chevaux de main superbement harnachés. Le Roi de France lui demandant un jour si les Apôtres marchaient en si grande pompe : *Non*, dit-il, *mais de vos tems les Rois ne vivoient pas non plus comme aujourd'hui, puis qu'ils n'étoient Bergers, & qu'ils gardoient des troupeaux.*

La réponse eût mieux valu si le Cardinal eût pris les choses de plus haut. Il falloit qu'il crût le Roi bien ignorant, ou qu'il le fût lui-même beaucoup sur ne savoir pas que du tems des Apôtres les Rois ne vivoient rien moins qu'en Bergers.

CII.

Quelques Religieux s'entretenoient un jour de l'âge & des actions de notre Seigneur, & disoient qu'il avoit commencé à prêcher à la fin de sa trentième année. Un ignorant de la troupe leur demanda quelle avoit été la première action de Jésus-Christ après avoir atteint l'âge de trente ans; Comme ils hésitoient là-dessus, *vous voilà en embarras*, leur dit-il, *avec tout votre savoir. Ce qu'il fit d'abord ce*

des Florentins d'Avignon. *Et* gaillards, dit-il, *Et* il n'
un qui en un an n'y devienne
autre Florentin qui vouloit
compatriotes, lui demanda
y avoit séjourné ; *six mois*
répondit-il. *Vous êtes bien*
dit-on, *car vous avez fait*
ce que les autres ne font qu'en

C I V.

Un jeune homme de Flore
amoureux d'une Dame de
d'une grande vertu. Il la fit
toutes les Eglises pour lui fai
pliment qu'il avoit préparé.
qu'elle prenoit de l'eau beni
l'occasion favorable, mais c

C V.

Un Prédicateur voulant faire entendre à ses Auditeurs que pour juger de la conversion de quelqu'un, il falloit regarder aux œuvres & non aux paroles & aux larmes, raconta cette fable.

„ Un homme prenoit des oiseaux dans
 „ une voliere & les étrangloit avec ses
 „ doigts. Il se blessa par quelque accident & il pleuroit de douleur. Un
 „ des oiseaux qui s'en appercût dit à
 „ ses Camarades, *prenons courage, il a*
 „ *pitié de nous.* O! dit le plus vieux
 „ & le plus expérimenté d'entre eux,
 „ *ô mes enfans, ne regardez pas à ses yeux,*
 „ *regardez à ses mains.*

C V I.

Pendant la guerre de Gregoire XI. avec les Florentins la Marche d'Ancone, & presque toutes les Provinces de l'Etat Ecclesiastique se revolterent contre ce Pontife. Un Orateur d'Ancone étant envoyé à Florence pour remercier les Florentins de ce que par leur secours ils avoient recouvré leur liberté, se mit à declamer avec fureur contre le Pape, contre ses Ministres, & sur tout contre les Grands Seigneurs, les Ducs, les Gouverneurs des Provinces qu'il

traitoit tous de Tyrans. Rodolphe de Camerino alors Duc de Florence, qui étoit présent, offensé de cette hardiesse demanda à l'Orateur de quelle profession il étoit. Il répondit qu'il étoit Docteur en Droit Civil, & qu'il avoit étudié les Loix pendant dix ans. *Vous auriez bien fait, dit Rodolphe, d'en employer un à étudier la discretion.*

C V I I.

Il y avoit à Rome deux Prédicateurs, dont l'un étoit long & l'autre court. On disoit de celui qui étoit long, qu'il n'étoit pas capable d'être court, & de celui qui étoit court qu'il n'avoit pas le moyen d'être long.

C V I I I.

Il n'y a point de tems plus mal employé, & cependant il n'y en a point qui se passe plus agréablement que celui où l'on fait des châteaux en Espagne. Si ce passe-tems étoit volontaire, il donneroit un grand ridicule, mais comme il ne l'est pas, c'est autant de pris sur l'ennemi. L'ennemi, c'est l'Ennui.

C I X.

Il y avoit à Rome un Moine Dominicain qui expliquoit Virgile à la Jeunesse.

neffe. Quand il rencontroit quelque mot qu'il n'entendoit pas, il faisoit accroire à ses écoliers que ce mot signifioit un certain oiseau de l'Arabie. C'est ainsi, dit Pogge, que Laurent Valle donne le change pour couvrir son ignorance. Quand il est convaincu de quelque faute il la rejette sur le Copiste.

C X.

Le Cardinal Capranica, dont on a parlé au commencement de cet Ouvrage, n'aimoit point les visites inutiles. Quand il venoit quelques Courtisans lui rendre visite sans avoir aucune affaire à lui proposer, il leur demandoit ce qu'ils vouloient, *Nous venons*, disoit-on, *vous visiter*. EH BIEN, répondoit-il en présentant le bras, *voyez donc si j'ai la fièvre*.

C X I.

Ce même Cardinal sortant du Conclave où *Alfonse Borgia*, qui étoit Catalan, fut élu Pape; sous le nom de Calixte III. rencontra un mendiant qui lui demandoit l'aumône disant qu'il venoit de sortir d'entre les mains des Catalans. *C'est vous*, dit le Cardinal, *qui nous devez donner l'aumône, vous sortez d'entre les mains des Catalans, Et*

Q 5

pour

250 **POGGE LANA. Part. III.**

par nous, nous y sommes allés

Ca mot n'est pas rapporté par Rogge le Parc, mais par Baptista son fils. M. Aubert, qui le rapporte de Gaimbert, son beau-père, dit-il, que Calixte III. étoit de Valence & non pas Catalan. Cet habile homme se trompe. Galixte étoit Catalan, & avoit fait ses études à Lerida, mais il avoit été Evêque de Valence.

CXII.

Le Cardinal Capranica étoit un Prélat fort généreux. Il ne vouloit point qu'on le serviroit des bons offices qu'il rendoit. Il ne se faisoit pas même qu'un autre s'en fit honneur quoi qu'il n'y eût point de part. Il obtint de Calixte III. que Pogge seroit confirmé dans sa charge de Secrétaire. Le Président de la Chancellerie s'en fit honneur & envoya l'expédition à Pogge comme de sa propre part. Capranica le sut, *Qu'importe, dit-il, pourvu que Pogge soit accommodé?*

CXIII.

Pogge étoit ennemi juré de l'avarice & des avarés qu'il regardoit comme les ennemis du public & d'eux-mêmes. Un

Me

RECUEIL DE BONS MOTS. 251

Médecin demandant à un avare qui étoit tombé malade, ce qu'il mangeoit. *Du bœuf*, lui dit l'avare; *Et pourquoi pas des poulets?* repartit le Médecin. *Ils ne conviennent pas à ma nature*, dit le Malade, *parce qu'ils sont trop chers.* Un de ses amis lui en envoya, & il en mangea avec avidité.

CXIV.

Un homme de Perouse avoit envoyé par un esclave à un de ses amis une corbeille de figues, avec une Lettre. L'esclave mangea une partie des figues en chemin. Comme la Lettre marquoit la quantité qu'il y en avoit dans la corbeille, on lui en fit des reproches, mais il jura que la Lettre avoit menti & qu'il n'étoit pas un voleur. Son maître l'envoya une autre fois avec le même présent accompagné d'une Lettre, le Valet la cacha sous une pierre, pendant qu'il mangeoit les figues, s'imaginant, qu'elle les lui avoit vû manger l'autre fois. On l'accusa encore d'avoir mangé des figues, mais il soutint que non, & que quand même il l'auroit fait, la Lettre n'auroit pas pu le voir parce qu'il l'avoit cachée. Il fallut le défabuler à bons coups de fouets.

CXV.

CXV.

p. 305.

Pogge dans son *Traité de malheur des Princes* rapporte un fort bon mot que Lucien met dans la bouche de *Phébus* Dieu des richesses. On se plaignoit à cette Divinité de ce qu'elle ne se trouvoit presque jamais chez les honnêtes gens. *Je suis aveugle*, dit *Phébus*, *les bons sont rares, les méchans sont la foule, faut-il s'étonner que je me rencontre plus souvent avec eux?*

CXVI.

François Sforce, qui de simple Soldat étoit devenu un des plus grands Capitaines de son tems, avoit accoutumé de dire que quand on avoit trois ennemis sur les bras, il falloit faire la paix avec l'un; trevé avec l'autre, & attaquer le troisième *.

CXVII.

MOTS
D'AULU-
GELLE
D'APUL-
TARQUE.

Tous les gens de Lettres doivent chérir la mémoire de Pisistrate Tyran d'Athènes qui vivoit dans la soixante-troisième Olympiade, un peu plus de deux cens ans avant la fondation de Rome, & un peu plus de cinq cens ans avant

* Ammirato, Dissert. politic. in Tacitum. L. XIII. Diff. IV.

avant J. C. C'étoit un homme d'esprit fort éloquent, bien versé dans les Sciences & dans les Disciplines qui avoient vogue en ce tems-là. Cicéron (a) nous apprend que ce fut lui qui mit dans l'état où nous les avons les Oeuvres d'Homère, que Lycurgue avoit apportées en Grèce (b). Pisistrate fut le premier qui introduisit à Athenes l'usage des Bibliothèques publiques (c). Depuis ce tems-là les Atheniens furent fort soigneux d'entretenir & d'enrichir les Bibliothèques jusqu'au tems de Xerxès qui après avoir fait brûler la Ville fit emporter tous les Livres en Perse: Ils furent ensuite renvoyez à Athenes par *Seleucus Nicator* lorsqu'il succéda à Alexandre le Grand. L'exemple de Pisistrate fut imité par *Eumènes Attalus*, Roi de Pergame qui fit une Bibliothèque de deux cens mille volumes dont Marc Antoine fit présent à la Reine Cleopatre (d). Les Ptolomées avoient beaucoup encheri sur les Bibliothèques de Pergame, puis qu'ils avoient assemblé à Alexandrie jusqu'à sept cens mille volumes. Cette Bibliothèque fut brûlée pendant la guerre de César & de Pompée.

(a) De Orat. L. III. C. 34.

(b) *Ælian* var. Hist. XIII. 14.

(c) *Agesilaus* VI. 17.

(d) *Plutarch* vit. Marc. Ant. P. 943.

(a) Agel. Varron dans son Poëme (a) des *Jour*
 VII. 16. *metteurs* avoit fait l'énumération de
 ceux que les friands de Rome faisoient
 venir de loin. Le *Pain* venoit de *Syrie*,
 (b) *Zito* le *Francolin* (b) de *Phrygie*, le
Genis de l'Isle de *Mile*, le *Gibron*
 de l'Épire, le *Thon* de *Calcedoine*, le
Lithoreys d'Espagne, le *Morlet* ou le
 (c) *Asp* *Gabillan* (c) de quelque endroit de *Phry-*
gie, les *Hatres* de *Tarente*, le *Pois-*
son de *Chio* †, un autre poisson à co-
 (d) *Plin.* quille nommé *Blops* (d) † de *Libye*,
Liv. IX. les *Salmes* † de *Cilicie*, les *Nageons*
 C. 54. de quelque Isle de la mer *Agée*, le
Pois d'Égypte, une sorte de *Glan*,
 d'Ébère. Les Romains de ce tems-là qui
 cherchoient des friandises si loin, n'é-
 toient pas du goût d'Euripide qui re-
 chait les hommes au pain & à l'eau,
 comme alimens faciles à avoir & dont
 on ne se rebute jamais.

CXIX.

Il faut bien se garder d'offenser ces gens
 qui

† Horace & Pline témoignent qu'on servoit
 des Grues sur les tables des Romains.

† *Psittunculus*. C'est un petit poisson à coquil-
 le dentelée. Voyez Hor. Sat. Lib. II. Sat. IV. 34.

† Pline le met entre les principaux poissons de
 l'Inde. Liv. IX. C. 17.

qui peuvent vous aneantir ou vous immortaliser dans leurs Ouvrages tels que sont les Poètes. Virgile avoit loué le bon terroir de *Nola* dans la Campanie. Mais les habitans de cette Ville n'ayant pas voulu lui permettre de faire conduire de leurs eaux dans sa terre, il effaça *Nola* & mit un autre mot en sa place *.

CXX.

Les mauvaises nouvelles ôtent souvent l'appetit. Pendant la guerre que le Duc de Milan eut avec les Florentins, il étoit pourvu d'un excellent Cuisinier, qu'il avoit même envoyé en France, pour apprendre son métier. Un jour que le Duc reçut quelque fâcheuse nouvelle de l'Armée, s'étant mis à table, il ne trouvoit rien de son goût. Il fit appeller le Cuisinier & le traita d'ignorant & d'empoisonneur. *Si les Florentins vous ont ôté l'appetit,* dit le Cuisinier, *ce n'est pas ma faute.*

Il y a eu dans ce siècle-là & dans le
sui-

* Agell. Liv. VII. C. 20. Virg. Georg. II. 224.
Ce Poète mit *Ora* au lieu de *Nola*:

*Talem divus aras Capua, & vicina Vesuvo
Ora jago.*

† Voyez la description de cette guerre dans l'Histoire Florentine de Pogge sur l'an 1369. p. 36. 37. 38. 39.

suivant plusieurs Ducs de Milan, qui ont fait la guerre aux Florentins avec des succès différents. Autant qu'on en peut juger par l'Histoire, il s'agit ici, ou de *Bernabo* dont l'Armée fut battue par les Florentins en 1369, & sur qui ils prirent *San Miniato* petite Ville de la Toscane; ou, de *Jean Galeas*, qui quelques années après fit une longue guerre aux Florentins, où il eut souvent du dessous, ou, enfin de *Philippe Galeas*, qui quoique supérieur fut battu plus d'une fois par les Florentins au commencement du quinzième Siècle.

Quoiqu'il en soit, ce Cuisinier qui étoit homme à bons mots, voyant une autre fois le même Duc tout pensif à table, *je ne m'étonne pas*; dit-il, à quelqu'un qui étoit auprès de lui, *qu'il soit si rêveur, il a dans la tête une chose impossible c'est de contenter l'ambition démesurée de son favori, & la sienne propre.*

CXXI.

Antonio Lusco intime ami de *Pogge* fut comme lui Secrétaire de *Martin V.* Ce Pontife en faisoit tant de cas, qu'il l'employoit aux Négociations les plus importantes, comme il fit, lorsqu'il
Pén

RECUEIL DE BONS MOTS. 257

l'envoya en 1423. à Philippe Duc de Milan, pour l'engager à faire la Paix avec les Florentins. Cet Antoine étoit d'ailleurs homme d'esprit & heureux en bons mots. Martin V. lui ayant ordonné de faire une certaine Lettre, & de la communiquer à un homme en qui le Pontife avoit beaucoup de confiance, & qui étoit aussi ami d'Antoine; il trouva son ami à table la tête chauffée d'un Vin, qui l'avoit rendu le mauvaise humeur. Il blâma aigrement la Lettre d'Antoine, & dit, qu'il a falloit faire tout autrement. „ Je ferai, *dit Antoine à quelqu'un*, à l'égard de cette Lettre, comme le Tailleur du Duc Jean Galeas à l'égard de sa robe de chambre. Ce Duc après avoir bien soupé trouvant sa robe de chambre trop étroite, fit venir son Tailleur pour l'élargir. Le Tailleur la pendit quelque part sans y faire un point d'aiguille, & l'ayant rapportée le lendemain, le Duc la trouva fort bien. Il en fera de même de ma Lettre, dit Antoine.

CXXI.

Un Cardinal, qui étoit à la tête des *Ce doit*
Tom. II. *R.* trou- être le

Cardinal
Caprani-
84.

troupes de Boniface IX. dans la Marche d'Ancone, se trouvant dans une occasion où il falloit vaincre ou mourir, promettoit à ses Soldats, que s'ils remportoient la victoire, ceux qui seroient tuez au combat dineroient ce jour-là même avec Dieu & avec les Anges. Ils allèrent au combat avec allégresse; mais comme le Cardinal ne s'exposoit point: „ D'où vient, *lui dit un Soldat,* „ que vous ne vous mettez point en devoir de participer à ce repas celeste, auquel vous nous invitez? *C'est,* dit-il, *qu'il n'est pas temps de dîner pour moi, parce que je n'ai pas faim.*

CXXII.

Le Patriarche de Jérusalem, qui étoit à la tête de la Chancellerie Apostolique, assembla un jour les Avocats pour quelque affaire. Il s'éleva une dispute, où ce Patriarche dit des paroles fort rudes à ces Avocats. L'un d'entre eux ayant répondu avec fermeté, le Président lui dit, *Vous avez une méchante tête. CELA est vrai,* répondit-il; *car si nous avions une bonne tête, ce que nous voyons n'arriveroit pas.*

CXXIII.

CXXIII.

Un Evêque d'Arezzo de la connoissance de Pogge assembla un jour ses Curez en Synode, & leur ordonna l'apporter leurs ornemens sacerdotaux, appelez en Italien *Cappe cotte*. Un pauvre Curé qui n'avoit point ces ornemens, étoit fort en peine comment il se tireroit d'affaire. Sa Servante le voyant tout chagrin, lui demanda ce qu'il avoit; „ Notre Evêque, dit-il, nous a commandé d'apporter nos chapons & nos roquets & je n'en ai point. *Bon!* dit-elle, *vous n'avez pas bien compris sa pensée, il vous a demandé des chapons cuits.* Le Prêtre la crut, porta des chapons cuits à l'Evêque, Cotto en Italien signifie cuit. qui le reçut fort bien. *Personne,* dit-il, *n'a mieux entendu mon Mandement que celui-ci.*

CXXIV.

L'avarice est une passion fort ingénieuse. Dans une des guerres de Philippe Bernabo avec les Florentins, ceux-ci avoient publié un Edit, par lequel ils condamnoient à mort quiconque parleroit de paix. Un Florentin qui étoit dans la place publique, fut abordé par un Frere mendiant en ces

termes, *Paix vous soit.* NE savez-vous pas que c'est un crime capital que de parler de paix ? Retirez-vous au plus vite de peur que je ne passe pour votre complice, dit-il, & le quitta sans lui rien donner.

CXXV.

C'est un grand art de reprendre les fautes d'autrui avec modestie. Le Confesseur de Bernabo Vicomte de Milan surprit un jour ce Seigneur en flagrant délit avec une Courtisane. Bernabo plein de dépit & de confusion d'avoir été pris sur le fait, demanda au Confesseur ce qu'il feroit s'il se trouvoit auprès d'une telle femme. *Je sais bien,* dit-il, *ce que je ne devois pas faire, mais je ne sais pas ce que je ferois.*

CXXVI.

Dans le tems de la guerre de Gregoire XII. contre les Florentins la Ville de Perouse leur envoya demander du secours contre le Pape. L'un des Orateurs commença sa harangue par ces paroles, *donnez-nous de votre huile.* Un de ses Collegues lui dit, *ce n'est pas de l'huile, ce sont des Soldats qu'il nous faut.* MAIS, dit l'Orateur, *ce sont des paroles de l'Ecriture.* BON ! dit l'autre, *nous sommes les*
ennemi-

*ennemis de l'Eglise, & vous appelez
l'Ecriture Sainte à notre secours?*

CXXVII.

Les gens simples & ignorans ont quelquefois des raffinemens fort ridicules. La République de Florence avoit envoyé des Ambassadeurs en France; Ils allerent en passant saluer Bernabo Prince de Milan. Ce Seigneur leur demanda d'abord qui ils étoient. *Nous sommes, ne vous déplaise, Monseigneur, Citoyens & Ambassadeurs de Florence.* Ils furent congediez avec beaucoup de civilité. Mais ils ne furent pas plutôt arrivez à Verceil que repassant dans leur esprit ces paroles, *ne vous déplaise,* ils jugerent qu'ils n'avoient pas dû s'en servir, parce que soit que cela plût ou que cela déplût au Duc, ils n'en étoient pas moins Citoyens & Ambassadeurs de Florence. Ils retournerent donc à Milan & déclarerent au Prince qu'ils avoient eu tort de soumettre leur caractere à son bon plaisir. Bernabo qui d'ailleurs n'étoit pas de fort belle humeur, en rit de tout son cœur, & leur dit qu'il lui plaisoit bien qu'ils fussent Citoyens & Ambassadeurs de Florence.

CXXVIII.

Un jeune homme de Florence d'un fort petit genie disoit à un de ses amis, qu'il avoit mis à part mille florins pour voyager afin de se faire connoître dans le monde. *Vous feriez bien mieux d'en mettre à part deux mille pour n'être point connu*, lui repondit son ami.

CXXIX.

Jean Augut étoit un des plus grands Généraux de son tems, homme de tête & de main, aussi versé dans les ruses de la guerre que dans les exploits militaires. Il se trouva un jour renfermé avec l'Armée des Florentins qu'il commandoit, entre l'Armée Milanoise de beaucoup inferieure à la sienne, & la riviere de l'Oglio dont le passage étoit très-perilleux, à cause du voisinage de cette armée. *Jaques de Ver* * Général Milanois sachant la situation du Général Florentin, lui fit présent d'un Renard enfermé dans une cage, comme pour l'insulter de ce qu'il s'étoit laissé mettre en cage, tout fin Renard qu'il étoit. Augut reçut le present de la meilleure
gra-

* Sur Jaques de Ver, voyez Philippe de Ber-
game. Fol 356. b.

grace du monde, & envoya dire au Milanois, que le Renard trouveroit bien un endroit pour sortir de sa cage, comme il le fit en effet, par une des belles retraites, dont l'Histoire ait jamais parlé *.

CXXX.

Il y a des gens d'avec qui l'on ne sort jamais sans être pleinement convaincu de l'existence du vuide.

CXXXI.

Qu'est-ce qu'un *Système*? demandoit un jour une Dame. *C'est un fagot d'idées bien lié & bien arrangé*, lui répondit-on en badinant. J'ai trouvé depuis dans Aulugelle, que *Democrite* avoit pris la résolution d'enseigner la Philosophie à *Protagoras*, parce qu'il lui avoit vû arranger & lier avec art un fagot.

CXXXII.

Un Florentin connu de Pogge avoit besoin d'un cheval. Il en trouva un qu'on lui voulut vendre vingt-cinq Ducats. Je vous en donnerai quinze comptants, dit-il au Maquignon, & je serai votre debiteur du reste. Le Maquignon y consentit. Quelques jours après il

R 4 alla

* Pogge. *Hist. Flor.* L. III. p. 110: Abregé de cette Histoire, p. 41.

alla demander ses dix Ducats. Il faut, dit l'acheteur, vous en tenir à nos conventions. Je vous ai dit que je vous devois le reste, & je ne vous le devois plus, si je vous le payois.

CXXXIII.

p. 478. Il y avoit à Florence un si grand menteur, que jamais il n'étoit sorti une vérité de sa bouche. Un homme qui le connoissoit sur ce pied-là, lui dit, *Vous mentez*, d'aussi loin qu'il le vit. *Comment mentirois-je*, repartit-il, *je n'ai pas ouvert la bouche*. Je veux dire, que dès que vous l'ouvrirez vous mentirez.

CXXXIV.

p. 480. Il y a des choses qu'un Catholique Romain ne regarderoit que comme une médifance, si c'étoit un Huguenot qui les dit. Pogge raconte que dans un tems où l'Italie étoit menacée de la peste, un Charlatan de Moine vendoit des amulettes (a) par lesquels il promettoit qu'on seroit garanti de la peste en les pendant au col; mais en même tems il défendoit de les ouvrir pendant qu'on-

(a) Billets ou brefs où il y avoit des paroles ou des caractères.

quinze jours. Quand il eut fait sa moisson, il se retira. On ouvrit les billets, & on y trouva ces mots qui découvroient tout ensemble l'imposture, l'impiété & l'effronterie du Moine : *Femmes, quand vous filez, si votre fuseau vient à tomber, serrez bien le derriere en le ramassant.*

CXXXV.

Pogge nous assure qu'un certain Romain de sa connoissance étant monté sur une muraille prêchoit à des roseaux, comme si c'eût été des hommes. Là il discourroit de l'état de la Ville & des Citoyens. Il se leva un petit vent, qui agitoit les roseaux. Le fou de Prédicateur s'imaginant que c'étoient des hommes qui lui faisoient la reverence pour le remercier de son Sermon : *Messieurs les Romains*, dit-il, *point tant de reverences, je suis le moindre d'entre vous.* Pogge dit, que cela passa en proverbe. p. 46a.

CXXXVI.

Il y a des gens qui ont le secret de trouver leur profit dans les conseils qu'ils donnent aux autres. Il y a une Ville dans la Marche d'Ancone où c'est la coutume d'inviter son voisin, Ibid.

R s quand

quand on a tué un cochon. Un Bourgeois de cette ville, qui auroit bien voulu éviter cette dépense, alla prendre conseil d'un de ses compères, qui lui conseilla de dire qu'on lui avoit volé son cochon. Le donneur d'avis ne manqua pas d'aller lui-même la nuit enlever le cochon de son compère. Le pauvre Bourgeois qui avoit été volé, s'en alla dès le matin faire ses condoléances chez le compère, & jura les grands Dieux, que son cochon lui avoit été volé. Vous faites bien de parler ainsi, lui dit le voleur, c'est ce que je vous avois conseillé.





A V I S

SUR LES BONS MOTS

D'ÆNEAS SYLVIUS.

ANTOINE DE PALERME, de l'illustre famille des Beccadelli de Bologne, fut un des premiers hommes de Lettres, & un des plus beaux esprits du quatorzième & du quinzième siècle. Il étoit Jurisconsulte de profession, mais il fut aussi Théologien, Orateur, Historien, Poète & très-excellent Humaniste. Ses talents & ses vertus lui attirèrent l'estime & les bonnes grâces de plusieurs Grands Seigneurs, qui se firent honneur de son amitié. L'Empereur Sigismond lui donna, selon l'usage de ce tems-là, la couronne de Laurier, en qualité de grand Orateur & d'excellent Poète. Philippe Marie Duc de Milan avoit

quand on a tué un cochon. Un
 geois de cette ville, qui av
 voulu éviter cette dépense
 dre conseil d'un de ses o
 lui conseilla de dire qu'
 son cochon. Le donn
 qua pas d'aller lui-
 ver le cochon de
 vre Bourgeois
 alla dès le mati
 chez le com
 Dieux, qu
 volé. Ve
 lui dit le
 avois co

ms. même
 cachet, comme
 ue patente de 1450.
 propre main du Roi. Il
 moins de part à la faveur de
 and fils & Successeur d'Alphon-
 Antoine avoit érigé à Naples une
 le Academie d'où il est sorti quanti-
 té de grands personnages. Il mourut
 dans cette Capitale en 1471. âgé de
 78. ans. Il s'étoit fait lui même cette
 Epitaphe:

*Quarite, Pirides, alium qui ploret amores,
 Quarite qui Regum fortia facta canat.*

hominum factor atque Res-
sedes donet adire pias.



Ces Ouvrages tant
On a parlé ailleurs
pièce obscure,
, quelque
. Une
nt les
d'Arra-
mille Du-
SYLVIVS Evêque
Pape sous le nom de
Commentaires ou plutôt
ques & des Réflexions sur ces
ots d'Alphonse, recueillis par
ine de Palerme. Il les met au dessus
ceux des Anciens.

Ces Reflexions d'Æneas Sylvius mar-
quent en lui deux excellens caractères,
celui d'un bon Citoyen & d'un bon E-
vêque, & celui d'un homme animé
d'un grand zèle pour le Christianisme.
Comme il étoit tout ensemble & Ci-
toyen

* Tout ceci est tiré de la Bibliothèque Sici-
lienne d'Antonius Mongitor, Docteur en Théo-
logie à Palerme.

avoit pour lui une estime, qui alloit jusqu'à la tendresse. Il lui faisoit une pension de huit cens Ducats d'or pour enseigner les belles Lettres à la jeunesse, & il se mit lui-même au rang de ses Disciples. Il les enseigna aussi à Alphonse Roi d'Arragon, de Sicile & de Naples, qui en fit non seulement son Précepteur, mais son Conseiller & même son ami intime. Ce Prince le combla d'honneurs, de dignitez & de bienfaits, & l'employa à plusieurs Ambassades importantes. Entre autres marques de distinction, il lui permit d'avoir les mêmes armes que lui sur son cachet, comme cela paroît par une patente de 1450. écrite de la propre main du Roi. Il n'eut pas moins de part à la faveur de Ferdinand fils & Successeur d'Alphonse. Antoine avoit érigé à Naples une belle Academie d'où il est sorti quantité de grands personnages. Il mourut dans cette Capitale en 1471. âgé de 78. ans. Il s'étoit fait lui même cette Epitaphe :

*Querite, Pierides, alium qui ploret amores,
Querite qui Regum sortia facta canat.*

RECUEIL DE BONS MOTS. 269

Me Pater ille ingens hominum factor atque Redemptor

Evocat, & sedes donat adire pias.

Il composa plusieurs Ouvrages tant en vers qu'en prose. On a parlé ailleurs de son *Hermaphrodite*, piece obscene, qui ne sauroit faire honneur, quelque bien écrite, qu'elle puisse être. Une de ses principales productions sont les *Dits & les Faits d'Alphonse Roi d'Arragon*, Ouvrage qui lui valut mille Ducats d'or *. *ÆNEAS SYLVIUS* Evêque de Sienne & ensuite Pape sous le nom de Pie II. fit des *Commentaires* ou plutôt des *Remarques & des Réflexions* sur ces bons mots d'Alphonse, recueillis par Antoine de Palerme. Il les met au dessus de ceux des Anciens.

Ces *Reflexions* d'*Æneas Sylvius* marquent en lui deux excellens caractères, celui d'un bon Citoyen & d'un bon Evêque, & celui d'un homme animé d'un grand zèle pour le Christianisme. Comme il étoit tout ensemble & Citoyen

* Tout ceci est tiré de la Bibliothèque Sicilienne d'Antonius Mongitor, Docteur en Théologie à Palerme.

Æn. Sylv. toyeu & Evêque de Sienné, la plupart
 Com- de ses Reflexions roulent sur le salut &
 ment. in la delivrance de sa Patrie & de son Eglise
 Dict. & se alors opprimée par la Ligue qu'Al-
 Fact. Al- phonse avoit faite avec le Duc de Mi-
 sonf. p. 8. lan contre Venise & Florence. *Le Roi*
Alphonse, disoit-il, *marchant à la tête*
de son armée contre les Venitiens & les
Florentins, rencontra les Ambassadeurs de
ces deux Républiques, qui venaient au
devant de lui pour lui demander la paix,
Et il la leur donna. Ne la donnera-t-il
point aux Siennois, qui se sont déclara-
rez vaincus, Et qui ont imploré sa clemence
avant même qu'il eût pris les armes? Cet acte de clemence lui acquerroit
 d'autant plus de gloire, que comme les
Venitiens & les Florentins sont beaucoup
plus puissans que les Siennois, on pourroit
croire que le Roi n'a donné la paix aux
premiers, que dans la crainte de ne pou-
voir les vaincre. Au lieu que s'il la donne
aux Siennois on ne pourra l'attribuer
qu'à sa générosité. C'est ainsi qu'*Æneas*
Sylvius ne perd aucune occasion de mar-
 quer dans ce petit Ouvrage son amour
 pour son Eglise & pour sa Patrie, &
 c'est même par là qu'il commence ses
 Remarques sur la pièce de son ami.

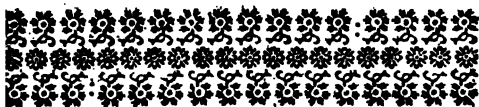
La guerre dont on vient de parler mettoit en feu toute l'Italie, & empêchoit le Pape, le Roi de Naples & les autres Puissances voisines d'aller secourir les Chrétiens contre les Turcs. C'est le second objet d'Æneas Sylvius dans ses Remarques. Entre autres actions de générosité d'Alphonse, Antoine de Palerme racontoit qu'un jour ce Monarque s'exposa au danger de perir pour sauver une Galere où il n'y avoit pas plus de deux cens personnes. *Que ne fera-t-il point, dit-là dessus Æneas Sylvius, pour sauver la navette de J. C. prête à perir par la fureur des Turcs?* Pour excuser Alphonse de ce qu'en faveur de Philippe Duc de Milan il avoit entrepris la guerre contre les Venitiens, Antoine de Palerme disoit, que ce Monarque avoit de grandes obligations * au Duc. *Il en a bien plus à J. C., dit là-dessus Æneas Sylvius, que n'entreprend-il donc la guerre contre les Turcs ennemis du nom Chrétien?* En effet Alphonse donna la
paix

* Le Duc ayant pris Alphonse prisonnier dans une guerre, lui rendit genereusement la liberté, sans exiger aucune rançon. *Ammirat. Dissert. Polit. in Tacit. L. V. Disc. 7.*

paix à l'Italie, marcha contre Mahomet à la tête d'une grosse armée, & en revint triomphant. Cet échantillon nous inspire l'envie de faire part au Public de quelques traits & de quelques bons mots, qui se trouvent dans cette piece du Prélat de Sienne.



BONS



BONS MOTS

D'ÆNEAS SYLVIUS.

I.

SI les Gots & les Lombards avoient
Seu des Alphonſes pour Rois, nous au-
rions Tite Live tout entier, & on n'au-
roit point à regretter la perte d'aucun
ancien Auteur.

Æn. Sylv.
Com-
ment. in
Dict. &
Fact. Al-
phonſi
Reg. p. 51

II.

Alphonſe approuvoit fort ce mot,
qu'il avoit lu dans la Préface d'une Ver-
ſion Françoisſe des Livres de S. Auguſ-
tin de la Cité de Dieu, *qu'un Roi ſans
Lettres eſt un âne couronné.* Ce mot eſt
bon pour encourager les Princes à étu-
dier, mais il eſt fort outré. Un Roi
peut avoir des qualitez heroïques &
regner dignement ſans ſavoir ni A
ni B.

Tom. II.

S

III.

l'est pas, il y a plus de grande
dédire qu'à y persister. Alc
plus glorieux d'être vaincu
vaincre.

V.

A. S. *Æneas Sylvius* étoit à table
ne chez *Julien* Cardinal de
qui présida au Concile de Basle
me on s'entretenoit de ce Con
vint tout à coup un petit trer
de terre. L'Ambassadeur de
qui étoit des conviez avoit de
la table, & entraînoit tous
lorsque le Cardinal Julien leur
grand sang froid : O mes am
neiz courage, nous parlions tou
re du Concile de Basle. Il a j
L'Am. de la table. Basle. 11. 6

RECUEIL DE BONS MOTS. 275

habile, mais paresseux & yvrogne. Il avoit engagé au cabaret plusieurs images de notre Seigneur. Comme on lui demandoit pourquoi il ne les vendoit pas. C'est, dit-il, que j'aime mieux être Chrétien que Juif.

VII.

François Philelphe envoya des Satyres de sa façon au Roi Alphonse, Æneas Sylvius disoit là-dessus : „ Apparemment „ Philelphe a lu ce que les Anciens ont „ écrit du Poëte Grec Oppien, qui ayant „ envoyé à Antonin le pieux son Poëme „ sur la nature des passions, reçut une „ piece d'or pour chaque vers.

Vossius prétend que c'est Antonin Caracalla.

VIII.

Marian Socin, célèbre Jurisconsulte du quinzième siècle, negligea beaucoup ses études depuis qu'il se fut marié. Comme on lui alleguoit l'exemple de Socrate, qui depuis son mariage n'avoit pas moins étudié qu'auparavant. Je n'en suis pas surpris, dit-il, Xantippe étoit laide & mechante, ma femme est bonne & d'une grande beauté.

C'étoit le grand-pere de l'Hérésiaque Fauste Socin.

IX.

S. Bernardin de Sienne dont on a parlé ailleurs, disoit qu'il n'étoit permis de prêter à intérêt, qu'à ceux

ce s'avança vers eux, & leur
» a-t-il quelcun d'entre vous
» di, pour mettre la main
» Quel mal ai-je fait pour
» mort? Mais si tel est votre
» qu'un d'entre vous s'avance
» te seul à seul avec moi,
» courage ". Un langage si
me les fit retirer tous.

XI.

L'Empereur Frederic ayant
ronné à Rome, alla rendre v
phonse Roi de Naples. Qu
de retour en Allemagne, on l
da ce qu'il avoit vu de plus
ble dans son Voyage. *J'ai vu*
Alphonse qui est le plus grand

celle d'un Roi , mais Alphonse est plus grand que Frederic.

XII.

On apporta un jour à l'Empereur Sigismond quarante mille Ducats d'or, qu'il fit mettre dans la chambre où il devoit coucher. Etant au lit il révoit avec tant d'inquietude sur l'emploi qu'il feroit de cet argent, qu'il ne put jamais attrapper le sommeil. C'est ce qui lui fit prendre la resolution de mander à minuit ses Ministres d'Etat & ses Généraux. Ils vinrent fort allarmez d'un ordre si extraordinaire. Dès qu'ils furent entrez dans la chambre, l'Empereur ouvrit son coffre & leur distribua cet argent. Vous n'avez, leur dit-il ensuite, qu'à vous retirer; je m'en vais dormir tranquillement, puisque ce qui m'avoit ôté le sommeil est sorti avec vous.

XIII.

L'Empereur Frederic III. n'avoit jamais goûté de vin non plus qu'Eleonor son Epouse. Les Medecins ayant conseillé à cette Imperatrice d'en user pour avoir lignée, Frederic dit qu'il aimoit mieux que sa femme fût sterile, que sujette au vin. Quand on le rapporta à Eleonor; Quoique j'aime mon

sort remarquables. Apres la mort
bert Roi des Romains, les
s'assemblerent à Francfort
se un Empereur. Un cert
de Gers Westphalien, qui
Protonotaire de Sigismond, y
s'opposer à l'élection de Frederic
qui il intentoit mille
Frederic fut néanmoins élu. Mais
me il alloit à Rome pour y recevoir
Couronne Imperiale, Gers éc
eolas V. pour empêcher de
couronner l'Empereur. Ce
tout cela, mais au lieu de s'en
il laissa Gers jouir paisiblement
biens à Vienne, sans lui rem
mais le moindre ressentiment.

XV.

la Carniole, les Villes de *Laubach*, de *Kreinsbourg*, de *Trieſte*, & ſouleverent la *Carinthie* & la *Stirie*. Comme ſes amis lui confeilloient de différer le deſſein de ſon Couronnement pour aller déſſendre ſon patrimoine, lui diſant que l'Empire étoit l'affaire du public, que la déſenſe de ſon païs étoit la ſienne propre, il répondit, qu'il vouloit faire les affaires du public par lui-même & les ſiennes par procureur ; il ſe contenta d'envoyer des troupes & des Généraux contre ſes ennemis, & continua ſa route. Après ſon couronnement il trouva que ſon frere & les Comtes avoient été battus. Il fit venir ſon frere, lui pardonna, & le rétablit dans ſes Etats, content de lui avoir reproché ſon infidélité.

XVI.

Les anciens Comtes de Wirtemberg étoient déjà puiffans & redoutables dans le quatorzième ſiècle, quoiqu'ils n'euffent pas encore la qualité de Princes. *Æneas Sylvius* les taxe de rebellion contre l'Egliſe & contre l'Empire. Un Gentilhomme qui avoit été fort avant dans leurs intérêts quitta leur parti & s'étant retiré à la Cour de l'Empereur *Henri ſeptième*, il ne ceſſoit de

médire d'eux comme de brigands & de rebelles à l'Empire & à l'Eglise. *Taisez-vous, fourbe,* dit l'Empereur, *on ne vous croiroit pas, si vous les louiez, parce qu'on les connoît bien, mais on ne vous croit pas non plus, quand vous les blâmez, après avoir été si fort de leurs amis.*

XVII.

On lui rapporta un jour, que quelqu'un avoit médit de lui? „ Ne savez-vous pas, répondit-il, qu'il étoit d'un Prince comme d'un blanc toujours en bute à des fleches? La foudre tombe sur les édifices élevez, & passe les petits. Nous sommes encore trop heureux quand on ne nous attaque que par des paroles.

XVIII.

Alphonse, disoit *Æneas Sylvius*, est non seulement savant lui-même, mais il aime les Savans. Chose rare dans notre siècle, où la plupart des Rois ressemblent aux *Norciens* *, qui ne veulent point recevoir de gens de Lettres dans leur Conseil.

XIX.

* *Norcia*, Espece de petite République sur les terres du Pape dans le Duché de Spolète.

XIX.

Le Roi Alphonse ayant trouvé une Medaille de Neron, où il s'attribuoit la gloire qu'on a donnée à Auguste d'avoir fermé le Temple de Janus, c'est-à-dire, donné la paix à l'Univers, traitoit Neron de fou, de se repaître d'une gloire qu'il n'avoit point acquise. *Æneas Sylvius* concluoit de là que ce seroit mal faire sa cour à Alphonse, que de lui donner de fausses louanges. La conséquence n'est pas toujours juste. Il n'y a souvent point de gens qui favourent mieux la flatterie que ceux qui déclament le plus contre elle. Au moins est-ce un aveu que l'Empereur *Sigismond* faisoit de lui-même. Cependant l'Histoire dit que ce même Empereur donna un jour de bons soufflets à quelqu'un qui le loüoit excessivement. *Pourquoi me battez-vous ?* lui dit le flatteur ; *Pourquoi me mordez-vous ?* repliqua *Sigismond*.

XX.

Tout le monde fait le Proverbe Italien, *Tu m'aduli, mà tti mi piace* ; „ Vous me flattez, mais vous me faites „ plaisir ”. Mais tout le monde ne fait pas que c'étoit le proverbe favori

de Jean XXIII. *Je n'ignore pas, disoit-il, que tout le bien qu'on dit de moi est faux, mais je l'écoute avec plaisir.*

XXI.

Præf.

Æneas Sylvius, qui fut depuis Pape sous le nom de Pie II. fut fait Secrétaire de l'Empereur Frederic III. par la faveur de l'Evêque de Chiemzée *. Cet Empereur donna à l'Evêque quelques Lettres d'Æneas Sylvius à examiner. Le Prelat les barbouilla en quelques endroits, sans y rien corriger, que par ci par là & même quelquefois mal à propos. Æneas Sylvius en ayant fait des reproches à l'Evêque ; *Je n'en ai usé ainsi, dit ce dernier, qu'afin que vous vissiez que j'ai lu vos Lettres, & de peur que vous n'entraissiez en défiance de votre Ouvrage, comme vous auriez pu faire, si je n'y avois rien remarqué.* C'est ainsi qu'Æneas Sylvius dit à Antoine de Palerme, qu'il en avoit usé à l'égard de son Ouvrage sur les faits & les dits d'Alphonse.

XXII.

Il n'y a point d'homme au monde, qui ne soit hypocrite en quelque chose.

Le

• Ville Episcopale du Cercle de Bavière.

Le Comte *Gaspard de Schlick*, qui avoit été Chancelier de trois Empereurs, disoit à *Frederic III.* qu'il vouloit se retirer du monde, parce qu'il étoit rempli d'hypocrites & de fourbes. *Il faudra donc*, lui dit cet Empereur, *que vous vous retiriez aux Terres Australes inconnues; encore y aura-t-il de l'hypocrisie, quand vous y ferez, à moins que vous ne soyez un Dieu, & non pas un homme.**

XXIII.

Alphonse Roi de Naples & de Sicile, eut un jour la curiosité d'aller entendre le Jeudi saint, un Moine Dominicain prêcher sur l'Eucharistie †. Après le Sermon, le Prédicateur croyant n'en avoir pas encore assez dit, proposa plusieurs questions fort vaines & fort subtiles sur ce Sacrement. Le Roi lui en fit une à son tour. *Mon Pere*, lui dit-il, *ces jours pâssés quelqu'un ouvrit un vase d'un or très-pur & qui étoit bien fermé. On avoit mis une hostie dans ce vase, & il n'y trouva rien qu'un ver.* *Le*

* *Ulrà Saurematas* &c. *Juven. Sat. II. 1.*

† On ne dit pas où. Le Moine étoit Sicilien & s'appelloit *Antoine Antonin.*

ge qu'ils avoient exterminé à Prague tous les cabarets & les lieux de débauche.

XXVI.

122. *Jean Corvin Hunniade Comte de Bistriks, Gouverneur du Royaume de Hongrie, Général des Armées de Ladislas, fut un des grands Capitaines du quinzième siècle, la terreur & le fléau des Turcs, l'appui des Chrétiens. Il n'étoit pas de naissance. Un jour Ulric Comte de Cillei lui envoya dire, qu'il auroit bien voulu avoir une conférence avec lui. Je le veux bien, dit Hunniade, pourvu que vous veniez dans mon camp. „ Je n'en ferai rien, dit Cillei, „ je suis Prince, né de Prince, & vous „ n'êtes qu'un homme nouveau, anno- „ bli de nos jours”. Ce n'est pas à vos ancêtres, repliqua Hunniade, que je me compare; C'est à vous. Vous n'avez votre noblesse que par le sang, je l'ai acquise en combattant pour la Religion Chrétienne, & je prépare à ma posterité plus de gloire, que vos ancêtres ne vous en ont pû donner. La race des Comtes de Cillei va finir en vous, sans que vous l'ayez illustrée par aucune belle action, & celle des Comtes de Bistriks commence glorieusement en moi.*

XXVII.

mon ordre , je lui ferai couper la tête.
On n'ignore pas non plus que cet Empereur fut déposé par les Electeurs, & c'est même une grande question en Politique, si ce fut légitimement. Quoiqu'il en soit, Robert de Baviere * ayant été mis en sa place, toute l'Allemagne le reconnut hormis ceux de Nuremberg. Combattus qu'ils étoient entre la crainte de violer leur serment, & celle de s'attirer à dos le nouvel Empereur, ils envoyèrent à Wenceslas le prier de les degager de leur serment de fidélité, lui offrant pour cela vingt mille Ducats. *Je vous en degage, dit-il, pourvu que vous m'envoyiez quatre chariots de vin de Baccara.*

XXV.

C'est une grande honte aux Prêtres d'Italie, disoit Æneas Sylvius, de n'avoir jamais lû une seule fois, le Nouveau Testament. Parmi les Thaborites, il n'y a pas une femme qui ne puisse rendre raison du Vieux & du Nouveau. Il leur rend encore ce témoignage

* Joffe Duc de Moravie succeda à Wenceslas, mais il ne vécut que six mois, depuis son election.

il en fouriant, qu'ils parlent mal, puis
que nous faisons mal?

XXX.

Un Religieux prêchant devant l'Em-
pereur Albert, ce Prince s'endormit.
Le Prédicateur demanda là-dessus au
peuple, s'il croyoit qu'il y auroit des
Princes sauvez. Après avoir rendu la
chose fort difficile & fort douteuse;
32. *Vous vous trompez, dit l'Empereur, on
peut esperer le salut des Princes qui meu-
rent au berceau après avoir été baptisez.*

XXXI.

ibid. Zisca, Général des Hussites, avoit per-
du un œil dans son enfance en jouant
avec ses camarades; il perdit l'autre au
siège de quelque place. Tout aveugle
qu'il étoit il battit diverses fois les Bo-
hemiens & les Allemands. Etant au lit
de la mort on lui demanda, ce qu'il
vouloit qu'on fit de son corps après sa
mort. „ Jetez-le, *dit-il*, aux bêtes
„ sauvages, après en avoir ôté la peau
„ dont vous ferez un tambour pour
„ vous en servir à la guerre. Les en-
„ nemis n'ont pu soutenir ma vue pen-
„ dant que j'ai vécu, ils ne soutien-
„ dront pas non plus le son de ce tam-
„ bour.

XXXII.

XXXII.

Frederic, Comte de Gillei, étoit un homme perdu de débauches. Il tua sa femme pour s'abandonner tout à son aise à des concubines. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, un de ses amis lui ayant dit, qu'il étoit tems de penser à la mort, c'est ce que je fais actuellement, répondit il, car j'ai ordonné qu'on mît cette inscription sur mon tombeau: *C'est ici pour moi la porte des Enfers. Ce que j'y trouverai, je n'en sais rien. J'ai eu de grands biens; dont je ne remporté rien, non plus que de ce que j'ai bu & mangé, & de ce qu'une volupté insatiable a englouti.* Voilà, lui dit son ami, l'építaphe d'un Sardanapale, plus digne, au jugement d'Aristote, d'être écrite sur le sépulchre d'un bœuf, que sur celui d'un homme.

XXXIII.

Danté étoit un homme fort appliqué à ce qu'il méditoit, & à ce qu'il lisoit. Un jour qu'il étoit allé à un spectacle public, il entra dans la boutique d'un Libraire, d'où on pouvoit tout voir. Il trouva sous sa main, un Livre de son goût, qu'il devora avec un si grand appetit, qu'à son retour il jura, qu'il

Tom. II. T n'avoit

p. 61

p. 111

n'avoit rien vu, ni rien entendu de ce qui s'étoit passé & de ce qui s'étoit dit sur la place. Je connois un homme, qui étant allé à l'Eglise de S. Pierre à Geneve pour voir l'élection des Senateurs, s'enfonça si profondément dans la lecture des *Meditations du P. Malebranche*, qu'il ne regarda pas l'élection, & ne put au sortir de là dire, comment elle s'étoit faite. Je doute fort qu'il soit à présent de ce goût-là.

XXXIV.

Ce qu'on appelle le Martyre est une preuve fort équivoque de la vérité d'une Religion; S. Augustin avoit raison de dire, que ce n'est pas le supplice qui fait le Martyre, mais la cause. Albert, Duc d'Autriche, persécuta cruellement les Juifs avant que d'être Empereur. Il avoit même donné un Edit par lequel il ordonnoit de les faire tous mourir dans ses Etats, s'ils n'embrassoient le Christianisme. Plusieurs se faisoient baptiser par la crainte du supplice. Il y en eut un de ceux-là, que Frederic III. qui fut depuis Empereur, prit en si grande amitié qu'il vivoit avec lui comme avec un frere. Quelques années après le Proselyte gagné, à ce qu'on prétend,

par

par argent , déclara qu'il vouloit reprendre sa première Religion. Le Prince n'oublia rien pour l'en détourner, éclaircissemens, exhortations, promesses, menaces, prières, larmes, il mit tout en œuvre, mais inutilement. Enfin il fut obligé avec beaucoup de regret à l'abandonner à sa mauvaise destinée. Le Juif condamné au feu fut conduit au supplice sans être enchaîné, comme il l'avoit demandé. Dès qu'il vit le bucher, il se mit à chanter un hymne en Hébreu, se jeta lui-même dans les flammes, & en fut consumé sans discontinuer de chanter les louanges de Dieu.

XXXV.

Quand Zisca pilloït les villages , il ne se reservoit du butin que les *toiles d'araignée*. C'est ainsi qu'il appelloit les jambons & les saucisses , qui pen-
doient au plancher des Païsans.

XXXVI.

Albert Duc d'Aûtriche eut de longues guerres avec les Bohemiens avant que d'être Empereur. Un jour qu'on lui demandoit à qui il vouloit donner le commandement de son Armée: *Si vous voulez*, dit-il, *un autre Chef que moi ;*

vous n'avez que faire de m'appeller Duc d'Autriche.

XXXVII.

Dans le combat qui décida de l'Autriche en faveur de l'Empereur Rodolphe & où fut tué Ottocarus Roi de Bohême son concurrent, l'Armée de l'Empereur souffroit beaucoup de la soif. On enleva à un Païsan un vase plein de bière, qu'il portoit aux moissonneurs, & on le présenta à l'Empereur pour se désalterer. *Rendez, dit-il, cette cruche, ce n'est pas moi qui ai soif, c'est mon armée.*

XXXVIII.

Frederic Duc d'Autriche, surnommé le Vieux, oncle de l'Empereur Frederic III. prenoit souvent plaisir à se déguiser en Villageois, & alloit se louer aux Païsans pour labourer, moissonner & travailler comme eux. Là il s'entretenoit avec eux sur tout ce qui se passoit à la Cour, se mettant lui-même sur les rangs sans être connu, il entendoit tout ce qu'on disoit de lui. Quand on lui demandoit la raison de cette conduite. *C'est, dit-il, que sans cela je ne saurois apprendre aucune vérité sur mon chapitre.*

XXXIX.

XXXIX.

Le Roi Alphonse étoit un Prince p. 42.
 fort liberal envers les Gens de Lettres,
 il n'y avoit que les Astrologues à qui il
 ne faisoit aucun bien; il ne les souffroit
 pas même à sa Cour. Un jour qu'on lui
 en demandoit la raison, quelqu'un ré-
 pondit pour lui: *Comme il n'y a que des*
fous qui se mêlent de regler les Astres, &
que les sages sont au dessus de leurs influen-
ces, c'est aux Princes qui ne sont pas sa-
ges à honorer les Astrologues, & non à
un Prince sage, comme Alphonse.

XL.

Pierre de Montalcino étoit un Astro- Ibid.
 logue célèbre au commencement du
 quinzième siècle. Pendant le Concile
 de Constance il publia une Prophetie,
 où il prédisoit que Sigismond seroit cou-
 ronné à Rome cette année-là, & que
 Jean XXIII. se retireroit du Concile
 avec gloire. Le premier de ces événe-
 mens n'arriva que plusieurs années après,
 & le second fut tout opposé à la prédic-
 tion. Comme on le reprochoit à l'A-
 strologue, *C'est, dit-il, que j'avois à ju-*
ger de deux fous, dont je desferois Pto-

gouverner, étoit nécessairement
sur une seule et même suspension
dans le cas où son sort ou ses
lois propres, il venoit s'en
joindre, par exemple, la loi
d'humanité, que les femmes
ne pouvoient être eues,
pour être, pour être, pour être
dans le monde, en ce qui
concerne le mariage ou l'union
avec le mouvement du Duc
de déclarer le mariage par
mais il se contenta de le ren-
dre au plus vite.

XLII.

Luc

Quelque Gentilhomme
reçoit un jour les Magistrats
dans sa maison.

sez-vous, faufaron, lui dit l'Empereur, si ceux qui gouvernent le faisoient justement, nous n'aurions point besoin de gens de guerre.

XLIII.

On apporta un jour à Frideric III. des Lettres que Gaspard de Schlick son Chancelier écrivoit en Hongrie. Comme on lui conseilloit de les ouvrir, parce qu'on soupçonnoit qu'elles contenoient quelque projet de trahison. *Je croi, dit l'Empereur, que Gaspard est honnête homme, & qu'il m'est affectionné. Si je me trompe, j'aime mieux, que mon erreur se découvre d'elle-même, que par mes soins & ma défiance.*

Ibid.

XLIV.

Vitolde Duc de Lithuanie prétendoit que le peuple devoit être sujet aux Loix, mais que les Loix devoient être assujetties au Prince. C'est pour cela qu'il affectoit de se mettre au dessus des Loix & des coutumes de son pays. Il ordonna par un Edit à tous ses Sujets, de se faire raser, contre leur usage, & laissa croître sa barbe, pour se distinguer par cette prétendue marque de Majesté. Le projet ne réussit pas. Les Lithuaniens protestèrent, qu'ils per-

p. 45. 46

droient plutôt leur vie que leur barbe. Le Duc se fit donc raser, & défendit à tous ses Sujets de le faire sur peine de la vie. Lequel est le plus bizarre, du Prince ou des Sujets? C'est une espede de Tyrannie au Prince de gêner ses Sujets sans nécessité & sans fruit. C'est une opiniâtreté & une rebellion aux Sujets, de ne pas obéir dans une chose indifferente.

X L V.

2. 48. Il mourut en Autriche à l'âge de 93. ans un homme qui avoit toujours vécu dans les plaisirs & dans le vice, sans que la santé ni la fortune eussent jamais souffert la moindre atteinte. *C'est là,* disoit là-dessus l'Empereur Frideric III. *une preuve d'une autre vie: Car s'il y a un Dieu juste qui gouverne le Monde, comme la Raison & la Religion nous l'apprennent, il faut que les ames au sortir du corps, passent dans d'autres lieux pour recevoir leur peine ou leur recompense, puis qu'on ne la reçoit pas dans ce monde.*

X L V I.

2. 49. Un Bourgeois de Prague prêta un jour cent mille Ducats à Charles IV. qui lui en fit son billet. Le lendemain le Citoyen invita l'Empereur à diner avec

avec un bon nombre de grands Seigneurs. Quand on fut au dèsert le Bohemien se fit apporter le billet de l'Empereur dans un bassin d'or, & lui dit, *Sire, les autres mets, que j'ai presentez, ont été communs à toute la compagnie, celui-ci sera pour votre Majesté seule. Je vous donne ce que je vous ai prêté, & je vous rends votre billet.*

XLVII.

On raconte de l'Empereur Charles IV. une action d'une clemence & d'une grandeur d'ame peu commune. On vint un jour lui donner avis, qu'un certain homme gagné par une somme d'argent que lui promettoient quelques ennemis de ce Prince, avoit resolu de l'assassiner ou de l'empoisonner. Il fit venir cet homme chez lui & ne se vengea de son mauvais dessein, qu'en le comblant de bienfaits. *Il me fait,* dit-il, *de la peine que vous n'avez pas le moyen de marier votre fille qui est déjà grande. Tenez, voilà mille Ducats pour sa dot.* On peut juger de la surprise & de la confusion de ce traître, qui s'en alla se dédire de son criminel engagement.

T S

XLVIII.

XLVIII.

Le même Empereur aimoit les Lettres & les Savans. C'étoit lui, qui en 1347. avoit fondé l'Université de Prague. Il alla un jour entendre soutenir quelques Theses, & il y prit tant de plaisir, qu'il y demeura quatre heures entieres. Les Courtisans ennuyez & impatientes, l'avertissoient qu'il étoit tems d'aller dîner. *C'est*, leur dit-il, *ici mon repas.*

XLIX.

p. 27.

L'Empereur Frideric III. disoit que les Princes durs & cruels devoient extrêmement craindre la mort, parcequ'ils trouveroient dans l'autre vie, un Juge aussi impitoyable, qu'ils l'avoient été dans celle-ci.

L.

Ibid.

Le même Empereur disoit, qu'il lui étoit impossible de se plaire avec des sots ou des fous, & qu'il haïssoit comme la mort les gens superbes & glorieux. C'est le moyen de se bien ennuyer dans le Monde. Il est partagé entre la sottise ou la folie, & l'orgueil, & souvent ces deux caracteres y sont réunis. Pour peu qu'on ait d'esprit, de savoir, de merite & de quelque distinction que

ce soit, c'est un orgueil ou une fatuité insupportable. Les fots fourmillent.

Un merite orgueilleux c'est un bel œillet qui creve.

L I.

St. Bernard Abbé de Clervaux étoit p. 23.
un Moine d'une grande abstinence. Un jour qu'il avoit des hôtes chez lui son hospitalité lui fit passer les bornes de sa temperance ordinaire. Ses Moines lui en firent des reproches. *Ce n'est pas moi, dit-il, c'est la charité qui a bu & mangé.*

L I I.

Sigismond Roi de Hongrie & depuis Empereur, avoit été arrêté prisonnier par les Grands de son Royaume. Il étoit gardé par deux Gentilshommes de la Maison de Gara, dont il avoit fait mourir le pere, & qui étoient proches parens du Comte de Cillei. Pour obtenir sa liberté il promit d'épouser Barbe fille de ce Comte, & il tint parole. L'Histoire nous représente cette Princesse, d'une galanterie qui alloit jusqu'à la prostitution. Lors que l'Empereur son mari fut mort p. 29.
on l'exhortoit à imiter l'exemple de la chaste tourterelle. *Si vous voulez, dit-elle,*

elle, me proposer des bêtes pour modèle, proposez-moi les pigeons & les mailleux.

L I I I.

J'ai lu dans un vieux Manuscrit, qu'au Concile de Constance, l'Electeur de Saxe ordonna à son Conseiller de lui faire une liste exacte de toutes les Courtisannes qui étoient alors dans la ville. Il le fit, autant qu'il put, car il y en avoit beaucoup. Comme l'Electeur se plaignoit qu'elle étoit incomplète. *Si vous voulez*, dit-il, *que je les y mette toutes, il faut donc y mettre la première.* Il entendoit par-là l'Impératrice Barbe.

L I V.

Æneas Sylvius disoit que si quelcun devoit être content des faveurs de la fortune, c'étoit Alphonse, puis qu'il possédoit les Empires de trois Divinitez. Dans l'Espagne celui de *Pluton*, dans la Sicile & dans les Isles voisines celui de *Neptune*, & dans l'Italie celui de *Jupiter* *.

L V.

* *Latin* étoit un des titres de Jupiter. *Japius Latinus*.

L V.

Jaques Archevêque de Treves étoit un Prélat d'un grand mérite, mais fort ambitieux & d'une avidité insatiable. Etant un jour auprès de Frideric III. il faisoit demande sur demande à cet Empereur. *Si vous ne mettez fin, dit-il, à vos demandes, je trouverai bien tôt le commencement de mes refus.*

L V I.

C'est un grand mot de Metellus. Aulug.
 „ Les Dieux peuvent beaucoup, dit- L. I. C. 64
 „ il, mais ils ne doivent pas nous ai-
 „ mer plus, que ne nous aiment nos
 „ parens. Or nos parens nous deshé-
 „ ritent à la fin, quand nous leur des-
 „ obéissons continuellement. Qu'avons-
 „ nous donc à attendre des Dieux, si
 „ nous perséverons dans notre mauvais
 „ train? Il n'est pas juste que les Dieux
 „ soient favorables à des gens qui sont
 „ ennemis d'eux-mêmes. * Les Dieux
 „ aiment la vertu, mais ils ne la don-
 „ nent pas par force.

L V I I.

Fabrice Général Romain n'étoit pas Aulug.
 riche. L. I. C. 14

* *Dii immortales virtutem approbare, non adhibere debent.*

gula & Neron. Adrien changea cette coutume ; il laissa croître sa barbe & les autres Empereurs l'imiterent.

L X I I.

C'étoit une belle action ; que celle
 Agell. L. de Cadicius Tribun dans l'armée des
 M. c. 4 Romains , lors de la premiere guerre
 de Carthage. L'Armée Romaine étoit
 enveloppée par la Carthaginoise, dans
 un endroit où elle ne pouvoit éviter
 d'être taillée en pièces. Le Tribun
 pour la sauver conseilla au Consul de
 détacher 400. hommes pour aller oc-
 cuper une certaine colline qu'il lui mon-
 troit ; afin que pendant que l'ennemi
 s'amuseroit contre ce détachement ;
 l'armée pût échapper. *Fort bien, dit*
le Consul, mais qui est-ce qui voudra me-
ner ces 400. hommes à la boucherie ?
 C'EST MOI, répondit le Tribun. *Je*
veux bien me sacrifier pour vous & pour
la République. Allons, mes amis, dit-il
sur le champ aux Soldats, il est necessai-
re d'aller là & il n'est pas necessaire
d'en revenir. Le stratageme réussit.
 Les ennemis donnerent dans le piège,
 & les 400. hommes se défendirent assez
 long-tems pour donner à l'armée Ro-
 maine celui de se retirer. Il n'en échapa
 pas

pa que le Tribun, qui fut reconnu entre les bleffez. Caton & Senèque ont comparé cette action à celle de Leonidas dont il est parlé dans Herodote. Mais Caton se plaint, que l'action de Leonidas, & des 300. hommes qui périrent avec lui aux Thermopyles a été célébrée par des monumens & des statues, & transmise à la posterité par l'Histoire, au lieu qu'on n'a presque point parlé de celle de Cædicius.

Senec.
Ep. 82.

Herodot.
L. VII.
p. 224.

L X I I I.

On disoit à Rome des gens malheureux, qu'ils avoient le cheval de *Sejus*, *Habet equum Sejanum*. Voici l'Histoire ou la Fable de ce cheval. Un certain Cneius Sejus avoit un cheval d'une beauté extraordinaire, qu'il prétendoit être de la race des chevaux de Diomedé. Mais il y avoit cette fatalité attachée à ce cheval, que tous ceux qui le possédoient faisoient une fin malheureuse. En effet Marc Antoine fit trancher la tête à *Sejus* maître du cheval. *Dolabella* qui l'avoit acheté trois mille Ducatons se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de *Cassius*. Ce dernier qui herita de ce che-

Agell. L.
III. c. 9.

Tom. II.

V

val

val en fit de même aussi bien que *Mari Antoine* qui voulut l'avoir après avoir vaincu *Cassius*.

L X I V.

Agell.
Ibid.

On disoit aussi à Rome d'une chose qui portoit malheur, *c'est l'or de Toulouse*, parce qu'un Consul Romain nommé *Cepio* ayant pillé Toulouse, tous ceux qui touchèrent l'or qu'on trouva dans les Temples de cette ville, périrent misérablement.

L X V.

Agell.
EX. 15.

On peut dire de la plupart des Prédicateurs, qui décident en chaire de toutes choses si à leur aise, parce que personne ne les contredit, ce que disoit un célèbre Rheteur * d'un homme qui ayant disputé tout seul dans une harangue, s'en alloit fort content de lui-même, sans attendre le jugement de ses auditeurs. † *Ce jeune homme est fort éloquent sans contradiction.*

L X V I.

Plutarque comparoit les oreilles d'un curieux à des ventouses, qui attirent tout ce qu'il y a de mauvais.

L X V I I.

* Antoine Julien, Rheteur &c bel esprit du tems d'Adrien.

† *Adolescens hic sine controversia disertus est.*

LXVII.

Ce même Philosophe appelloit fort agréablement l'adultere, *la curiosité des plaisirs d'autrui.* Plutarch.
Moral.
P. 518.
520.

LXVIII.

C'est une archêve fort ennemie des Muses & des Grâces, qu'une tête qui ne se remplit que des défauts & des sottises d'autrui. C'est encore un mot de Plutarque.

FIN du Recueil de bons Mots.



SUPPLEMENT.

ON avoit résolu d'abord de donner à la fin de cet Ouvrage, les Lettres de Pogge qui se trouvent manuscrites dans la fameuse Bibliothèque de Wolfenbutel & qui n'ont pas encore vu le jour, au moins que l'on sache. Mais on a changé de dessein parce qu'il n'y a presque aucune de ces Lettres, dont on n'ait eu occasion de parler dans la Vie de Pogge. Pour tenir parole on se contentera de mettre ici en forme de Supplément la Lettre de Pogge à Jean Guarin * de Verone, sur la découverte de Quintilien, celle de Francisco Barbaro à Pogge sur le même sujet, & la Lettre de Cincio à Pogge pour le féliciter sur l'augmentation de sa famille. On y a joint l'Oraison funebre de Chrysologue, que fit André Julien, Noble de Venise, à la sollicitation de Guarin.

I.

* Jean Guarin étoit un des Savans hommes du quinzième siècle. Il fut Critique, Orateur, Philosophe. Il possédoit parfaitement le Grec & le Latin. Il traduisit en Latin la Géographie de Strabon & quelques Vies de Plutarque. Philippe de Bergame dit que Guarin avoit publié plusieurs Lettres, qui étoient autant de monumens de son Esprit & de son Savoir. Il mourut à Ferrare fort âgé.

I.

EPISTOLA POGGII AD
GUARINUM, *in qua scribit*
Quintilianum sese apud Monasterium
S. Galli, ac Asconium Pedianum
adinvenisse, ob quod communi Rhetorum
utilitati gratulatur.

POGGIUS GUARINO VERONENSI
Sal. pl. d. Licet inter quotidianas occupa-
tiones pro tua in omnes humanitate & beni-
volentia singulari commodum semper tibi mea-
rum litterarum adventum esse non ignorem,
tamen ut hisce perlegendis præcipuam quan-
dam præstes attentionem. Te majorem in mo-
dum obsecro: non quidem ob eam causam,
ut aliquid in me sit, quod vel summe otiosus
requirat; sed propter rei dignitatem, de qua
scripturus sum; quam certe scio, cum sis lon-
ge peritissimus, non parvam tibi ceterisque stu-
diosis hominibus esse allaturam animi jocundi-
tatem. Nam quid est (per Deum immorta-
lem!) quod aut tibi, aut ceteris viris possit
esse jocundius, gratius, acceptius, quam cogni-
tio earum rerum, quarum commercio doctio-
res efficimur, & quod majus quiddam videtur,
elegantiores? Nam cum generi humano rerum
parens natura dederit intellectum ac rationem;
tanquam egregios duces ad bene beateque vi-
vendum, quibus nihil queat præstantius exco-
gitari; tamen haud scio, an sit omnium præ-
stantissimum, quod ea nobis elargita est usum
atque rationem dicendi, sine quibus nec ratio
ipsa,

310 EPISTOLA POGGII

ipsa, neque intellectus quicquam ferme valerent. Solus est enim sermo, quo nos utentes ad exprimendam animi virtutem a reliquis animantibus segregamur. Permagna igitur habenda est gratia tum reliquorum liberalium & artium inventoribus, tum vel præcipue his, qui dicendi præcepta ac normam quandam perfecte loquendi suo studio & diligentia nobis tradiderunt. Effecerunt enim ut qua in re homines ceteris animantibus maxime præstant, nos ipsos & homines antecelleremus. Hujus autem sermonis ornandi atque excolendi cum multi præclari, ut scis, fuerint Latinæ Linguæ auctores, tum vel præcipuus atque egregius *M. Fabius Quintilianus*: qui ita diserte, itaque absolute summa cum diligentia exequitur ea, quæ pertinent ad instituendum perfectissimum oratorem, ut nihil ei vel ad summam doctrinam, vel singularem eloquentiam meo judicio deesse videatur: quo uno solo, etiam si Cicero Romanæ parens eloquentiæ deesset, perfectam consequeremur scientiam recte dicendi. Is vero apud nos antea (Italicos dico) ita laceratus erat, ita circumventus, culpa, ut opinor, temporum, ut nulla forma, nullus habitus hominis in eo recognosceretur. Tute hominem vidisti hæcenus

lacerum crudeliter erat

*Ora manusque ambas populataque tempora,
raptis*

Auribus & truncas inhonesto vulnere naves.

Dolendum quippe erat & ægre ferendum, et tantam in hominis tam eloquentis foeda laceratione jacturam oratoriæ facultatis fecisse. Sed quo plus tunc erat doloris & molestiæ ex eius viri mutilatione, eo magis nunc est congratulandum, cum sit in pristinum habitum ac dignitatem,

tatem, in antiquam formam atque integram valetudinem nostra diligentia restitutus. Nam si M. Tullius magnum præ se fert gaudium pro M. Marcello restituto ab exilio; & eo quidem tempore, quo Romæ plures erant Marcelli similes, domi forisque egregii ac præstantes viri: quid nunc agere docti homines debent & præsertim studiosi eloquentiæ, cum singularissimum lumen Romani nominis, quo extincto nihil præter Ciceronem supererat, & cum modo simili lacerum ac dispersum non tantum ab exilio, sed ab ipso pæne interitu * revocaverimus? Nam me hercule! nisi nos auxilium tulissemus, necesse erat illum propediem interiturum. Nam neque est dubium virum splendidum, mundum, elegantem, plenum moribus, plenum facetiis, fœditatem illius carceris, squalorem loci, custodum sævitiam diutius perpeti non potuisse. Mœstus quidem ipse erat ac sordidatus, tanquam morti rei solebant: squalentem barbam gerens ac concretos pulvere crines: ut ipso vultu atque habitu fateretur ad immeritam sententiam se vocari. Videbatur manus tendere, implorare Quiritum fidem, ut se ab iniquo iudice tuerentur; postulare & indigne ferre quod qui quondam sua ope, sua eloquentia multorum salutem conservasset, punc neque patronum quempiam inveniret, quem miseretur fortunarum suarum, neque qui suæ consulere salutem, aut ad injustum rapit supplicium prohiberet. Sed quia temere persæpe eveniunt, quæ non audeas optare, ut inquit Terentius noster, fortuna quædam fuit cum sua, tum maxime nostra, ut cum essemus Constantiæ otiosi, cupido incesseret visendi ejus loci, quo ille reclusus tenebatur. Est

an-

* In avitam patriam, addit Mabillon;

autem Monasterium S. Galli prope urbem hanc milia passuum XX. Itaque nonnulli mini herandi, & simul perquirendorum librorum, quorum magnus numerus esse dicebatur, gratia eo petreimus. Ibi inter confertissimam librorum copiam quos longum esset recensere, *Quintilianum* * comperimus, adhuc saluum & incolumem, plenum tamen situ, & pulvere † squalentem. Erant enim non in Bibliotheci libri illi, ut eorum dignitas postulabat, sed in teterrimo quodam & obscuro carcere, fundo scilicet unius turris, quo ‡ nec capital. quidam rei damnati retruderentur. Atqui ego pro certo existimo, si essent qui hæc barbarorum ergastula, quibus hos detinent viros, rimarentur ac cognoscerent more majorem, similem fortunam experturos in multis, de quibus jam est conclamatum. Reperimus præterea libros tres primos & dimidium quarti C. *Valerii Flacci Argonauticon*, & expositiones tanquam thema quoddam super octo Ciceronis Orationibus Q. *Asconii Pediani*, eloquentissimi viri, de quibus ipse meminit Quintilianus. Hæc mea manu transcripsi & quidem velociter, ut ea mitterem ad Leonardum Aretinum & Nicolaum Florentinum. † Habes, mi suavissime Guarine, quod ab homine tibi deditissimo ad præsens tribui potest. Vellem potuisssem etiam librum transmittere; sed Leonardo nostro satisfi-

* Reperimus Mabill.

† Resertum Mabill.

‡ Ne vita quidem damnati detruderentur, Mabill. ne capitales quidem rei, Menag.

† Addit Mabillon: qui cum a me hujus thesauri adinvencionem cognovissent, multis a me verbis Quintilianum per suas literas quamprimum ad eos mitti contenderunt. Hæc in nostro codice desiderantur.

faciendum fuit. Verum scis, quo sit in loco, ut si eum voles habere, puto autem tequamprium velle, facile id consequi valeas. Vale & me, quoniam id mutuo fit, ama. Constantiæ XVII. Kl. Jan. Anno Christi M CCCCXVII.

I I.

EPISTOLA FRANCISCI
BARBARI AD POGGIUM,

in qua multas historias ad suum propositum adducit, cum eum ob doctrinæ suæ elegantiam laudet & potissimum, quod ex Germania aliisque locis varia & utilia in humanitatis studio attulerit, ob quod sibi & gratias agit, idque indies magis ac magis curet, hortatur.

ET si præclari facti tui conscientia & eruditorum hominum, de quibus bene meritus es, tanta etiam voluntate contentus sis, tamen pro ea litterarum necessitudine, qua non mediocriter devincti sumus, nostra interesse putavi tibi gratias agere, ut humanissimum hoc officium tuum minime silentio præterirem: cum illorum indicium librorum ad nos dimisisses, quos opera & diligentia tua nobis & posteris recuperasti, ut privatim & publice maximo gaudio & gratulatione frueremur. Nihil enim prope gratius ac jocundius indicari potuisset, quam id, quod communiter ad laudem tuam, quæ (ut debet) nobis carissima est,

& ad humanitatis & doctrinae amplitudinem
 maximum in modum pertineret. Quis tantum
 in bonos omnes studium, tot pro communita-
 tate labores, tot immortalia beneficia, nisi
 ingratus esse & haberi velit, tacitus cogitare
 posset, non intelligo. Tu Reipublicae causa
 quid facturus esses facile declarasti; cum te non
 vis hyemis, non nives, non longitudo itine-
 ris, non asperitas viarum, ut monumenta li-
 terarum e tenebris in lucem crueres, retarda-
 runt. Tu *Tersullianum*, tu *Marcum Fabium*
Quintilianum, tu *Publium Asconium Pedianum*, tu
Zucratium, *Silium Italicum*, *Marcellinum*, tu
Manilium Afronemum, *L. Septim. Valerium Flac-*
cum, tu *Capnium*, *Eutychium*, *Probum Gram-*
maticum, tu complures alios Bartholomaeo Col-
 lega tuo adiutore vel fato functos vita donasti,
 vel longo, ut ajunt, postliminio in Latium re-
 duxisti. Quo factum est, ut in medio deside-
 riis tuis cum a me abesses, te potissimum isthic
 esse gauderem. Quidni, cum nihil tibi prope-
 modum honorificentius ac doctis viris acceptius
 assequi potuisses, quam ut antequam postula-
 res, majora quam velles, plura quam sperares
 vetustatis monumenta in squalore latentia ad
 eruditorum hominum conspectum retulisses.
 Lycurgo summo viro gloriae datum est, cum
 primus Homerum variis in locis per frustra dis-
 persum, quem apud Creophyli pronepotes in-
 tegre servatum invenerat, ex Asia totum in
 Graeciam reportasset. Si quid illi doctissimi ho-
 mines, ubicunque sunt, sapiunt, nonne civi-
 cam tibi coronam, quae vitae ac salutis a te
 restitutae testimonio sit, debent, cum tua vir-
 tute factum sit, ut deinceps immortalitatem
 facile sperare possint: praesertim cum non mo-
 do clarissimi viri, sed etiam infimus quisque
 civis conservatores suos hoc honore dignos ju-
 di-

dicarit. Aesculapium inter Deos relatum accepimus, postquam cum alios nonnullos, tum Hippolytum supremum vitæ diem functum, aliquot tamen post annos moriturum, ab inferis revocavit: cui si populi, nationes, provinciae; sacras aedes dicaverunt, quid vobis (nisi hoc consuetudo jam pridem abolevisset) faciundum putarem, qui tot illustres ac sapientissimos viros mortuos in perpetuum resuscitastis? quorum ingeniis ac institutis non solum nos, sed etiam posterius bene dicere ac honeste vivere poterunt. Si his, qui castella, urbes, provincias, receperant, triumphum dari majores nostri censuissent, & ego dignitate ac auctoritate & gratia tantum possem, quantum hi, qui fuerunt amplissimi in literario senatu & in aede Musarum, te triumpho dignissimum decernerem; quippe cum eorum doctrina & ratio humano generi longe plus adjumenti asferre possit, quam aliquorum illustrium ducum res gestæ attulerunt. Nam ut hæc paucos indices aliquando ut unam civitatem & unam interdum provinciam ab imminentibus periculis cum magna mortalium occasione deliberaverunt & a fragilitate ad omne libidinis genus plerumque converterunt; sic humanitatem & disciplinam, quæ ad bene beateque vivendum & ornate dicendum accommodatæ sunt, non modo privatis rationibus, sed urbibus, nationibus, universis denique hominibus non mediocres utilitates asferre posse dubitandum non est. Athenienses enim cum Apollinem opinione sua sapientissimum Deum consularent, responsum retulerunt: Se præstantissimos cives habituros, si quod optimum ac pulcherrimum esset, liberorum suorum auribus imponerent. Quod cum doctrinam, quæ libero homine digna, liberos facit, prætenderet, id indorum gemmas male
&

Et non interpretari fuit; cum ille triumphum, non ad continentiam, non ad castitatem, sed ad avaritiam, cupiditatem, libidinem ac lasciviam propensissimus esset. Cum ille profectus, Ciceronis fratrem, Sulpicium, cum ex Asia Ascheneidem juvenissimum Philosophum deduxisset, plus sibi glorie, quam C. Pompeio ac L. Lucullo debui creditur, cum in orbis ex Asia hauriret spolia vastissima, quae ipsi tantum cupit, utquis velis pectus, esset confectum. Ex quibus ille superius illustratus lecto, cum Pothidam delectum villi villam ac salubrem causam domum venisset, fuit peritus de more a lectore venit, ac sic de haurire domicilio fecerit; in eoque ingulo cum occiditque pueri decesserunt. Quil multa? Nunc Ceteri Dilecti M. Tulio huius quondam fuit omnium triumphum majorem haurire aliquid esse confidit est? Quil quid majores nulli eadem cum Pothidam et eis, qui triumpharent, dignos esse confidit: Immortabilia exempla sunt, quae hoc loci, ne infans sum, praetermittam. Nec in hunc collegae & mo omnium alienum esse debet, cum M. Marcellus & P. Scipio cum triumphali iverit non sunt, cum Scipio & Hippias sine magistratu in potestatem regnarent: quid te & Bartholomaeum ac hoc nomine aliorum sumus & honestissimum ecclesie Romanae Pontificis delectis publice dimittunt. Quis i. Q. Fulvio Capua capta & Olynthe Fregetanis ad deditionem compulsis triumphis decessis non nos recuperare, quae alioquin Regumque funderent, haurire decernit esse; quis ita de rebus male sentiet, ut vos vel honore fuisse dignos non putet, cum Olynthianis qui subegerunt ex se, sed ex iheribus & haurire suis nobilitati sunt, fides

dicatas acceperit, vos autem ingenio & industria ea perfecisse cognoscat, quæ nisi per homines & peritos & diligentes effici non potuissent. Præterea Sex. Pacuvius Taurus, Ædilis plebeius, cum unam Sibyllarum statuam, duas autem M. Messala, quæ juxta rostra positæ fuerant, restituisent, & plerique sacras ædes ac privatas domos refecissent, non mediocrem laudem adepti sunt; Vos vero quid non estis consecuti, cum Oratores, Poetas, Historicos, Astronomos, Grammaticos, qui jam sine ulla dubitatione deleti erant, restituissetis? Profecto non usitatus honos ac per-vulgatus vobis tribuendus est, sed novi singularefque debentur. Ignominia econtra notandi sunt illi Germani, qui clarissimos viros, quorum vita ad horum memoriam sibi commendata esse debuit, quantum in se fuit, vi- vos diuturno tempore sepultos tenuerunt: quod si prudenter factum est, quid negligentius? si ex sententia, quid crudelius? An quisquam ita invidus esset, ut vos exornari nimium a me censeat? Quos autem orno? Eos nempe, qui hujus litterariæ reipublicæ plurima adjumenta atque ornamenta contulerunt. Libero patri veteres aram dicare, templa collocare, & hecatombas facere voluerunt, qui reperiundi vini usus auctor fuisset, quod plerumque libidinis, furoris, insanix instrumentum est. Nos vero præstantissimorum librorum inventoribus vel mediocrem honoris gradum negabimus? Profecto si majores nostri novitati invidissent; nec virtutem, nec industriam multis ac præclaris monumentis honestassent, nobis tot bene dicendi præcepta, tot bene vivendi exempla defuissent. Constat statuam C. Terentiæ sive Suffeciæ virgini Vestali decretam fuisse, ut poneretur ubi vellet, quia nescio quid campi Tiberini gratificata esset Populo Romano: quæ fe-
mi.

mina si hoc fortunæ munere tanto honore donata est, quis iniquum putarit, si tibi & collegæ non loricatam, non equestrem, non inauratam, sed togatam & æream in æde Camænarum decernerem. Vellem, Poggi carissime, ut omnes vel exemplo meo curam & industriam, ac diligentiam tuam in imitationem dignam, non invidiam putarent. Profecto nisi hic honestissimus prorogandi memoriam hominum mos prorsus sublatus & antiquatus esset, honorificentissimis verbis hujus monumenti causas complecterer ipse scriptura, sed quoniam hanc veniam nobis & ætatis nostræ & reipublicæ status non præbet, vel senioris illius Catonis mei consilio contentus eris, qui suas res gestas non marmoreis ac argenteis imaginibus, quæ tempestate & vetustate intereunt, sed diuturna civium suorum memoria in perpetuum commendavit. Hæc si tecum cogitabis, æquiori animo & majori consolatione nostrorum temporum injuriam feres. Quid enim magnificentius ac præclarius assequi poteras, quam immortalia hæc tua merita non latere in tenebris, nec esse abdita; sed cum in luce Europæ tum in oculis Germaniæ provinciæ, atque in auribus omnium gentium & nationum esse posita? Quantum & illud est, quod in hoc communi gaudio vobis omnes gratulantur, vobis gratias agunt, quod curas vestras in Reipublicæ dignitatem ac utilitatem defixistis? Quo fit, ut sperem, quemadmodum cerasa Luculliana, Zizypha Papiniana, cum alter e Ponto post Mithridaticam victoriam, alter e Syria in Italiam detulisset, & quemadmodum mala ab Appio e Claudia gente Appiana & pira a Mallo Malliana cognominata sunt; sic hæc litterarum scientia, quæ vestra ope ac opera e Germania in Italiam deferetur, aliquando & Poggia-

giana & Monte-Politiana vocabuntur. Cur autem id sperem? Quod si peregrini quidam fructices, retentis vocabulis, transmigrationis suæ auctoribus æternam memoriam propagaverunt, quid de vobis expectari par est, qui hos honestissimos & singulares humanitatis & disciplinæ fructus ad nos attulistis. Accedet ad gratiam, cum uberrimam laborum tuorum mercedem suscepturus sis, si quando, quod maxime vellem, is in universam rempublicam summam potestatem habebit, cui in doctrina, cui in virtute, cui in laude percipienda ab ineunte ætate plurimum studii fuit & temporis. Erit enim sapientis Pontificis Max. beneficiis vestram memoriam persequi & magna vobis præstare, quandoquidem non parva in hoc genere a vobis accepit, quæ eo majora iudicio meo censerī debent, quo minus erant expectata. Sententiam de te & collega non levem & republica dignam dixisse videor: si quis tamen eorum, qui favent laudi tuæ, honorificentiorē dixerit, in eam me iturum facile recipio; hac tamen mea te contentum fore existimo, cum pro tua singulari prudentia cum honestum tibi triumphum videri putem, cum bene de republica meritis, verbis testimonium, ac consensu spectatissimorum hominum datur. Hæc hactenus. Reliquum est, ut te moneam & horter, ut incumbas toto animo & studio omni in eam rem, & reliquam illam peregrinationem, ad quam, ut ad optimum ac doctissimum Guarinum Veronensem scripsisti, probe te comparaveras, ne ullam publicæ & amplificandæ tuæ dignitatis occasionem deferas ac prætermittas. Majus enim quoddam a te Romanæ litteræ, quam adhuc præstiteris expectant, quod in eam spem abductæ sunt, (ad hoc enim natus esse videris) ut per te *Ciceronis* de Republica,

&c.

& *Varronis* divinarum ac humanarum rerum, & *Crispi*, & *Livii* libros, & *Catonis* *Origines* (ut ceteros omittam) recepturæ sint. Quare, Poggi suavissime, perge, ut cœpisti: nihil tibi sit antiquius, quam quod in his studiis & liberalissimis artibus conducere judicabis. Hi labores quietem, & hæc impensa gloriæ & fortunæ tuæ fructum quam amplissimum reddent. Quod eo diligentius tibi faciundum est, quod & validudo Bartholomæi nostri hoc tibi munus magis necessarium efficit. Cum enim illius operam ac vigilantiam non parum his litteris allaturam sperarem, nescio quo casu suo, & fato nostro magna ex spe decidimus. Quamobrem omnes in te conversi sumus, quemadmodum vectores sæva tempestate vexati & cunctis navalibus armamentis nudati oculos in sacram anchoram vertere soliti sunt. Tu igitur solus pro tua cetera diligentia tantum proficis, ut hac tua cura & industria Bartholomæi validudinem ad hoc munus minus graviter feramus, quæ certe literatis hominibus permolesta est. Id vero nisi tu conficias, quis alter expectationi nostræ respondeat, nescio; & tu communi utilitati & tuæ dignitati defuisse videberis. Quam quidem ad rem ut commodius navare operam queas, quæcunque inveneris, modo digna judicaris, ut scribi cures, & rogo & oro: quid invenisse enim prodest, nisi inventis uti liceret. Nam ut illud plerumque fortunæ, sic hoc virtuti attribui justis ex causis solet: nec indecorum erit beneficium tuum tueri, cujus fundamenta non opinione solum feceris, sed re quoque ipsa auxeris & confirmaveris. Andronici Rhodii vetus vocabis exemplum: nam cum Sylla Apelliconis Bibliothecam Athenis Romam misisset, eique Tyrannionem Grammaticum præfecisset, Andronicus adhibitis li-

bra

brariis & Aristotelis & Theophrasti libros, qui pæne ignoti erant, conscripsit, eosque doctissimis hominibus misit, unde ferme reliqua omnia exempla nata sunt; & ipse apud posteros diligentia sua nobilitatus est: quod tibi quoque faciundum esse judico. Ita enim videri videor: omnes qui favent Poëtis, Oratoribus, Historicis, Philosophis, Mathematicis, qui Latinis denique literis dediti sunt, tuas in laudes certaturos, quod non parvi genus ornamenti censeo. M. Varronis, librorum, qui primo Romæ constituti sunt, curam habentis, ab Asinio Pollione imago posita est, quæ sibi, iudicio meo, non minus honoris attulit, cum a principe oratore ac cive amplissimo sibi collocata esset, quam cum eundem classis præfectum Pompejus ille Magnus confectis piratis navali corona donavit. Quodsi fortunarum tuarum ratio impedimento sit, hujus impensæ partem in me & alios, qui veteris scripturæ vestigia colimus, arbitrato tuo conferas: tibi enim non modo velut censori parendum statui, sed extra ordinem munus hoc sine provocatione decrevi. Quare voluntati meæ, & honestissimæ peritorum omnium expectationi satisfacies. Quod de tanto singulari in nos amore scribis, gratissimum est: hunc & tu fovebis, & ego quibuscunque potero rebus augebo. Vale. Ex Venetiis pridie Nonas Julias Anno Christi M. CCCC. XVII.

III.

CINCII EPISTOLA
AD POGGIUM.

CINCIIUS POGGIO SANCTISSI-
MI DOMINI NOSTRI PAPE *
SECRETARIO. Sal. pl. d. Jam pridem
cum essem in palacio apostolico unâ cum gra-
vibus viris, sermoque de felicitate humana in-
ter nos casu haberetur, Antonius de Piscia nun-
ciavit te ex justa † uxore, uno filiolo auctum
fuisse, que denunciatio cunctis astantibus gra-
tissima profecto extitit. Omnesque uno ore
gratulantes optavimus, ut is perpetue conso-
lacioni, ornamento presidioque tibi sit. Ego
vero cum mecum ipse cogito puerum hunc ex
te viro doctissimo comprobateque vite, eque
tua conjuge honestissima muliere natum fuisse,
minime dubitandum esse arbitror, eum ad doc-
trinam, honestatem eximiasque virtutes & lau-
des sua natura dispositum esse. Qui cum tuis
uxorisque tue domesticis institutis & moribus
excultus fuerit, educabiturque preterea Flo-
rencie, que urbs miris ingeniis, miraque doc-
trina & precipua negociandi industria ita flo-
ret, ut omni genere laudum aut ceteras urbes
superet, aut certe à nulla alia superetur, &
se ipsam veram Romani populi filiam ac he-
re-

* On a suivi par tout l'Orthographe de l'Auteur de
cette Lettre; mais on y a ajouté la ponctuation, qui
s'y trouve rarement selon la coutume de ce tems-là,
ou qui y est mal placée.

† Poggé avoit eu des bârards, comme on l'a vu dans
sa Vie.

redem esse ostendat, michi persuadeo eum virtutum disciplinarumque ornamenta fufe cumulateque adepturum esse. Inherebit bonitati sue nature, parentum instituta ultro complectetur, mores patrios ac doctrinam avidè arripiet. Neque enim sidera ipsa celorumque influxus ac fortuna, quæ humanarum rerum domina esse dicitur; prestantes hominum naturas bonarum artium studiis & optimis morum institutis roboratas pervertere ac depravare possunt. Quamquam Homerus auream illam catenam fingat, à celo ad terram usque venientem; quam quom homines deorsum trahere conantur, ab ipsa potius tracti sunt. Hanc quidem catenam poëta fatum appellat, ut intelligamus humanas actiones fato inferiores esse, nec ejus vi ac necessitati ullo modo resistere posse. Allusit fortasse poëta multitudinis judicio, aut profecto ita credidit, cum nonnulli etiam Philosophi non minuti quidem hanc de fato opinionem pertinaciter tenentes ab ea rationibus abduci minime potuerunt. Que cum ita sint, cape à teneris, ut dicitur, unguiculis hujus tue imaginis curam, in eaque gradatim alenda tantum studium, tantamque diligenciam adhibeas, quantam flagitat paterna caritas. Quod si forte instituisti, ut tua uxor hianti filio ubera non tradat, ut ad ampliandam sobolem fecundior existat, & in valetudine facilius conservetur, incumbito omnino ut nutricem habeat corpore robustam, complexionis natureque bonitate prestantem, quæ etiam ingenuos ac liberales mores habeat. Quantam autem in educandis pueris nutrices vim habeant, quantumve aut earum probitate ad virtutem eos inclinent, aut improbitate ad vicia impellant, noster poëta declarat cantibus

Homer.

Iliad. 6.

v. 19. &c.

Virgil.
Æneid. L.
IV. v. 367.

Hircaneque admorunt ubera tigris.

Quom autem adoleverit, enitere, ut omnis ejus etas de se ipsa contenta sit, utque sermones actionesque etati consonent, ad quantum puericiam adolescencia, adolescenciam juven-ta, juventam grandior etas annis superat; tan-tum prudencia ceterisque virtutibus excellat, ut per omnem vitam animo ac corpori armo-nia quedam apte respondeat, & continuo ma-jor virtutum suarum splendor appareat. Verum quia nichil virtuti ac rationi magis repugnat, nichilve magis adversatur quam corporis vo-luptas, comprimenda profecto est, & adhiben-da curacio ne per viscera serpens artus ac men-tem enervet. Tantum autem sibi tribuendum est quantum ad conservandam naturam perti-net. Sed ejus insidie tanquam callidi hostis, evitande sunt. Habet enim titillationes vene-natas quidem suavitatem quandam pre se fe-rentes, que nisi moderacione vite, curis, vi-giliis & exercitacionibus, modico cibo, & perfico, ut dicitur, nasturcio * reprimantur, eo trahimur, ut ratio ipsa que hominis auriga esse debet, & tamquam regina in arce mentis dominari, voluptate victa prostrata jaceat: & cum ab extenuato eciam nature lumine ali-quando excitata se ipsam erigere voluerit, in ipso conatu rursus cadit, & turba viciorum apum in morem veniencium duce voluptate obruitur. Preclare itaque Hercules † volupta-tem

* *Nasturcium-Perficum*, c'est du cresson de Perse. Xe-nophon *Cyropad.* L. I. p. 4. & Ciceron *Tuscul.* L. 5. c. 34. nous apprennent que les Perses ne donnoient que de ce cresson à leurs enfans avec le pain. Cette plante est un preservatif.

† Voyez ce choix d'Hercule dans Xenophon, *Mé-morab.* L. II. p. 583. Un savant Seigneur Anglois, qui est mort en Italie, avoit fait le dessein de ce choix d'Her-

tem est aspernatus, ejusque delicias pro nichilo putavit. Intellexit enim vir ille, quem ob suarum virtutum excellenciam fortitudinisque prestantiam gentilitas Deorum in numero collocavit, viam illam quam virtus suadebat, quamquam difficilem, asperam, laboribus anxietatibusque plenam, continere tamen in se felicitatem, & demum parituram esse leticiam atque jocunditatem nullo unquam tempore defuturam. Quemadmodum apud Hesiodum * est,

Τῆς δ' ἀπείρης ἰδρωτὰ θεοὶ προκάρποιον ἔθουσιν.

Alteram vero viam quam voluptas ingrediendam esse alliciebat, similem esse putavit histrionibus, qui cum abjecti obscurique homines sint, simulato vultu Hectorem, Agamemnonem referunt. Ita voluptas vultu blanda deliciis mulcet, que plerunque in dolores converse perniciosam ejus naturam ostendunt. Ex his igitur ambabus viis tamquam ex diversis fontibus, felicitatem miseriamque nasci recte arbitratus est. Sed nescio quo pacto à gratulatione ad vite restitutionem (a) ac precepta oratio defluxa est. Ego vero, mi Poggi, (a) Forſan, non ita tui ignarus sum, ut hoc scribens te preceptis Philosophiæ ab adolescentia admodum eruditum excitare velim, & caritate erga filium ardentem ardentiorum efficere, qui summo amore filium prosequeris, ut bonarum artium Disciplina, maximarumque rerum experien-

d'Hercule, tiré de Xenophon, qui a paru au Public d'un très bon goût. On ne sait s'il a été exécuté.

* Hesiod. Op. & Dies. 289. On a mis ce vers d'Hésiode en la place de la copie fautive qui paroît dans cette Lettre,

riencia ac exemplo vite vel tuum vel alios
adolescentes ad rectam vivendi viam facile in-
ducere potes. Sed quia hic est amicorum mos,
hoc munus, ut eos qui nobis benevolentia
conjuncti sunt, nonnunquam ad preclara ope-
ra hortemur, que tamen ipsos effecturos esse
non dubitamus, & si quid rerum expetenda-
rum aut à natura aut a fortuna sibi tributum
est, simul congratulemur, ut majori efferan-
tur leticia intelligentes in suis laudibus eadem
sentire, que amici sentiunt, & ampliori etiam
gaudio extollantur, cum percipiunt suis feli-
cibus eventus eos quos diligunt, aut eque aut
certe prope gratulari. Extremum est ut ad nos
qui desiderio tuo vehementer movemur pro-
pere proficiscaris. Quom autem adveneris na-
talicia tui filii solempni in convivio celebraturi.

(s) Forfan,
principis.

Ubi tu hujus symposii principis (a) una cum
grecorum, latinorum Philosophorum cetua-
deris, multaque, ut in convivii fieri solet, in
medium ponentur, presertim disputatio de vo-
luptatis natura, que profecto patronos habebit
acerrimos, cum in defensione sue cause epu-
larum suavitate, crebris poculis sensibus jocun-
ditatem ita infundet ut in blanda quasi merce-
de allesti pro ipsius dignitate tuenda acutius
disputabunt. Ego etiam qui hanc ipsam vo-
luptatem acerbissimis verbis insectatus sum,
ab hominibusque exterminandam esse censi,
fortassis eam in gratiam redisse profitebor. Ex
Ferraria. Id. Octobris.

I V,

ANDREÆ JULIANI *pro* MANUELE CHRYSOLORA
FUNEBRIS ORATIO*incipit.*

SI quis vestrum est, Viri doctissimi, qui forte admiretur, quod ego, qui neque ingenio neque eloquentia is sim, qui in Manuelis funere laudes nedum Oratione mea ornare, sed pene verbis referre possim: inter vos primum spectati atque optimi Viri hujus virtutes immensas ausus sim enarrare. Hanc totam in Guarinum nostrum causam vertat, est sua potius benevolentia solita, quam aut auctoritate mea, aut aliqua orandi facultate, quas in me nullas esse sentio adductus, hoc mihi dicendi onus adjecit, cui ex ea amicitia, quæ mihi cum illo jam diu est, haud æquum esse censui, morem suis in lacrymis negare. Majorem tamen in modum cupiebam, quod cum de Manuele defuncto laudationem audituri fuissetis, non mei, sed ipsius Guarini Oratio fuisset, qui cum magna dicendi copia, tum exercitationis vi præditus sit: sententia mea hanc sibi rem vindicare debuisset. Tamen, quoniam, charissimi velut patris atque suavissimi Præceptoris morte lachrymæ, ut videtis, hoc fieri vetuerunt, ad me hanc rem detulit, non, quod in dicendo aut doctior, aut uberius verbis sim, qui mihi semper Præceptores & Magistri fuistis: sed quia hujus ornatissimi viri laudes mecum forte sæpius, quam vobiscum communicare solitus erat. Verum neque mihi tantum assumerem, Viri lite-

ratissimi, ut Manuelem Chrysoloram laudatione mea diuturniorem famam consecuturum putarem, nisi integerrimam ejus in omni parte ætatis vitam, summam religionis scientiam, fidem, continentiam conspicerem, quæ etsi non orando, enumerando certe non minimam sibi gloriam vindicare potuerunt. Quod enim genus orationis, quæ copia, quæ dicendi aut scribendi auctoritas hujus nobilissimi Viri clarissimæque Philosophi, satis ornate, satis digæ commemorare possit? Quas ipso potius vivo, quam mortuo, utinam referre nobis contigisset. Sed incertus atque inopinatus casus hanc optatissimam nobis voluptatem intercepit. Nam cum summus Pontifex Constantiam ire constituisset, nonnullosque summæ auctoritatis Viros & sapientiæ atque erga hanc nostram religionem insigni quadam pietate affectos sibi delegisset, Manuelem inter plurimos habere constituit, qui in hanc laudatissimam rem, necessariumque negotium ita omnem curam, studium, diligentiamque contulit, ut neque vim ullam, neque insidias, neque metus perspicere, nec senectutis suæ incommoda aut labores *extimare* (a) videretur. Quo circa hujus tam diu agitatæ, divisæ laceratæque religionis nostræ divino prope affectu permotus Pontificibus maximis, qui ipsius gravitatem, prudentiam & vitam, tanquam cœleste oraculum venerabantur, Concilii sententias, quantum in se fuit, suscipiendas fore suadere conatus est. Et ut cæterorum bonorum judiciis adhæreret, omnem itineris longitudinem, frigora, hyemes, viarum asperitates atque mortem, si opus esset, perferre instituit. Quæ cum, ut cogitaret, perfectæ fuissent, inveteratos Græcorum errores ad Romanam religionem sua opera ac diligentia deduxisset. Quo quidem officio omni laude atque honore dignissimo

(a) For *extimare*.
Extimere.

Imo quid majus fieri, aut divinius excogitari poterat? Quam coronam, quas statuas huic viro, cui nullus honos, nisi debitus, nulla gratia, nisi dignissima, reddi poterat, homines, si in vita diutius fuisset, statuisserent? Ipse mediusfidius non solum urbes, sed ipsi prope dicam agri, colles, & si non pares, maximos certe honores Manuelli decrevisserent. Sed cum præter suam opinionem atque omnium bonorum iudicium, communem omnium libertatem defessam videret, & ad unius voluntatem redacta omnia, tandemque Pontificem suum ad fugam redactum assiduis febribus obsessus est, paucos post dies, dolore magis urgente, quam morbo, excessit e vita. Imo, si diligenter attendere ad vere iudicare voluerimus, ad eam accessit vitam, ad quam maiores nostri suos illustres Viros ascendisse arbitrabantur, qui cum suis curis ac molestiis soluti fuerant, superiorum immortalium cœtum adire affirmabant, quibus non modo statuas, verum etiam aras ac templa dedicabant. Eorum sententias si quis nostrum velut facinus probarit: nescio, cur non Manuelli nostro inter ipsos superos constitutum locum iudicemus, præsertim cum totius ante actæ vitæ suæ mores conspexerimus, omnemque præteriti temporis ac pueritiæ rationem recordari voluerimus, quam demum adolescens incredibili penè virtute summam fuisse declaravit. Quis enim est, qui tam singulari humanitate, verecundia, modestia adolescentiam suam ornaverit, qui eo ætatis tempore omnes libidines propulsavit? qui omnem sui corporis partem illæsam sanctissimamque servaverit? qui teneris adhuc annis se sic ad Philosophiam, liberaliumque scientiarum studia contulit, ut adolescens inter Philosophos & doctrina & vita numeraretur? Hoc, Viri optimi, paucis conti-

gisse legimus. Platonem namque & Aristotelem aliquot post adolescentiæ suæ annos Philosophiæ operam dedisse constat, quorum codices, quos in senectute e media Philosophia haustos scripserunt, hic adolescens magno studio consecutus est, ut cæteras demum ætatis suæ partes clarissimis virtutibus nedum ornaret, sed ut numquam etiam hominum memoria evelli possent, effecit. Hi sunt gradus, Viri clarissimi, qui ad dignitates, qui ad honores, qui ad famam liberos ascensus parant. Hæc sunt ea virtutis elementa, quæ non summis ac nobilissimis viris solum, verum etiam infimis, immortalem gloriam vendicant. Hujus nimirum adolescentiam omnes vos semper probastis, qui tam egregie traducta futuræ senectutis suæ fundamenta his moribus ac vita jecerat, & quæ usque ad posteros ipsius cineres, sibi pudicitiam, castitatemque servarat, quam seculorum nostrorum memoria, literatorum virorum commendationes, hominum linguæ divinis laudibus celebrabunt. Pari deinde virtute, animo, cura, omnis avaritiæ impetus propulsavit, quæ non solum privatos penates, verum etiam civitates, provincias, omniumque virtutum ornamenta corrumpit. Ab se enim præclare actum, existimabat, cum minus pecuniæ, multum gloriæ domum reportasset. Quanta fide, quanta integritate rationis pecuniâ ex Europa exactam (quam totam pene illustravit) cum ex Byzantii obsidione legatus ad ipsius Principes missus esset, Imperatori suo designavit, qui Principes, cum belli necessitate adducti tum maxime dignitate, sapientia ac auctoritate hominis moti magnam auri partem contulerunt. Qua in legatione Manuelis sapientiam atque fidem admirati maximis sæpe præmiis, cum ipsum ad se ducere conati sunt, ut suis in rebus gerendis, consiliisque

ORATIO FUNEBRIS. 331

capiendis tanti Viri prudentia dulcissimaque hominis familiaritate uterentur. Sed ut ab omni libidine corpus: ita ab omni lucri suspicione animum semper aversum habuit. Quemadmodum enim ille ipse Transalpinæ voluptates nullam in ipsum luxuriæ suspicionem inferre potuerunt, sed continentia potius suæ cunctis exemplum atque experimentum extitere: Ita illum neque auri sitis, neque gloriæ aut honoris cupiditas, neque ambitio ulla ab instituto opere retardavit. Non refertam clarissimis Viris atque optimis artibus Italiam ad quietem elegit: non imminenti denique bello oblatum otium anteposuit: sed tanta abstinentia continentiaque usus est, ut quæ cæteri magnopere optare videntur, ab se ea ipsa spernenda judicaverit, adeo ut non ex Byzantio antiquissima civitate Augustorum urbe, aut ex patritia familia ortum sed velut e cælo demissum homines intuerentur. Qua vero cæteris in rebus moderatione, humanitate, clementia usus sit, facile omnes intelligunt. Nec scio, an Xenocratem, aut Tarentinum Architam, aut reliquos homines in Philosophia clarissimos Manuelli non modo antepondere, sed nec æquare possim; qui cum aliquando ab æmulis atque invidis detractum suæ dignitati apud Imperatorem intellexisset, non modo in eos, cum facile posset, ultus est, sed ultro se in periculis eorum defensorem patronumque constituit. Ampla hæc laus, memoria Chrysolorarum nominis dignitas atque gloria, & ut modo dixi, quæ ex mortalibus hominibus superiorum immortalium cœtus auget. Sed liberalitati ejus quam aliam comparabimus? Difficillimum est judicare utrum majore laude dignus existimetur, an ea, qua in suos, aut in alios usus sit. Cujus rei testes quam plurimi, nisi nota hæc

332 MANUEL. CHRYSOLORÆ

vobis essent, adduci possent, unum tamen Guarinum nostrum dicam, qui cum Græcarum literarum, in quibus nunc peritissimus est, Manue. em sibi præceptorem delegisset, ab eo non modo doctrina & moribus ornatus fuit, sed multis aliis perpetuis ac maximis beneficiis sæp. numero adjutus. Quod non minus in omnes, qui vel artibus suis vel opibus eguissent, fecisse constat. Quot enim, cum aut scientiæ, aut alicui studiosæ rei operam dare instituissent, egestate impediti, si Manuel defuisset, incepta nondum re, defecissent? Quanta vero pietate, misericordia fuerit? non gratissima solum in parentes & necessarios, beneficia in cives suos, in patriam divina prope merita declarant; verum etiam in nostram religionem, immortalisque Lei cultum, honoresque agendos, assidueque labores, postremoque hæc legatio demonstravit. Quæ amandi ratio? Illud ego visus sum dicere, quod sæpius a sapientissimis atque optimis viris audiui, cum in sermonem de Manuelis amicitia incideremus. Neminem unquam aut benevolentia in omnes, aut amicitia in bonos viros ipsum antecessisse, neque qui in comparandis aut conservandis amicitiiis majorem diligentiam adhibent. Nec id solum sibi ipsi persuadebat: verum etiam cum nihil ipsi tam virtuti consentaneum, tam jucundum, tam necessarium & secundis & adversis rebus existimaret, omnes quantum poterat, notos & necessarios hortabatur, ut cæteris rebus humanis amicitiam anteponerent. Nihil etiam vel ad augendam gloriam vel ad propriam communemque omnium utilitatem conservandam majus neque viro bono dignius a natura dari posse dicebat. Hi sunt, Viri clarissimi, humanitatis & sapientiæ fructus, & expressa hæc signa

ORATIO FUNEBRIS: 333

virtutis, communique hominum consensu divina naturæ commendatio. Quæ etiam si morte hac extingui non valeant, tanti viri consuetudine nos tamen orbatos video. Quorum omnium nostrum dolorem, amicorum & necessariorum luctus, mœrorem patriæ, domus Chrysolitarum calamitatem, quo pacto possim sine lachrymis referre non video. Ea enim ætate nobis ereptus est, qua bonis artibus, optimis disciplinis, & Græcis & nostris, haud parum prodesse poterat. Nam ut primum ab his se curis, quod toto animo conceperat, solvisset, omnem ad scribendi studium operam atque otium contulisset. O gravem atque acerbum diem hunc, qui non solum domesticis ac civibus tuis, verum etiam externis, hanc tuam mortem nuntiavit! O lugubres Epistolæ nuper hic perlectæ, lachrymarum atque tristitiæ plenæ! O fors hominum ignara instabilisque fortuna, quam repente ea congratulatio, cupiditas ac voluptas, quas tui jucundi redditus expectatio paulo ante tuis omnibus afferebat, ad lachrymas conciderunt, quæ nos undique ad luctus nostrosque erroris duplicant, & inprimis charissimi necessarii tui, Viri ornatissimi, atque illa tua nobilissima familia dignissimi Johannis Chrysoloræ, lachrymæ movent, quæ certe me plurimum ad dicendum impediunt, cui quid infelicius accidere, aut acerbius inferri poterat, nescio. Hic est qui generis tui dignitatem, studia, honores, cæteraque paternæ familiæ tuæ ornamenta, lacerata peneque extincta, non modo clara sobole, sed optimarum artium disciplina, quas a te olim didicerat, favente Deo reficiet. Sed omittamus nunc de Johanne dicere, cujus humanitas, scientia, incredibilis virtus ac sapientia alios sibi locos vendicare

po.

poterunt, & ad id nostra redeat oratio, quod superius dicendum erat, cum Manuelis studium & industriam commemorarem. Cujus ingenium ego ipse, qui nihil de eo majus aut admirabilius, quamquam antea audiveram, afferri posse credebam, sæpius ac vehementer admiratus sum. Nam cum jam grandis esset, nullius Præceptoris auxilio nostras perdidicit literas, neque sibi oneri visum est, cum tot annis Philosophiæ studio vacasset, ad puerilia literarum elementa reverti, commodum atque otium aspernari, somnum ac voluptates omnes rejicere, totumque id tempus, quod ad res suas familiares obeundas, quod ad ipsam corporis requiem dari oportebat, omnem in hanc nostram scientiam perdiscendam contulit. In qua paulo post tantum profecit, ut doctissimis literatisque Viris nostris eum æquare Latini minime dubitaverint, quod haud nostrarum solum illustrandarum causa, quas clarissimis Philosophis, eloquentissimis oratoribus, summisque bonarum artium doctoribus refertas audierat, verum etiam ad suam & propagandam & conservandam scientiam, fecisse videtur. Nam cum Græcus fuerit, multis vestrum patere video, ut credere incipiatis, Græcos homines, omnium quondam scientiarum, omnium bonarum artium, omnis vitæ, optimarumque rerum omnium inventores, præceptores, magistros fuisse, cum Manuelis nostri vitam perspicitis, qui omnibus in rebus ita irreprehensus vixit, ut bene beateque vivendi cunctis se speculum exhibuerit. Quod quidem mecum revolve, tamen vobis, spectatissimi Viri, mihi que persuadeo, æquo animo Manuelis mortem esse ferendam, qui ita ex hac nostra vita excessit, ut immortalem ipsius animum & ad me-

meliora proficisci, & nobiscum semper ar-
 trari possimus. Sed quo nunc te vertes, Græ-
 cia? quas parabis lachrymas? Philosophorum
 omnium tuorum genus Manuelis morte mihi
 pene sepultum videtur. Cui post hunc vacuas
 scolas trades? cui veteres tuorum illustrium
 virorum annales, cui quondam ex majoribus
 tuis artem Philosophicam assignabis? quem
 sibi hæredem institues? Te ipsam lugere opor-
 tet. Nihil enim mali accidisse Manueli, sed
 tibi arbitror, & si quid accidit, tui solum in-
 fortunii mœrore accidit. O Socratis sapientia,
 o Platonis divinum ingenium! Aristotelis ad-
 mirabilis cunctis in rebus ordo, Demosthenis
 eloquentia, omniumque Philosophorum Atheni-
 ensium gymnasium, cui nunc ex vestris tot
 vigilias, labores, famam committes? Quid
 infortunii tibi, infelix Græcia, addi poterat, nisi
 ut tot Regibus exactis, tot urbibus everfis,
 tot rebus publicis deletis, tanti quoque Philo-
 sophi decorem amitteres? Sed cum nihil hac
 re certius homini a natura datum sit, neque
 reliquis in rebus nostris sempiternum aliquid
 aut diuturnum fecerit, compositis animis fe-
 renda sunt omnia. Unum tamen persuadere
 tibi non omittam. Quoniam Illustrissimorum
 Imperatorum atque horum Virorum, quos
 nunc dixi, semper sedes ac domicilium fuisti,
 ut non solum huic locum statuas aut ea cor-
 porum simulachra erigas, quæ præteritis ho-
 minibus dedicabas ad suarum immortalem me-
 moriam virtutum eas constituas effigies, quæ
 apud futura secula sempiternam de se laudem
 prædicant. Et ne hoc tam claro Viro minus
 etiam grata videre, immortalem ipsius me-
 moriam cole. Cole continentiam, moderatio-
 nem, humanitatem; cole liberalitatem, quam
 in propinquos, in amicos, in patriam gessit;
 cole

336 MAN. CHRYS. ORAT: FUNEB.

cole studium, doctrinam, divinarum humanarumque rerum scientiam hominis tui. Vos autem Viri eloquentissimi, ejus, cujus opera, vos nostræque literæ tantum sunt illustratæ, recordatione ac desiderio amicissimi, inquam, Manuelis nostri gloriam, nomenque totis animis atque ore celebretis. Nam cum omnibus rebus terminos, licet incertos, natura posuerit, horum tamen virorum æternam apud mortales famam, nisi interciderit negligentia scriptorum, ingenia artesque reservant.

FIN *de la IV. & dernière Partie*
du POGGIANA.







3#10

700-50

3#10





